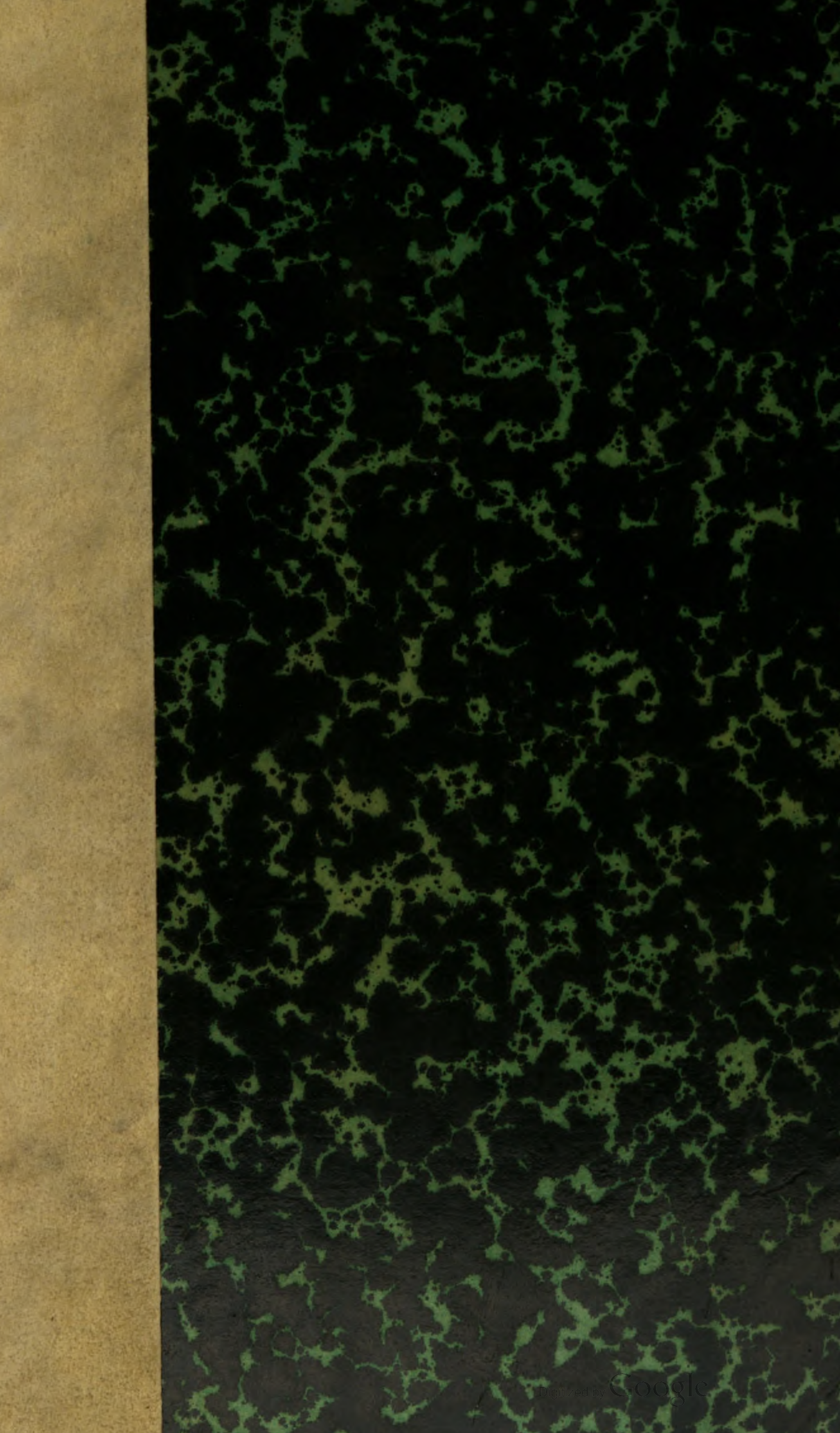
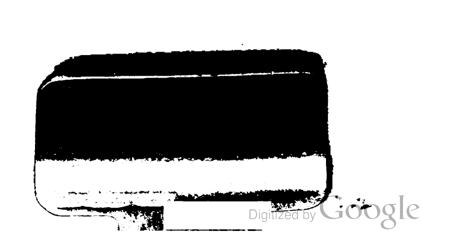






HISTOIRE DES CROISADES.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT

L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE CROISADE;

PAR M. MICHAUD;

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE MINEURE, LES PLANS D'ANTIOCHE, DE JÉRUSALEM, ET CEUX DES BATAILLES DE DORYLÉE ET D'ASCALON.

PREMIER VOLUME.





A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34;

ET CHEZ PILLET, IMP.-LIB., RUE CHRISTINE, N°. 5.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

M. DCCC. XII.

HISTOIRE DES CROISADES.

EXPOSITION.

Le tableau des croisades est sans doute un des beaux spectacles de l'histoire moderne; les peuples de l'Asie et de l'Europe armés les uns contre les autres, deux religions s'attaquant réciproquement et se disputant l'empire du monde, doivent offrir à l'historien de grandes passions à peindre et de grands événements à raconter. Après avoir été menacé plusieurs fois par les musulmans, long-temps en butte à leurs invasions, tout à coup l'Occident se réveille, et semble, selon l'expression d'un historien grec (1), s'arracher de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. Tous les peuples abandonnent leurs intérêts, leurs rivalités, et ne voient plus sur la terre qu'une seule contrée digne de l'ambition des conquérants. On croirait qu'il n'y a plus dans l'univers d'autre ville que Jérusalem,

(1) Anne Comnène, *Histoire de l'empereur Alexis*.

d'autre terre habitable que celle qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Tous les chemins qui conduisent à la cité sainte sont inondés de sang, et n'offrent plus que les dépouilles et les débris dispersés des empires.

Dans cet ébranlement général, on voit les plus sublimes vertus se mêler à tous les désordres des passions. Les soldats chrétiens bravent à la fois la disette, l'influence du climat et les ennemis les plus redoutables; dans les plus grands dangers, au milieu de leurs excès et de leurs discordes sans cesse renaissantes, rien ne peut lasser leur persévérance et leur résignation. Après quatre ans de fatigues, de misères et de victoires, Jérusalem est conquise par les croisés; mais comme leurs conquêtes ne sont point l'ouvrage de la sagesse et de la prudence, mais le fruit d'un aveugle enthousiasme et d'un héroïsme mal dirigé, elles ne fondent qu'une puissance passagère.

La bannière de la croix passe bientôt des mains de Godefroi de Bouillon dans les mains faibles et inhabiles de ses successeurs; Jérusalem devenue chrétienne est obligée d'appeler de nouveau les secours de l'Occident. A la voix de S. Bernard les chrétiens prennent les armes. Conduits par un empereur d'Allemagne et par un roi de France, ils volent

à la défense de la Terre-Sainte; mais ils n'ont plus avec eux de grands capitaines; on ne retrouve plus en eux la magnanimité et l'héroïque résignation de leurs pères. L'Asie qui les voit sans effroi présente déjà un autre spectacle. Les disciples de Mahomet sortent de leur abattement; on les voit tout à coup saisis d'un délire semblable à celui qui avait armé leurs ennemis; ils opposent l'enthousiasme à l'enthousiasme, le fanatisme au fanatisme, et brûlent à leur tour de verser leur sang dans une guerre religieuse.

L'esprit de discorde qui avait détruit leur puissance, n'est plus connu que parmi les chrétiens. Le luxe et les mœurs de l'Orient amollissent le courage des défenseurs de la croix, et leur font oublier l'objet de la guerre sainte. Jérusalem, qui avait coûté tant de sang aux croisés, retombe au pouvoir des infidèles, et devient la conquête d'un prince sage et belliqueux, qui avait réuni les forces de la Syrie et de l'Égypte.

Le génie et la fortune de Saladin portent un coup mortel à la puissance mal affermie des chrétiens en Orient. En vain un empereur d'Occident, et deux rois célèbres par leur bravoure, se mettent à la tête des forces de leurs royaumes pour délivrer la Palestine; ces nouvelles armées de croisés trouvent partout des ennemis et des barrières invincibles; et tant d'efforts

réunis ne produisent que d'illustres infortunes. Le royaume de Jérusalem, dont on se dispute les ruines, n'est plus qu'un vain nom; bientôt même la captivité et les malheurs de la ville sainte n'inspirent plus les sentiments de piété et d'enthousiasme qu'ils avaient fait naître parmi les chrétiens. Les croisés qui s'étaient armés pour sa délivrance se laissent séduire par les richesses de la Grèce, et s'arrêtent à la conquête de Constantinople.

Dès-lors l'esprit des croisades commence à changer; tandis qu'un petit nombre de chrétiens versent encore leur sang pour délivrer le tombeau de Jésus-Christ, les princes et les chevaliers n'écoutent plus que la voix de l'ambition. Les papes achèvent de corrompre le véritable esprit des croisades, en les prêchant contre les peuples chrétiens et contre leurs ennemis personnels. Les guerres saintes dégénèrent alors en guerres civiles, dans lesquelles on outrage également la religion et l'humanité.

Ces abus des croisades et les funestes passions qui s'y étaient mêlées avaient plongé l'Europe dans le désordre et l'anarchie, lorsqu'un saint roi entreprend d'armer encore une fois les forces de l'Occident contre les infidèles, et de faire revivre parmi les croisés l'esprit qui avait animé les compagnons de Godefroi. Les deux guer-

res, dirigées par ce chef pieux, sont plus malheureuses que toutes les autres. Dans la première, le monde a sous les yeux le spectacle d'une armée prisonnière et d'un roi dans les fers; dans la seconde, celui d'un puissant monarque mourant sur la cendre. C'est alors que disparaît l'illusion, et que Jérusalem cesse d'attirer tous les regards de l'Occident.

Bientôt l'Europe va changer de face; les lumières font disparaître la barbarie; les croisades n'excitent plus le même enthousiasme, et le premier effet de la civilisation qu'elles commencent à répandre est d'affaiblir l'esprit d'exaltation qui les a fait naître. On fait dans la suite d'inutiles tentatives pour ranimer le feu qui avait embrasé l'Europe et l'Asie. Les peuples sont tellement revenus du pieux délire des croisades, que lorsque l'Allemagne se trouve menacée par les musulmans, maîtres de Constantinople, la bannière de la croix peut à peine rassembler des armées, et l'Europe, qui s'était levée tout entière pour attaquer les infidèles en Asie, ne leur oppose qu'une faible résistance sur son territoire.

Tel est en peu de mots le tableau des événements et des révolutions que doit décrire l'historien des croisades. Un écrivain qui nous a précédés de deux siècles, et qui appelle l'his-

toire des guerres saintes une *histoire tou..e royale*, s'étonne du silence qu'on a gardé jusqu'à lui. « J'estime (1), dit-il, chose déplorable, » que tels personnages en rien inférieurs à tous » ceux qui ont été tant loués par les Grecs et les » Romains, soient tombés dans une telle obscu- » rité, qu'on ne sache quels ils étaient et ce qu'ils » ont fait, et ceux-là me semblent grandement » blâmables, qui, ayant la doctrine et facilité » d'écrire, ont délaissé cette histoire. » Tout le monde doit partager aujourd'hui cette opinion, et regretter que nos grands écrivains n'aient pas traité le sujet des croisades. Quand j'entreprends de suppléer à leur silence, je sens combien la tâche que je m'impose est difficile à remplir.

Ceux qui ont écrit parmi nous l'histoire ancienne avaient pour guides les historiens de Rome et d'Athènes. Les couleurs brillantes de Tacite, de Tite-Live, de Thucidide se trouvaient naturellement sous leur pinceau. Pour moi, je n'ai point de modèles à suivre, et je

(1) *Histoire de la guerre sainte faite par les François et autres chrétiens pour la délivrance de la Judée et du saint Sépulcre*, composée en grec et en français, par Yves Duchat, troyen. Cet ouvrage est presque traduit littéralement de l'histoire d'Accolti, intitulé : *de Bello sacro*.

suis réduit à faire parler les historiens du moyen âge que notre siècle dédaigne. Ils m'ont rarement soutenu dans mon travail par le charme du style et l'élégance des narrations; mais s'ils ne m'ont point donné de leçons dans l'art d'écrire, ils me transmettent du moins des événements dont l'intérêt peut racheter ce qui manque à leur talent et au mien. Peut-être trouvera-t-on, en lisant cette histoire, qu'une époque où tout est prodige n'a rien à perdre dans un tableau simple et fidèle. La naïveté de nos vieux historiens fait revivre pour moi les personnages et les caractères qu'ils décrivent; et si j'ai profité de ce qu'ils m'ont appris, le siècle où ils vivaient ne sera pas tout-à-fait méconnaissable dans mes *récits*. Il m'eût été facile de censurer avec amertume, comme on l'a fait, leur ignorance et leur crédulité; mais je respecte en eux la franchise et la candeur des siècles dont ils sont les interprètes. Sans ajouter foi à tous leurs récits, je n'ai point dédaigné les fables qu'ils nous racontent et qu'on croyait parmi leurs contemporains; car ce qu'on croyait alors, sert à faire connaître les mœurs de nos aïeux et forme une partie essentielle de l'histoire des vieux âges.

On n'a pas besoin aujourd'hui d'une grande sagacité pour distinguer dans nos anciennes

chroniques ce qui est fabuleux de ce qui ne l'est pas. Une chose plus difficile, c'est de concilier sur quelques points les assertions souvent contradictoires des Latins, des Grecs, des Sarrazins, et de démêler dans l'histoire des croisades ce qui appartient au fanatisme religieux, à la politique et aux passions humaines. Je n'ai point la prétention de résoudre mieux que les autres des problêmes difficiles, et de m'élever au-dessus de mon sujet, en jugeant les peuples et les siècles qui se présenteront devant moi. Sans me livrer à des digressions où il est toujours facile d'étaler son savoir, après avoir examiné avec scrupule les monuments historiques qui nous restent, je dirai de bonne foi ce que je crois la vérité, et j'abandonnerai les dissertations aux érudits et les conjectures aux philosophes.

Dans un siècle où l'on met quelque prix à juger les croisades, on nous demandera d'abord si la guerre que faisaient les croisés était juste. Sur cette question, nous avons peu de chose à répondre : tandis que les croisés croyaient obéir à Dieu lui-même, en attaquant les Sarrazins en Orient, ceux-ci, qui avaient envahi une partie de l'Asie sur des peuples chrétiens, qui s'étaient emparés de l'Espagne, qui menaçaient Constantinople, les

côtes d'Italie et plusieurs contrées de l'Occident, ne reprochaient point à leurs ennemis de faire une guerre injuste, et laissaient à la fortune et à la victoire le soin de décider une question presque toujours inutile.

Nous mettrons plus d'importance dans cette histoire à examiner quelle fut la cause et la nature de ces guerres lointaines, et quelle a été leur influence sur la civilisation. Les croisades furent produites par l'esprit religieux et militaire qui régnait en Europe dans le moyen âge. La passion des armes et la ferveur religieuse étaient deux passions dominantes qui se confondaient en quelque sorte l'une avec l'autre, et se prêtaient une mutuelle énergie. Ces deux grands *mobiles* réunis et agissant ensemble, firent éclater la guerre sainte, et portèrent au plus haut degré parmi les croisés, la valeur, la résignation et l'héroïsme.

On verra facilement dans notre récit la part que dut avoir la réunion de ces deux mobiles à l'entreprise des guerres saintes. Il nous sera moins facile de faire apprécier tous les résultats des croisades. Quelques écrivains n'ont vu dans ces grandes expéditions que les plus déplorables excès, sans aucun avantage pour les siècles qui les ont suivies; d'autres soutiennent, au contraire, que nous leur devons tous les bienfaits

de la civilisation. Je ne suis point arrivé au moment d'examiner ces opinions opposées. Sans croire que les guerres saintes aient fait tout le mal ou tout le bien qu'on leur attribue, il faut convenir qu'elles ont été une source de pleurs pour les générations qui les ont vues et qui y ont pris part; mais, comme les maux et les orages de la vie humaine qui rendent l'homme meilleur et servent souvent aux progrès de sa raison, elles ont hâté l'expérience des peuples, et l'on peut dire qu'après avoir ébranlé un moment la société, elles en ont ensuite affermi les fondements. Cette opinion, dépouillée de tout esprit d'exagération et de système, paraîtra peut-être la plus raisonnable; j'éprouve d'ailleurs quelque plaisir à l'adopter, parce qu'elle est consolante pour le siècle où nous sommes. La génération actuelle, qui a vu éclater tant de passions sur la scène politique, qui a souffert tant de calamités, ne verra pas sans intérêt que la Providence se sert quelquefois des grandes révolutions pour éclairer les hommes et pour assurer dans l'avenir la prospérité des empires.

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE Ier.

Dès les premiers siècles de l'Église, l'usage s'était introduit parmi les chrétiens de faire des pèlerinages à la Terre-Sainte ; la Judée, remplie de souvenirs religieux, était encore la terre promise pour les fidèles ; les bénédictions du ciel semblaient être réservées à ceux qui visitaient le Calvaire, le tombeau de Jésus-Christ, et renouvelaient leur baptême dans les eaux du Jourdain. Sous le règne de Constantin, l'ardeur des pèlerinages s'accrut encore parmi les fidèles ; ils accoururent de toutes les provinces de l'empire pour adorer Jésus-Christ sur son tombeau, et suivre les traces de leur Dieu dans cette ville qui venait de reprendre son nom et que la piété d'un empereur avait fait sortir de ses ruines. Le saint Sépulcre s'offrit aux regards des pèlerins, entouré d'une magnificence qui redoubla leur vénération. Une caverne obscure était devenue un temple de marbre, pavé de pierres brillantes et décoré de pom-

peuses colonnades. A l'orient du saint Sépulcre s'élevait l'église de la Résurrection, dans laquelle on admirait les richesses de l'Asie et les arts de Rome et de la Grèce. Constantin célébra la trente-unième année de son règne par l'inauguration de cette église, et des milliers de chrétiens vinrent en cette solennité entendre le panégyrique de Jésus-Christ par le savant évêque Eusèbe.

Ste. Hélène, mère de l'empereur, se rendit à Jérusalem dans un âge très avancé, et fit élever des églises et des chapelles sur le mont Tabor, dans la ville de Nazareth et dans la plupart des lieux que Jésus-Christ avait sanctifiés par sa présence et par ses miracles. Depuis cette époque, les pèlerinages à la Terre-Sainte devinrent encore plus fréquents. Les pèlerins, qui n'avaient plus à redouter la persécution des païens, purent s'abandonner sans alarmes à leur dévotion ; les aigles romaines, ornées de la croix de Jésus-Christ, les protégeaient dans leur marche ; partout ils foulaient les débris des idoles et voyageaient au milieu de leurs frères les chrétiens.

Lorsque l'empereur Julien, pour affaiblir l'autorité des prophéties, entreprit de rebâtir le temple des Juifs, on raconta les prodiges par lesquels Dieu avait confondu ses desseins, et

Jérusalem en devint plus chère aux disciples de Jésus-Christ. Les chrétiens ne cessèrent point de visiter la Palestine. S. Jérôme, qui, vers la fin du 4e. siècle, s'était retiré à Bethléem, nous apprend dans une de ses lettres que les pèlerins arrivaient en foule dans la Judée, et qu'autour du saint tombeau on entendait célébrer dans des langues diverses, les louanges du fils de Dieu. Dès cette époque, les pèlerinages à Jérusalem étaient si nombreux, que plusieurs docteurs, plusieurs pères de l'Église, crurent devoir en signaler les abus et les dangers. Ils disaient aux chrétiens que les longs voyages pouvaient les détourner de la voie du salut; que leur Dieu ne s'était point enfermé dans l'enceinte d'une ville; que Jésus-Christ se trouvait partout où se trouvaient la foi et les bonnes œuvres; mais tel était l'aveugle enthousiasme qui entraînait alors les chrétiens à Jérusalem, que la voix des saints docteurs fut à peine entendue. (1). Les conseils d'une piété éclairée ne purent ralentir l'ardeur des pèlerins, qui croyaient manquer de foi et de zèle, s'ils n'adoraient Jésus-Christ aux lieux même où, selon l'expression de S. Jérôme, la lumière de l'Évangile commença à briller du haut de la croix.

(1) Voyez la lettre de S. Grégoire de Nisse, traduite en latin

A mesure que les peuples de l'Occident se convertissaient au christianisme, ils tournaient leurs regards vers l'Orient. Du fond de la Gaule, des forêts de la Germanie, de toutes les contrées de l'Europe, on voyait accourir de nouveaux chrétiens qui venaient visiter le berceau de la foi qu'ils avaient embrassée. Un itinéraire à l'usage des pèlerins leur servait de guide depuis les bords du Rhône et de la Dordogne, jusqu'aux rives du Jourdain, et les conduisait, à leur retour, depuis Jérusalem jusqu'aux principales villes d'Italie (1).

Quand le monde fut ravagé par les Goths, les Huns et les Vandales, les pèlerinages à la Terre-Sainte ne furent point interrompus. Les pieux voyageurs étaient protégés par les vertus hospitalières des barbares, qui commençaient à respecter la croix de Jésus-Christ, et suivaient quelquefois les pèlerins jusqu'à Jérusalem.

---

et commentée par Casaubon. S. Augustin et S. Jérôme lui-même s'élevèrent contre les abus des pèlerinages. (Voyez la première des *Pièces justificatives*, où se trouve un abrégé du pélerinage de S. Jérome et de S. Eusèbe de Crémone.

(1) Voyez, dans les *Pièces justificatives*, une analyse bibliographique historique et géographique de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, par M. Walkenaer : cette pièce jette de grandes lumières sur la géographie ancienne, et sur celle du moyen âge.

Dans ces temps de trouble et de désolation, un pauvre pèlerin qui portait sa panetière et son bourdon, traversait souvent les champs de carnage, et voyageait sans crainte au milieu des armées qui menaçaient les empires d'Orient et d'Occident.

D'illustres familles de Rome vinrent chercher un asyle à Jérusalem et sur le tombeau de Jésus-Christ. Les chrétiens trouvaient alors sur les bords du Jourdain la paix qui semblait être bannie du reste du monde. Cette paix, qui avait duré plusieurs siècles, ne fut troublée que sous le règne d'Héraclius. Sous ce règne, les armées de Cosroès, roi de Perse, envahirent la Syrie, la Palestine et l'Égypte; la ville sainte tomba au pouvoir des adorateurs du feu; les vainqueurs emmenèrent en captivité un grand nombre de chrétiens et profanèrent les églises de Jésus-Christ. Tous les fidèles déplorèrent les malheurs de Jérusalem, et versèrent des larmes, lorsqu'on leur apprit que le roi de Perse avait emporté, parmi les dépouilles des vaincus, la croix du Sauveur, conservée dans l'église de la Résurrection.

Cependant le ciel, touché des prières et de l'affliction des chrétiens, bénit les armes d'Héraclius, qui, après dix années de revers, triompha des ennemis du christianisme et de l'empire,

et ramena à Jérusalem les chrétiens dont il avait brisé les fers. On vit alors un empereur d'Orient marcher les pieds nus dans les rues de la sainte cité, et porter sur ses épaules jusqu'au sommet du Calvaire le bois de la vraie croix, qu'il regardait comme le plus glorieux trophée de ses victoires. Cette imposante cérémonie fut une fête pour le peuple de Jérusalem et pour l'église chrétienne qui en célèbre encore chaque année la mémoire (1). Lorsqu'Héraclius rentra à Constantinople, il fut reçu comme le libérateur des chrétiens, et les rois de l'Occident lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter.

Mais la joie des fidèles ne fut pas de longue durée. Vers le commencement du septième siècle, il s'était élevé dans un coin ignoré de l'Asie une religion nouvelle, ennemie de toutes les autres, qui prêchait la domination et la guerre. Mahomet avait promis la conquête du monde à ses disciples sortis presque nus des déserts. Par sa doctrine passionnée, il sut enflammer l'imagination des Arabes, et sur le champ de bataille, il leur inspira son audace. Ses premiers succès, qui durent passer ses espé-

(1) Cette fête est connue sous le nom d'Exaltation de la sainte croix; on la célèbre le 14 septembre.

rances, furent comme des miracles qui augmentèrent la confiance de ses sectateurs et portèrent la conviction dans l'esprit des faibles. L'état politique et religieux de l'Orient semblait n'offrir aucun obstacle aux progrès d'une secte qui, dès sa naissance, se montra partout le fer et la flamme à la main. Le culte des mages tombait dans le mépris; les juifs répandus en Asie étaient opposés aux Sabéens et divisés entre eux; les chrétiens, sous le nom d'eutichéens, de nestoriens, de maronites, de jacobites, s'accablaient réciproquement d'anathêmes. L'empire des Perses, déchiré par les guerres civiles, attaqué par des peuples barbares de la Tartarie, avait perdu sa puissance et son éclat; celui des Grecs, affaibli au-dedans et au-dehors, marchait à sa décadence; tout périssait en Orient, dit Bossuet. Une nouvelle religion, un nouvel empire s'éleva facilement au milieu des ruines. La doctrine armée de Mahomet envahit en peu de temps les trois Arabies, une partie de la Syrie et de la Perse.

Après la mort du prophète de la Mecque, ses lieutenants et les compagnons de ses premiers exploits poursuivirent son ouvrage. La vue des provinces conquises ajouta encore au fanatisme et à la bravoure des Sarrazins. Ils ne redoutaient point la mort sur le champ de bataille; d'après

les paroles de leur prophète, le paradis avec toutes ses voluptés attendait ceux qui se précipitaient sur l'ennemi; derrière eux l'enfer ouvrait ses abîmes. Leurs conquêtes furent d'autant plus rapides qu'ils unissaient dans leur gouvernement militaire et religieux la promptitude du despotisme à toutes les passions qu'on trouve dans les républiques. Maîtres de la Perse et de la Syrie, ils s'emparèrent de l'Égypte; leurs bataillons victorieux se répandirent en Afrique, plantèrent l'étendard du prophète sur les ruines de Carthage, et portèrent la terreur de leurs armes jusqu'au rivage de l'Atlantique. Depuis l'Inde jusqu'au détroit de Cadix, et depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan, tout changea, langage, mœurs, religion; ce qui restait du paganisme fut anéanti, aussi bien que le culte des mages; le christianisme ne subsista qu'à peine; l'Europe elle-même fut menacée d'une pareille destruction. Constantinople, qui était le boulevart de l'Occident, vit devant ses murs des hordes innombrables de Sarrazins; assiégée plusieurs fois par terre et par mer, la ville de Constantin ne dut son salut qu'au feu grégeois, au secours des Bulgares et à l'inexpérience des Arabes dans l'art de la navigation.

Pendant le premier siècle de l'hégire, les

conquêtes des musulmans ne furent bornées que par la mer qui les séparait de l'Europe; mais lorsqu'ils eurent construit des vaisseaux, aucun peuple ne fut à l'abri de leur invasion; ils ravagèrent les îles de la Méditerranée, les côtes de l'Italie et de la Grèce; la fortune ou la trahison les rendit maîtres de l'Espagne, où ils renversèrent la monarchie des Goths; ils profitèrent de la faiblesse des enfants de Clovis pour pénétrer dans les provinces méridionales de la Gaule, et ne furent arrêtés dans leurs invasions que par les victoires de Charles Martel.

Au milieu des premières conquêtes des Sarrazins, leurs regards s'étaient d'abord portés sur Jérusalem. Selon la foi des musulmans, Mahomet était venu dans la ville de David et de Salomon; c'est de Jérusalem qu'il était parti pour monter au ciel dans son voyage nocturne. Les Sarrazins regardaient Jérusalem comme la maison de Dieu, comme la ville des saints et des miracles. Peu de temps après la mort du prophète, les soldats d'Omar vinrent l'assiéger. Les chrétiens, animés par le désespoir, firent le serment de défendre la ville; le siège dura quatre mois; chaque jour on faisait des sorties, on livrait des assauts; les Sarrazins s'approchaient des murailles en répétant ces paroles du Coran: *Entrons dans la Terre-Sainte que Dieu nous*

a promise. Après avoir souffert tous les maux d'un long siège, les habitants de Jérusalem se rendirent enfin au calife Omar, qui vint lui-même dans la Palestine pour recevoir les clefs et la soumission de la ville conquise.

Les chrétiens eurent la douleur de voir l'église du St.-Sépulcre profanée par la présence du chef des infidèles. Le patriarche Sophronius, qui accompagna le calife, ne put s'empêcher de répéter ces mots de Daniel : *L'abomination de la désolation est dans le saint lieu.* Jérusalem fut remplie de deuil; un morne silence régnait dans les églises et dans tous les lieux où avaient retenti si long-temps les hymnes des chrétiens. Quoique Omar leur eût laissé l'exercice de leur culte, ils furent obligés de cacher leurs croix et leurs livres sacrés. La cloche n'appelait plus les fidèles à la prière; la pompe des cérémonies leur était interdite; la religion ne paraissait plus que comme une veuve désolée. Le calife fit élever une mosquée à la place où avait été bâti le temple de Salomon. L'aspect de cet édifice consacré au culte des infidèles augmenta encore l'affliction des chrétiens. L'histoire rapporte que le patriarche Sophronius ne put supporter la vue de tant de profanations, et mourut de désespoir en déplorant les malheurs et la captivité de la ville sainte.

Cependant la présence d'Omar, dont l'Orient vantait la modération, contenait le fanatisme jaloux des musulmans. Les fidèles eurent beaucoup plus à souffrir lorsqu'il eut quitté Jérusalem ; ils furent chassés de leurs maisons, insultés dans leurs églises ; on augmenta le tribut qu'ils devaient payer aux nouveaux maîtres de la Palestine ; on leur défendit de porter des armes, de monter à cheval. Une ceinture de cuir qu'ils ne pouvaient jamais quitter, était la marque de leur servitude ; les vainqueurs ne voulurent pas même que les chrétiens parlassent la langue arabe, réservée aux disciples du Coran ; enfin, le peuple resté fidèle à Jésus-Christ n'eut pas la liberté de nommer le patriarche de Jérusalem sans l'intervention des Sarrazins.

Tant de persécutions n'arrêtèrent point la foule des chrétiens qui se rendaient à Jérusalem ; la vue de la ville sainte soutenait leur courage en même temps qu'elle enflammait leur dévotion. Il n'était point de maux, point d'outrages qu'ils ne supportassent avec résignation, en se rappelant que Jésus-Christ avait été chargé de fers, et qu'il était mort sur la croix dans les lieux qu'ils allaient visiter. Parmi les fidèles de l'Occident qui arrivèrent en Asie au milieu des premières conquêtes des musulmans, l'histoire a retenu les noms de S. Arculphe et de S. Antonin

de Plaisance (1). Ce dernier avait servi avec distinction dans la légion thébaïque, lorsqu'il résolut de suivre les pèlerins qui partaient pour Jérusalem. Il parcourut la Syrie, la Palestine et l'Égypte. A son arrivée sur les bords du Jourdain, la Judée n'était point encore tombée au pouvoir des infidèles; mais le bruit de leurs victoires remplissait déjà l'Orient, et leurs armées menaçaient la ville sainte. Plusieurs années après le pèlerinage de S. Antonin, Arculphe, accompagné de Pierre, ermite français, partit des côtes d'Angleterre sur un vaisseau qui faisait voile pour la Syrie; il séjourna neuf mois à Jérusalem, où dominaient alors les ennemis de Jésus-Christ. A son retour en Europe, il raconta ce qu'il avait vu dans la Palestine et dans tous les lieux visités par les pèlerins de l'Occident. La relation de son pèlerinage fut rédigée par un saint moine des îles Orcades, pour l'instruction et l'édification des fidèles.

Cependant les chrétiens de la Palestine, au milieu des guerres civiles des musulmans (2),

(1) Le voyage de S. Antonin se trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum librorum nova*, du père Labbe. La relation du pèlerinage de S. Arculphe, rédigée par Adaman en 690, a été publiée par Gretzer, Ingolstadt, 1619, in-4°., sous ce titre: *De locis Terræ Sanctæ*. Elle a été publiée ensuite par Mabillon.

(2) *Lucida plerumque recepit intervalla*. (GUILL. DE TYR.)

eurent quelques intervalles de sécurité. S'ils ne furent point affranchis de la servitude, ils purent du moins pleurer en paix sur le tombeau de Jésus-Christ. La dynastie des Ommiades, qui avait établi le siége de l'empire musulman à Damas, était odieuse au parti toujours redoutable des Alides; elle s'occupa moins de persécuter le christianisme que de conserver sa puissance toujours menacée. Merwan II, le dernier calife de cette maison, fut celui qui se montra le plus cruel envers les disciples de Jésus-Christ; et lorsqu'il succomba avec toute sa famille sous les coups de ses ennemis, les chrétiens et les infidèles se réunirent pour remercier le ciel d'avoir délivré l'Orient.

Les Abassides établis dans la ville de Bagdad, qu'ils avaient fondée, persécutèrent tour à tour et tolérèrent le christianisme. Les chrétiens, toujours placés entre la crainte de la persécution et l'espérance d'une sécurité passagère, virent enfin naître des jours plus heureux sous le règne d'Aaron-Al-Réchid, le plus grand des califes de la dynastie d'Abbas. Sous ce règne, la gloire de Charlemagne qui s'était étendue jusqu'en Asie, protégea les églises d'Orient. Ses pieuses libéralités (1) soulagèrent l'indigence des chré-

(1) Un capitulaire de Charlemagne de l'an 810 est conçu en

tiens d'Alexandrie, de Carthage et de Jérusalem. Les deux plus grands princes de leur siècle se témoignèrent une estime mutuelle par de fréquentes ambassades; ils s'envoyèrent de magnifiques présents; et, dans ce commerce d'amitié entre deux puissants monarques, l'Orient et l'Occident firent un échange des plus riches productions de leur sol et de leur industrie. Les présents d'Aaron causèrent une vive surprise à la cour de Charles, et donnèrent une haute idée des arts et des richesses de l'Asie. Le monarque des Francs se plut à montrer aux envoyés du calife la magnificence des cérémonies religieuses. Témoins, à Aix la-Chapelle, de plusieurs processions où le clergé avait étalé ses ornements les plus précieux, les ambassadeurs de Bagdad retournèrent dans leur patrie, en disant qu'ils avaient vu des *hommes d'or*.

La politique ne fut pas sans doute étrangère aux témoignages d'estime qu'Aaron prodiguait au plus puissant des princes de l'Occident. Il faisait la guerre aux empereurs de Constanti-

---

ces termes : *De elemosyná mittendá ad Hyerusalem propter ecclesias Dei restaurandas.* « *Ob hoc maximè* (dit Éginard) » *transmarinorum regum amicitias expetens, ut christianis* » *sub eorum dominatu degentibus refrigerium aliquod ac re-* » *levatio proveniret.* » (Vita Caroli Magni, cap. 27, p. 101, édit. de Bredow, in-12, Helmstadt, 1806.)

nople, et pouvait craindre avec raison qu'ils n'intéressassent à leur cause les plus braves d'entre les peuples chrétiens. Les traditions populaires de Bysance représentaient les Latins comme devant être un jour les libérateurs de la Grèce; et, dans un des premiers siéges de Constantinople par les Sarrazins, le bruit seul de l'arrivée des Francs avait ranimé le courage des assiégés et porté la terreur parmi les musulmans. Au temps d'Aaron, le nom de Jérusalem exerçait déjà une si puissante influence sur les chrétiens de l'Occident, qu'il suffisait pour réveiller leur enthousiasme guerrier, et lever des armées contre les infidèles. Pour ôter aux Francs tout prétexte d'une guerre religieuse qui aurait pu leur faire embrasser la cause des Grecs et les attirer en Asie, le calife ne négligea aucune occasion d'obtenir l'amitié de Charlemagne, et lui fit présenter les clefs du saint sépulcre (1) et de la ville sainte. Cet hommage rendu au plus grand des monarques chrétiens fut célébré avec enthousiasme dans les légendes contemporaines, et fit croire dans la suite que ce prince avait fait le voyage et la conquête de Jérusalem (2).

(1) *Claves sepulcri domini, claves etiam civitatis et montis cum vexillo detulerunt.* (Guill. de Tyr.)

(2) On peut voir dans les vieilles chroniques une relation de

Aaron traita les chrétiens de l'église latine comme ses propres sujets; les enfants du calife imitèrent sa modération; sous leur règne, Bagdad fut le séjour des sciences et des arts. Le calife Almamon, dit un historien arabe, n'ignorait pas que ceux qui travaillent aux progrès de la raison, sont les élus de Dieu. Les lumières polirent les mœurs des chefs de l'islamisme et leur inspirèrent une tolérance jusqu'alors ignorée des musulmans. Tandis que les Arabes d'Afrique poursuivaient leurs conquêtes vers l'Occident, qu'ils s'emparaient de la Sicile, et que Rome même avait vu ses faubourgs et les églises de St.-Pierre et de St.-Paul envahies et pillées par les infidèles, les serviteurs de Jésus-Christ priaient en paix dans les murs de Jérusalem. Les pèlerins (1) de l'Occident qui y arrivaient sans danger, étaient reçus dans un hospice dont on attribuait la fondation à Charlemagne.

---

ce prétendu voyage. Sanuti et Robert Gaguin en ont parlé, sans doute d'après l'archevêque Turpin.

(1) Au commencement du neuvième siècle, les pèlerins y affluaient, même des extrémités de l'Europe. Dicuil, qui écrivait en Irlande l'an 825, en donne quelques détails : *Fidelis frater... narravit coram me.... quod adorationis causâ in urbe Ierlm* (*Hierusalem*) *clerici et laïci à Britanniâ usque ad Nilum velificaverunt.* (Dicuil, *de Mensurâ Orbis*, édit. Walckenaer, pag. 17.)

Au rapport du moine Bernard (1), qui fit lui-même le pèlerinage de la Terre-Sainte vers le milieu du neuvième siècle, l'hospice des pèlerins de l'église latine était composé de douze maisons ou hôtelleries. A ce pieux établissement étaient attachés des champs, des vignes, et un jardin situé dans la vallée de Josaphat. Cet hospice, comme ceux que l'empereur d'Occident fonda dans le nord de l'Europe, avait une bibliothèque toujours ouverte aux chrétiens et aux voyageurs. Dès le sixième siècle, on voyait dans le voisinage de la fontaine de Siloë un cimetière dans lequel étaient enterrés les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Parmi les tombeaux des fidèles habitaient des serviteurs de Dieu. Ce lieu, dit la relation de S. Antonin, couvert d'arbres fruitiers, parsemé de sépulcres et d'humbles cellules, réunissait les

(1) *Ibi habetur hospitale, in quo suscipiuntur omnes qui causâ devotionis illum adeunt locum, linguâ loquentes romanâ, cui adjacet ecclesia in honore Sanctæ Mariæ, nobilissimam habens bibliothecam studio prædicti imperatoris Caroli Magni.* Ce passage est tiré du voyage du moine Bernard à la Terre-Sainte. Ce moine était français de naissance; il partit pour la Palestine en 870, avec deux autres moines, dont l'un était du monastère de St.-Innocent, en Bénévent, et l'autre un moine espagnol. (*Voy.* la relation de ce pèlerinage dans les *Pièces justificatives.*)

morts et les vivants, et présentait à la fois un tableau riant et lugubre.

Au besoin de visiter le tombeau de Jésus-Christ se joignait le désir de recueillir des reliques, recherchées alors avec avidité par la dévotion des fidèles. Tous ceux qui revenaient de l'Orient se faisaient une gloire de rapporter dans leur patrie quelques restes précieux de l'antiquité chrétienne, et surtout les ossements des saints martyrs, qui faisaient l'ornement, la richesse des églises, et sur lesquels les princes et les rois juraient de respecter la vérité et la justice. Les productions de l'Asie attiraient aussi l'attention des peuples de l'Europe. On lit dans Grégoire de Tours (1) que le vin de Gaza était renommé en France au règne de Gontran (2), que la soie et les pierreries de l'O-

---

(1) *Alii causâ negotiationis acti, alii causâ devotionis et peregrinationis.* (J. de Vitry.) — *Quod latini devotionis gratiâ aut negotiationis advenientes.* (Sanuti.) — *Non defuerunt de occidentalibus multi qui loca sancta, licet in hostium potestate redacta aut devotionis, aut commerciorum, aut utriusque gratiâ, visitarent aliquoties.* (Guill. de Tyr.) — *Diversarum gentium undique prope innumera multitudo,* 15 *die septembris anniversario more, in Hierosolymam convenire solet ad commercia mutuis conditionibus et emptionibus peragenda.* (Voyage de S. Arculphe.)

(2) On peut lire l'excellente dissertation de M. de Guignes,

rient faisaient la parure des grands et des seigneurs, et que S. Éloi, à la cour de Dagobert, ne dédaignait pas de se vêtir des riches étoffes de l'Asie. Le commerce attirait un grand nombre d'Européens en Egypte, en Syrie et dans la Palestine. Les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les marchands d'Amalfi, ceux de Marseille, avaient des comptoirs à Alexandrie, dans les villes maritimes de la Phénicie et à Jérusalem. Devant l'église de Ste.-Marie-la-Latine, dit le moine Bernard déjà cité, s'étendait une grande place qu'on appelait le marché des Francs. Tous les ans, au 15 septembre, on ouvrait sur le Calvaire une foire où s'échangeaient les productions de l'Europe et de l'Orient.

Les chrétiens grecs et syriens s'étaient établis jusque dans la ville de Bagdad, où ils se livraient au commerce, exerçaient la médecine et cultivaient les sciences. Ils parvenaient par leur savoir aux emplois les plus considérables, et quelquefois même ils obtinrent le commandement des villes et des provinces. Un des califes Abassides (1) avait déclaré que les disciples du Christ étaient ceux qui méritaient le plus de

---

sur le commerce des Français dans le Levant avant les croisades, tom. XXXVII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

(1) Mohamed.

confiance pour l'administration de la Perse. Enfin, les chrétiens de la Palestine et des provinces musulmanes, les pèlerins et les voyageurs venus d'Europe, semblaient n'avoir plus de persécution à redouter, lorsque tout à coup de nouveaux orages éclatèrent sur l'Orient. Bientôt les enfants d'Aaron eurent le sort de la postérité de Charlemagne, et l'Asie, comme l'Occident, fut plongée dans les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile.

Comme l'empire fondé par Mahomet avait pour mobile l'esprit de conquête, comme l'état n'était défendu par aucune institution prévoyante, et que tout y roulait sur le caractère personnel du prince, on put voir des symptômes de décadence, dès qu'il ne resta plus rien à conquérir, et que les chefs cessèrent de se faire craindre et d'inspirer le respect. Les califes de Bagdad, enivrés par le luxe et corrompus par une longue prospérité, abandonnèrent les soins de l'empire, s'ensevelirent dans leurs sérails, et semblèrent ne se réserver d'autre droit que celui d'être nommés dans les prières publiques. Les Arabes n'avaient plus ce zèle aveugle et ce fanatisme ardent qu'ils apportèrent du désert. Amollis comme leurs chefs, ils ne ressemblaient plus à ces guerriers leurs ancêtres qui pleuraient de n'avoir pas assisté à

une bataille. L'autorité des califes avait perdu ses véritables défenseurs; et lorsque le despotisme s'entoura d'esclaves achetés sur les bords de l'Oxus, cette milice étrangère, appelée pour défendre le trône, ne fit que précipiter sa chute. De nouveaux sectaires, séduits par l'exemple de Mahomet, et persuadés que le monde devait obéir à ceux qui changeraient quelque chose à ses mœurs ou à ses opinions, ajoutèrent le danger des troubles religieux à celui des troubles politiques. Au milieu du désordre général, les émirs ou lieutenants, dont plusieurs gouvernaient de vastes royaumes, n'adressaient plus qu'un vain hommage aux successeurs du prophète, et refusaient de lui envoyer de l'argent et des troupes. L'empire gigantesque des Abassides s'écroula de toutes parts, et le monde, selon l'expression d'un auteur arabe, demeura à celui qui put s'en emparer. La puissance spirituelle fut elle-même divisée; l'islamisme vit à la fois cinq califes qui prenaient le titre de commandeurs des croyants et de vicaires de Mahomet.

Les nombreuses dynasties élevées au milieu des troubles de l'Asie se partagèrent les dépouilles des souverains de Bagdad; celles qui régnaient sur la Perse et sur les bords du Tigre, sous prétexte de défendre la religion musul-

mane, asservirent leurs chefs spirituels au joug le plus humiliant. Dans le même temps, les Fatimites, qui prétendaient descendre d'Aly, et qui avaient usurpé le titre de calife, lançaient des anathêmes et levaient des armées contre les Abassides; ils s'étaient emparés de l'Égypte; ils menaçaient d'envahir la Syrie, et de venir jusque dans Bagdad détrôner les vicaires du prophète.

Les Grecs parurent alors se réveiller de leur long assoupissement, et cherchèrent à profiter des divisions et de l'abaissement des Sarrazins. Nicéphore Phocas se mit en campagne à la tête d'une puissante armée, et reprit Antioche sur les musulmans. Déjà le peuple de Constantinople célébrait ses triomphes, et le surnommait *l'Étoile d'Orient, la mort et le fléau des infidèles*. Il aurait peut-être mérité ces titres pompeux, si le clergé grec eût secondé ses efforts. Nicéphore voulait donner à cette guerre un caractère religieux, et mettre au rang des martyrs tous ceux qui mouraient dans les combats. Les prélats de son empire condamnèrent son dessein comme sacrilége, et lui opposèrent un canon de S. Basile, dont le texte recommandait à celui qui avait tué un ennemi de s'abstenir pendant trois ans de la participation aux saints mystères. Privé du puissant mobile du fana-

tisme, Nicéphore trouva parmi les Grecs plus de panégyristes que de soldats, et ne put poursuivre ses avantages contre les Sarrazins, à qui, même dans leur décadence, la religion commandait la résistance et la victoire. Ses triomphes, qu'on célébrait à Constantinople avec emphase, se bornèrent à la prise d'Antioche, et ne servirent qu'à faire persécuter les chrétiens de la Palestine. Le patriarche de Jérusalem, accusé d'entretenir des intelligences avec les Grecs, expira sur un bûcher, et plusieurs églises de la ville sainte furent livrées aux flammes.

Une armée grecque, conduite par Temelicus, s'était avancée jusque devant les portes d'Amide, ville située sur les bords du Tigre; cette armée fut surprise, au milieu d'un ouragan, par les Sarrazins qui la mirent en déroute et firent un grand nombre de prisonniers. Les soldats chrétiens tombés entre les mains des infidèles apprirent dans les prisons de Bagdad la mort de Nicéphore; et comme Zimiscès, son successeur, ne songeait point à les délivrer, leur chef lui écrivit en ces termes: « Vous qui nous laissez périr sur une terre maudite, et qui ne nous trouvez pas dignes d'être ensevelis, selon nos usages chrétiens, dans les tombeaux de nos pères, nous ne pouvons vous reconnaître pour le chef légi-

time du saint empire grec. Si vous ne vengez pas ceux qui sont morts devant Amide et ceux qui gémissent sur des terres étrangères, Dieu vous en demandera compte au jour terrible du jugement. » Quand Zimiscès reçut cette lettre à Constantinople, dit un historien d'Arménie (1), il fut pénétré de douleur, et résolut de venger l'outrage fait à la religion et à l'empire. De toutes parts on s'occupa des préparatifs d'une nouvelle guerre contre les Sarrazins. Les peuples de l'Occident ne furent point étrangers à cette entreprise qui précéda de plus d'un siècle les croisades. Les Vénitiens qui faisaient alors le commerce d'Orient défendirent, sous peine de la vie, de porter aux musulmans de l'Afrique et de l'Asie, ni fer, ni bois, ni aucune espèce d'armes. Les chrétiens de Syrie et plusieurs princes arméniens se réunirent sous les drapeaux de Zimiscès, qui se mit en campagne à la tête d'une puissante armée. Après avoir

(1) Nous devons une grande partie de ces détails à un manuscrit arménien composé dans le douzième siècle par Mathieu d'Édesse, et dont quelques fragments ont été traduits en français par MM. Martin et Chahan de Cirbied. Ces fragments ont été imprimés sous le titre de *Détails historiques de la première expédition des Chrétiens dans la Palestine, sous l'empereur Zimiscès*. On trouvera dans les *Pièces justificatives* de cette histoire une lettre intéressante de Zimiscès au roi d'Arménie.

battu plusieurs fois les Sarrazins sur les bords du Tigre, et forcé le calife de Bagdad à payer un tribut aux successeurs de Constantin, il pénétra presque sans résistance dans la Palestine, s'empara de Césarée, de Ptolémaïs, de Tibériade, de Nazareth et de plusieurs autres villes de la Terre-Sainte. Il était campé sur le Tabor, lorsqu'il reçut une députation des habitants de Ramla et de Jérusalem, qui lui promettaient obéissance, et lui demandaient des troupes pour défendre leurs villes. Zimiscès accueillit leur soumission et leur demande (1), et poursuivit les débris des Sarrazins réfugiés dans quelques villes de la Phénicie et dans les montagnes du Liban. Après cette première campagne, la Terre-Sainte allait être entièrement délivrée du joug des infidèles, lorsque l'empereur mourut empoisonné. Sa mort arrêta tout à coup l'exécution d'une entreprise dont il était l'ame et le chef. Les peuples chrétiens eurent à peine le

(1) En lisant la lettre de Zimiscès qui rend compte de ces événements, on s'étonne qu'il n'ait pas montré plus d'empressement pour voir Jérusalem; mais tel était le caractère des Grecs, qu'ils mettaient plus de prix à conquérir la chevelure et la chaussure de S. Jean-Baptiste, portées en triomphe à Constantinople, qu'à délivrer la ville sainte et le tombeau de Jésus-Christ. On voit par-là que cette expédition n'était pas tout-à-fait dirigée par le même esprit que les croisades.

temps de se réjouir de la délivrance de Jérusalem; ils apprirent bientôt que la ville sainte était tombée au pouvoir des califes fatimites, qui, après la mort de Zimiscès, envahirent la Syrie et la Palestine.

Les califes du Caire, qui avaient profité des conquêtes passagères des Grecs pour étendre leur empire, traitèrent d'abord les chrétiens comme des alliés et des auxiliaires. Dans l'espoir d'enrichir leurs nouveaux états et de réparer les maux de la guerre, ils favorisèrent le commerce des Européens, et tolérèrent la dévotion des pèlerinages à la Terre-Sainte. Les marchés des Francs furent rétablis dans la ville de Jérusalem; les chrétiens rebâtirent les hospices des pèlerins et les églises qui tombaient en ruines. Ils commençaient à oublier la paisible domination des Abassides, et se félicitaient de vivre sous les lois des souverains du Caire; ils devaient croire surtout que tous leurs maux allaient finir, lorsqu'ils virent monter sur le trône le calife Hakim, qui avait pour mère une chrétienne. Mais Dieu, qui, selon l'expression des auteurs contemporains, voulait éprouver les vertus des fidèles, ne tarda pas à confondre leurs espérances, et leur suscita de nouvelles persécutions.

Hakim, le troisième des califes fatimites,

signala son règne par tous les excès du fanatisme et de la démence. Incertain dans ses projets et flottant entre toutes les religions, il protégea et persécuta tour à tour le christianisme. Il ne respecta ni la politique de ses prédécesseurs, ni les lois qu'il avait lui-même établies. Il changeait le lendemain ce qu'il avait fait la veille, et jetait partout le désordre et la confusion. Dans l'irrésolution de ses pensées et dans l'ivresse de son pouvoir, il poussa le délire jusqu'à se croire un dieu. La terreur qu'il inspira lui fit trouver des adorateurs; on lui éleva des autels dans le voisinage de Fostat qu'il avait fait livrer aux flammes. Seize mille de ses sujets se prosternèrent devant lui, et l'implorèrent comme le souverain des vivants et des morts.

Hakim méprisait Mahomet, mais il n'osa persécuter les musulmans, trop nombreux dans ses états. Le dieu trembla pour l'autorité du prince, et fit tomber toute sa colère sur les chrétiens qu'il livra à la fureur de leurs ennemis. Les places que les chrétiens occupaient dans l'administration, les abus introduits dans la levée des impôts dont ils étaient chargés, leur avaient attiré la haine de tous les musulmans. Lorsque le calife Hakim eut donné le signal de la persécution, ils trouvèrent partout des bourreaux. On poursuivit d'abord ceux qui

avaient abusé de leur pouvoir ; on s'en prit ensuite à la religion chrétienne, et les plus pieux d'entre les fidèles furent les plus coupables. Le sang des chrétiens coula dans toutes les villes de l'Égypte et de la Syrie; leur courage au milieu des tourments ne faisait qu'accroître la haine de leurs persécuteurs. Les plaintes qui leur échappaient dans leur misère, les prières même qu'ils adressaient à Jésus-Christ, pour obtenir la fin de leurs maux, étaient regardées comme une révolte et punies comme le plus coupable des attentats.

Il est vraisemblable que les motifs de la politique se réunirent alors à ceux du fanatisme, pour faire persécuter les chrétiens. Gerbert, archevêque de Ravenne, devenu pape sous le nom de Silvestre II, avait vu les maux des fidèles dans un pèlerinage qu'il fit à Jérusalem. A son retour, il excita les peuples de l'Occident à prendre les armes contre les Sarrazins. Dans ses exhortations, il faisait parler Jérusalem elle-même, qui déplorait ses malheurs et conjurait ses enfants, les chrétiens, de venir briser ses fers. Les peuples furent émus des plaintes et des gémissements de Sion. Les Pisans, les Gênois, et le roi d'Arles, Boson, entreprirent une expédition maritime contre les Sarrazins, et firent une incursion jusque sur les côtes de

Syrie. Ces hostilités et le nombre des pèlerins qui s'accroissait chaque jour, pouvaient donner de justes défiances aux maîtres de l'Orient. Les Sarrazins alarmés par de sinistres prédictions et par les imprudentes menaces des chrétiens, ne virent plus que des ennemis dans les disciples du Christ; dès-lors la terreur et la mort veillèrent aux portes de Jérusalem.

Il est impossible, dit Guillaume de Tyr, de faire connaître tous les genres de persécutions que souffrirent alors les chrétiens. Parmi les traits de barbarie cités par les historiens, il en est un qui a donné au Tasse l'idée de son épisode touchant d'Olinde et Sophronie. Un des ennemis les plus acharnés des chrétiens, pour irriter davantage la haine de leurs persécuteurs, jeta pendant la nuit un chien mort dans une des principales mosquées de la ville. Les premiers qui se rendirent à la prière du matin furent saisis d'horreur à la vue de cette profanation, et firent éclater leur colère. Bientôt des clameurs menaçantes retentissent dans toute la ville; la foule s'assemble en tumulte autour de la mosquée; on accuse les chrétiens; on jure de laver dans leur sang l'outrage fait à Mahomet. Tous les fidèles allaient être immolés à la vengeance des musulmans; déjà ils se préparaient à la mort, lorsqu'un jeune hom-

me, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, se présente au milieu d'eux: « Le plus grand malheur qui puisse arriver, leur dit-il, est que l'église de Jérusalem périsse. Lorsqu'un peuple est menacé de sa destruction, il est juste qu'un seul homme s'immole au salut de tous; je m'offre aujourd'hui de mourir pour vous; je vous laisse le soin de ma mémoire, et je me recommande à vos prières. » En prononçant ces paroles, il quitte l'assemblée qui fondait en larmes, et se rend auprès des chefs des musulmans; il s'accuse seul du crime qu'on imputait aux chrétiens; il invoque pour lui le trépas qui menace ses frères. Les musulmans, sans être touchés d'un dévouement si généreux, se contentèrent de la victime qui s'offrait à leur vengeance; le glaive ne fut plus suspendu sur la tête des chrétiens, et celui qui s'était immolé pour eux, alla, selon l'expression de Guillaume de Tyr (1), recueillir dans le ciel le prix réservé à ceux qui brûlent du feu de la charité.

---

(1) *Et ita pro fratribus animam ponens, cum pietate dormitionem accepit optimam, habens positam gratiam.* (GUIL. DE TYR.) Le traducteur de l'historien latin, du Préau, rend ainsi la pensée de l'original : « Ainsi, abandonnant sa vie pour ses frères, changea la misère de ce monde en l'heureux repos éternel, et reçut le haut loyer préparé à tous les amateurs de parfaite charité. »

Cependant d'autres malheurs attendaient les chrétiens de la Palestine; toutes les cérémonies de la religion furent interdites; la plupart des églises converties en étables; celle du saint Sépulcre fut renversée de fond en comble. Les chrétiens, chassés de Jérusalem, se dispersèrent dans toutes les contrées de l'Orient. Les vieux historiens racontent que le monde partagea le deuil de la ville sainte, et qu'il fut saisi de trouble et d'effroi. L'hiver avec tous ses frimas se montra dans des régions où il était inconnu. Le Bosphore et le Nil charrièrent des glaçons. Un tremblement de terre se fit sentir dans la Syrie, dans l'Asie mineure, et ses secousses, qui se répétèrent pendant deux mois, renversèrent plusieurs grandes villes. Lorsque la nouvelle de la destruction des saints lieux parvint en Occident, elle arracha des larmes à tous les chrétiens. On lit dans la chronique du moine Glaber, que l'Europe avait vu aussi les signes avant-coureurs des grandes calamités: une pluie de pierres était tombée dans la Bourgogne, une comète et des météores menaçants avaient paru dans le ciel. L'agitation fut extrême parmi tous les peuples chrétiens; cependant ils ne prirent point encore les armes contre les infidèles, et leur vengeance tomba sur les juifs, que l'Europe tout entière ac-

cusa d'avoir provoqué la fureur des musulmans.

Les calamités de la ville sainte la rendirent encore plus vénérable aux yeux des fidèles ; la persécution redoubla le pieux délire de ceux qui allaient en Asie contempler une cité couverte de ruines, et jouir de la vue d'un sépulcre vide. C'était dans Jérusalem pleine de deuil que Dieu distribuait plus particulièrement ses grâces, qu'il se plaisait à manifester ses volontés. Les imposteurs mirent souvent à profit cette opinion des peuples chrétiens, pour égarer la crédulité de la multitude. Pour faire croire à leurs paroles, il leur suffisait de montrer des lettres qui étaient, disaient-ils, tombées du ciel à Jérusalem. A cette époque, une prédiction qui annonçait la fin du monde (1) et la prochaine apparition de Jésus-Christ dans la Palestine, augmenta encore la vénération des peuples pour les saints lieux. Les chrétiens d'Occident arrivaient en foule à Jérusalem dans le dessein d'y mourir ou d'y attendre la venue du souverain juge. Le moine Glaber nous apprend que l'affluence des pèlerins surpassa alors tout ce qu'on

(1) On prétendait que les mille ans dont il est parlé dans l'Écriture allaient s'accomplir, et que la fin du monde était prochaine. Dans un acte de donation faite par S. Géraud, baron d'Aurillac, on lit ces mots : *Appropinquante mundi termino.*

pouvait attendre de la dévotion de ces temps reculés. On vit d'abord arriver les pauvres et les gens du peuple, puis les comtes, les barons et les princes, qui ne comptaient plus pour rien les grandeurs de la terre.

L'inconstance d'Hakim avait en quelque sorte adouci les malheurs de Jérusalem; il venait de rendre aux chrétiens la liberté de rebâtir leurs églises lorsqu'il mourut assassiné. Son successeur, conduit par une plus sage politique, toléra les pèlerinages et l'exercice de la religion chrétienne. L'église du saint Sépulcre ne fut entièrement rebâtie que trente-sept ans après sa destruction; mais le spectacle de ses ruines enflammait encore le zèle et la dévotion des chrétiens.

Dans le onzième siècle l'Église latine avait remplacé les pénitences canoniques par les pèlerinages; les pécheurs étaient condamnés à quitter pour un temps leur patrie, et à mener une vie errante à l'exemple de Caïn. Cette manière de faire pénitence s'accordait mieux avec le caractère actif et inquiet des peuples de l'Occident. On doit ajouter que la dévotion des pèlerinages, quel que soit aujourd'hui le jugement d'une philosophie éclairée, a été reçue et même encouragée dans toutes les religions. Elle tient d'ailleurs à un sentiment naturel à l'homme.

Si la vue d'une terre qu'ont habitée des héros ou des sages, réveille en nous de touchants et nobles souvenirs, si l'ame du philosophe se trouve émue à l'aspect des ruines de Palmyre, de Babylone ou d'Athènes, quelles vives émotions ne devaient pas éprouver les chrétiens, en voyant des lieux que Dieu avait sanctifiés par sa présence ou par ses bienfaits!

Les chrétiens d'Occident, presque tous malheureux dans leur patrie, et qui souvent oubliaient leurs maux dans des voyages lointains, semblaient n'être occupés qu'à rechercher sur la terre les traces d'une divinité secourable ou de quelque saint personnage. Il n'était point de province qui n'eût un martyr ou un apôtre, dont ils allaient implorer l'appui; point de ville ou de lieu solitaire qui ne conservât la tradition d'un miracle, et n'eût une chapelle ouverte aux pèlerins. Les plus coupables des pécheurs ou les plus fervents des fidèles s'exposaient à de plus grands périls, et se rendaient dans les lieux les plus éloignés. Tantôt ils dirigeaient leur course pieuse vers la Pouille et la Calabre, et visitaient le mont Gargan, célèbre par l'apparition de S. Michel, ou le mont Cassin, fameux par les miracles de S. Benoît; tantôt ils traversaient les Pyrénées, et, dans un pays livré aux Sarrazins, s'estimaient heureux de

prier devant les reliques de S. Jacques de Compostelle. Les uns, comme le roi Robert, se rendaient à Rome, et se prosternaient sur les tombeaux des apôtres S. Pierre et S. Paul; d'autres allaient jusqu'en Égypte, où Jésus-Christ avait passé son enfance, et parcouraient les solitudes de Scété et de Memphis habitées par les disciples d'Antoine et de Paul.

Un grand nombre de pèlerins faisaient le voyage de la Palestine; ils arrivaient à Jérusalem par la porte d'Éphraïm, où ils payaient un tribut aux Sarrazins. Après s'être préparés par le jeûne et la prière, ils se présentaient dans l'église du saint Sépulcre couverts d'un drap mortuaire qu'ils conservaient avec soin toute leur vie, et dans lequel ils étaient ensevelis après leur mort. Ils parcouraient avec un saint respect la montagne de Sion, celle des Oliviers, la vallée de Josaphat; ils quittaient Jérusalem pour visiter Bethléem, où naquit le Sauveur du monde, le mont Tabor, où il fut transfiguré, et tous les lieux qui avaient été témoins de ses miracles. Les pèlerins allaient ensuite se baigner dans les eaux du Jourdain (1), et

(1) Ces détails et les suivants ont été puisés dans les relations de plusieurs pèlerinages, dans Mabillon, dans le Recueil des Bollandistes et les chroniques du temps.

cueillaient dans le territoire de Jéricho des palmes qu'ils rapportaient en Occident.

Telle était la dévotion et l'esprit du dixième et du onzième siècle, que la plupart des chrétiens auraient cru manquer aux devoirs de la religion s'ils n'avaient fait quelques pèlerinages. Celui qui avait échappé à quelque danger ou triomphé de ses ennemis prenait le bâton de pèlerin et se mettait en route pour les saints lieux; celui qui avait obtenu par ses prières la conservation d'un père ou d'un fils allait en remercier le ciel loin de ses foyers et dans les lieux consacrés par les traditions religieuses. Souvent un père vouait au pèlerinage son enfant au berceau, et le premier devoir d'un fils tendre et soumis, lorsqu'il sortait de l'enfance, était d'accomplir le vœu de ses parents. Plus d'une fois un songe, une apparition au milieu du sommeil, imposait à un chrétien l'obligation de faire un pèlerinage. Ainsi l'idée de ces pieux voyages se mêlait à toutes les affections du cœur, à tous les préjugés de l'esprit humain.

On accueillait partout les pèlerins, et, pour prix de l'hospitalité, on ne leur demandait que leurs prières, qui étaient souvent le seul trésor qu'ils emportassent avec eux. Un d'entre eux qui voulait s'embarquer à Alexandrie pour la Palestine, se présenta sur un navire avec son

bourdon et sa panetière, et, pour payer son passage, il offrit un livre des Évangiles. Les pèlerins n'avaient dans leur route d'autre défense contre les attaques des méchants que la croix de Jésus-Christ, et d'autres guides que ces anges à qui Dieu a dit de *veiller sur ses enfans* et *de les diriger dans toutes leurs voies*.

Le plus grand mérite aux yeux des fidèles, après celui du pèlerinage, était de se vouer au service des pèlerins. Des hospices étaient bâtis sur le bord des fleuves, sur le haut des montagnes, au milieu des villes, dans les lieux déserts, pour recevoir les voyageurs. Dès le neuvième siècle, les pèlerins qui quittaient la Bourgogne pour se rendre en Italie étaient reçus dans un monastère bâti sur le Mont-Cénis. Dans le siècle suivant, deux monastères (1) où l'on recueillait les voyageurs égarés remplacèrent les temples des idoles sur les monts de Joux, qui dès-lors perdirent le nom qu'ils avaient reçu du paganisme, et prirent celui du pieux fondateur S. Bernard de Menton. Les chrétiens qui partaient pour la Judée

(1) Ces montagnes appelées monts de Joux (*Montes Jovis*), portent aujourd'hui le nom de grand et petit St.-Bernard. Lorsque S. Bernard fonda ces deux hospices, les habitants des Alpes étaient encore idolâtres, et les Sarrazins avaient pénétré dans le Valais, où ils troublaient sans cesse la marche des pèlerins.

trouvaient sur les frontières de la Hongrie et dans les provinces de l'Asie mineure un grand nombre de ces asyles fondés par la charité.

Des chrétiens établis à Jérusalem allaient au-devant des pèlerins, et s'exposaient souvent à mille dangers pour les conduire dans leur route. La ville sainte avait des hospices pour recevoir tous les voyageurs. Dans l'un de ces hospices, les femmes qui faisaient le voyage de la Palestine étaient reçues par des religieuses vouées aux pratiques de la charité. Les marchands d'Amalfi, de Venise, de Gênes, les plus riches d'entre les pèlerins, plusieurs princes de l'Occident, fournissaient par leurs aumônes à l'entretien de ces maisons ouvertes aux pauvres voyageurs (1). Chaque année des moines d'Orient venaient en Europe recueillir les tributs que s'imposait la piété des chrétiens.

Un pèlerin était comme un être privilégié parmi les fidèles. Lorsqu'il avait terminé son voyage, il acquérait la réputation d'une sainteté particulière; son départ et son retour étaient célébrés par des cérémonies religieuses. Lorsqu'il allait se mettre en route, un prêtre lui

(1) Guillaume, duc de Normandie (917), Richard Ier. (943), et Richard II, envoyaient des sommes considérables en Syrie. (Voyez Glaber, lib. I, cap. 4; Duchêne, tom. IV.)

présentait avec la panetière et le bourdon des langes marqués de la croix; il répandait l'eau sainte sur ses vêtements, et l'accompagnait à la tête d'une procession jusqu'à la prochaine paroisse. Revenu dans sa patrie, le pèlerin rendait grâce à Dieu de son retour, et présentait au prêtre une palme pour être déposée sur l'autel de l'église comme une marque de son voyage heureusement terminé.

Les pauvres, dans leurs pèlerinages, trouvaient des secours assurés contre la misère. En revenant dans leur pays, ils recueillaient d'abondantes aumônes. La vanité portait quelquefois les riches à entreprendre ces longs voyages, ce qui fait dire au moine Glaber que plusieurs chrétiens allaient à Jérusalem pour se faire admirer et raconter à leur retour des choses merveilleuses. Plusieurs étaient entraînés par l'amour de l'oisiveté et du changement, d'autres par la curiosité et l'envie de voir un grand nombre de pays. Il n'était pas rare de trouver des chrétiens qui avaient passé leur vie dans les saints pèlerinages, et qui avaient vu plusieurs fois Jérusalem.

Tous les pèlerins étaient obligés d'emporter avec eux une lettre de leur prince ou de leur évêque, précaution qui devait faire éviter beaucoup de désordres. L'histoire ne raconte pas

une seule violence exercée par tant de voyageurs qui couvraient les chemins de l'Orient. Un gouverneur musulman, qui en avait vu passer un grand nombre à Émesse, disait : « Ils » n'ont point quitté leur demeure dans de » mauvais desseins ; ils cherchent seulement » à accomplir leur loi (1). »

Chaque année, à l'époque des fêtes de Pâques, des troupes innombrables de pèlerins arrivaient dans la Judée pour célébrer le mystère de la rédemption, et pour assister au miracle du feu sacré qu'une multitude superstitieuse croyait voir descendre du ciel sur les lampes du saint Sépulcre. Il n'était point de crime qui ne pût être expié par le voyage de Jérusalem et par des actes de dévotion sur le tombeau de Jésus-Christ. On voit dans les *Actes des Saints* que, dès le temps de Lothaire, cette opinion se trouvait établie parmi les Francs. Une vieille relation conservée par un moine de Redon nous apprend qu'un seigneur puissant du duché de Bretagne, nommé Frotmonde, meurtrier de

(1) *Non quærent mala, sed legem eorum adimplere cupiunt* (Guillebaud). La relation du pèlerinage de S. Guillebaud (Villibaldus), rédigée par une religieuse de Heindenheim sa parente, se trouve dans les *Acta sanctorum Ord. sanct. ben.*, *sæculi III*, part. II.

son oncle et de son frère, se présenta en habit de pénitent devant le roi de France et une assemblée d'évêques. Le monarque et les prélats, pour lui faire expier le sang qu'il avait versé, le firent lier étroitement avec des chaînes de fer, et lui ordonnèrent de parcourir les saints lieux le front marqué de cendre et le corps couvert d'un cilice. Frotmonde, accompagné de ses serviteurs et des complices de son crime, partit pour la Palestine. Après avoir séjourné quelque temps à Jérusalem, il traversa le désert, se rendit sur les bords du Nil, parcourut une partie de l'Afrique, alla jusqu'à Carthage, et revint à Rome, où le pape Benoît III lui conseilla de faire un nouveau pèlerinage pour achever sa pénitence et obtenir l'entière rémission de ses péchés. Frotmonde revit pour la seconde fois la Palestine, pénétra jusqu'aux bords de la mer Rouge, s'arrêta trois ans sur le mont Sinaï, et vint en Arménie visiter la montagne où s'était arrêtée l'arche de Noë après le déluge. De retour dans sa patrie, il fut accueilli comme un saint, s'enferma dans le monastère de Redon (1), et mourut regretté

(1) Le récit du pèlerinage de Frotmonde, rédigé par un moine anonyme de Redon, est inséré dans les *Acta sanctorum Ordin. sanct. ben, sæculi IV*, part. II.

des cénobites qu'il avait édifiés par le récit de ses pèlerinages.

Plusieurs années après la mort de Frotmonde, Centius, préfet de Rome, qui avait outragé le pape dans l'église de Ste.-Marie-Majeure, qui l'avait arraché aux autels et précipité dans un cachot, n'eut besoin, pour expier ce sacrilége, que de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. Le comte d'Anjou, Foulque-Nerra, chargé de crimes et souillé de sang, crut effacer toutes ses cruautés par le voyage de Jérusalem. Son frère, qu'il avait fait périr dans un cachot, se présentait partout à ses yeux; il lui semblait que les nombreuses victimes immolées à son ambition dans des guerres injustes sortaient de leurs tombeaux pour troubler son sommeil et lui reprocher sa barbarie; poursuivi en tous lieux par ces cruelles images, Foulque quitta ses états, et se rendit en habit de pèlerin dans la Palestine. Lorsqu'il fut arrivé à Jérusalem, il parcourut les rues de la sainte cité la corde au cou, battu de verges par ses domestiques, et répétant à haute voix ces paroles : *Seigneur, ayez pitié d'un chrétien parjure et fugitif.* Pendant son séjour dans la Palestine (1), il fit de nombreuses aumônes, soulagea la misère des pèlerins, et laissa par-

(1) L'histoire agrégative des annales et chroniques d'Anjou,

tout des souvenirs de sa dévotion et de sa charité. Il revint dans son duché, rapportant un morceau de la vraie croix, et la pierre sur laquelle il s'était agenouillé lorsqu'il avait prié devant le tombeau de Jésus-Christ.

Foulque, de retour dans ses états, voulut avoir sous ses yeux une image des lieux qu'il avait visités, et fit bâtir près du château de Loches un monastère et une église qui porta le nom du saint Sépulcre. Au milieu des souvenirs de son pèlerinage, il entendit encore la voix du remords, et se mit en route une seconde fois pour Jérusalem. Il édifia de nouveau les chrétiens de la ville sainte par les expressions de son repentir et les austérités de sa

---

qui raconte les pèlerinages de Foulque, rapporte un trait qui nous a paru mériter d'être connu, et dont nous renvoyons le long récit aux *Pièces justificatives*.

Une chronique latine intitulée *Gesta consulum Andegav.*, *spicilegium*, tom. X, page 463, rapporte le même fait, avec plus de brièveté et quelques circonstances différentes :

Dixerunt, nullo modo ad sepulcrum optatum pervenire posset nisi super illud et crucem Dominicum mingeret; quod vir prudens licet invitus annuit. Quæsitâ igitur arietis vesicâ, purgatâ atque mundatâ, et optimo vino repleta, queis etiam aptè inter ejus femora posita est, et comes discalciatus ad sepulcrum Domini accessit, vinùmque super sepulcrum fudit et sic ad libitum cum sociis omnibus intravit, et fusis multis lacrymis peroravit.

pénitence. Comme il revenait dans son duché, en passant par l'Italie, il délivra l'état romain d'un brigand qui désolait les bourgs et les campagnes, et faisait la guerre aux marchands et aux pèlerins. Le pape loua son zèle et sa bravoure, lui donna l'absolution de ses péchés, et lui permit d'emporter avec lui les reliques de deux saints martyrs. Lorsqu'il partit de Rome, il fut conduit en triomphe par le peuple et le clergé qui le proclamaient leur libérateur. A son arrivée en Anjou, il rétablit la paix dans ses états qui avaient été troublés pendant son absence. Rendu à sa famille et à ses sujets qui avaient oublié ses cruautés, réconcilié avec l'Église qui le proclamait son bienfaiteur, il semblait n'avoir plus de crimes à expier, et de vœux à former pour sa vieillesse; mais ni l'absolution du pape, ni la paix de ses états, ni les bénédictions du peuple, rien ne parvenait à calmer son ame toujours déchirée par le remords; il ne pouvait échapper à l'image de son frère qui le poursuivait encore, et lui rappelait les crimes dont il s'était souillé. Sans cesse il croyait le voir pâle, défiguré, traînant des chaînes, invoquant le ciel vengeur du fratricide. Foulque résolut de faire un troisième pèlerinage à Jérusalem; il retourna dans la Palestine, arrosa de ses larmes le tombeau de

Jésus-Christ, et remplit les saints lieux de ses gémissements. Après avoir visité la Terre-Sainte, et recommandé son ame aux prières des anachorètes chargés de recevoir et de consoler les pèlerins, il quitta Jérusalem pour revenir dans sa patrie qu'il ne devait plus revoir : il tomba malade et mourut à Metz. Son corps fut transporté et enseveli au monastère du saint Sépulcre, qu'il avait fait bâtir près de Loches. On déposa son cœur dans une église de Metz, où l'on voyait encore, plusieurs siècles après sa mort, un mausolée qu'on appelait le tombeau de Foulque comte d'Anjou.

Dans le même temps, vers le milieu du onzième siècle, Robert-le-Frison, comte de Flandre, et Bérenger II, comte de Barcelone, résolurent aussi d'expier leurs péchés par le voyage de la Terre-Sainte. Le dernier mourut en Asie, n'ayant pu supporter les pénitences rigoureuses qu'il s'était imposées. Robert revint dans ses états, où son pèlerinage lui fit trouver grâce auprès du clergé qu'il avait voulu dépouiller. Ces deux princes avaient été précédés dans la Palestine par Frédéric, comte de Verdun (1).

(1) Le pèlerinage de Frédéric est rapporté par Dom Calmet, tom. Ier., pag. 1072 de l'*Histoire civile de Lorraine*. On le trouve aussi dans l'*Histoire des Évêques de Lorraine*, t. Ier., p. 203, 205.

Frédéric était de l'illustre famille qui devait un jour compter parmi ses héros Godefroi de Bouillon. En partant pour l'Asie, il renonça aux grandeurs de la terre et céda son comté à l'évêque de Verdun. De retour en Europe, il résolut de terminer ses jours dans un monastère, et mourut prieur de l'abbaye de St.-Wast près d'Arras.

Un sexe faible et timide n'était point retenu par les difficultés et les périls d'un long voyage. Hélène, née d'une noble famille de Suède, quitta son pays, livré à l'idolâtrie, et se rendit à pied dans l'Orient. Lorsqu'après avoir visité les saints lieux, elle revint dans sa patrie, elle fut immolée au ressentiment de ses parents et de ses compatriotes, et cueillit, dit une vieille légende, la palme du martyre (1). Quelques fidèles, touchés de sa piété, élevèrent en sa mémoire une chapelle dans l'île de Séeland, près d'une fontaine qu'on appelle encore la fontaine de Ste.-Hélène. Les chrétiens du Nord allèrent long-temps en pèlerinage dans ce lieu où ils contemplaient une grotte qu'Hélène avait habitée avant son départ pour Jérusalem.

---

(1) Voyez la vie de Ste. Hélène, dans le septième volume du mois de juillet, pag. 332, 333 des Bollandistes.

Parmi les pèlerins renommés de ce siècle, on cite encore Robert II, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant. L'histoire l'accuse d'avoir fait empoisonner son frère Richard. Le remords lui fit entreprendre le pèlerinage de la Palestine; il partit accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de barons, portant le bourdon et la panetière, marchant les pieds nus, et couvert du sac de la pénitence. Il mettait, disait-il, beaucoup plus de prix aux maux qu'il souffrait pour Jésus-Christ qu'à la meilleure ville de son duché. Arrivé à Constantinople, il dédaigna le luxe et les présents de l'empereur, et parut à la cour comme le plus simple des pèlerins. Étant tombé malade dans l'Asie mineure, il refusa le service des chrétiens de sa suite, et se fit porter par des Sarrazins dans une litière. Un pèlerin de la Normandie l'ayant rencontré, lui demanda s'il avait des ordres à lui donner pour son pays. « Va dire à mon peu- » ple, lui dit le duc, que tu as vu un prince chré- » tien porté en paradis par des diables. » Lorsqu'il arriva à la porte de Jérusalem, il y trouva une foule de pèlerins qui n'avaient pas de quoi payer le tribut aux infidèles; ils attendaient l'arrivée de quelque riche seigneur qui daignât par ses aumônes leur ouvrir les portes de la ville sainte. Robert paya pour chacun d'eux une pièce d'or,

et les suivit dans Jérusalem, au milieu des acclamations des chrétiens. Pendant son séjour, il se fit remarquer par sa dévotion, et surtout par sa charité qui s'étendait jusqu'aux infidèles. Comme il revenait en Europe, il mourut à Nicée en Bithinie, ne s'occupant que des reliques qu'il apportait de la Palestine, et regrettant de n'avoir pas fini ses jours dans la sainte cité.

Le plus grand bonheur pour les pèlerins, celui qu'ils demandaient au ciel comme la récompense de leurs travaux et de leurs fatigues, était de mourir comme Jésus-Christ dans la ville sainte. Lorsqu'ils se présentaient devant le saint Sépulcre, ils avaient coutume de faire cette prière: « Vous qui êtes mort pour nous, » et qui fûtes enseveli dans ce saint lieu, pre» nez pitié de notre misère, et retirez-nous » aujourd'hui de cette vallée de larmes. » L'histoire parle d'un chrétien né dans le territoire d'Autun, qui, arrivé à Jérusalem, chercha la mort dans l'excès du jeûne et des mortifications. Un jour il resta long-temps en prières sur la montagne des Oliviers, les yeux et les bras levés vers le ciel où Dieu semblait l'appeler à lui. Lorsqu'il fut rentré dans l'hospice des pèlerins, il s'écria trois fois (1): *Gloire à toi, Seigneur!*

(1) Le moine Glaber donne de grands éloges à ce pèlerin,

et mourut subitement à la vue de ses compagnons qui envièrent son sort, et crurent être témoins d'un miracle.

L'envie de se sanctifier par le voyage de Jérusalem devint à la fin si générale, que les troupes de pèlerins alarmèrent par leur nombre les pays qu'elles traversaient; quoiqu'elles ne recherchassent point les combats, on les désignait déjà sous le nom d'*armées du Seigneur*. Dans l'année 1054, Litbert, évêque de Cambrai, partit pour la Terre-Sainte, suivi de plus de trois mille pèlerins des provinces de Picardie et de Flandre (1). Lorsqu'il se mit en marche, le peuple et le clergé l'accompagnèrent à trois lieues de la ville, et les yeux mouillés de larmes, demandèrent à Dieu le retour de leur évêque et de leurs frères. Les pèlerins traversèrent l'Allemagne sans rencontrer d'ennemis; mais arrivés dans la Bulgarie, ils ne trouvèrent plus que des hommes qui habitaient les forêts et qui vivaient de brigandage. Plusieurs furent massacrés par

---

nommé Letbal, « qui, dit-il, n'était point de ceux qui allaient à Jérusalem pour se faire admirer, *ut solummodo mirabiles habeantur*. »

(1) Ce pèlerinage de Lithbert ou Liébert est rapporté dans sa vie, écrite par Raoul (Radulfus) son contemporain. Voyez le tom. IV, mois de juin, pag. 595—605 des Bollandistes.

ce peuple barbare; quelques-uns moururent de faim au milieu des déserts. Litbert arriva avec peine jusqu'à Laodicée, s'embarqua avec ceux qui le suivaient, et fut jeté sur le rivage de Chypre par la tempête. Il avait vu périr la plus grande partie de ses compagnons; les autres étaient près de succomber à leur misère. Revenus à Laodicée, ils apprirent que les plus grands dangers les attendaient encore sur la route de Jérusalem. L'évêque de Cambrai sentit son courage l'abandonner, et crut que Dieu lui-même s'opposait à son pèlerinage. Il revint à travers mille dangers dans son diocèse, où il bâtit une église en l'honneur du saint Sépulcre qu'il n'avait pu voir.

Dix ans après le voyage de Litbert, sept mille chrétiens, parmi lesquels on comptait l'archevêque de Mayence, les évêques de Spire, de Cologne, de Bamberg, d'Utrecht, partirent ensemble des bords du Rhin, pour se rendre dans la Palestine. Cette nombreuse caravane, qui annonçait les croisades (1), tra-

(1) Ingulf, moine normand, qui avait accompagné les pèlerins partis de Normandie, a fait la relation de ce pèlerinage. Le récit d'Ingulf a été copié presque littéralement par Baronius. On trouve aussi la relation du même pèlerinage dans la chronique de Marianus Scotus, pag. 429, 430.

versa l'Allemagne et la Hongrie, la Bulgarie, la Thrace, et fut accueillie à Constantinople par l'empereur Constantin Ducas. Après avoir visité les églises de Byzance, et les nombreuses reliques, objet de la vénération des Grecs, les pèlerins de l'Occident traversèrent sans dangers l'Asie mineure et la Syrie; mais lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem, la vue de leurs richesses éveilla la cupidité des Arabes bédouins, hordes indisciplinées qui n'avaient ni patrie, ni demeure, et qui s'étaient rendues redoutables au milieu des guerres civiles de l'Orient. Elles attaquèrent les pèlerins de l'Occident, et les forcèrent à soutenir un siége dans un village abandonné : c'était un vendredi saint. Dans un jour si solennel, ceux des pèlerins qui portaient des armes avec eux s'en servirent avec scrupule. Enfermés dans les ruines d'un vieux château, ils résistèrent quelque temps; mais au troisième jour, la famine les réduisit à capituler. Lorsqu'on en vint aux conditions de la paix, il s'éleva une querelle violente à la suite de laquelle les pèlerins allaient être massacrés par les Arabes. L'émir de Ramla, averti par quelques fugitifs, vint heureusement à leur secours ; il les délivra de la mort dont ils étaient menacés, et leur permit de continuer leur voyage. Comme le bruit de leurs

combats et de leurs périls les avait précédés, leur arrivée fit une grande sensation à Jérusalem. Ils furent reçus en triomphe par le patriarche, et conduits au son des timbales, à la lueur des flambeaux, dans l'église du saint Sépulcre. Dans leur séjour à Jérusalem, la misère dans laquelle ils étaient tombés, excita la pitié des chrétiens. Ils ne purent visiter les rives du Jourdain et les lieux les plus renommés de la Judée, qui se trouvaient alors exposés aux incursions des Arabes. Après avoir perdu plus de trois mille de leurs compagnons, ils revinrent en Europe raconter leurs tragiques aventures, et les dangers du pèlerinage à la Terre-Sainte. (1)

De nouveaux périls et les plus violentes persécutions menaçaient alors les pèlerins de l'Occident et les chrétiens de la Palestine. L'Asie allait encore une fois changer de maîtres, et trembler sous une tyrannie nouvelle. Depuis plusieurs siècles, les riches contrées de l'Orient étaient sans cesse envahies par des hordes venues de la Tartarie. A mesure que les tribus

(1) Il m'eût été facile de rapporter un grand nombre d'autres pèlerinages faits avant les croisades. On trouvera un abrégé des relations les plus intéressantes dans les *Pièces justificatives*, à la fin de ce volume.

victorieuses s'amollissaient dans le luxe et dans la prospérité, elles étaient remplacées par d'autres qui avaient encore toute la barbarie des déserts. Les Turcs, sortis des contrées situées au-delà de l'Oxus, s'étaient rendus maîtres de la Perse, où l'imprévoyante politique de Mamouh avait reçu et toléré leurs tribus errantes. Le fils de Mamouh leur livra une bataille, dans laquelle il fit des prodiges de valeur; « mais la for- » tune, dit Féristha, s'était déclarée contre ses » armes; *il regarda autour de lui pendant le* » *combat*, *et si on en excepte le corps qu'il* » *commandait*, *toute son armée avait dévoré* » *les sentiers de la fuite*. » Sur le théâtre même de leur victoire, les Turcs procédèrent à l'élection d'un roi. Une multitude de traits fut rassemblée en faisceau. Sur chacun de ces traits était écrit le nom d'une tribu, d'une famille et d'un guerrier. Un enfant tira trois des flèches en présence de toute l'armée, et le sort donna la couronne à Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouc. Togrul-Beg, dont l'ambition égalait la bravoure, embrassa avec ses soldats la foi de Mahomet, et joignit bientôt au titre de conquérant celui de protecteur de la religion musulmane.

Les rives du Tigre et de l'Euphrate étaient alors troublées par la révolte des émirs, qui se partageaient les dépouilles des kalifes de Bagdad; le kalife Cayem implora le secours de

Togrul, et promit la conquête de l'Asie au nouveau maître de la Perse. Togrul qu'il avait nommé son vicaire temporel, se mit en marche à la tête d'une armée, dispersa les factieux et les rebelles, ravagea les provinces, et vint dans Bagdad se prosterner aux pieds du kalife, qui proclama le triomphe de ses libérateurs et leurs droits sacrés à l'empire. Au milieu d'une cérémonie imposante, Togrul fut successivement revêtu de sept robes d'honneur; on lui présenta sept esclaves nés dans les sept climats de l'empire des Arabes. Deux couronnes furent placées sur sa tête, et, pour emblême de sa domination sur l'Orient et sur l'Occident, on lui ceignit deux cimeterres.

Cette cérémonie légitima l'usurpation des Turcs aux yeux des musulmans. L'empire que le vicaire de Mahomet montrait à leur ambition fut bientôt conquis par leurs armes. Sous le règne d'Alp-Arslan et de Malek-Scha, successeurs de Togrul, les sept branches de la dynastie de Seldjouc, se partagèrent les plus vastes royaumes de l'Asie. Trente ans s'étaient à peine écoulés, depuis que les Turcs avaient conquis la Perse, et déjà leurs colonies militaires et pastorales s'étendaient de l'Oxus jusqu'à l'Euphrate, et de l'Indus jusqu'à l'Hellespont.

Un lieutenant de Malek-Scha porta la terreur de ses armes sur les bords du Nil, et s'empara

de la Syrie soumise aux califes fatimites. La Palestine tomba au pouvoir des Turcs; le drapeau noir des Abassides fut arboré sur les murs de Jérusalem. Les vainqueurs n'épargnèrent ni les chrétiens ni les enfants d'Aly, que le calife de Bagdad représentait comme des ennemis de Dieu. La garnison égyptienne fut massacrée; les mosquées et les églises furent livrées au pillage. La ville sainte nagea dans le sang des chrétiens et des musulmans.

La possession de Jérusalem ne mit point un terme à la barbare fureur des Turcs. Comme leur empire était récent et mal affermi, qu'on les menaçait des armées du Caire et même de celles de l'Occident, leur tyrannie se montra inquiète, jalouse et violente. Les chrétiens tombèrent sous le joug le plus dur et le plus humiliant; ils furent dépouillés de leurs biens, et réduits à la plus affreuse misère. Ils éprouvèrent plus de maux qu'ils n'en avaient souffert sous le règne du calife Hakim.

Un grand nombre de ceux qui avaient quitté leur famille et leur patrie, pour visiter le tombeau de Jésus-Christ, perdaient la vie avant d'avoir pu saluer la ville sainte; ceux qui arrivaient à Jérusalem, après avoir échappé à mille dangers, se trouvaient encore exposés aux insultes des nouveaux maîtres de la Judée.

Les pèlerins de l'Église latine qui revenaient en Europe, racontaient ce qu'ils avaient souffert dans leur voyage; ils parlaient en gémissant des outrages faits à la religion de Jésus-Christ. Ils avaient vu le saint Sépulcre profané, et les cérémonies des chrétiens livrées aux railleries des infidèles; ils avaient vu le patriarche de Jérusalem et les vénérables gardiens des saints lieux arrachés au sanctuaire et traînés ignominieusement dans les cachots. Ces récits, exagérés par la renommée, volaient de bouche en bouche; ils arrachaient des larmes à tous les fidèles.

Tandis que les Turcs, sous les ordres de Tonouch et d'Ortoc, désolaient la Syrie et la Palestine, d'autres tribus de cette nation, conduites par Soliman, neveu de Mélik-Chah (ou Malek-Sha), avaient pénétré dans l'Asie mineure. Elles s'étaient emparées de toutes les provinces que traversaient les pèlerins de l'Occident, pour arriver à Jérusalem. Ces contrées où la religion chrétienne avait jeté ses premières clartés, la plupart des villes grecques dont le nom était illustré dans les annales de la primitive Église, avaient subi le joug des infidèles. L'étendard du prophète flottait sur les murs d'Édesse, d'Iconium, de Tarse, d'Antioche. Nicée était devenu le siége d'un empire musulman, et

l'on insultait à la divinité de Jésus-Christ dans cette ville où le premier concile écuménique l'avait déclaré un article de foi. La pudeur des vierges avait été immolée à la brutalité des vainqueurs. Des milliers d'enfants avaient été circoncis (1). Partout le Coran remplaçait les lois de la Grèce et de l'Évangile. Les tentes noires ou blanches des Turcs couvraient les plaines et les montagnes de la Bithinie et de la Cappadoce, et leurs troupeaux erraient parmi les ruines des monastères et des églises.

Jamais les Grecs n'avaient eu d'ennemis plus cruels et plus redoutables que les Turcs. Tandis que la cour d'Alp-Arslan et de Mélik-Chah étalait la magnificence et recueillait les lumières des anciens Persans, tout le reste de la nation était barbare et conservait au milieu des peuples vaincus les mœurs féroces et sauvages de la Tartarie. Les enfants de Seldjouc aimaient mieux vivre sous la tente que dans les villes;

(1) Il faut voir, dans une lettre d'Alexis, rapportée par l'abbé Guibert, lib. I, cap. 4., le tableau des excès et des infâmes débauches des Turcs après la conquête de l'Asie mineure: *Dicit eos quemdam abusione Sodomiticâ intervenisse episcopum; matres correptæ in conspectu filiarum multipliciter repetitis diversorum coitibus vexabantur. Filiæ existentiæ terminum præcinere saltando cogebantur, mox eadem passio ad filias*, etc.

ils se nourrissaient du lait de leurs troupeaux, et dédaignaient l'agriculture et le commerce, persuadés que la guerre devait fournir à tous leurs besoins. Pour eux, la patrie était partout où triomphaient leurs armes, dans tous les lieux qui leur offraient de riches pâturages. Lorsqu'ils se transportaient d'un pays dans un autre, tous ceux de la même famille marchaient ensemble; ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils aimaient, tout ce qu'ils possédaient. Une vie toujours errante, des querelles fréquentes entre eux et avec leurs voisins entretenaient leur esprit militaire. Chaque guerrier portait son nom écrit sur un javelot, et jurait de le faire respecter de ses ennemis. Les Turcs montraient tant d'ardeur pour les combats, qu'il suffisait à un chef d'envoyer ses flèches ou son arc à ceux de sa tribu pour leur faire prendre les armes.

Ils supportaient la faim, la soif et la fatigue avec une patience qui les rendait invincibles. L'Orient n'avait aucun peuple qui les surpassât dans l'art de conduire un cheval et de diriger un trait; rien n'égalait l'impétuosité de leur attaque; redoutables même dans la fuite, ils se montraient implacables dans la victoire. Ils n'étaient conduits dans leurs expéditions, ni par la gloire, ni par l'honneur, mais par l'amour de la destruction et du pillage.

Le bruit de leurs invasions avait retenti parmi les peuplades du Caucase et de la mer Caspienne ; de nouvelles migrations venaient chaque jour fortifier leurs armées. Comme ils étaient dociles dans la guerre, turbulents et rebelles dans la paix, les chefs les conduisaient sans cesse à de nouveaux combats. Malek-Scha, pour se débarrasser de ses lieutenants bien plus que pour les récompenser, leur avait permis de conquérir les terres des Grecs et des Égyptiens. Ils levèrent facilement des armées auxquelles on promettait les dépouilles des ennemis du prophète et de son vicaire légitime. Tous ceux qui n'avaient point pris de part au butin des guerres précédentes accoururent en foule sous les drapeaux, et les richesses de la Grèce furent bientôt la proie des cavaliers turcs qu'on avait vus sortir de leurs déserts avec un feutre de laine et des étriers de bois. De toutes les hordes soumises à la dynastie de Seldjouc, celles qui envahirent la Syrie et l'Asie mineure étaient les plus pauvres, les plus grossières et les plus intrépides.

Dans l'excès de leur misère, les Grecs des provinces conquises osaient à peine porter leurs regards vers les souverains de Byzance qui n'avaient point eu le courage de les défendre et ne leur laissaient aucun espoir de voir finir

leurs maux. L'empire grec se précipitait vers sa ruine au milieu des révolutions et des guerres civiles. Depuis le règne d'Héraclius, Constantinople avait vu onze de ses empereurs mis à mort dans leur propre palais. Six de ces maîtres du monde avaient terminé leurs jours dans l'obscurité des cloîtres ; plusieurs avaient été mutilés, privés de la vue, envoyés en exil ; la pourpre flétrie par tant de révolutions, ne décorait plus que de méchants princes ou des hommes sans caractère et sans vertu. Ils ne s'occupaient que de leur conservation personnelle, et partageaient leur pouvoir avec les complices de leurs crimes qu'ils redoutaient sans cesse ; souvent même ils sacrifiaient des villes et des provinces, pour acheter des ennemis quelques moments de sécurité, et semblaient n'avoir rien à demander à la fortune, si ce n'est que l'empire durât autant que leur propre vie.

Les Grecs conservaient encore de grands noms, de grands souvenirs dont ils étaient fiers, et qui ne servaient qu'à montrer leur abaissement et leur faiblesse. Au milieu du luxe de l'Asie, et des monuments de la Grèce et de Rome, ils n'étaient guère moins barbares que les autres peuples. Dans leurs disputes théologiques, ils avaient perdu le véritable esprit de

l'Évangile, et chez eux tout était corrompu, jusqu'à la religion. Une bigoterie universelle, dit Montesquieu, abattait les courages et engourdissait l'empire. On oubliait les dangers de la patrie, et l'on se passionnait pour une relique, pour une secte. A la guerre, les Grecs avaient de bons et de mauvais jours dans lesquels un général devait combattre ou éviter l'ennemi; comme la religion ne leur inspirait dans leurs revers que la résignation et la patience, ils se consolaient de la perte des provinces en les accusant d'hérésie.

Chez les Grecs, la ruse et la perfidie étaient décorées du nom de politique, et reçevaient les mêmes éloges que la valeur; ils trouvaient aussi glorieux de tromper leurs ennemis que de les vaincre. Leurs soldats se faisaient suivre à la guerre par des chariots légers qui portaient leurs armes; ils avaient perfectionné toutes les machines qui peuvent suppléer à la bravoure dans les siéges et dans les batailles. Leurs armées déployaient un grand appareil militaire; mais elles manquaient de soldats. La seule chose qu'ils eussent conservée de leurs ancêtres, c'était un esprit turbulent et séditieux qui se mêlait à leurs mœurs efféminées, et qui éclatait surtout au milieu des dangers de la patrie. La discorde agitait sans

cesse l'armée et le peuple, et l'on se disputait encore avec acharnement un empire menacé de toutes parts et dont on abandonnait la défense à des barbares. Enfin, la corruption des Grecs était si grande, qu'ils n'auraient pu supporter ni un bon prince, ni de bonnes lois. Nicéphore Phocas qui avait formé le projet de rétablir la discipline était mort assassiné. Zimiscès avait aussi payé de sa vie ses efforts pour arracher les Grecs à leur mollesse. Lorsque l'empereur Romain-Diogène fut fait prisonnier par les Turcs, ses malheurs furent le signal d'une révolte générale contre sa personne. Renvoyé avec honneur par le sultan de Perse, il ne trouva que des bourreaux dans un empire qu'il voulait défendre, et mourut de misère et de désespoir dans une île déserte de la Propontide.

Tandis que l'empire d'Orient touchait à son déclin, et semblait miné par le temps et par la corruption, l'Occident était dans l'enfance des sociétés; il ne restait plus rien de l'empire et des lois de Charlemagne. Les peuples n'avaient presque point de rapports entre eux, et, méconnaissant leurs intérêts politiques, faisaient la guerre sans en prévoir les suites et les dangers, la paix sans en connaître les avantages; nulle part la royauté n'était assez

forte pour arrêter les progrès de l'anarchie et les abus de la féodalité. Tandis que l'Europe était pleine de soldats et couverte de châteaux forts, les états restaient sans appui contre leurs ennemis, et n'avaient point d'armées pour leur défense. Au milieu de la confusion générale, il n'était de sécurité que dans les camps et les forteresses, tour à tour la sauve-garde et la terreur des bourgs et des campagnes. Les plus grandes villes n'offraient aucun asyle à la liberté; la vie des hommes était comptée pour si peu de chose, qu'on pouvait avec quelques pièces de monnaie acheter l'impunité du meurtre. Souvent pour reconnaître le crime ou l'innocence, les juges interrogeaient l'eau, le feu et le fer; sur le témoignage aveugle et muet des éléments, on envoyait des victimes à la mort; c'est le glaive à la main qu'on invoquait la justice; c'est par le glaive qu'on poursuivait la réparation des torts et des injures. On n'aurait point alors entendu quelqu'un qui eût parlé du droit de la nature et du droit des gens; la langue des barons et des seigneurs n'avait de mots que pour exprimer la guerre; la guerre était toute leur science; elle était toute la politique des princes et des états.

Cependant cette barbarie des peuples de l'Occident ne ressemblait point à celle des

Turcs, dont la religion et les mœurs repoussaient toute espèce de civilisation et de lumières, ni à celle des Grecs, qui n'étaient plus qu'un peuple corrompu et dégénéré. Tandis que les uns avaient tous les vices d'un état presque sauvage, et les autres toute la corruption d'un état en décadence, il se mêlait aux mœurs barbares des Francs quelque chose d'héroïque et de généreux qui semblait tenir des passions de la jeunesse, et donnait l'espoir d'un meilleur avenir. Les Turcs avaient une barbarie grossière qui leur faisait mépriser tout ce qui était noble et grand; les Grecs, une barbarie savante et polie qui les remplissait de dédain pour l'héroïsme et les vertus militaires. Les Francs étaient aussi braves que les Turcs, et mettaient plus de prix à la gloire que les autres peuples. Le sentiment d'honneur qui créa en Europe la chevalerie dirigeait leur bravoure, et leur tenait lieu quelquefois de justice et de vertu.

La religion chrétienne que les Grecs avaient réduite à de petites formules et à de vaines pratiques de superstitions, ne leur inspirait jamais de grands desseins et de nobles pensées. Chez les peuples d'Occident, comme on n'avait point encore discuté les dogmes du christianisme, il avait plus d'empire sur les esprits; il

disposait mieux les cœurs à l'enthousiasme, et formait à la fois parmi eux et des saints et des héros. Quoique la religion ne prêchât pas toujours sa doctrine avec succès, et qu'on abusât de son influence, elle tendait cependant à adoucir les mœurs des peuples barbares qui avaient envahi l'Europe ; elle prêtait au faible son autorité sainte ; elle inspirait une crainte salutaire à la force, et corrigeait souvent les injustices des lois humaines.

Au milieu des ténèbres qui couvraient l'Occident, la religion chrétienne conservait seule le souvenir des temps passés, et entretenait l'émulation parmi les hommes ; elle conservait aussi pour des temps plus heureux la langue du peuple-roi, la seule qui pût exprimer les grandes idées de la morale, et dans laquelle le génie de la législation avait élevé ses plus beaux monuments. Tandis que le despotisme et l'anarchie se partageaient les villes et les royaumes de l'Occident, les peuples invoquaient la religion contre la tyrannie, et les princes contre la licence et la révolte. Souvent dans le trouble des états le titre de chrétien inspira plus de respect et réveilla plus d'enthousiasme que le titre de citoyen romain dans l'ancienne Rome. Comme la religion chrétienne avait précédé toutes les institutions, elle dut être long-temps

la seule autorité environnée de la vénération et de l'amour des peuples. Sous plus d'un rapport les nations semblaient ne reconnaître d'autres législateurs que les Pères des conciles, d'autre code que l'Évangile et les saintes Écritures. L'Europe pouvait être considérée comme une société religieuse où la conservation de la foi était le plus grand intérêt, où les hommes appartenaient plus à l'Église qu'à la patrie. Dans cet état de choses, il était facile d'enflammer l'esprit des peuples en leur présentant la cause de la religion et des chrétiens à défendre.

Dix ans avant l'invasion de l'Asie mineure par les Turcs, Michel Ducas, successeur de Romain-Diogène, avait imploré le secours du pape et des princes de l'Occident. Il avait promis de faire tomber toutes les barrières qui séparaient l'Église grecque de l'Église romaine, si les Latins prenaient les armes contre les infidèles. Grégoire VII occupait alors la chaire de St.-Pierre; ses talents, ses lumières, son activité, l'audace et l'inflexibilité de son caractère le rendaient capable des plus grandes entreprises. L'espoir d'étendre la religion et l'empire du St.-Siége en Orient lui fit accueillir les humbles supplications de Michel Ducas; il exhorta les fidèles à prendre les armes contre

les musulmans, et s'engagea à les conduire lui-même en Asie. Les maux des chrétiens d'Orient, disait-il dans ses lettres, l'avaient ému jusqu'à désirer la mort; il aimait mieux exposer sa vie pour délivrer les saints lieux que de commander à tout l'univers. Entraînés par ses exhortations, cinquante mille chrétiens prirent l'engagement de suivre Grégoire à Constantinople et à Jérusalem; mais il ne tint point la promesse qu'il avait faite, et les affaires de l'Europe, où l'ambition du pontife était plus intéressée que dans celles de l'Asie, vinrent suspendre l'exécution de ses projets.

Chaque jour la puissance des papes s'augmentait par les progrès du christianisme et par l'influence toujours croissante du clergé latin. Rome était devenue une seconde fois la capitale du monde, et semblait avoir repris sous le moine Hildebrand l'empire qu'elle eut sous les Césars. Armé du double glaive de Pierre, Grégoire soutint hautement que tous les royaumes étaient du domaine du St.-Siége, et que son autorité devait être universelle comme l'Église, dont il était le chef. Ces dangereuses prétentions, encouragées par les opinions de son siècle, l'engagèrent d'abord dans de violents démêlés avec l'empereur d'Allemagne. Il voulut aussi dicter des lois à la France,

à l'Espagne, à la Suède, à la Pologne, à l'Angleterre, et, ne s'occupant plus que de se faire reconnaître pour l'arbitre des états, il lança ses anathêmes jusque sur le trône de Constantin qu'il avait voulu défendre, et ne songea plus à délivrer Jérusalem.

Après la mort de Grégoire, Victor III, quoiqu'il suivît la politique de son prédécesseur, et qu'il eût à la fois à combattre l'empereur d'Allemagne et le parti de l'anti-pape Guibert, ne négligea point l'occasion de faire la guerre aux musulmans. Les Sarrazins qui habitaient l'Afrique troublaient la navigation de la Méditerranée, et menaçaient les côtes d'Italie. Victor invita les chrétiens à prendre les armes, et leur promit la rémission de tous leurs péchés s'ils allaient combattre les infidèles. Les habitants de Pise, de Gênes, et de plusieurs autres villes, poussés par le zèle de la religion et par l'envie de défendre leur commerce, équipèrent des flottes, levèrent des troupes, et firent une descente sur les côtes d'Afrique(1), où, si on en croit les chroniques du temps, ils taillèrent en pièces une armée de

(1) Voyez les pièces justificatives à la fin du volume. Cette expédition, qui est une véritable croisade, paraît avoir été oubliée par tous les historiens des croisades. Aboul-Féda parle de cette expédition à l'année 543 de sa Chronique

cent mille Sarrazins. Pour qu'on ne doutât point, dit Baronius, que Dieu s'intéressait à la cause des chrétiens, le jour même où les Italiens triomphèrent des ennemis de Jésus-Christ, la nouvelle en fut portée miraculeusement au-delà des mers. Après avoir livré aux flammes deux villes, Al-Mahadia et Sibila (1), bâties dans l'ancien territoire de Carthage, et forcé un roi de la Mauritanie à payer un tribut au St.-Siége, les Génois, les Pisans revinrent en Italie, où les dépouilles des vaincus furent employées à l'ornement des églises.

Cependant le pape Victor mourut sans avoir pu réaliser le projet d'attaquer les infidèles en Asie. La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite

(1) La principale des villes conquises par les chrétiens, Al-Méhdyyéh, d'après les géographes orientaux, avait été fondée l'an 303 de l'hégire, par Obeid-Allah, premier calife fatémite d'Afrique; elle était encore très considérable au quinzième siècle; Shaw, qui la visita en 1730, la nomme *El-Medea ;* elle est à trente lieues marines au sud de Tunis. Sibila, qui est l'autre ville conquise dans cette expédition, et que Shaw prend pour l'ancienne *Turris Annibalis*, est à deux lieues plus au sud sur la même côte de la Méditerranée.

une origine obscure; d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son ame ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude exaltèrent son imagination. Dans ses visions il entretenait un commerce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité animaient ses gestes et ses paroles, et se communiquaient à ses auditeurs (1): tel fut l'homme extraordinaire qui

(1) Anne Comnène appelle Pierre l'Ermite, *Cucupiettre*. Ce mot paraît formé du nom de baptême du solitaire, et du nom de l'habillement qu'il portait, la cuculle monastique. Si on en croit Oderic-Vital, l'ermite portait encore un autre nom, et

donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins; mille sentiments contraires vinrent agiter son ame exaltée. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa piété, irrita sa dévotion et son zèle, le remplit tour à tour

---

s'appelait *Pierre de Acheris*. Il est désigné de la même manière dans la Chronique des comtes d'Anjou. *Heremita quidam Petrus Achiriensis*. Guillaume de Tyr nous apprend qu'il était ermite de nom et d'effet: *Heremita nomine et effectu*. Adrien Barland, dans son livre *De gestis ducum Brabantiæ*, s'exprime ainsi: *Petrus Heremita, Ambianensis, vir nobilis, primâ ætate rei militari deditus, tametsi litteris optimè imbutus, sed corpore difformis ac brevis staturæ*, etc. La vie de Pierre l'Ermite a été écrite par André Thevet, dans son *Histoire des plus illustres et savants hommes de leurs siècles*, et par le père d'Oultreman, jésuite. Plusieurs familles ont prétendu descendre de Pierre l'Ermite. La prétention la plus raisonnable et la mieux appuyée est celle de la famille de Souliers, qui existe encore dans le Limousin.

de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre; ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'Ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. « O le » plus fidèle des chrétiens, lui dit alors le pa» triarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités » nous ont fermé l'accès de la miséricorde du » Seigneur? L'Asie est au pouvoir des musul» mans; tout l'Orient est tombé dans la servi» tude; aucune puissance de la terre ne peut » nous secourir. » A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers de l'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. « Oui, sans doute, ré» pliqua le patriarche, quand la source de nos » afflictions sera comblée, quand Dieu sera tou» ché de nos misères, il amollira le cœur des » princes de l'Occident, et les enverra au se» cours de la ville sainte. » A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur ame à l'espérance, et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le

patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe; l'Ermite jura d'être l'interprête des chrétiens d'Orient, et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes; il fut persuadé que le ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le saint Sépulcre, il crut entendre la voix de Jésus-Christ qui lui disait : « Pierre, lève-toi; » cours annoncer les tribulations de mon peu- » ple; il est temps que mes serviteurs soient » secourus, et les saints lieux délivrés. » Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de S. Pierre était alors occupée par Urbain II, qui avait été le disciple et le confident de Grégoire et de Victor. Urbain embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande

partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grande corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient révérer comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrents dans les rues de Jérusalem; il invoquait tour à tour le ciel, les saints, les anges qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui; tantôt il se frappait la

poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu ; on s'estimait heureux de toucher ses vêtements : le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses travers ; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite ; on racontait ses austérités et ses miracles, on répétait ses discours à ceux qui ne l'avaient point entendu, et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient qui avaient été bannis de leur patrie, et qui parcouraient l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles ; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, il s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour à tour les plus vives émotions de la pitié et toutes les fureurs de la vengeance ; tous déploraient dans leurs cœurs les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la

voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie. Les uns offraient leurs richesses, les autres leurs prières; tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Au milieu de cette agitation générale, Alexis Comnène, qui était menacé par les Turcs, envoya au pape des ambassadeurs pour solliciter les secours des Latins. Quelque temps avant cette ambassade, il avait adressé aux princes de l'Occident des lettres dans lesquelles il leur racontait d'une manière lamentable, les conquêtes des Turcs dans l'Asie mineure. Ces hordes sauvages, dans leurs débauches et dans l'ivresse de la victoire, avaient outragé la nature et l'humanité (1); elles étaient aux

(1) Cette lettre d'Alexis est rapportée en extrait par l'abbé Guibert, et en entier par Robert, moine. M. Heeren, dans son savant commentaire latin sur les historiens grecs, révoque en doute son authenticité. La principale raison qu'il donne de son opinion, est que cette lettre est trop opposée au caractère connu des empereurs grecs. Cette raison ne me paraît point suffisante; on sait bien, il est vrai, que les empereurs de Constantinople affectaient ordinairement une grande hauteur dans leur correspondance, mais on sait aussi qu'ils n'épargnaient pas les prières lorsqu'ils étaient dans quelque danger, et qu'ils avaient besoin de secours : rien ne s'allie mieux avec la vanité que la bassesse. Quelques critiques n'ont pu croire qu'Alexis ait parlé dans ses

portes de Byzance, et sans le prompt secours de tous les peuples chrétiens, la ville de Constantin allait tomber sous la plus affreuse domination. Alexis rappelait aux princes de la chrétienté, les saintes reliques renfermées dans Constantinople, et les conjurait de sauver ce dépôt sacré de la profanation des infidèles. Après avoir étalé la splendeur et les richesses de sa capitale, il exhortait les chevaliers et les barons à venir les défendre; il leur offrait ses trésors pour prix de leur courage, et leur vantait la beauté des femmes grecques dont l'amour devait payer les exploits de ses libérateurs. Ainsi rien n'était oublié pour flatter les passions et réveiller l'enthousiasme des guerriers de l'Occident. L'invasion des Turcs était aux yeux d'Alexis le plus grand des malheurs qu'eût à redouter le chef d'un royaume chrétien; et pour écarter un pareil danger, tout lui paraissait juste et convenable. Il pouvait

---

lettres des belles femmes de la Grèce; la chose peut cependant paraître très vraisemblable, quand on se rappelle que les Turcs qui attaquaient l'empire de Byzance recherchaient les femmes grecques avec ardeur. Montesquieu en fait la remarque en parlant de la décadence de l'empire. Il semble donc assez naturel qu'Alexis ait parlé des belles femmes de Byzance, en s'adressant aux Francs, que les Grecs regardaient comme des barbares, et auxquels ils pouvaient supposer les goûts des Turcs.

supporter l'idée de perdre sa couronne, mais non la honte de voir ses états soumis aux lois de Mahomet; s'il devait un jour perdre l'empire, il s'en consolait d'avance, pourvu que la Grèce échappât au joug des musulmans, et devînt le partage des Latins.

Pour répondre aux prières d'Alexis et aux vœux des fidèles, le souverain pontife convoqua à Plaisance un concile, afin d'y exposer les périls de l'église grecque et de l'église latine d'Orient. Les prédications de Pierre avaient tellement préparé les esprits et échauffé le zèle des fidèles, que plus de deux cents évêques et archevêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïcs, obéirent à l'invitation du St.-Siége. Le concile se trouva si nombreux, qu'il fut obligé de s'assembler dans une plaine voisine de la ville.

Dans cette assemblée des fidèles, tous les regards se portèrent sur les ambassadeurs d'Alexis; leur présence, au milieu d'un concile latin, annonçait assez les désastres de l'Orient. Lorsqu'ils eurent exhorté les princes et les guerriers à sauver Constantinople et Jérusalem, Urbain appuya leurs discours et leurs prières de toutes les raisons que pouvaient lui fournir les intérêts de la chrétienté et la cause de la religion. Cependant le concile de Plaisance ne

prit aucune résolution sur la guerre contre les infidèles. Il n'avait pas seulement pour objet la délivrance de la Terre-Sainte; les déclarations de l'impératrice Adélaïde qui vint révéler sa propre honte et celle de son époux, les anathêmes contre les empereurs d'Allemagne et contre l'anti-pape Guibert, occupèrent plusieurs jours l'attention d'Urbain et des pères du concile.

On doit ajouter que chez les peuples d'Italie, au milieu desquels se tenait le concile, l'esprit de commerce et l'esprit de liberté commençaient à affaiblir l'enthousiasme religieux. La plupart des villes ne songeaient qu'à profiter des troubles, les unes pour accroître leurs richesses, les autres pour assurer leur indépendance; elles se laissaient moins entraîner que les autres peuples à la souveraine influence des papes. Tandis que le monde chrétien révérait dans Urbain le formidable successeur de Grégoire, les Italiens, dont il avait quelquefois imploré la charité, ne connaissaient que ses disgrâces et ses malheurs; sa présence ne réchauffait point leur zèle, et ses décisions n'étaient pas toujours des lois pour ceux qui l'avaient vu, du sein de la misère et de l'exil, forger les foudres lancées sur les trônes de l'Occident.

Le prudent Urbain n'entreprit point de réveiller l'ardeur des Italiens; il pensa d'ailleurs que leur exemple n'était pas propre à entraîner les autres nations. Pour prendre un parti décisif sur la guerre sainte, et pour intéresser tous les peuples à son succès, il résolut d'assembler un second synode au sein d'une nation belliqueuse, et dès ces temps reculés accoutumée à donner l'impulsion à l'Europe. Le nouveau concile assemblé à Clermont en Auvergne, ne fut ni moins nombreux, ni moins respectable que celui de Plaisance; les saints et les docteurs les plus renommés vinrent l'honorer de leur présence et l'éclairer de leurs conseils. La ville de Clermont put à peine recevoir dans ses murs tous les princes, les ambassadeurs et les prélats qui s'étaient rendus au concile; « de sorte que, dit une ancienne » chronique (1), vers le milieu du mois de no» vembre, les villes et villages des environs se » trouvèrent remplis de peuple, et furent plu» sieurs contraints de faire dresser leurs tentes » et pavillons au milieu des champs et des » prairies, encore que la saison et le pays » fussent pleins d'extrême froidure. »

(1) Voyez Guillaume Aubert, *Histoire de la conquête de Jérusalem.*

Avant de s'occuper de la guerre sainte, le concile porta d'abord son attention sur la réforme du clergé et de la discipline ecclésiastique; il s'occupa ensuite de mettre un frein à la licence des guerres entre particuliers. Dans ces temps barbares, les simples chevaliers vengeaient leurs injures par la voie des armes. Pour le plus léger motif, on voyait quelquefois des familles se déclarer une guerre qui durait plusieurs générations; l'Europe était pleine de troubles occasionnés par ces hostilités. Dans l'impuissance des lois et des gouvernements, l'Église employa souvent son utile influence pour rétablir la tranquillité; plusieurs conciles avaient interdit les guerres entre particuliers pendant quatre jours de la semaine, et leurs décrets avaient invoqué les vengeances du ciel contre les perturbateurs du repos public. Le concile de Clermont renouvela la trêve de Dieu, et menaça des foudres de l'Église tous ceux qui refuseraient d'*accepter la paix et la justice*. Un de ses décrets mit sous la sauvegarde de la religion, les veuves, les orphelins, les marchands, les laboureurs. On déclara, comme on l'avait déjà fait dans d'autres conciles, que les églises seraient autant d'asyles inviolables, et que les croix placées sur les chemins deviendraient aussi un refuge contre la violence.

L'humanité et la raison devaient applaudir à ces décrets salutaires; le souverain pontife, quoiqu'il se présentât comme le défenseur de la sainteté du mariage, ne mérita pas les mêmes éloges, lorsqu'il prononça dans le concile un anathême contre Philippe Ier.; mais tel était le délire général, que personne alors ne s'étonna qu'un roi de France fût excommunié au sein même de son royaume. La sentence d'Urbain ne put détourner l'attention d'un objet qui paraissait bien plus important, et l'excommunication de Philippe tient à peine une place dans l'histoire du concile de Clermont. Les fidèles accourus de toutes les provinces n'avaient qu'une seule pensée; ils ne s'entretenaient que des maux des chrétiens dans la Palestine; ils ne voyaient que la guerre qu'on allait déclarer aux infidèles. L'enthousiasme, le fanatisme qui s'accroît toujours dans les nombreuses réunions, était porté à son comble. Urbain satisfit enfin l'impatience des fidèles, impatience qu'il avait peut-être adroitement excitée, et qui était le plus sûr garant du succès.

Le concile tint sa dixième séance dans la grande place de Clermont, qui se remplit bientôt d'une foule immense. Suivi de ses cardinaux, le pape monta sur une espèce de

trône qu'on avait dressé pour lui ; à ses côtés on vit paraître l'ermite Pierre, dans ce costume grossier et bizarre qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude. L'apôtre de la guerre sainte parla le premier des outrages faits à la foi du Christ ; il rappela les profanations et les sacriléges dont il avait été témoin, les tourments et les persécutions qu'un peuple, ennemi de Dieu et des hommes, faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints lieux. Il avait vu des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attelés au joug comme les plus vils des animaux ; il avait vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer le tombeau de leur Dieu, leur arracher jusqu'au pain de la misère, et tourmenter la pauvreté elle-même pour en obtenir des tributs ; il avait vu les ministres de Dieu arrachés au sanctuaire, battus de verges, et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens, Pierre avait le visage abattu et consterné ; sa voix était étouffée par des sanglots ; sa vive émotion pénétrait tous les cœurs.

Urbain, qui parla après Pierre l'Ermite, représenta comme lui les saints lieux profanés par la domination des infidèles. Cette terre

consacrée par la présence du Sauveur, cette montagne où il expia nos péchés par ses souffrances, cette tombe où il daigna s'enfermer comme une victime de la mort, étaient devenues l'héritage des impies. Les autels des faux prophètes s'élevaient dans ces murs qui avaient renfermé l'auguste assemblée des apôtres. Dieu n'avait plus de sanctuaire dans sa propre ville; l'Orient, berceau de la religion chrétienne, ne voyait plus que des pompes sacriléges, l'impiété avait répandu ses ténèbres sur les plus riches contrées de l'Asie. Antioche, Éphèse, Nicée, étaient devenues des cités musulmanes; les Turcs avaient porté leurs ravages et leur odieuse domination jusqu'au détroit de l'Hellespont, jusqu'aux portes de Constantinople, d'où ils menaçaient l'Occident.

Le souverain pontife (1) s'adressa à toutes les

(1) Nous avons sous les yeux plus de douze historiens qui rapportent le discours d'Urbain; ils sont d'accord pour le fond des choses, et diffèrent pour quelques détails. Le moine Robert, qui assista au concile, dit : *Hæc et id genus plurima ubi papa Urbanus urbano sermone peroravit.* Baldric ou Baudri s'exprime ainsi : *His vel hujuscemodi aliis*, etc. Tout porte à croire que le pape prononça son discours dans la langue du pays. Ce qui rend cette opinion plus vraisemblable, c'est qu'Urbain était français, et que d'ailleurs il lui importait beaucoup d'être entendu des ba-

nations qui étaient représentées dans le concile; il s'adressa surtout aux Français qui formaient le plus grand nombre de l'assemblée: « Nation chérie de Dieu, leur dit-il, c'est dans » votre courage que l'Église chrétienne a placé » son espoir; c'est parce que je connais votre » piété et votre bravoure, que j'ai traversé les » Alpes, et que je suis venu apporter la parole » de Dieu dans ces contrées. Vous n'avez pas » oublié que la terre que vous habitez a été en- » vahie par les Sarrazins, et que la France au- » rait reçu les lois de Mahomet sans les exploits » de Charles Martel et de Charlemagne. Rap- » pelez sans cesse à votre esprit les dangers et » la gloire de vos pères; conduits par des héros » dont le nom est immortel, ils ont délivré » votre patrie, ils ont sauvé l'Occident d'un » honteux esclavage. De plus nobles triomphes » vous attendent sous la conduite du dieu des » armées: vous délivrerez l'Europe et l'Asie; » vous sauverez la cité de Jésus-Christ, cette » Jérusalem que s'était choisie le Seigneur, et » d'où la loi nous est venue. »

rons et des chevaliers qui ne savaient pas le latin. S'il n'eût pas prononcé son discours dans la langue vulgaire, il n'aurait pas produit cet enthousiasme extraordinaire dont parle l'histoire contemporaine.

A mesure qu'Urbain prononçait son discours, les sentiments dont il était animé, pénétraient dans l'ame de ses auditeurs; lorsqu'il parlait de la captivité et des malheurs de Jérusalem, toute l'assemblée fondait en larmes; lorsqu'il rappelait la tyrannie et les persécutions des infidèles, les guerriers qui l'écoutaient portaient la main sur leur épée, et juraient dans leur cœur de venger la cause des chrétiens. Urbain redoubla encore leur enthousiasme, en leur annonçant que Dieu les avait choisis pour accomplir ses desseins; il les exhorta à tourner contre les musulmans les armes qu'ils portaient contre leurs frères. Ils n'avaient plus à venger les injures des hommes, mais celles de la Divinité: ce n'était plus la conquête d'une ville ou d'un château qui s'offrait à leur valeur, mais les richesses de l'Asie, la possession d'une terre où, selon les promesses de l'Écriture, coulaient des ruisseaux de lait et de miel.

Le pontife cherchait tour à tour à réveiller dans leurs ames, l'ambition, l'amour de la gloire, l'enthousiasme religieux, et la pitié pour leurs frères les chrétiens. « Il n'est point » de famille chrétienne, disait-il, où la barbarie » des musulmans n'ait porté le deuil et le dé- » sespoir. Combien de chrétiens quittent cha-

» que année l'Occident, et ne trouvent en » Asie que l'esclavage ou la mort ? Les évêques » ont été livrés aux bourreaux; les vierges du » Seigneur accablées d'outrages; les saints lieux » ont été dépouillés de leurs ornements ; les of- » frandes de la piété sont devenues la proie » des ennemis de Dieu ; les enfants des fidèles » ont oublié dans la servitude la foi de leurs » pères, et portent sur leurs corps l'empreinte » de leur opprobre. Témoins de tant de cala- » mités, les chrétiens de Jérusalem auraient » depuis long-temps quitté la ville sainte, s'ils » ne s'étaient pas imposé l'obligation de secou- » rir et de consoler les pèlerins, s'ils n'avaient » pas craint de laisser sans prêtres, sans au- » tels, sans adorateurs, une terre où fume en- » core le sang de Jésus-Christ. »

» Je me garderai bien d'essuyer les larmes » que doivent vous arracher des images si dou- » loureuses pour un chrétien, pour un ministre » de la religion, pour le père commun des » fidèles. Pleurons, mes frères, pleurons sur » nos fautes qui ont armé la colère du ciel; » pleurons sur la captivité de Sion. Mais mal- » heur à nous, si dans notre pitié stérile nous » laissons plus long-temps aux mains de l'impie » l'héritage du Seigneur ; pourquoi goûtons- » nous ici quelque repos, tandis que les enfants

» de Jésus-Christ vivent au milieu des tour-
» ments, et que la reine des cités gémit dans
» les fers. »

» Guerriers chrétiens, qui cherchez sans
» cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-
» vous, vous en trouvez aujourd'hui de verita-
» bles. Vous, qui fûtes si souvent la terreur de
» vos concitoyens, allez combattre contre des
» barbares, allez combattre pour la délivrance
» des saints lieux; vous, qui vendez pour un vil
» salaire vos bras aux fureurs d'autrui, armés
» du glaive des Machabées, allez mériter une
» récompense éternelle. Si vous triomphez de
» vos ennemis, les royaumes de l'Orient seront
» votre partage; si vous succombez, vous aurez
» la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-
» Christ, et Dieu n'oubliera point qu'il vous aura
» trouvés dans sa milice sainte. Voici le moment
» de montrer si vous êtes animés d'un vrai cou-
» rage; voici le moment d'expier tant de violen-
» ces commises au sein de la paix, tant de vic-
» toires achetées aux dépens de la justice et de
» l'humanité. Puisqu'il vous faut du sang, bai-
» gnez-vous dans le sang infidèle; je vous le dis
» avec dureté, parce que mon ministère m'y
» oblige: soldats de l'enfer, devenez les soldats
» du Dieu vivant. Quand Jésus-Christ vous ap-
» pelle à sa défense, que de lâches affections

» ne vous retiennent point dans vos foyers ; ne » voyez que la honte et les maux des chrétiens ; » n'écoutez que les gémissements de Jérusalem, » et ressouvenez-vous de ce qu'a dit le Sei- » gneur : *Celui qui aime son père ou sa mère* » *plus que moi, n'est pas digne de moi ; qui-* » *conque abandonnera sa maison, ou son* » *père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses en-* » *fants, ou son héritage pour mon nom, sera* » *récompensé au centuple, et possèdera la* » *vie éternelle.* »

A ces paroles, les auditeurs d'Urbain montrèrent un enthousiasme que jamais l'éloquence humaine n'avait inspiré. L'assemblée se leva toute entière, et lui répondit par un cri unanime : *Dieu le veut, Dieu le veut* (1). « Oui, » sans doute, Dieu le veut, poursuivit l'élo- » quent Urbain ; vous voyez aujourd'hui l'ac- » complissement de la parole du Sauveur, qui » a promis de se trouver au milieu des fidèles » assemblés en son nom ; c'est lui qui vous a » dicté ces paroles que je viens d'entendre » qu'elles soient votre cri de guerre, et qu'elles » annoncent partout la présence du Dieu des » armées. » En achevant ces mots, le pontife

(1) *Dieu le veut* était prononcé dans le langage du temps, *Dieu li volt*, ou *Diex le volt*.

montra à l'assemblée des chrétiens le signe de leur rédemption : « C'est Jésus-Christ lui-» même, leur dit-il, qui sort de son tombeau et » qui vous présente sa croix : elle sera le signe » élevé entre les nations, qui doit rassembler » les enfants dispersés d'Israël; portez-la sur » vos épaules ou sur votre poitrine; qu'elle » brille sur vos armes et sur vos étendards; » elle deviendra pour vous le gage de la vic-» toire ou la palme du martyre; elle vous rap-» pellera sans cesse que Jésus-Christ est » mort pour vous, et que vous devez mourir » pour lui. »

Lorsqu'Urbain eut cessé de parler, de vives acclamations se firent encore entendre. La pitié, le désespoir, l'indignation, agitaient à la fois l'assemblée tumultueuse des fidèles; les uns versaient des larmes sur Jérusalem et sur le sort des chrétiens; les autres juraient d'exterminer la race des musulmans; mais tout à coup, au signal du souverain pontife, il régna un profond silence. Le cardinal Grégoire, qui monta depuis sur la chaire de S. Pierre, sous le nom d'Innocent II, prononça à haute voix une formule de confession générale; tous les assistants se prosternèrent à genoux, se frappèrent la poitrine, et reçurent l'absolution de leurs péchés.

Adémar de Monteil, évêque du Puy, demanda le premier à entrer dans la *voie de Dieu*, et prit la croix des mains du pape; plusieurs évêques suivirent son exemple. Raymond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambassadeurs, de n'avoir pu assister au concile de Clermont; il avait déjà combattu les Sarrazins en Espagne, il promettait d'aller les combattre en Asie, suivi de ses plus fidèles guerriers. Les barons et les chevaliers qui avaient entendu les exhortations d'Urbain, firent tous le serment de venger la cause de Jésus-Christ; ils oublièrent leurs propres querelles, et ceux même qui se faisaient la guerre, n'eurent plus d'autres ennemis que les musulmans. Tous les fidèles promirent de respecter les décisions du concile, et décorèrent leurs habits d'une croix rouge. Dès-lors, ceux qui s'engageaient à combattre les infidèles furent appelés des *croisés* (1), et la guerre sainte prit le nom de *croi-*

(1) La croix que portaient les fidèles dans cette croisade était de drap, et quelquefois même de soie couleur rouge. Par la suite, on porta des croix de différentes couleurs. La croix un peu relevée en bosse se cousait sur l'épaule droite de l'habit ou du manteau, ou bien s'appliquait sur le front du casque, après avoir été bénie par le pape et par les évêques. Les prières et les cérémonies usitées en cette occasion se trouvent encore dans le Rituel romain. Au retour de la croisade, on détachait cette

sade. Les fidèles sollicitèrent Urbain de se mettre à leur tête; mais le pontife qui n'avait point encore triomphé de l'anti-pape Guibert, qui poursuivait à la fois par ses anathêmes le roi de France et l'empereur d'Allemagne, ne pouvait quitter l'Europe sans compromettre la puissance et la politique du Saint-Siége. Il refusa d'être le chef de la croisade, et nomma l'évêque du Puy, son légat apostolique auprès de l'armée des chrétiens.

Il promit à tous les croisés la rémission entière de leurs péchés. Leurs personnes, leurs familles, leurs biens, furent mis sous la protection de l'Église et des apôtres S. Pierre et S. Paul. Le concile déclara que toute violence, exercée envers les soldats de Jésus-Christ, devait être punie par l'anathême, et recommanda ses décrets en faveur des croisés, à la vigilance des prêtres et des évêques. Il régla la discipline, le départ de ceux qui s'étaient enrôlés dans la milice sainte; et de peur que la réflexion n'en retînt quelques-uns dans leurs foyers, il menaça d'excommunication tous ceux qui ne rempliraient pas leurs serments.

---

marque de dessus l'épaule, et on l'attachait sur le dos, ou bien on la portait au cou. (Voyez le P. MONTFAUCON, DUCANGE, MAILLY et le P. D'OUTREMANT.)

La renommée publia partout la guerre qu'on venait de déclarer aux infidèles. Quand les évêques furent de retour dans leurs diocèses, ils ne cessèrent de bénir des croix pour la foule des chrétiens qui demandaient à marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Urbain parcourut lui-même plusieurs provinces de France, pour achever son ouvrage si heureusement commencé. Dans les villes de Rouen, de Tours, de Nîmes, il tint des conciles où il déplora le sort des chrétiens d'Orient; partout le peuple et les grands, la noblesse et le clergé obéirent aux pressantes exhortations du pontife, et promirent de prendre les armes contre les musulmans.

On eût dit que les Français n'avaient plus d'autre patrie que la Terre-Sainte, et qu'ils lui devaient le sacrifice de leur repos, de leurs biens et de leur vie. Cet enthousiasme, qui n'avait plus de bornes, ne tarda pas à se communiquer aux autres peuples chrétiens; le feu qui embrasait la France gagna l'Angleterre, encore ébranlée par la conquête récente des Normands; l'Allemagne, troublée par les anathêmes de Grégoire et d'Urbain; l'Italie, agitée par les factions; l'Espagne même qui combattait les Sarrazins sur son propre territoire. Tel était l'ascendant de la religion outragée par

les infidèles, telle fut l'influence de l'exemple donné par les Français, que toutes les nations chrétiennes oublièrent tout à coup ce qui faisait l'objet de leur ambition ou de leurs alarmes, et fournirent à la croisade les soldats dont elles avaient besoin pour se défendre elles-mêmes. Tout l'Occident retentit de ces paroles : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, n'est pas digne de moi.*

La dévotion des pèlerinages, qui n'avait fait que s'accroître depuis plusieurs siècles, devint une passion et un besoin impérieux pour la plupart des chrétiens; tout le monde voulait se mettre en marche pour Jérusalem, et prendre part à la croisade, qui était en quelque sorte un pèlerinage armé. La situation où se trouvait l'Europe contribua sans doute à augmenter le nombre des pèlerins; « toutes choses allaient dans un tel désordre, dit Guillaume de Tyr, qu'il semblait que le monde penchât vers son déclin, et fût prêt à retomber dans la confusion du chaos. » Partout le peuple, comme nous l'avons déjà dit, gémissait dans une horrible servitude; une disette affreuse qui désolait depuis plusieurs années la France et la plupart des royaumes de l'Occident, avait enfanté toutes sortes de brigandages; et les brigandages, fléau de l'agriculture et du com-

merce, augmentaient encore les horreurs de la famine. Des villages, des villes même restaient sans habitants et tombaient en ruines. Les peuples abandonnèrent sans regret une terre qui ne pouvait plus les nourrir, et ne leur offrait ni repos, ni sécurité : l'étendard de la croix leur parut un sûr asyle contre la misère et l'oppression. D'après les décrets du concile de Clermont, les croisés se trouvaient affranchis d'impôts; ils ne pouvaient être poursuivis pour dettes pendant leur voyage. Au seul nom de la croix, les lois suspendaient leurs menaces; la tyrannie ne pouvait trouver ses victimes, ni la justice même des coupables, parmi ceux que l'Église adoptait pour ses défenseurs. L'assurance de l'impunité, l'espoir d'un meilleur sort, l'amour même de la licence et l'envie de secouer les chaînes les plus sacrées, firent accourir la multitude sous les bannières de la croisade.

Beaucoup de seigneurs qui n'avaient point d'abord pris la croix, et qui voyaient partir leurs vassaux sans pouvoir les arrêter, prirent le parti de les suivre comme chefs militaires, pour conserver quelque chose de leur autorité. La plupart des comtes et des barons n'hésitèrent point d'ailleurs à quitter l'Europe, que le concile de Clermont venait de déclarer en état

de paix, et qui ne devait plus leur offrir l'occasion de signaler leur valeur; ils avaient tous beaucoup de crimes à expier : « on leur promettait, dit Montesquieu, de les expier en suivant leur passion dominante; ils prirent donc la croix et les armes. »

Le clergé donna lui-même l'exemple. La plupart des évêques qui portaient le titre de comtes et de barons, et qui faisaient souvent la guerre pour soutenir les droits de leurs évêchés, crurent devoir prendre les armes pour la cause de Jésus-Christ. Les prêtres, pour donner plus de poids à leurs prédications, prirent eux-mêmes la croix; un grand nombre de pasteurs résolurent de suivre leur troupeau jusqu'à Jérusalem; quelques-uns d'entre eux, comme nous le verrons dans la suite, avaient sans doute présents à la pensée les évêchés de l'Asie, et se laissaient entraîner à l'espoir d'occuper un jour les sièges les plus renommés de l'église d'Orient.

Au milieu de l'anarchie et des troubles qui désolaient l'Europe depuis le règne de Charlemagne, il s'était formé une association de nobles chevaliers qui parcouraient le monde en cherchant des aventures; ils avaient fait le serment de protéger l'innocence, de combattre les infidèles, et, par un contraste singulier, se

disaient les champions de Dieu et de la beauté. La religion qui avait consacré leur institution et béni leur épée, les appela à sa défense, et l'ordre de la chevalerie, qui dut une grande partie de son éclat et de ses progrès à la guerre sainte, vit accourir ses guerriers sous les drapeaux de la croix.

L'ambition ne fut peut-être pas étrangère à leur dévouement pour la cause de Jésus-Christ. Si la religion promettait ses récompenses à ceux qui allaient combattre pour elle, la fortune leur promettait aussi les richesses et les trônes de la terre. Ceux qui revenaient d'Orient, parlaient avec enthousiasme des merveilles qu'ils avaient vues, des riches provinces qu'ils avaient traversées. On savait que deux ou trois cents pèlerins normands avaient conquis la Pouille et la Sicile sur les Sarrazins. Les terres occupées par les infidèles semblaient être promises comme un héritage aux preux chevaliers qui n'avaient, pour toute richesse, que leur naissance, leur bravoure et leur épée (1).

(1) Robert-le-Frison, second fils du comte de Flandre, ne pouvant avoir de part dans les biens de sa maison, dit à son père : « Donnez-moi des hommes et des vaisseaux, et j'irai conquérir un état chez les Sarrazins d'Espagne. »

On se tromperait cependant, si on pouvait croire que la religion n'était pas alors le mobile qui agissait le plus puissamment sur le grand nombre des croisés. Dans les temps ordinaires, les hommes suivent leurs penchants naturels, et n'obéissent qu'à la voix de leur propre intérêt; mais au temps des croisades, la ferveur religieuse était une passion aveugle qui parlait plus haut que toutes les autres. La religion ne permettait point à ses ardents défenseurs de voir une autre gloire, une autre félicité que celles qu'elle présentait à leur imagination exaltée. L'amour de la patrie, les liens de famille, les plus tendres affections du cœur furent sacrifiées aux idées et aux opinions qui entraînaient alors toute l'Europe. La modération était une lâcheté, l'indifférence une trahison, l'opposition un attentat sacrilége. Le pouvoir des lois n'était compté pour rien parmi ceux qui croyaient combattre pour la cause de Dieu. Les sujets reconnaissaient à peine l'autorité des princes et des seigneurs dans tout ce qui concernait la guerre sainte; le maître et l'esclave n'avaient d'autre titre que celui de chrétien, d'autre devoir à remplir que celui de défendre la religion les armes à la main.

Ceux que leur âge ou leur état semblait retenir en Europe, et que le concile avait

dispensés des périls et des travaux de la croisade(1), faisaient parler le ciel qui les appelait à la guerre sainte. Les femmes, les enfants s'imprimaient des croix sur leurs membres faibles et délicats pour montrer la volonté de Dieu. Les moines (2) désertaient les cloîtres dans lesquels ils avaient fait serment de mourir, et se croyaient entraînés par une inspiration divine; les ermites et les solitaires sortaient des forêts et des déserts, et venaient se mêler à la foule des croisés. Ce qu'on aura peine à croire, les voleurs, les brigands quittaient leurs retraites inconnues, venaient confesser leurs forfaits, et promettaient, en recevant la croix, d'aller les expier dans la Palestine.

---

(1) L'archevêque de Dol ne peut s'empêcher de montrer sa surprise par ces paroles, remarquables pour le temps : *Excessit tamen medicina modum, quia plus quàm debuit in quibusdam eundi voluntas surrepsit.* (BALDRIC *archiep.*, lib. I.)

(2) L'abbé Guibert cite l'exemple d'un moine qui se fit une large incision au front en forme de croix, et l'entretint avec des sucs préparés. Il eut soin de dire qu'un ange lui avait fait cette incision; ce qui lui procura dans le voyage et pendant la guerre tous les secours qu'il pouvait désirer. Il devint archevêque de Césarée. Foulcher de Chartres raconte qu'un vaisseau chargé de croisés ayant péri sur la côte de Brindes, tous les corps des naufragés parurent avec une espèce de croix empreinte sur la chair, à l'endroit même où, pendant leur vie, ils l'avaient portée sur leurs habits.

L'Europe ne semblait plus qu'une terre d'exil que tout le monde s'empressait de quitter. Les artisans, les marchands, les laboureurs, abandonnaient la profession qui les faisait subsister; les barons et les seigneurs renonçaient aux domaines de leurs pères. Les terres, les villes, les châteaux, pour lesquels on s'était fait la guerre, perdirent tout à coup leur prix aux yeux de leurs possesseurs, et furent donnés pour des sommes modiques à ceux que la grâce de Dieu n'avait point touchés, et qui n'étaient point appelés au bonheur de visiter les saints lieux et de conquérir l'Orient.

Les auteurs contemporains racontent plusieurs miracles qui contribuèrent à échauffer l'esprit de la multitude. On vit tomber des étoiles du firmament; on remarqua dans le ciel des traces de sang; on aperçut dans les nuages des villes, des armées, des cavaliers revêtus de la croix. Le moine Robert rapporte que le jour même où la croisade fut décidée au concile de Clermont, cette décision avait été proclamée au-delà des mers. « Cette nouvelle, ajoute-t-il, avait relevé le courage des chrétiens en Orient, et porté tout à coup le désespoir chez les peuples de l'Arabie. » Pour comble de prodiges, les saints et les rois des âges précédents étaient sortis de leurs tombeaux, et plusieurs Français

avaient vu l'ombre de Charlemagne exhortant les chrétiens à combattre les infidèles.

Nous ne raconterons pas tous les autres miracles rapportés par les historiens, et qu'on croyait, dans un siècle où rien n'était plus commun que les prodiges, où, selon la remarque de Fleury, le goût du merveilleux l'emportait sur celui du vrai. Les lecteurs de cette histoire trouveront assez de choses extraordinaires dans le récit de tant de grands événements, pour lesquels le monde moral, la nature elle-même semblait avoir interrompu ses lois. Quel prodige, en effet, doit plus étonner le philosophe, que le spectacle de l'Europe qui s'agite, pour ainsi dire, jusque dans ses fondements, se déplace toute entière, et se lève comme un seul homme pour marcher en armes vers l'Orient?

Le concile de Clermont qui s'était tenu au mois de novembre de l'an 1096, avait fixé le départ des croisés à la fête de l'Assomption de l'année suivante. Pendant l'hiver on ne s'occupa que des préparatifs du voyage pour la Terre-Sainte; tout autre soin, tout autre travail fut suspendu dans les villes et dans les campagnes. Au milieu de l'effervescence générale, la religion qui animait tous les cœurs, veillait à l'ordre public. Tout à coup on n'en-

tendit plus parler de vol, de brigandages (1). L'Occident se tut pour nous servir d'une expression de l'Écriture, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle n'avait jamais connue.

Ceux qui avaient pris la croix s'encourageaient les uns les autres, et s'adressaient des lettres et des ambassades pour presser leur départ. Les bénédictions du ciel semblaient être promises aux croisés qui se mettraient les premiers en marche pour Jérusalem. Ceux qui s'étaient moqués d'abord du délire de la croisade, s'accusèrent de leur indifférence pour la cause de la religion, et ne montrèrent pas moins de ferveur que ceux qui leur avaient donné l'exemple. Tous étaient impatients de vendre leurs possessions, et ne trouvaient plus

(1) *Erat eo tempore antequàm gentium fieret tanta profectio, maxima ad invicem hostilitatibus totius Francorum regni facta turbatio; crebra ubique latrocinia, viarum obsessio, passim audiebantur, immo fiebant incendia infinita.... Mox ergo et mirá et incredibili, ob insperabilitatem, animorum immutatione commoti, signum pontificis præceptione indictum, cruces videlicet, ab episcopis et præsbyteris sibi precantur imponi, et sicuti rapidissimi venti impetus solet non magná pluviæ undá restringi; ita illico contigit ad invicem simultates universarum et bella sopiri, per inditam sibi aspirationem, haud dubium quin christi.* (Guib. Abb., lib. I, ch. 7.)

d'acheteurs. Les croisés dédaignaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter avec eux; les produits de la terre se vendaient à vil prix, ce qui ramena tout à coup l'abondance au milieu même de la disette.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars, d'autres côtoyaient le rivage dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs: des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers; la prostitution se montrait au milieu des austérités de la pénitence. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes et des pavillons; partout se déployait un appareil de guerre et de fête. Ici on entendait le bruit des armes et le son des trompettes; plus loin on chantait des

psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au-delà des Pyrénées, on ne voyait que des troupes d'hommes, revêtus de la croix, qui juraient d'exterminer les Sarrazins, et qui d'avance chantaient leurs conquêtes. De toutes parts se faisait entendre le cri de guerre des croisés: *Dieu le veut, Dieu le veut.*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés, et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie (1). Des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine, et entraînaient dans leur marche tous ceux qu'ils rencontraient sur

(1) *Tristitia remanentibus, gaudium autem euntibus erat.* (Fulc. Carnot.)

leur passage. Ils marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem* (1). Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils faisaient conduire avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient, précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

(1) *Videres mirum quiddam; ipsos infantulos, dum obviam habent quælibet castella vel urbes, si hæc esset Jerusalem, ad quam tenderent, rogitare.* (GUIBERT. ABB.)

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE II.

La foule des chrétiens qui avaient pris la croix dans la plupart des contrées de l'Europe, suffisait pour former plusieurs grandes armées. Comme ces armées pouvaient affamer les pays qu'elles allaient traverser, les princes et les capitaines qui devaient les conduire convinrent entre eux qu'ils ne partiraient point tous en même temps, qu'ils suivraient des routes différentes, et se réuniraient à Constantinople.

Tandis qu'ils s'occupaient des préparatifs de leur départ, la multitude qui suivait Pierre l'Ermite dans ses prédications, se montra impatiente de devancer les autres croisés ; et, comme elle était sans chef, elle jeta les yeux sur celui qu'elle regardait comme un envoyé du ciel. Elle choisit Pierre pour son général ; le cénobite, trompé par l'excès de son zèle, crut que l'enthousiasme pouvait seul répondre de tous les succès de la guerre, et qu'il lui serait facile de conduire une troupe indisciplinée qui avait pris les

armée à sa voix. Il se rendit aux prières de la multitude, et, couvert de son manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, n'ayant pour monture que la mule avec laquelle il avait parcouru l'Europe, il prit possession du commandement. Sa troupe, qui partit des bords de la Meuse et de la Moselle, se dirigea vers l'Allemagne, et se grossit en chemin d'une foule de pèlerins accourus de la Champagne, de la Bourgogne, et de toutes les contrées de la France. Pierre vit bientôt quatre-vingt ou cent mille hommes sous ses drapeaux. Ces premiers croisés, traînant à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards, des malades, se mettaient en marche sur la foi des promesses miraculeuses que leur avait faites leur général; et, dans la persuasion où ils étaient que Dieu les appelait à défendre sa cause, ils espéraient que les fleuves s'ouvriraient devant leurs bataillons, et que la manne tomberait du ciel pour les nourrir. L'armée de Pierre l'Ermite était divisée en deux corps; l'avant-garde marchait sous les ordres de Gauthier *sans avoir* (1), dont le surnom,

(1) Guillaume de Tyr nous dit que Gauthier avait échangé sa fortune contre le surnom qui lui est resté. Les historiens latins emploient, pour le désigner, ces mots: *sine habere, sine*

conservé par l'histoire, prouve que les chefs étaient aussi misérables que les soldats. Cette avant-garde ne comptait que huit cavaliers; tout le reste allait à la conquête de l'Orient en demandant l'aumône. Tant que les croisés furent sur le territoire français, la charité des fidèles qui accouraient sur leur passage pourvut à leurs besoins. Ils échauffèrent le zèle des Allemands, parmi lesquels on n'avait point encore prêché la croisade. Leur troupe, qu'on regardait partout comme le peuple de Dieu, ne trouva point d'ennemis sur les bords du Rhin; mais de nouveaux Amalécites, les Hongrois et les Bulgares, les attendaient sur les rives de la Morave et du Danube.

Les Hongrois sortis de la Tartarie avaient une origine commune avec les Turcs, et comme eux s'étaient rendus formidables aux chrétiens. Dans le dixième siècle ils avaient envahi la Pannonie, et porté les ravages de la guerre dans les plus riches contrées de l'Europe. Les peuples, effrayés du progrès de leurs

---

pecunià; les vieilles chroniques françaises l'appellent *Sens-avehor*, *senz aveir*. Gauthier était un gentilhomme bourguignon. Quelques historiens disent qu'un oncle de Gauthier *sans avoir*, fut d'abord nommé lieutenant de Pierre, et que celui-ci n'eut le commandement qu'après la mort de son oncle, qui mourut en entrant sur le territoire des Bulgares.

armes, les regardaient comme un fléau avant-coureur de la fin du monde. Vers le commencement du onzième siècle ils embrassèrent le christianisme qu'ils avaient persécuté. Soumis à la foi de l'Évangile, ils commencèrent à bâtir des villes, à cultiver les terres; ils connurent une patrie, et cessèrent d'être la terreur de leurs voisins. A l'époque de la première croisade, les Hongrois se glorifiaient d'avoir un saint parmi leurs monarques (1); mais séparés encore de la république chrétienne par leur position, ils ne partageaient point la ferveur des croisés, et voyaient avec indifférence les préparatifs de l'Europe pour la conquête de l'Asie.

Les Bulgares, qui descendaient de l'ancien peuple des Slaves, avaient tour à tour protégé et ravagé l'empire de Constantinople. Leurs guerriers avaient tué Nicéphore dans une bataille, et le crâne d'un empereur enchassé dans de l'or servit long-temps de coupe à leurs chefs dans les orgies de la victoire. Ils furent ensuite vaincus par Basile, qui fit crever les yeux à quinze mille prisonniers, et par cet acte de barbarie souleva toute la nation contre la Grèce. Au temps de la croisade, la Bulgarie était soumise à l'empire grec; mais elle mépri-

(1) S. Étienne avait été roi de Hongrie avant Coloman, qui régnait au temps de la première croisade.

sait les lois et la puissance de ses maîtres. Le peuple bulgare répandu sur les rives méridionales du Danube, au milieu de forêts inaccessibles, conservait sa sauvage indépendance, et ne reconnaissait les empereurs d'Orient qu'à la vue de leurs armées. Quoiqu'ils eussent embrassé le christianisme, les Bulgares ne regardaient point les chrétiens comme leurs frères; ils ne respectaient ni le droit des gens ni les lois de l'hospitalité; et pendant le onzième siècle ils furent la terreur des pèlerins de l'Occident qui se rendaient à Jérusalem.

Tels étaient les peuples dont les croisés allaient traverser le territoire, et parmi lesquels le défaut de discipline devait les exposer aux plus fâcheux revers. Lorsqu'elle entra dans la Hongrie, l'avant-garde de Pierre ne fut troublée dans sa marche que par quelques insultes dont Gauthier eut la prudence de ne point se venger; mais la résignation des pèlerins ne pouvait tenir long-temps contre la misère qui s'accroissait chaque jour. La disette et les maux qu'elle entraîne avec elle firent bientôt évanouir tous les sentiments de modération que la religion avait fait naître un moment dans le cœur de ses défenseurs. Le gouverneur de Belgrade n'ayant pu leur fournir des vivres, ils se répandirent dans les campagnes,

enlevèrent les troupeaux, brûlèrent les maisons, et massacrèrent quelques-uns des habitants qui s'opposaient à leurs violences. Les Bulgares irrités coururent aux armes, et fondirent sur les soldats de Gauthier chargés de butin. Cent quarante croisés périrent au milieu des flammes, dans une église où ils avaient cru trouver un asyle; les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Après cette défaite, qu'il ne chercha point à réparer, Gauthier pressa sa marche à travers les forêts de la Bulgarie, poursuivi par la faim, et traînant les débris de son armée. Il se présenta en suppliant devant le gouverneur de Nissa, qui fut touché de la misère des croisés, et leur fit donner des vivres, des armes et des vêtements.

Les soldats de Gauthier, éprouvés par des revers mérités, conduits par un chef qui ne manquait ni d'habileté ni de bravoure, écoutèrent de nouveau la voix de la religion, et traversèrent la Thrace sans commettre de désordres. Après deux mois de fatigue et de misère, ils arrivèrent sous les murs de Constantinople, où l'empereur Alexis leur permit d'attendre l'armée de Pierre l'Ermite.

Cette armée qui traversait alors l'Allemagne, allait être plus maltraitée encore que son avant-garde. Le cénobite Pierre, plus enthousiaste

que ses soldats, était plus habile à exciter leur zèle qu'à le diriger. Il ne montra ni la modération, ni la prudence de son lieutenant, et ne sut point éviter les dangers qui l'attendaient sur sa route. En arrivant sur les frontières de Hongrie, il avait appris les revers de ses compagnons (1), et les projets d'hostilités formés, disait-on, contre l'armée des pèlerins. Les dépouilles de quelques croisés suspendues aux portes de Semlin, que les historiens des croisades appellent *Malleville* (2), frappèrent ses regards, et firent éclater son indignation. A cette vue il donne le signal de la vengeance et de la guerre. La trompette sonne; les soldats prennent les armes et courent au carnage. La terreur les a précédés dans la ville. A leur première attaque tout le peuple prend la fuite, et se réfugie sur une colline défendue d'un côté

(1) Parmi le petit nombre de chevaliers qui se trouvaient dans l'armée de Pierre, on distinguait Renaud de Bréis, Gauthier de Breteuil, Foulcher d'Orléans, et Godefroi Burel d'Étampes.

(2) Guillaume de Tyr et les autres historiens latins appellent cette ville *Malle Villa*; d'abord parce qu'ils n'en savaient pas le nom, en second lieu parce qu'elle avait été funeste pour les croisés. Tous les historiens français qui avaient parlé des croisades avaient traduit *Malle Villa* par *Malleville*. Voyez Marsigli, *Danubius Pannonico-Mysicus*.

par des bois et des rochers, de l'autre par le Danube. Il est poursuivi et forcé dans ce dernier asyle par la multitude furieuse des croisés. Plus de quatre mille des habitants de Semlin tombent sous les coups du vainqueur. Les cadavres emportés par le fleuve vont annoncer cette horrible victoire jusque dans Belgrade.

A cette nouvelle, les Bulgares et les Hongrois sont saisis de douleur et d'indignation; de toutes parts ils volent aux armes. Les croisés étaient encore dans Semlin, où ils s'applaudissaient de leur triomphe, lorsqu'une armée assemblée à la hâte par le roi de Hongrie Coloman se montra tout à coup à leur vue. Pierre n'avait à opposer à ses ennemis que des soldats dont il avait lui-même excité l'aveugle fureur, et avec lesquels il était impossible de faire aucune disposition militaire. Il n'osa point attendre l'armée de Coloman, et se hâta de traverser la Morava.

Les croisés, en arrivant sur le territoire des Bulgares, trouvèrent les villages et les villes abandonnés; Belgrade, la capitale, était restée sans habitants; tout le peuple avait fui dans les forêts et dans les montagnes. Les soldats de Pierre, après une marche pénible, manquant de vivres et trouvant à peine des guides pour les conduire, arrivèrent enfin aux portes de

Nissa, place assez bien fortifiée pour être à l'abri d'une première attaque. Les Bulgares se montrant sur les remparts, et les croisés s'appuyant sur leurs armes, s'inspirèrent une crainte mutuelle. Cette crainte prévint d'abord les hostilités, mais l'harmonie ne pouvait durer long-temps entre une armée sans discipline, et un peuple que les violences des croisés avaient irrité.

Les pèlerins, après avoir obtenu des vivres, venaient de se remettre en marche, lorsqu'une querelle entre les habitants et quelques soldats fit éclater la guerre (1). Cent croisés allemands, que Guillaume de Tyr appelle des *enfants de Bélial*, et qui avaient à se plaindre de quelques marchands, voulurent se venger, et mirent le feu à sept moulins, placés sur la Nissava. A l'aspect de l'incendie, les habitants de Nissa se précipitèrent hors de leurs remparts, tombèrent sur l'arrière-garde de Pierre, massacrèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage, enlevèrent deux mille chariots, et firent un grand nombre de prisonniers. Pierre, qui avait déjà quitté le territoire de Nissa, averti du désastre de ses compagnons, revient sur ses pas avec le

(1) On peut consulter ici Guillaume de Tyr, et surtout Albert d'Aix, celui des historiens des croisades qui s'étend le plus sur ces premières expéditions.

gros de son armée. Les croisés, en revenant vers la ville, ont partout sous les yeux le plus douloureux spectacle. Ils reconnaissent parmi les morts leurs amis et leurs frères, et brûlent de les venger.

Cependant le cénobite, qui craignait de nouveaux revers, a recours aux négociations et aux prières. Des députés vont dans Nissa demander les prisonniers et les bagages de son armée enlevés par les Bulgares. Ces députés rappellent au gouverneur qu'ils ont pris la croix, et qu'ils vont combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ. Ils implorent la religion et l'humanité des habitants de Nissa, qu'ils appellent leurs frères.

Le gouverneur, qui ne voit dans ces paroles de paix que le langage de la crainte, se montre inflexible à leurs prières; il les renvoie avec dureté à leur général, en leur disant que les croisés avaient eux-mêmes donné le signal de la guerre, et qu'il ne pouvait reconnaître en eux que des ennemis. Cette réponse, rapportée à l'armée de Pierre, jette l'indignation parmi les soldats. En vain le cénobite veut calmer les esprits, et tenter une nouvelle négociation; on accuse sa fidélité, on soupçonne son courage. Les plus ardents volent aux armes; de toutes parts, on n'entend que des plaintes et des me-

naces : chacun des croisés ne prend des ordres que de lui-même. Tandis que Pierre conférait avec le gouverneur de Nissa, deux mille soldats s'approchent des remparts et cherchent à les escalader. Ils sont repoussés par les Bulgares et soutenus par un grand nombre de leurs compagnons. Le combat devient général, et le feu du carnage s'allume de toutes parts autour des chefs qui parlaient encore des conditions de la paix. Vainement l'ermite Pierre a recours aux supplications pour arrêter ses soldats, vainement il se place entre les combattants; sa voix si connue des croisés se perd dans le bruit des armes. On brave son autorité, on dédaigne ses prières. Son armée, qui combattait en désordre et sans chefs, est mise en déroute et taillée en pièces. Les femmes, les enfants qui suivaient les croisés, leurs chevaux, leurs effets de campement, la caisse de l'armée qui contenait les nombreuses aumônes des fidèles, tout devient la proie d'un ennemi dont rien ne peut arrêter la fureur et la vengeance.

L'ermite Pierre se réfugia avec les débris de sa troupe sur une colline du voisinage. Il passa la nuit au milieu des alarmes, déplorant sa défaite, et les suites funestes des violences dont il avait lui-même donné le signal et l'exemple

chez les Hongrois. Il n'avait plus autour de lui que cinq cents hommes. Les trompettes et les clairons ne cessèrent de retentir, pour rappeler ceux qui avaient échappé au carnage, et qui s'étaient égarés dans leur fuite.

Soit que les croisés ne pussent trouver de salut que sous leurs drapeaux, soit qu'ils se ressouvinssent encore de leur serment, aucun d'eux n'abandonna la croisade. Le lendemain de leur défaite, sept mille fugitifs vinrent rejoindre leur géneral. Peu de jours après, Pierre vit encore sous ses ordres trente mille combattants. Tout le reste avait péri dans la bataille livrée sous les murs de Nissa. L'armée des croisés, réduite à un état déplorable, ne chercha point à venger la honte de sa défaite, et s'avança tristement vers les frontières de la Thrace. Elle était sans moyens de subsister et de combattre. Elle avait à craindre une nouvelle déroute, si elle rencontrait les Bulgares, et toutes les horreurs de la famine, si elle trouvait un pays désert. Les soldats de Pierre se repentirent alors de leurs excès. Le malheur les rendit plus dociles, et leur inspira des sentiments de modération. La pitié qu'on eut pour leur misère les servit mieux que la terreur qu'ils avaient voulu répandre. Lorsqu'on cessa de les redouter, on vint à leurs secours. Comme ils venaient d'en-

trer sur le territoire de la Thrace, l'empereur grec leur envoya des députés pour se plaindre de leurs désordres, et leur annoncer en même temps sa clémence. Pierre, qui craignait de nouveaux désastres, pleura de joie en apprenant qu'il avait trouvé grâce auprès d'Alexis. Plein de confiance et d'espoir, il poursuivit sa marche, et les croisés qu'il commandait, portant des palmes dans leurs mains, arrivèrent sans obstacles sous les murs de Constantinople.

Les Grecs, qui n'aimaient pas les Latins, leur prodiguèrent des secours avec d'autant plus de complaisance qu'ils les voyaient moins redoutables. Ils applaudissaient en secret au courage des Bulgares, et contemplaient avec joie les guerriers de l'Occident couverts des lambeaux de l'indigence. L'empereur voulut voir l'homme extraordinaire qui avait soulevé l'Occident par son éloquence. Pierre fut admis à l'audience d'Alexis. En présence de toute sa cour, l'empereur vanta le zèle du prédicateur de la croisade, et, comme il n'avait rien à craindre de l'ambition d'un ermite, il le combla de présents, fit distribuer à son armée de l'argent et des vivres, et lui conseilla d'attendre, pour commencer la guerre, l'arrivée des princes et des illustres capitaines qui avaient pris la croix.

Ce conseil était salutaire; mais les héros les plus renommés de la croisade, n'étaient point encore prêts à quitter l'Europe; ils devaient être précédés de nouvelles troupes de croisés, qui, marchant sans prévoyance et sans discipline sur les traces de l'armée de Pierre, allaient commettre les mêmes excès, et s'exposer aux mêmes revers. Un prêtre du Palatinat avait prêché la croisade dans plusieurs provinces de l'Allemagne. A sa voix quinze ou vingt mille hommes avaient fait le serment de combattre les infidèles, et s'étaient rassemblés en corps d'armée. Comme les prédicateurs de la guerre sainte passaient pour des hommes inspirés de Dieu, le peuple croyait obéir à la voix du ciel en les prenant pour chefs de la croisade. Gotschalk obtint le même honneur que Pierre l'Ermite, et fut choisi pour général par ceux qu'il avait entraînés à prendre les armes. Cette armée arriva en Hongrie vers la fin de l'été. La récolte, qui était abondante, fournit aux Allemands une occasion facile de se livrer à l'intempérance. Au milieu des scènes tumultueuses de la débauche, ils oublièrent Constantinople, Jérusalem, et Jésus-Christ lui-même, dont ils allaient défendre le culte et les lois. Le pillage, le viol, le meurtre, laissèrent partout des traces de leur passage. Coloman as-

sembla des troupes pour châtier leur licence, et pour leur rappeler les maximes de la justice et les lois de l'hospitalité. Les soldats de Gotschalk étaient pleins de bravoure; ils se défendirent d'abord avec avantage. Leur résistance inspira même de sérieuses alarmes aux Hongrois qui résolurent d'employer la ruse pour les réduire. Le général de Coloman feignit de désirer la paix. Les chefs des Hongrois se présentèrent dans le camp des croisés, non plus comme des ennemis, mais comme des frères. A force de protestations et de caresses, ils leur persuadèrent de se laisser désarmer. Les Allemands, livrés aux passions les plus brutales, mais simples et crédules, s'abandonnèrent aux promesses d'un peuple chrétien, et montrèrent une aveugle confiance dont ils furent bientôt les victimes. A peine eurent-ils déposé leurs armes, que le chef des Hongrois donna le signal du carnage. Les prières, les pleurs des croisés, le signe révéré qu'ils portaient sur la poitrine, ne purent arrêter les coups d'un ennemi perfide et barbare. Leur sort fut digne de pitié, et l'histoire leur eût donné des larmes, s'ils avaient eux-mêmes respecté les lois de l'humanité.

On s'étonne moins sans doute des excès de ces premiers croisés, lorsqu'on sait qu'ils ap-

partenaient à la dernière classe du peuple, toujours aveugle et toujours prête à abuser des noms et des choses les plus saintes, lorsqu'elle n'est point contenue par l'autorité des lois et des chefs. Les guerres civiles qui troublèrent long-temps l'Europe, avaient augmenté le nombre des vagabonds et des aventuriers. L'Allemagne, plus troublée que les autres pays de l'Occident, était pleine de ces hommes élevés dans le brigandage et devenus le fléau de la société. Ils s'enrôlèrent presque tous sous les drapeaux de la croisade, et portèrent avec eux dans la nouvelle expédition l'esprit de licence et de révolte dont ils étaient animés.

Il s'assembla sur les bords du Rhin et de la Moselle une nouvelle troupe de croisés, plus séditieuse, plus indisciplinée que celle de Pierre et de Gotschalk. On leur avait dit que la croisade devait racheter tous les péchés, et, dans cette persuasion, ils commettaient les plus grands crimes avec sécurité. Animés d'un fanatique orgueil, ils se crurent en droit de mépriser et de maltraiter tous ceux qui ne les suivaient point dans la sainte expédition. La guerre qu'ils allaient faire leur paraissait si agréable à Dieu, ils croyaient rendre un si grand service à l'Église, que tous les biens de la terre pouvaient à peine suffire à payer leur

dévouement. Tout ce qui tombait entre leurs mains, leur semblait une conquête sur les infidèles, et devait être le juste prix de leurs travaux.

Aucun capitaine n'osait se mettre à la tête de cette troupe furieuse (1), qui errait en désordre et n'obéissait qu'à ceux qui partageaient son délire. Un prêtre, nommé Volkmar et un comte Émicon, qui croyait expier les déréglements de sa jeunesse à force de fanatisme, attirèrent par leurs déclamations l'attention et la confiance des nouveaux croisés. Ces deux chefs s'étonnèrent qu'on allât faire la guerre aux musulmans, qui retenaient sous leur loi le tombeau de Jésus-Christ, tandis qu'on laissait en paix un peuple qui avait crucifié son Dieu. Pour enflammer les passions, ils eurent soin de faire parler le ciel et d'appuyer leur opinion de visions miraculeuses. Le peuple, pour qui les juifs étaient partout un objet de haine et d'horreur, ne se montrait déjà que trop disposé à les persécuter. Le commerce qu'ils faisaient presque seuls avait mis entre leurs mains une grande partie de l'or qui circulait en Eu-

(1) Au milieu de cette multitude confuse, on distinguait Thomas de Feii, Clerembaut de Vaudeuil, Guillaume Charpentier, un comte Herman, etc.

rope. La vue de leurs richesses devait irriter les croisés, qui étaient la plupart réduits à implorer la charité des fidèles pour faire leur voyage. Il est probable aussi qu'ils insultèrent par leurs railleries à l'enthousiasme des chrétiens pour la croisade. Tous ces motifs, réunis à la soif du pillage, allumèrent le feu de la persécution. Émicon et Volkmar donnèrent le signal et l'exemple. A leur voix, une multitude furieuse se répandit dans les villes voisines du Rhin et de la Moselle; elle massacra impitoyablement tous les juifs qu'elle rencontra sur son passage. Dans leur désespoir, un grand nombre de ces victimes aimèrent mieux se donner la mort que de la recevoir de leurs ennemis. Plusieurs s'enfermèrent dans leurs maisons et périrent au milieu des flammes qu'ils avaient allumées; quelques-uns attachaient de grosses pierres à leurs vêtements et se précipitaient avec leurs trésors dans le Rhin et dans la Moselle. Les mères étouffaient leurs enfants à la mamelle, en disant qu'elles aimaient mieux les envoyer dans le sein d'Abraham, que de les voir livrés à la fureur des chrétiens. Les femmes, les vieillards sollicitaient la pitié pour les aider à mourir. Tous ces malheureux imploraient le trépas, comme les autres hommes demandent la vie. Au milieu de ces scènes de

désolation, l'histoire se plaît à célébrer le zèle éclairé des évêques de Worms, de Trèves, de Mayence, de Spire, qui firent entendre la voix de la religion et de l'humanité, et dont le palais fut un asyle ouvert aux juifs contre la poursuite des meurtriers et des bourreaux.

Les soldats d'Émicon s'applaudissaient de leurs exploits, et les scènes de carnage les enivraient d'orgueil. Fiers comme s'ils avaient vaincu les Sarrazins, ils se mirent en marche chargés de butin, invoquant le ciel qu'ils avaient si cruellement outragé. Ils étaient livrés à la plus brutale superstition, et se faisaient précéder d'une chèvre et d'une oie, auxquelles ils attribuaient quelque chose de divin (1). Ces vils animaux à la tête des bataillons étaient comme leurs chefs, et partageaient le respect et la confiance de la multitude avec tous ceux qui donnaient l'exemple des plus horribles excès. Les peuples fuyaient à l'approche de ces redoutables champions de la croix. Les chrétiens que ceux-ci ren-

(1) *Fuit et aliud scelus detestabile: in hâc congregatione pedestris populi stulti et vesanæ levitatis anserem quemdam divino spiritu asserebant afflatum, et capellam non minus eodem repletam, et has sibi duces secundæ viæ fecerant in Jerusalem, quos et nimium venerabantur et bestiali more his intendebant ex totâ animi intentione.* (ALB. AQ., lib. I, cap. 31.)

contraient sur leur route étaient forcés d'applaudir à leur zèle et tremblaient d'en être les victimes. Cette multitude effrénée, ignorant les peuples et les contrées qu'elle avait à traverser; ignorant même les désastres de ceux qui l'avaient précédée dans cette périlleuse carrière, s'avançait comme un violent orage vers les plaines de la Hongrie. Mersbourg leur ferma ses portes et leur refusa des vivres. Ils s'indignèrent qu'on eût si peu d'égards pour les soldats de Jésus-Christ, et se mirent en devoir de traiter les Hongrois comme ils avaient traité les juifs.

Mersbourg (1), situé sur la Leytha, rivière qui va se jeter dans le Danube, était défendue par des marais. Les croisés traversent le fleuve,

(1) Le Mersbourg des croisés, s'appelle aujourd'hui, en hongrois *Ovar*, en allemand *Ungarisch-Altenburg*, en slavon *Stare-Hrady*. Il est situé dans les marais que forme la Leytha à son embouchure dans le Danube. Sa position est telle qu'il est impossible d'aller d'Autriche en Hongrie de ce côté-là, sans y passer. (*Voy.* Busching, géogr.). Le nom de *Mersbourg*, qu'Albert d'Aix donne à cette place, n'est plus en usage; mais celui d'Altenburg qui lui a succédé, et qui signifie *vieille ville*, indique assez clairement un nom plus ancien, et le nom de *Moisson*, que d'autres historiens des croisades donnent à la même place, se retrouve encore dans le nom latin et hongrois du comté de Wieselbourg, duquel dépend cette ville: *Mosony warmegye*, Mosoniensis comitatus.

abattent une forêt, et forment une chaussée qui les conduit jusque sous les murs de la place. Après quelques préparatifs, le signal est donné; les échelles sont dressées contre les remparts; on donne un assaut général. Les assiégés opposent une vive résistance, et font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de traits, de pierres, et des torrents d'huile bouillante. Les croisés redoublent de fureur, s'encouragent les uns les autres. La victoire allait se déclarer pour eux, lorsque tout à coup quelques échelles fléchissent sous le poids des assaillants et entraînent dans leur chute les créneaux et les débris des tours que les béliers avaient ébranlées. Les cris des blessés, le fracas des ruines, répandent une terreur panique parmi les croisés. Ils abandonnent les remparts à demi-ruinés, derrière lesquels tremblaient leurs ennemis, et se retirent dans le plus grand désordre.

« Dieu lui-même, dit Guillaume de Tyr, ré» pandit l'effroi dans leurs rangs, pour châtier » leurs crimes, et pour accomplir cette parole » du sage : *L'impie fuit sans qu'il soit pour-» suivi.* » Les habitants de Mersbourg étonnés de leur victoire, sortent enfin de leurs remparts, et trouvent la campagne couverte de fuyards qui avaient jeté leurs armes. Un grand nombre de ces furieux, à qui rien jusqu'alors

n'avait pu résister, se laissent égorger sans défense. Plusieurs périssent engloutis dans les marais. Les eaux du Danube et de la Leytha sont rougies de leur sang et couvertes de leurs cadavres.

L'avant-garde de cette armée éprouva le même sort chez les Bulgares, sur le territoire desquels elle était parvenue. Dans les villes, dans les campagnes, ces indignes croisés trouvèrent partout des hommes qui étaient, comme eux, féroces et implacables, et qui semblaient, pour rappeler ici l'esprit des historiens du temps, avoir été placés sur le passage des pèlerins, comme des instruments de la colère divine. Un très petit nombre put échapper au carnage. Parmi ceux qui trouvèrent leur salut dans la fuite, les uns retournèrent dans leur pays, où ils furent accueillis par les railleries de leurs compatriotes, les autres arrivèrent jusqu'à Constantinople, où les Grecs apprirent les nouveaux désastres des Latins, avec d'autant plus de joie qu'ils avaient eu beaucoup à souffrir des excès auxquels s'était livrée l'armée de Pierre l'Ermite.

Cette armée, réunie à la troupe de Gauthier, avait reçu sous ses drapeaux des Pisans, des Vénitiens et des Génois; elle pouvait compter cent mille combattants. Le souvenir de leur

misère leur fit respecter quelque temps les ordres de l'empereur et les lois de l'hospitalité; mais l'abondance, l'oisiveté, la vue des richesses de Constantinople, ramenèrent dans leur camp la licence, l'indiscipline et la soif du brigandage. Impatients de recevoir le signal de la guerre, ils pillèrent les maisons, les palais et même les églises des faubourgs de Byzance. Pour délivrer sa capitale de ces hôtes destructeurs, Alexis leur fournit des vaisseaux, et les fit transporter au-delà du Bosphore.

On ne devait rien attendre d'une troupe, mélange confus de toutes les nations, et des débris de plusieurs armées indisciplinées. Un grand nombre de croisés, en quittant leur patrie, n'avaient songé qu'à accomplir leur vœu, et ne soupiraient qu'après le bonheur de voir Jérusalem; mais ces pieuses dispositions s'étaient évanouies dans la route. Quel que soit le motif qui les rassemble, lorsque les hommes ne sont contenus par aucun frein, les plus corrompus sont ceux qui ont le plus d'empire, et les mauvais exemples forment la loi. Aussitôt que les soldats de Pierre eurent passé le détroit, tous ceux qu'ils rencontrèrent dans leur marche furent des ennemis, et les sujets de l'empereur grec eurent plus à souffrir que les Turcs de leurs premiers exploits. Dans leur aveugle-

ment, ils alliaient la superstition et la licence, et, sous les bannières de la croix, commettaient des crimes qui font frémir la nature (1). Bientôt la discorde éclata parmi eux, et leur rendit tous les maux qu'ils avaient faits aux chrétiens.

Ils avaient établi leur camp dans les campagnes fertiles qui bordent le golfe de Nicomédie. Chaque jour des partis se répandaient dans le voisinage et revenaient chargés de dépouilles. Le partage du butin excitait entre eux de fréquentes querelles. Les Français, d'un caractère présomptueux et railleur, s'attribuaient tous les succès de la guerre commencée, et traitaient avec mépris les Italiens et les Allemands. Ceux-ci se séparèrent de l'armée, et, sous la conduite d'un chef appelé Renaud (2), ils

(1) Il y avait dans l'armée de l'ermite Pierre, dit Anne Comnène, dix mille Normands, qui firent d'horribles violences aux environs de Nicée. Ils hachèrent des enfants en pièces, ils en mirent d'autres à la broche, et exercèrent toutes sortes de cruautés contre des personnes plus âgées. (Voyez l'*Alexiade*, liv. X.) Nous n'avons pas besoin de dire ici qu'il faut se défier de l'exagération d'Anne Comnène, toujours prête à accuser les croisés.

(2) Ce Renaud, dont on ne sait autre chose, si ce n'est qu'il était italien, est le seul personnage ainsi appelé qui ait attaché son nom à un événement important de la première croisade.

s'avancèrent vers les montagnes qui avoisinent Nicée. Là, ils se rendirent maîtres d'une forteresse dont ils massacrèrent la garnison, et, quoique leur troupe fût peu nombreuse, et qu'elle manquât de vivres, ils osèrent attendre l'armée ennemie qui vint les assiéger. Ils ne purent résister aux premières attaques des Turcs, et furent presque tous passés au fil de l'épée; leur général et quelques-uns de ses soldats n'obtinrent la vie qu'en embrassant la foi de Mahomet, et en faisant le honteux serment de combattre les chrétiens.

Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint dans le camp des croisés, elle y porta l'agitation et le trouble. Les Français qui, peu de jours auparavant, ne pouvaient supporter les Allemands et les Italiens, pleurèrent leur fin tragique, et voulurent se mettre en marche pour les venger. En vain Gauthier qui les commandait leur représenta que les croisés dont ils déploraient la perte étaient morts victimes de leur imprudence, et qu'il fallait surtout éviter leur exemple; rien ne pouvait contenir l'impatience et l'ardeur aveugle de ses soldats. Ceux-ci croyaient déjà voir les Turcs fuir devant eux, et crai-

---

Le Tasse, qui a pris la plupart de ses personnages dans l'histoire, n'a pu prendre que dans son imagination le personnage et le caractère du Renaud de la *Jérusalem délivrée.*

gnaient de ne pouvoir les atteindre. Des murmures s'élevèrent dans l'armée chrétienne contre un général qu'on accusait de manquer de courage, parce qu'il prévoyait des revers. On passa des murmures à la révolte, et l'ordre du départ et de l'attaque fut arraché par la violence. Gauthier suivit en gémissant une multitude indocile qui marcha en désordre vers Nicée, et que les Turcs devaient bientôt punir du mépris qu'elle montrait pour ses chefs.

Le sultan de Nicée, prévoyant leur imprudence, avait fait cacher une partie de son armée dans une forêt, et les attendait avec le reste de ses troupes dans une plaine au pied des montagnes. Après quelques heures de marche dans un pays qui leur était inconnu, les chrétiens sont attaqués à l'improviste par les Turcs qu'ils croyaient en fuite. Ils se forment à la hâte en bataille et se défendent d'abord vaillamment. Mais l'ennemi avait l'avantage de la position et du nombre; ils furent bientôt enveloppés de toutes parts et mis en déroute. Le carnage fut horrible; Gauthier, qui était digne de commander à de meilleurs soldats, tomba percé de sept flèches. A l'exception de trois mille hommes qui se réfugièrent dans un château voisin de la mer, toute l'armée périt dans un seul combat, et ne fut bientôt plus, dans la plaine de Nicée,

qu'un monceau d'ossements entassés pêle-mêle, déplorable monument qui devait montrer aux autres croisés le chemin de la Terre-Sainte.

Tel fut le sort de cette multitude de pèlerins qui menaçaient l'Asie, et ne purent voir les lieux qu'ils allaient conquérir. Par leurs excès, ils avaient prévenu toute la Grèce contre l'entreprise des croisades, et, par leur manière de combattre, ils avaient appris aux Turcs à mépriser les armes des chrétiens de l'Occident.

Pierre, qui était revenu à Constantinople avant la bataille, et qui depuis long-temps avait perdu son autorité parmi les croisés, déclama contre leur indocilité et leur orgueil, et ne vit plus en eux que des brigands (1) que Dieu avait jugés indignes de contempler et d'adorer le tombeau de son fils. Dès lors tout le monde put voir que l'apôtre passionné de la guerre sainte n'avait rien de ce qu'il fallait pour en être le chef. Le sang-froid, la prudence, la fermeté, pouvaient seules conduire une multitude que tant de passions faisaient agir, et qui n'avait d'abord obéi qu'à l'enthousiasme. Le cénobite

(1) Au lieu de reconnaître sa faute, dit Anne Comnène, il la rejeta sur ceux qui avaient désobéi à ses ordres, et qui avaient voulu se conduire par eux-mêmes, les appelant des voleurs et des brigands, que Dieu avait jugés indignes de voir et d'adorer le tombeau de son fils. (Voyez l'*Alexiade*, liv. X, ch. 8.)

Pierre, après avoir préparé les grands événements de la croisade par son éloquence, perdu dans la foule des pèlerins, ne joua plus qu'un rôle ordinaire, et, dans la suite, fut à peine aperçu au milieu d'une guerre qui était son ouvrage.

L'Europe apprit sans doute avec effroi la fin malheureuse de trois cent mille croisés qu'elle avait vu partir; mais ceux qui devaient les suivre ne furent point découragés, et ils résolurent de profiter des leçons que les désastres de leurs compagnons leur avaient données. L'Occident vit bientôt sur pied des armées plus régulières et plus formidables que celles qui venaient d'être dispersées et détruites sur les bords du Danube et dans les plaines de la Bithinie.

En racontant leur marche et leurs exploits, nous allons retracer de plus nobles tableaux. C'est ici que va se montrer dans tout son éclat l'esprit héroïque de la chevalerie, et que commence l'époque brillante de la guerre sainte.

Les chefs des armées chrétiennes qui allaient quitter l'Occident, étaient déjà célèbres par leur valeur et par leurs exploits. A la tête des grands capitaines qui commandaient dans cette croisade, l'histoire, comme la poésie, doit placer Godefroi de Bouillon (1), duc de la basse Lor-

(1) Godefroi de Bouillon naquit à Baysy, village du Bra-



raine. Il était de l'illustre race des comtes de Boulogne, et descendait, par les femmes, de Charlemagne. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était distingué dans la guerre déclarée entre le Saint-Siége et l'empereur d'Allemagne. Il avait tué sur le champ de bataille Rodolphe de Rhinfeld, duc de Souabe, à qui Grégoire avait envoyé la couronne impériale. Lorsque la guerre s'alluma en Italie pour la cause de l'anti-pape Anaclet, Godefroi entra le premier dans la ville de Rome, assiégée et prise par les troupes de Henri. Il se repentit dans la suite d'avoir embrassé un parti que la victoire même ne put faire triompher, et que la plupart des chrétiens regardaient comme sacrilége. Pour expier des exploits inutiles et condamnés par l'esprit de son siècle, il fit vœu d'aller à Jérusalem, non point comme un simple pèlerin, mais comme un libérateur.

L'histoire contemporaine, qui nous a transmis son portrait, nous apprend qu'il réunissait la bravoure et les vertus d'un héros à la sim-

---

bant wallon, aujourd'hui département de la Dyle, à deux lieues sud-est de Nivelles, et non loin de Fleurus. Aubert le Mire et le baron Leroy, dans la géographie du Brabant, rapportent qu'on voyait encore de leur temps les restes du château où Godefroi avait été élevé.

plicité d'un cénobite (1). Son adresse dans les combats, une force de corps extraordinaire le faisaient admirer au milieu des camps. La prudence et la modération tempéraient sa valeur; sa dévotion était sincère et désintéressée, et jamais dans la guerre sainte il n'exerça son courage et sa vengeance que contre les ennemis du Christ. Fidèle à sa parole, libéral, affable, plein d'humanité, les princes et les chevaliers le regardaient comme leur modèle, les soldats comme leur père; tous les guerriers voulaient combattre sous ses drapeaux. S'il ne fut point le chef de la croisade, comme l'ont prétendu quelques historiens, il obtint du moins l'empire que donne la vertu. Au milieu de leurs divisions et de leurs querelles, les princes et les barons implorèrent souvent la sagesse de Godefroi, et dans les dangers de la guerre, ses conseils étaient comme des ordres absolus.

Au signal du duc de Lorraine, la noblesse de France et des bords du Rhin prodigua ses trésors pour les préparatifs de la croisade. Toutes les choses qui servent à la guerre prirent une

(1) Un historien anonyme des croisades s'exprime ainsi en parlant de Godefroi : *Tantum lenis ut magis in se monachum quam militem figuraret.* Guibert dit encore : *Cujus mira humilitas et monachis jam imitanda modestia.* (Voyez Bongars, pag. 548.)

valeur si excessive, que le prix d'un fonds de terre suffisait à peine pour acheter l'équipement d'un cavalier. Les femmes se dépouillaient de leurs ornements les plus précieux, pour fournir au voyage de leurs fils ou de leurs époux. Ceux même, disent les historiens, qui, en d'autres temps, auraient souffert mille morts plutôt que de renoncer à leurs domaines, les cédaient pour une somme modique, ou les échangeaient contre des armes. L'or et le fer paraissaient être les seules choses désirables.

Alors on vit reparaître les richesses enfouies par la crainte ou par l'avarice. Des lingots d'or, des pièces de monnaie, dit l'abbé Guibert, se voyaient en monceaux dans la tente des principaux croisés, comme les fruits les plus communs dans les chaumières des villageois.

Plusieurs barons n'avaient à vendre ni terres ni châteaux; ils imploraient la charité des fidèles qui ne prenaient point la croix, et croyaient participer aux mérites de la guerre sainte en fournissant à l'entretien des croisés. Quelques-uns ruinèrent leurs vasseaux; d'autres, comme Guillaume (1), vicomte de Melun, pillèrent les bourgs et les villages pour se

(1) L'abbé Guibert parle ainsi de Guillaume, vicomte de Melun : *Cum Jerosolymitanum esset agressurus iter, di-*

mettre en état d'aller combattre les infidèles. Godefroi de Bouillon, conduit par une piété plus éclairée, se contenta d'aliéner ses domaines. On lit dans Robert Gaguin qu'il permit aux habitants de Metz de racheter leur ville, dont il était le suzerain. Il vendit la principauté de Stenai à l'évêque de Verdun, et céda ses droits sur le duché de Bouillon à l'évêque de Liége, pour la somme modique de quatre mille marcs d'argent et une livre d'or; ce qui a fait dire à un historien des croisades (1) que les princes séculiers se ruinaient pour la cause de Jésus-Christ, tandis que les princes de l'église profitaient de la ferveur des chrétiens pour s'enrichir.

Le duc de Bouillon avait rassemblé sous ses drapeaux quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. Il se mit en marche huit mois après le concile de Clermont, accompagné d'un grand nombre de seigneurs allemands et français. Il emmenait avec lui son frère Eustache de Boulogne, son autre frère Baudouin, et son cousin Baudouin du Bourg. Ces deux derniers, qui devaient être un jour, comme

reptis contiguorum sibi pauperum substantiolis, profanum viaticum præparavit. (Lib. IV, c. 7.)

(1) Le P. Maimbourg.

Godefroi de Bouillon, rois de Jérusalem, tenaient alors le rang de simples chevaliers dans l'armée chrétienne. Ils étaient moins animés par une sincère piété que par l'espoir de faire une grande fortune en Asie, et quittaient sans regrets les faibles possessions qu'ils avaient en Europe. On remarquait encore à la suite du duc de Lorraine, Baudouin, comte de Hainaut; Garnier, comte de Grai; Conon de Montaigu, Dudonde Conti, si fameux dans la *Jérusalem délivrée;* les deux frères Henri et Godefroi de Hache, Gérard de Cherisi, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de St.-Paul et son fils Engelran. Ces chefs conduisaient avec eux une foule d'autres chevaliers moins connus, mais non moins redoutables par leur bravoure.

L'armée que commandait le duc de Lorraine, composée de soldats formés à la discipline, éprouvés dans les combats, vint présenter à l'Allemagne un autre spectacle que la troupe de Pierre l'Ermite, et rétablit l'honneur des croisés dans tous les pays qu'elle traversa. Elle trouva des secours et des alliés partout où les premiers champions de la croix n'avaient trouvé que des obstacles et des ennemis. Godefroi déplora le sort de ceux qui l'avaient précédé, sans chercher à venger leur cause. Les Hongrois et

les Bulgares oublièrent à leur tour les brigandages commis par les soldats de Pierre, de Gotschalk et d'Emicon; ils admirèrent la modération de Godefroi, et firent des vœux pour le succès de ses armes.

Tandis que le duc de Lorraine s'avançait vers Constantinople, la France levait d'autres armées pour la guerre sainte. Peu de mois après, le concile de Clermont, les grands du royaume se réunirent pour délibérer sur les affaires de la croisade. Dans cette assemblée, tenue en présence de Philippe Ier., qui venait d'être excommunié, personne ne s'opposa à la guerre prêchée sous les auspices du St.-Siége; personne même ne songea à invoquer la politique pour modérer ou pour diriger les passions qui agitaient l'Europe. Les cabinets des princes étaient entraînés comme la multitude, et l'on peut dire que la fortune de la France se chargea seule de ces grands événements qui devaient d'abord être si malheureux et devaient ensuite concourir à relever la monarchie tombée en ruines sous les faibles successeurs de Charlemagne.

Vers le milieu du dixième siècle, le chef de la troisième dynastie avait consacré l'usurpation des seigneurs; et, pour obtenir le titre de roi, il avait presque abandonné ce qui res-

tait des droits de la couronne. Philippe I[er], petit-fils de Hugues Capet, voyait à peine ses domaines s'étendre au-delà de Paris et d'Orléans; le reste de la France était gouverné par de grands vassaux, dont plusieurs surpassaient le monarque en puissance. La royauté, seul espoir des peuples contre l'oppression des grands et du clergé, était si faible qu'on s'étonne aujourd'hui qu'elle n'ait pas succombé au milieu des entraves et des ennemis qui l'environnaient de toutes parts. Comme le monarque se trouvait en butte aux censures de l'Eglise, il était facile de porter les sujets à la désobéissance, et de légitimer en quelque sorte la révolte, en la colorant d'un prétexte sacré.

La croisade entraînait loin de l'Europe tous ceux qui auraient pu profiter de la circonstance malheureuse où se trouvait le royaume; elle sauvait la patrie d'une guerre civile, et prévenait les sanglantes discordes qui avaient éclaté en Allemagne sous le règne de Henri et le pontificat de Grégoire.

Telles étaient les considérations qui pouvaient se présenter aux hommes les plus éclairés, et qui doivent nous frapper davantage aujourd'hui qu'elles ne frappaient les contemporains de Philippe (1). Il serait difficile de croire

(1) Rien n'est plus commun que d'attribuer à des siècles

qu'aucun des conseillers du roi de France aperçût dans toute leur étendue ces résultats salutaires de la croisade qu'on a reconnus longtemps après, et qui n'ont été véritablement appréciés que dans le siècle où nous vivons. D'un autre côté, on ne pensa pas non plus qu'une guerre à laquelle toutes les passions les plus dangereuses étaient appelées à concourir, pouvait être accompagnée de grands malheurs et de grands désordres. L'ambition, la licence, l'esprit d'exaltation si redoutables pour la patrie, pouvaient entraîner aussi la ruine des armées. Aucun des amis ou des ennemis de Philippe Ier., aucun de ceux qui avaient pris la croix, ou qui restaient dans leurs foyers, ne fit cette réflexion. Tout le monde, comme nous l'avons déjà dit, ceux qui tenaient au parti du St.-Siége et ceux qui tenaient à la royauté se laissaient aller aux événements sans en con-

---

reculés les combinaisons d'une profonde politique. Si on en croyait certaines personnes, nos ancêtres seraient les sages, et c'est nous qui serions les barbares. Je crois devoir rappeler à ce sujet l'opinion de Montesquieu : « Transporter dans les siècles » reculés toutes les idées du siècle où l'on vit, c'est des sources » de l'erreur celle qui est la plus féconde. A ces gens qui veu» lent rendre modernes tous les siècles anciens, je dirai ce que » les prêtres d'Égypte dirent à Solon : *O Athéniens! vous n'êtes » que des enfants.* » (*Esprit des Lois*, liv. XXX, ch. 15.)

naître les causes, sans en prévoir les effets. Les plus sages suivaient aveuglément cette invisible destinée qui ordonne le monde comme il lui plaît, et se sert des passions des hommes comme d'un instrument pour accomplir ses desseins.

Dans un siècle superstitieux, la vue d'un prodige, d'un phénomène extraordinaire avait plus d'influence sur les esprits que les oracles de la sagesse et de la raison. Les historiens nous apprennent que dans le temps (1) où les barons étaient assemblés, la lune, au milieu d'une éclipse, se montra couleur de sang. Lorsque le jour parut, son disque fut tout à coup environné d'un éclat inconnu. Quelques semaines après, dit l'abbé Guibert, on vit l'horizon tout en feu du côté de l'aquilon, et les peuples

(1) *Eo tempore cum inter regni primates super hac expeditione res fieret, et colloquium ab eis, cum Hugone Magno, sub Philippi regis præsentiâ, Parisiis haberetur, mense februario, tertio idus ejusdem, luna, eclipsim patiens, ante noctis medium, sanguineo paulatim cœpit colore velari, donec in cruentissimum tota horribiliter est conversa ruborem; at ubi aurora crepusculo naturæ rediit, circa ipsum lunarem circulum insolitus splendor emicuit.*

Quâdam autem æstivi diei vespertinâ irruente horâ, tanta aquilonis plagæ efflagratio apparuit, ut plurimi è domibus suis sese proriperent, quærentes quinam hostes provincias suas adeo gravi ambustione vastarent. (GUIBERT. *Abb.*, lib. I, c. 17.)

saisis d'effroi sortirent des maisons et des villes, croyant que l'ennemi s'avançait le fer et la flamme à la main. Ces phénomènes et plusieurs autres furent regardés comme des signes de la volonté du ciel et des présages de la guerre terrible qu'on allait faire en son nom. Ils redoublèrent partout l'enthousiasme pour la croisade. Ceux qui étaient restés indifférents jusqu'alors partagèrent le délire général. Tous les Français appelés au métier des armes, et qui n'avaient point encore fait le serment de combattre les infidèles, s'empressèrent de prendre la croix.

Ceux du Vermandois marchèrent avec les sujets de Philippe, sous les drapeaux de leur comte Hugues, jeune prince dont la cour avait admiré les qualités brillantes. Fier d'être le frère d'un roi de France et le premier des chevaliers français, il se faisait remarquer par sa bravoure et par l'ostentation de ses manières. Il montrait un courage indomptable sur le champ de bataille, mais il se laissait trop aisément vaincre par la flatterie, et manquait de persévérance dans les revers. Quoique la fortune l'eût assez mal partagé, aucun des héros de la croisade ne montra d'intentions plus nobles et plus désintéressées. S'il n'avait pas mérité par ses exploits le surnom de *Grand*, que

l'histoire lui a donné, il aurait pu l'obtenir, pour n'avoir écouté que son zèle et n'avoir cherché que la gloire dans une guerre qui offrait des royaumes à l'ambition des princes et des simples chevaliers.

Robert, surnommé *Courte-heuse*, duc de Normandie, qui conduisait ses vassaux à la guerre sainte, était le fils aîné de Guillaume-le-Conquérant. Il unissait à de nobles qualités les défauts les plus répréhensibles dans un prince. Il ne put dans sa jeunesse supporter l'autorité paternelle ; mais plus entraîné par l'amour de l'indépendance que par une véritable ambition, après avoir fait la guerre à son père pour régner en Normandie, il négligea l'occasion de monter sur le trône d'Angleterre à la mort de Guillaume. Sa légèreté, son inconstance, sa faiblesse le faisaient mépriser de ses sujets et de ses ennemis. Ses profusions ruinaient ses peuples, et le réduisirent lui-même, si on en croit le moine Oderic Vital, à un état voisin de la pauvreté. L'historien que je viens de citer rapporte un trait qu'on aura peine à croire, et qui peint à la fois le duc Robert et son siècle : « Il restait quelquefois au lit, faute de vêtement, et souvent il perdait la messe, parce que sa nudité l'empêchait d'y assister. » Ce ne fut point l'ambition de conquérir des royaumes en Asie,

mais son humeur inconstante et chevaleresque qui lui fit prendre la croix et les armes. Les Normands, peuple remuant et belliqueux, et qui s'étaient fait remarquer entre toutes les nations de l'Europe, par la dévotion des pèlerinages, accoururent en foule sous ses drapeaux. Comme le duc Robert n'avait pas de quoi fournir aux dépenses d'une armée, il engagea la Normandie entre les mains de son frère Guillaume-le-Roux. Guillaume, que son siècle accusa d'impiété, et qui se moquait de la chevalerie errante des croisés, saisit avec joie l'occasion de gouverner une province qu'il espérait un jour réunir à son royaume. Il leva des impôts sur le clergé qu'il n'aimait point, et fit fondre l'argenterie des églises pour payer la somme de dix mille marcs d'argent à Robert, qui partit pour la Terre-Sainte, suivi de presque toute la noblesse de son duché.

Un autre Robert, comte de Flandre, se mit à la tête des Frisons et des Flamands. Il était fils de Robert, surnommé le *Frison*, qui avait usurpé la principauté de Flandre sur ses propres neveux; et qui, pour expier ses victoires, avait fait, quelque temps avant la croisade, un pèlerinage à Jérusalem. Le jeune Robert trouva aisément des soldats pour son entreprise dans un pays où tout le monde avait pris les armes

pendant les guerres civiles, où le peuple était animé par les récits d'un grand nombre de pèlerins revenus de la Terre-Sainte. Il acheva de ruiner les trésors de son père, pour une expédition qui devait lui donner la réputation d'un intrépide chevalier, et le faire surnommer la *Lance* et *l'Épée des chrétiens*. Cinq cents cavaliers envoyés par Robert le Frison à l'empereur Alexis l'avaient déjà précédé à Constantinople.

Étienne, comte de Blois et de Chartres, avait aussi pris la croix. Il passait pour le plus riche seigneur de son temps. On comparait le nombre de ses châteaux à celui des jours de l'année. Ce qui pouvait être regardé comme un phénomène dans le onzième siècle, ce prince aimait et cultivait les lettres. Il fut l'ame des conseils par son éloquence et ses lumières; mais il ne put supporter long-temps les fatigues de la guerre, et se montra quelquefois timide sur le champ de bataille.

Ces quatre chefs étaient accompagnés d'une foule de chevaliers et de seigneurs, parmi lesquels l'histoire nomme Robert de Paris, Évrard de Puisaie, Achard de Montmerle, Isouard de Muson, Étienne, comte d'Albermale, Gauthier de St.-Valery, Roger de Barneville, Fergant et Conan, deux illustres Bretons, Gui

de Trusselle, Miles de Braïes, Raoul de Baugency, Rotrou, fils du comte de Perche; Odon, évêque de Bayeux, oncle du duc de Normandie; Raoul de Gader, Yve et Albéric, fils de Hugues de Grandmenil. La plupart des comtes et des barons emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, et tous leurs équipages de guerre. Ils traversèrent les Alpes, et dirigèrent leur marche vers les côtes d'Italie, avec le dessein de s'embarquer pour la Grèce. Ils trouvèrent dans le voisinage de Lucques le pape Urbain, qui leur donna sa bénédiction, loua leur zèle, et fit des prières pour le succès de leur entreprise. Le comte de Vermandois, après avoir reçu l'étendard de l'Église des mains du souverain pontife, se rendit à Rome avec les autres princes pour visiter les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul. La capitale du monde chrétien était alors le théâtre d'une guerre civile. Les soldats d'Urbain et ceux de l'anti-pape Guibert se disputaient, les armes à la main, l'église de St.-Pierre, et tour à tour enlevaient les offrandes des fidèles. Quoi qu'en aient dit quelques historiens modernes, les croisés ne prirent aucun parti au milieu des troubles qui divisaient la ville de Rome; et, ce qui doit étonner, Urbain n'appela à la défense de sa propre cause aucun des guerriers aux-

quels il venait lui-même de faire prendre les armes. Au reste, le spectacle que présentait la ville de St.-Pierre dut être un grand sujet de scandale pour la plupart des croisés français. Quelques-uns, satisfaits d'avoir salué le tombeau des apôtres, et revenus peut-être de leur saint enthousiasme à la vue des violences qui profanaient le sanctuaire, abandonnèrent les drapeaux de la croisade, et revinrent dans leur patrie. Les autres poursuivirent leur marche vers la Pouille; mais lorsqu'ils arrivèrent à Bari, l'hiver commençait à rendre la navigation dangereuse: ils furent forcés d'attendre pendant plusieurs mois le moment favorable pour s'embarquer.

Cependant le passage des croisés français avait éveillé le zèle des peuples d'Italie. Bohémond, prince de Tarente, résolut le premier de s'associer à leur fortune et de partager la gloire de la sainte expédition. Il était de la famille de ces chevaliers normands qui avaient fondé le royaume de Naples et de Sicile. Cinquante ans avant la croisade, son père Robert Guiscard (le rusé) avait quitté le château d'Hauteville en Normandie avec trente fantassins et cinq cavaliers. Secondé par quelques-uns de ses parents et de ses compatriotes, qui l'avaient précédé en Italie, il combattit avec

avantage les Grecs, les Lombards et les Sarrazins, qui se disputaient la Pouille et la Calabre. Il devint bientôt assez puissant pour être tour à tour l'ennemi et le protecteur des papes. Il battit les armées des empereurs d'Orient et d'Occident, et, lorsqu'il mourut, il s'occupait de la conquête de la Grèce.

Bohémond n'avait ni moins de courage, ni moins de génie que son père Robert Guiscard. Les auteurs contemporains, qui ne manquent jamais de parler des qualités physiques des héros, nous apprennent que sa taille était si avantageuse, qu'il surpassait les plus grands de son armée; ses yeux étaient bleus, et paraissaient pleins de colère et de fierté. Sa présence, dit Anne Comnène, frappait autant les regards que sa réputation étonnait l'esprit. Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'il avait étudié l'éloquence; lorsqu'il se montrait sous les armes, on eût pu croire qu'il n'avait jamais fait que manier la lance et l'épée. Élevé à l'école des héros normands, il cachait les combinaisons de la politique sous les dehors de la violence; et, quoiqu'il fût d'un caractère fier et hautain, il savait dissimuler une injure, quand la vengeance ne lui était pas profitable. Tout ce qui pouvait le conduire à ses desseins lui paraissait juste. Il avait appris de son père à regarder comme ses

ennemis tous ceux dont il enviait les états ou les richesses : il n'était retenu, ni par la crainte de Dieu, ni par l'opinion des hommes ; ni par ses propres serments. Il avait suivi Robert dans la guerre contre l'empereur Alexis, et s'était distingué dans les combats de Durazzo et de Larisse ; mais, déshérité par un testament, il ne lui restait plus, à la mort de son père, que le souvenir de ses exploits et l'exemple de sa famille. Il avait déclaré la guerre à son frère Roger, et venait de se faire céder la principauté de Tarente, lorsqu'on parla en Europe de l'expédition d'Orient. La délivrance du tombeau de Jésus-Christ n'était point ce qui enflammait son zèle, ni ce qui le décida à prendre la croix. Comme il avait voué une haine éternelle aux empereurs Grecs, il souriait à l'idée de traverser leur empire à la tête d'une armée ; et, plein de confiance dans sa fortune, il espérait se faire un royaume avant d'arriver à Jérusalem.

La petite principauté de Tarente ne pouvait lui fournir une armée ; mais au nom de la religion, un chef avait alors le pouvoir de lever des troupes dans tous les états. L'enthousiasme pour la croisade vint bientôt seconder ses projets, et fit ranger un grand nombre de guerriers sous ses drapeaux.

Il avait accompagné son frère et son oncle Roger au siége d'Amalfi, ville florissante qui refusait avec mépris la protection des nouveaux maîtres de la Pouille et de la Sicile. Bohémond, qui savait parler à propos le langage de l'enthousiasme, et couvrir son ambition des couleurs du fanatisme religieux, prêcha lui-même la croisade dans l'armée des assiégeants. Il parcourut les rangs, en nommant les princes et les grands capitaines qui avaient pris la croix. Il parlait aux guerriers les plus pieux de la religion à défendre; il faisait valoir devant les autres la gloire et la fortune qui allaient couronner leurs exploits. L'armée fut entraînée par ses discours; tout le camp retentit bientôt des mots: *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Bohémond s'applaudit en secret du succès de son éloquence, et déchire sa cotte d'armes pour en faire des croix qu'il distribue aux officiers et aux soldats. Il ne manquait plus qu'un chef pour la sainte expédition; les nouveaux croisés viennent solliciter le prince de Tarente de se mettre à leur tête. Bohémond paraît d'abord hésiter; il refuse ce qu'il désire avec ardeur; les soldats assemblés autour de lui redoublent leurs sollicitations. Enfin, il a l'air d'obéir et de se rendre à leur impatience. Alors l'empressement, l'enthousiasme devient plus vif et plus général,

Dans un moment, toute l'armée a juré de le suivre dans la Palestine. Roger est obligé de lever le siége d'Amalfi, et l'heureux Bohémond ne s'occupe plus que des préparatifs de son voyage.

Il s'embarqua, peu de temps après, pour les côtes de la Grèce, avec dix mille chevaux et vingt mille fantassins. Tout ce que la Calabre, la Pouille et la Sicile avaient d'illustres chevaliers suivit le prince de Tarente. Avec lui marchaient Richard, prince de Salerne, et Ranulfe son frère; Herman de Cani, Robert de Hanse, Robert de Sourdeval, Robert fils de Tristan, Boile de Chartres, Hamfroi de Montaigu. Tous ces guerriers étaient déjà célèbres par leurs exploits; mais aucun d'eux ne méritait plus de fixer les regards de la postérité que le brave Tancrède (1). Quoiqu'il appartînt à une famille où l'ambition était héréditaire, il n'eut d'autre passion que celle de combattre les infidèles. La piété, la gloire, et peut-être son amitié pour Bohémond, pouvaient seules le conduire en Asie. Ses contemporains admiraient son orgueil romanesque et sa fierté pleine de rudesse. Il ne céda

(1) Raoul de Caen a écrit, moitié en prose, moitié en vers, les *Gestes de Tancrède*. (Voyez *Thesaurus Novus Anecdotarum* de D. Martenne, tom. Ier., ou le recueil de Muratori, tom. III.)

jamais qu'à l'empire de la vertu, et quelquefois à celui de la beauté. Étranger à toutes les considérations et à tous les intérêts de la politique, il ne connut point d'autre loi que la religion et l'honneur, et fut toujours prêt à mourir pour leur cause. Les annales de la chevalerie n'offrent point de modèle plus accompli; la poésie et l'histoire se sont réunies pour le célébrer, et lui ont donné les mêmes éloges.

Les croisés des provinces méridionales de la France s'étaient mis en marche sous les ordres d'Adhémar de Monteil, et de Raymond, comte de St.-Gilles et de Toulouse. L'évêque Adhémar était comme le chef spirituel de la croisade; son titre de légat apostolique et ses qualités personnelles lui méritèrent dans la guerre sainte la confiance et le respect des pèlerins. Ses exhortations et ses conseils contribuèrent beaucoup à maintenir l'ordre et la discipline. Il consolait les croisés dans leurs revers, les fortifiait dans les dangers; revêtu à la fois des marques d'un pontife et de l'armure des chevaliers, il offrait sous la tente le modèle des vertus chrétiennes, et dans les combats il donna souvent l'exemple de la bravoure.

Raymond, qui marchait avec Adhémar, avait eu la gloire de combattre en Espagne à côté du Cid, et de vaincre plusieurs fois les Maures

sous Alphonse-le-Grand, qui lui avait donné sa fille Elvire en mariage. Ses vastes possessions sur les bords du Rhône et de la Dordogne, et surtout ses exploits contre les Sarrazins, le faisaient remarquer parmi les principaux chefs de la croisade. L'âge n'avait point éteint dans le comte de Toulouse l'ardeur et les passions de la jeunesse; bouillant et impétueux, d'un caractère altier et inflexible, il mettait moins son ambition à conquérir des royaumes qu'à faire plier toutes les volontés sous la sienne. Les Grecs et les Sarrazins ont loué sa valeur. Ses sujets et ses compagnons d'armes le haïssaient pour son opiniâtreté et sa violence. Malheureux prince, il fit d'éternels adieux à sa patrie qui devait être un jour le théâtre d'une croisade prêchée contre sa propre famille!

Toute la noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne accompagnait Raymond et Adhémar. Les historiens contemporains nomment parmi les chevaliers et les seigneurs qui avaient pris la croix, Héracle, comte de Polignac; Pons de Balazan, Guillaume de Sabran, Éléasar de Montrédon, Pierre Bernard de Montagnac, Éléasar de Castrie, Raymond de Lille, Pierre Raymond de Hautpoul, Gouffier de Lastours, Guillaume V, seigneur de

Montpellier; Roger, comte de Foix; Raymond Pelet, seigneur d'Alais; Isard, comte de Die; Raimbaud, comte d'Orange; Guillaume, comte de Forez; Guillaume, comte de Clermont; Gérard, fils de Guillabert, comte de Roussillon; Gaston, vicomte de Bearn; Guillaume Amanjeu d'Albret; Raymond, vicomte de Turenne; Raymond, vicomte de Castillon; Guillaume d'Urgel, comte de Fortcalquier. A l'exemple d'Adhémar, les évêques d'Apt, de Lodève, d'Orange, l'archevêque de Tolède, avaient pris la croix, et conduisaient une partie de leurs vassaux à la guerre sainte.

Raymond, comte de Toulouse, suivi de son fils et de sa femme Elvire, se mit à la tête d'une armée de cent mille croisés, s'avança jusqu'à Lyon, où il passa le Rhône, traversa les Alpes, la Lombardie, le Frioul, et dirigea sa marche vers le territoire de l'empire grec, à travers les montagnes et les peuples sauvages de la Dalmatie (1).

Alexis, qui avait appelé les Latins à sa défense, fut effrayé du nombre de ses libérateurs. Les chefs de la croisade n'étaient que des

(1) Il faut lire dans l'histoire de Raymond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, la relation de cette marche des croisés méridionaux, à travers des pays alors inconnus.

princes du second ordre, mais ils entraînaient avec eux toutes les forces de l'Occident. Anne Comnène compare la multitude des croisés aux sables de la mer, aux étoiles du firmament, et leurs bandes innombrables à des torrents qui se réunissent pour former un grand fleuve (1). Alexis avait appris à redouter Bohémond dans les plaines de Durazzo et de Larisse. Quoiqu'il connût moins le courage et l'habileté des autres princes latins, il se repentait de leur avoir révélé le secret de sa faiblesse, en implorant leur secours. Ses alarmes, augmentées encore par les prédictions des astrologues et par les opinions répandues parmi le peuple, devenaient plus vives à mesure que les croisés s'avançaient vers sa capitale (2).

Assis sur un trône dont il avait précipité son maître et son bienfaiteur, il ne pouvait

(1) Un historien arménien dit des préparatifs de cette croisade : « Les portes des Latins furent ouvertes, et les Occiden» taux virent sortir de leur pays de formidables armées et des » soldats aussi nombreux que les sauterelles et les sables de la » mer. »

(2) Rien n'est plus diffus dans les historiens que la marche des différents princes croisés; chaque corps de l'armée chrétienne a son histoire particulière, ce qui nuit beaucoup à la clarté. On a bien de la peine à suivre tant de récits différents.

croire à la vertu, et savait mieux qu'un autre ce que peut conseiller l'ambition. Il avait déployé quelque courage pour obtenir la pourpre, et ne gouvernait que par la dissimulation, politique ordinaire des Grecs et des états faibles. Sa fille Anne Comnène en a fait un prince accompli; les Latins l'ont représenté comme un prince perfide et cruel. L'histoire impartiale, qui rejette l'exagération des éloges et de la satyre, ne voit dans Alexis qu'un monarque faible, d'un esprit superstitieux, plus entraîné par l'amour d'une vaine représentation que par l'amour de la gloire. Il aurait pu se mettre à la tête de la croisade et reconquérir l'Asie mineure, en marchant avec les Latins à Jérusalem. Cette grande entreprise alarma sa faiblesse. Sa timide prudence crut qu'il suffisait de tromper les croisés pour n'en avoir rien à craindre, et d'en recevoir un vain hommage pour profiter de leurs victoires. Tout lui parut bon et juste pour sortir d'une position dont sa politique augmentait les dangers, et que l'incertitude de ses projets rendait chaque jours plus embarrassante. Plus il s'efforcait d'inspirer la confiance, plus il faisait soupçonner sa bonne foi. En cherchant à inspirer la crainte, il découvrait toutes les alarmes qu'il avait lui-même. Sitôt qu'il fut averti de la marche des princes

croisés, il leur envoya des ambassadeurs chargés de les complimenter et de pénétrer leur dessein. En même temps, il fit partout distribuer des troupes pour les harceler sur leur passage.

Le comte de Vermandois, jeté par la tempête sur les côtes de l'Épire, reçut les plus grands honneurs du gouverneur de Durazzo, et fut mené prisonnier à Constantinople, par les ordres d'Alexis. L'empereur grec espérait que le frère du roi de France deviendrait entre ses mains un otage qui pourrait le mettre à l'abri des entreprises des Latins; mais il ne fit qu'éveiller la défiance, et provoquer la haine des chefs de la croisade. Godefroi de Bouillon était arrivé à Philippopoli, lorsqu'il apprit la captivité du comte de Vermandois; il envoya demander à l'empereur la réparation de cet outrage; et comme les députés rapportèrent une réponse peu favorable, il ne put retenir son indignation et la fureur de son armée. Les terres qu'ils traversaient furent traitées comme un pays ennemi, et, pendant huit jours, les fertiles campagnes de la Thrace devinrent le théâtre de la guerre. La foule des Grecs qui fuyaient vers la capitale, apprit bientôt à l'empereur la terrible vengeance des Latins. Alexis, effrayé de sa politique, implora la clémence de son prisonnier, et promit de lui rendre la liberté lorsque

les Français seraient arrivés aux portes de Constantinople. Cette promesse apaisa Godefroi qui fit cesser la guerre, et se remit en marche, traitant partout les Grecs comme des amis et des alliés.

Pendant ce temps Alexis faisait tous ses efforts pour obtenir du comte de Vermandois le serment d'obéissance et de fidélité; il espérait encore que sa soumission entraînerait celle des autres princes croisés, et qu'il aurait moins à redouter leur ambition, s'il pouvait les compter au nombre de ses vassaux. Le frère du roi de France, qui, en arrivant sur le territoire de l'Empire, avait écrit des lettres pleines de hauteur et d'ostentation, ne put résister aux caresses et aux présents de l'empereur, et fit tous les serments qu'on exigeait de lui. A l'arrivée de Godefroi, il parut dans le camp des croisés, qui se réjouirent de sa délivrance, mais qui ne purent lui pardonner de s'être soumis à un monarque étranger. Des cris d'indignation s'élevèrent contre lui, lorsqu'il voulut presser Godefroi de suivre son exemple. Plus il avait montré de douceur et de soumission dans sa captivité, plus ses compagnons, qui avaient tiré l'épée pour venger ses outrages, montrèrent d'opposition et de résistance aux volontés de l'empereur.

Alexis leur refusa des vivres, et crut pouvoir les réduire par la famine; mais les Latins étaient accoutumés à tout obtenir par la violence et la victoire. Au signal de leur chef, ils se répandirent dans les campagnes, pillèrent les villages et les palais voisins de la capitale, et l'abondance revint dans leur camp avec la guerre. Ce désordre dura plusieurs jours; mais comme on approchait des fêtes de Noël, l'époque de la naissance de Jésus-Christ inspira des sentiments généreux aux soldats chrétiens et au pieux Godefroi. On profita de ces heureuses dispositions pour faire la paix. L'empereur accorda des vivres, et les croisés déposèrent leurs armes.

Cependant l'harmonie ne pouvait subsister long-temps entre les Grecs et les Latins. Les Francs se vantaient avec hauteur d'être venus au secours de l'empire. Dans toutes les circonstances ils parlaient et agissaient en maîtres. Les Grecs méprisaient le courage barbare des Latins, mettaient toute leur gloire dans la politesse de leurs manières, et croyaient faire outrage à la langue de la Grèce en prononçant les noms des héros de l'Occident. La rupture qui s'était déclarée depuis très long-temps entre le clergé de Rome et celui de Constantinople ajoutait encore à l'antipathie qu'avait fait

naître la différence des mœurs et des usages. De part et d'autre on se lançait des anathêmes, et les théologiens de la Grèce et de l'Italie se détestaient plus entre eux qu'ils ne détestaient les Sarrazins. Les Grecs, qui ne s'occupaient que de vaines subtilités, n'avaient jamais voulu mettre au nombre des martyrs ceux qui mouraient en combattant les infidèles. Ils abhorraient l'humeur martiale du clergé latin, se vantaient d'avoir dans leur capitale toutes les reliques de l'Orient, et ne pouvaient comprendre ce qu'on allait chercher à Jérusalem. De leur côté les Francs ne pardonnaient point aux sujets d'Alexis de ne pas partager leur enthousiasme pour la croisade, et leur reprochaient une coupable indifférence pour la cause de Dieu. Tous ces motifs de haine et de discorde provoquèrent souvent des scènes violentes, où les Grecs montrèrent plus de perfidie que de courage, et les Latins plus de valeur que de modération.

Au milieu de ces divisions, Alexis cherchait toujours à obtenir de Godefroi le serment de fidélité et d'obéissance. Tantôt il employait des protestations d'amitié ; tantôt il menaçait de déployer des forces qu'il n'avait point. Godefroi bravait ses menaces, et ne pouvait croire à ses promesses. Les troupes impériales et

celles des Latins furent deux fois appelées à prendre les armes, et Constantinople, mal défendue par ses soldats, craignit de voir flotter sur ses murs les étendards des croisés.

Le bruit de ces sanglants démêlés porta la joie dans l'ame de Bohémond, qui venait d'arriver à Durazzo. Il crut que le moment était venu d'attaquer l'empire grec et de partager ses dépouilles ; il envoya des députés à Godefroi pour l'inviter à s'emparer de Byzance, promettant de se joindre à lui avec toutes ses forces pour cette grande entreprise; mais Godefroi n'oublia point qu'il avait pris les armes pour la défense du saint Sépulcre; il rejeta les propositions de Bohémond en lui rappelant le serment qu'il avait fait de combattre les infidèles.

Cette ambassade de Bohémond, dont l'objet ne pouvait être ignoré, redoubla les alarmes d'Alexis, et ne lui permit plus de négliger aucun moyen de fléchir Godefroi de Bouillon. Il envoya son propre fils comme otage à l'armée des croisés. Dès-lors toutes les défiances furent dissipées. Les princes de l'Occident jurèrent de respecter les lois de l'hospitalité, et se rendirent au palais d'Alexis. Ils trouvèrent l'empereur environné d'un pompeux cortége, et tout occupé de cacher sa faiblesse sous les dehors d'une vaine magnificence. Le chef des croisés, les

princes et les chevaliers qui l'accompagnaient, dans un appareil où brillait le luxe martial de l'Occident, s'inclinèrent devant le trône de l'empereur, et saluèrent à genoux une majesté muette et immobile. Après cette cérémonie, où les Grecs et les Latins durent être les uns pour les autres un étrange spectacle, Alexis adopta Godefroi pour son fils, et mit l'empire sous la protection de ses armes. Les croisés s'engagèrent à remettre entre les mains de l'empereur les villes qui avaient appartenu à l'empire, et à lui rendre hommage pour les autres conquêtes qu'ils pourraient faire. Alexis, de son côté, promit de les aider par terre et par mer, de leur fournir des vivres, et de partager les périls et la gloire de leur expédition.

Alexis Comnène regarda cet hommage des princes latins comme une victoire. Les chefs des croisés retournèrent sous leurs tentes, où sa reconnaissance les combla de présents. Tandis que Godefroi faisait publier à son de trompe dans son armée l'ordre de garder le plus profond respect pour l'empereur et pour les lois de Constantinople, Alexis ordonnait à tous ses sujets d'apporter des vivres aux Francs, et de respecter les lois de l'hospitalité. L'alliance qu'on venait de faire semblait avoir été jurée de bonne foi de part et d'autre; mais Alexis

ne pouvait détruire les préventions des Grecs contre les Latins, et Godefroi contenir la multitude turbulente de ses soldats. D'ailleurs l'empereur de Byzance, quoiqu'il fût rassuré sur les intentions du duc de Lorraine, redoutait encore l'arrivée de Bohémond et la réunion de plusieurs grandes armées dans le voisinage de sa capitale. Il engagea Godefroi à passer avec ses troupes sur la rive asiatique du Bosphore, et ne s'occupa plus que des moyens que lui suggérait sa politique pour abaisser la fierté ou même pour diminuer les forces des autres princes latins qui marchaient vers Constantinople.

Le prince de Tarente s'avançait à travers la Macédoine, tour à tour écoutant les harangues des députés d'Alexis et combattant les troupes qui s'opposaient à son passage. Plusieurs provinces et plusieurs villes avaient été ravagées par les croisés italiens et normands, lorsque leur chef reçut de l'empereur une invitation de devancer son armée et de se rendre à Constantinople. Alexis faisait à Bohémond des protestations d'amitié auxquelles celui-ci ne pouvait croire, mais dont il espérait tirer quelque avantage. Il protesta à son tour de son attachement, et se rendit auprès d'Alexis. L'empereur le reçut avec une magnificence proportionnée à la crainte qu'il

avait de son arrivée. Ces deux princes étaient également habiles dans l'art de séduire et de tromper. Plus ils croyaient avoir à se plaindre l'un de l'autre, plus ils se témoignèrent d'amitié. Ils se complimentèrent publiquement sur leurs victoires, et cachèrent leurs soupçons et peut-être leur mépris sous les dehors d'une admiration réciproque. Peu scrupuleux l'un et l'autre sur la foi des serments, Alexis promit de vastes domaines à Bohémond, et le héros normand jura sans peine d'être le plus fidèle des vassaux de l'empereur.

Robert, comte de Flandre, le duc de Normandie, Étienne, comte de Chartres et de Blois, à mesure qu'ils arrivaient à Constantinople, rendirent à leur tour hommage à l'empereur grec, et reçurent, comme les autres, le prix de leur soumission. Le comte de Toulouse, qui arriva le dernier, répondit d'abord aux envoyés d'Alexis qu'il n'était point venu en Orient pour chercher un maître. L'empereur, pour faire plier l'orgueil de Raymond et de ses Provençaux (1), fut obligé de s'abaisser lui-même devant eux. Il flatta tour à tour leur

(1) Les croisés qui suivaient Raymond sont désignés par les historiens sous le nom de *Provençaux*. Cela provient de l'ancienne dénomination de *Provincia Romana*, ou *Provincia Narbonensis*, qui comprenait le Languedoc, le Dauphiné et la Provence.

vanité et leur avarice, et s'occupa plus de leur montrer ses trésors que ses armées. Dans les états en décadence, il est assez ordinaire de prendre la richesse pour la puissance, et le prince croit toujours régner sur les cœurs tant qu'il lui reste de quoi les corrompre. Le cérémonial était d'ailleurs à la cour de Constantinople la chose la plus sérieuse et la plus importante; mais, quel que soit le prix qu'on peut mettre à de vaines formules, on s'étonne de voir des guerriers si fiers, qui allaient conquérir des empires, à genoux devant un prince qui tremblait de perdre le sien. Ils lui firent payer bien cher une soumission incertaine et passagère, et souvent le mépris perçait à travers les marques apparentes de leur respect.

Dans une cérémonie, où Alexis recevait l'hommage de plusieurs princes français, un comte Robert de Paris alla s'asseoir à côté de l'empereur. Baudouin de Haynaut le tira alors par le bras, et lui dit: « Vous devez savoir que » lorsqu'on est dans un pays, on doit en respec- » ter les usages. — Vraiment, répondit Robert! » voilà un plaisant rustre, qui est assis pen- » dant que tant d'illustres capitaines sont de- » bout! » Alexis voulut se faire expliquer ces paroles; et lorsque les comtes furent partis, il retint Robert et lui demanda quelle était sa

naissance et sa patrie. « Je suis Français, lui » dit Robert, de la noblesse la plus illustre. Je ne » sais qu'une chose, c'est que dans mon pays on » voit, près d'une église, une place où se rendent » tous ceux qui brûlent de signaler leur valeur. » J'y ai été souvent sans que personne ait osé » se présenter devant moi. » L'empereur se garda bien d'accepter cette espèce de défi, et s'efforça de cacher sa surprise et son dépit, en donnant d'utiles conseils au guerrier téméraire. « Si vous attendiez alors, lui dit-il, des ennemis » sans en trouver, vous allez avoir maintenant » de quoi vous satisfaire. Mais ne vous mettez » jamais à la tête ni à la queue de l'armée; de» meurez au centre. J'ai appris comment il fallait » se battre contre les Turcs; c'est la meilleure » place que vous puissiez choisir. »

Cependant la politique de l'empereur ne resta pas sans effet. La fierté d'un grand nombre de comtes et de barons ne résista point à ses caresses et à ses présents. Il nous reste une lettre qu'Étienne de Blois adressait à Adèle sa femme, et dans laquelle il se félicite de l'accueil qu'il a reçu à la cour de Byzance. Après avoir rappelé tous les honneurs dont il a été comblé, il s'écrie en parlant d'Alexis: « En vé» rité, il n'y a pas aujourd'hui un tel homme » sous le ciel. » Bohémond ne dut pas être moins

touché des libéralités de l'empereur. A la vue d'une salle remplie de richesses : « Il y a là, dit-» il, de quoi conquérir des royaumes. » Alexis fit aussitôt transporter ces trésors chez l'ambitieux Bohémond, qui les refusa d'abord par une espèce de pudeur, et finit par les accepter avec joie. Il alla jusqu'à demander le titre de grand domestique ou de général de l'empire d'Orient. Alexis, qui avait eu cette dignité et qui savait qu'elle était le chemin du trône, eut le courage de la refuser, et se contenta de la promettre aux services futurs du prince de Tarente.

Ainsi, les promesses de l'empereur retenaient un moment sous ses lois les princes latins. Par ses faveurs, par ses louanges, adroitement distribuées, il avait fait naître la jalousie parmi les chefs des croisés. Raymond de St.-Gilles s'était déclaré contre Bohémond, dont il révélait les projets à Alexis ; et tandis que ce prince s'abaissait de la sorte devant un monarque étranger, les courtisans de Byzance répétaient avec emphase, qu'il s'élevait au-dessus de tous les autres chefs de la croisade, comme le soleil s'élève au-dessus des [illegible]les.

Les Francs, si redoutables sur le champ de bataille, n'avaient point de force contre l'a-

dresse et la ruse d'Alexis, et ne pouvaient conserver leur avantage au milieu des intrigues d'une cour dissolue. Le séjour de Byzance pouvait d'ailleurs devenir dangereux pour les croisés, et le spectacle du luxe de l'Orient, qu'ils voyaient pour la première fois, était fait pour les corrompre. Les chevaliers chrétiens, au rapport des historiens du temps, ne se lassaient point d'admirer les palais, les beaux édifices, les richesses, et peut-être aussi les belles femmes grecques, dont Alexis avait parlé dans ses lettres adressées aux princes de l'Occident. Tancrède seul, inflexible à toutes les sollicitations, ne voulut point exposer sa vertu au milieu des séductions de Byzance. Il déplora la faiblesse de ses compagnons, et, suivi d'un petit nombre de chevaliers, il se hâta de quitter Constantinople, sans avoir prêté serment de fidélité à l'empereur.

Le départ et la résistance de Tancrède troublèrent la joie que donnait à Alexis le succès de sa politique. Il s'applaudissait d'avoir amolli par ses largesses les principaux chefs de la croisade; mais il ne comptait point assez sur ses moyens de corruption, pour n'avoir plus d'alarmes. Chaque jour il arrivait de nouveaux croisés qu'il fallait séduire et combler de présents; les richesses même qu'il leur montrait

pouvaient à la fin éveiller leur ambition, et leur inspirer de funestes desseins. Il ne fut rassuré sur leurs entreprises, que lorsque toutes les armées de l'Occident se trouvèrent au-delà du Bosphore. Là, sans pouvoir insulter à la capitale de l'empire, elles ne s'occupèrent plus que des préparatifs de la guerre contre les Sarrazins.

Comme les croisés s'avançaient dans les plaines de la Bithynie, ils virent accourir sous leurs tentes plusieurs soldats de l'armée de Pierre, qui, échappés au fer des Sarrazins, avaient vécu cachés dans les montagnes et les forêts. Ils étaient couverts des lambeaux de la misère, et racontaient en gémissant les désastres de la première armée des chrétiens. A l'Orient, ils montraient la forteresse où les compagnons de Renaud, pressés par la faim et par la soif, s'étaient rendus aux Turcs qui les avaient massacrés. Près de là, ils faisaient voir les montagnes au pied desquelles l'armée de Gauthier avait péri tout entière avec son chef. Partout les croisés foulaient les débris de leurs frères; partout ils avaient à déplorer l'imprudence et les revers des premiers soldats de la croix; mais rien ne pouvait les toucher davantage que l'aspect du camp où Gauthier avait laissé les femmes et les malades, lorsqu'il

fut entraîné par ses soldats vers la ville de Nicée. Là, les chrétiens avaient été surpris par les musulmans, au moment même où leurs prêtres célébraient le sacrifice de la messe. Les femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux que leur faiblesse ou la maladie retenaient sous la tente, poursuivis jusqu'au pied des autels, avaient été emmenés en esclavage ou immolés par un ennemi sans pitié. Le souvenir d'un si grand désastre étouffa la discorde, imposa silence à l'ambition, réchauffa le zèle pour la délivrance des saints lieux. Les chefs profitèrent de cette terrible leçon, et firent d'utiles réglements pour le maintien de la discipline. L'armée formidable des croisés s'avança dans le meilleur ordre sur les terres des infidèles, et commença la guerre dans les premiers jours du printemps.

Quoique l'empire des Turcs Seljoucides, à l'arrivée des croisés en Asie, penchât déjà vers sa décadence, il présentait encore une barrière redoutable aux guerriers de l'Occident. Le royaume d'Ézeroum, ou de Roum, s'étendait depuis l'Oronte et l'Euphrate, jusqu'au voisinage du Bosphore, et comprenait les plus riches provinces de l'Asie mineure. Les Turcs étaient animés par le double fanatisme de la religion et de la victoire. Abandonnant les soins

de l'agriculture et du commerce aux Grecs, leurs esclaves, ils ne connaissaient d'autre profession que celle des armes, et d'autre richesse que le butin fait sur l'ennemi. Ils avaient pour chef le fils de Soliman, que ses conquêtes sur les chrétiens avaient fait surnommer *le Champion sacré*. David, surnommé *Kilidge-Arslan*, ou l'*épée du lion*, élevé dans le trouble des guerres civiles, et long-temps enfermé dans une forteresse du Koraçan par les ordres de Malek-Schah, était monté sur le trône de son père, et s'y soutenait par sa bravoure. Il avait un génie fécond en ressources; un caractère inébranlable dans les revers. A l'approche des croisés, il appela ses sujets et ses alliés à sa défense. De toutes les provinces de l'Asie mineure et même de la Perse, les plus courageux défenseurs de l'islamisme vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Non content de rassembler une armée, il avait mis d'abord tous ses soins à fortifier la ville de Nicée, sur laquelle devaient tomber les premiers coups des chrétiens. Cette ville, capitale de la Bithynie, et célèbre par la tenue de deux conciles, était le siége de l'empire de Roum, et c'est là que les Turcs, comme dans un poste avancé, attendaient l'occasion d'attaquer Constantinople, et de se précipiter

sur l'Europe. De hautes montagnes qui s'élevaient dans le voisinage en défendaient l'approche. Vers l'occident et le midi, le lac Ascanius baignait ses remparts, et offrait aux habitants une communication facile avec la mer. De larges fossés remplis d'eau environnaient la place; trois cent soixante-dix tours de brique ou de pierre protégeaient la double enceinte de ses murailles, sur lesquelles on pouvait faire rouler un char. L'élite dés guerriers turcs composait sa garnison, et le sultan de Roum, prêt à la défendre, campait sur les montagnes voisines, à la tête d'une armée de cent mille hommes.

Pleins d'une juste confiance en leurs forces, et sans connaître celles qu'on pouvait leur opposer, les croisés s'avancèrent vers Nicée. Jamais les campagnes de Bithynie n'offrirent un spectacle plus majestueux et plus terrible. Le nombre des croisés surpassait la population de plusieurs grandes villes de l'Occident, et suffisait pour couvrir les plus vastes plaines. Les Turcs, du sommet des montagnes où ils étaient campés, durent contempler avec effroi une armée composée de plus de cent mille cavaliers, et de cinq cent mille fantassins (1), l'élite des

(1) Les historiens contemporains qui ont parlé des croisades

peuples belliqueux de l'Europe, qui venaient leur disputer la possession de l'Asie.

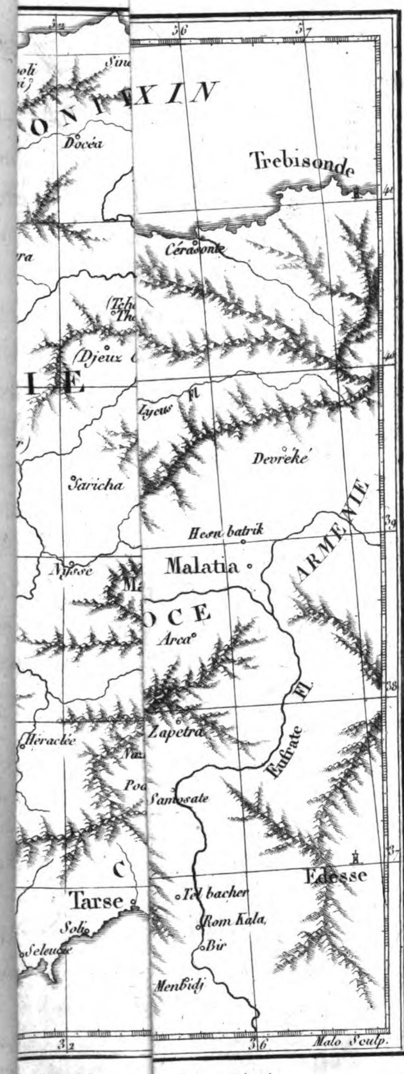
Lorsqu'on eut résolu d'assiéger Nicée, les postes furent distribués à tous les corps de l'armée chrétienne. Le camp des croisés s'étendit dans une vaste plaine, coupée de ruisseaux qui tombaient des montagnes. Des flottes venues de la Grèce et de l'Italie transportaient les provisions, et entretenaient l'abondance parmi les assiégeants. Foulcher de Chartres compte dans le camp des chrétiens dix-neuf nations, différentes de moeurs et de langage. Chaque nation avait son quartier qu'on environnait de murs et de palissades; et comme on manquait de pierres et de bois pour la construction des retranchements, on employa les ossements des croisés restés sans sépulture dans les campagnes

---

et qui ont fait ce dénombrement, avaient sans doute sous les yeux le dénombrement qui se trouve dans l'Écriture, et qui fait monter le nombre des combattants d'Israël à six cent trente-trois mille cinq cent cinquante. Je crois devoir ajouter ici quelques passages des historiens :

Si omnes qui de domibus suis egressi votum jam iter caperant, simul illuc adessent, procul dubio sexagies centum millia bellatorum adessent. (Foulcher de Chartres.)

Opinionem hominum vincebat numerus quamvis estimarentur sexagies centum millia itinerantium. (Malmesbury, liv. IV.)


DES C
XIN
Docéa
Trebisonde
Cérasonte
Djeuz
Lycus Fl.
Devreke
Saricha
Hesn batrik
Malatia
ARMENIE
Nysse
OCE
Arca
Eufrate Fl.
Zapetra
Héraclée
Samosate
Edesse
Tarse
Tel bacher
Rom Kala
Soli
Bir
Seleucie
Menbidj
Malo Sculp.
e 75 au Dégré.

voisines de Nicée; ce qui fait dire à Anne Comnène, qu'on avait fait à la fois un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivants. Dans chaque quartier on avait élevé à la hâte des tentes magnifiques qui tenaient lieu d'églises, et dans lesquelles les chefs et les soldats se rassemblaient pour les cérémonies religieuses. Différents cris de guerre, les tambours, dont les Sarrazins avaient introduit l'usage en Europe, et des cornes sonores percées de plusieurs trous, appelaient les croisés aux exercices militaires.

Les barons et les chevaliers portaient un haubert, espèce de tunique faite de petits anneaux de fer et d'acier. Sur la cotte-d'armes de chaque écuyer flottait une écharpe bleue, rouge, verte ou blanche. Chaque guerrier portait un casque, argenté pour les princes, d'acier pour les gentilshommes, et de fer pour les autres. Les cavaliers avaient des boucliers ronds ou carrés; des boucliers longs couvraient les fantassins. Les croisés se servaient, pour les combats, de la lance, de l'épée, d'une espèce de couteau, ou poignard appelé miséricorde; de la massue et de la masse d'armes, avec laquelle un guerrier pouvait d'un seul coup terrasser son ennemi; de la fronde qui lançait des pierres ou des balles de plomb, et de l'arc ou de l'arbalète, arme meurtrière inconnue jusqu'alors

aux Orientaux. Les guerriers de l'Occident n'étaient point encore couverts de cette pesante armure de fer décrite dans les historiens du moyen âge, et qu'ils empruntèrent, dans la suite, des Sarrazins.

Les princes et les chevaliers avaient sur leurs bannières des images, des signes de différentes couleurs, qui servaient de point de ralliement à leurs soldats. Là, on voyait peints sur les boucliers et sur les étendards, des léopards, des lions; ailleurs, des étoiles, des tours, des croix, des arbres de l'Asie et de l'Occident. Plusieurs avaient fait représenter sur leurs armes des oiseaux voyageurs qu'ils rencontraient sur leur route, et qui, changeant chaque année de climat, offraient aux croisés un symbole de leur pèlerinage. Ces marques distinctives animaient alors la valeur sur le champ de bataille, et devaient être un jour l'un des attributs de la noblesse chez les peuples de l'Occident.

Dans la foule immense des croisés, chaque comte, chaque prince ne recevait des ordres que de lui-même (1). L'armée chrétienne présentait l'image d'une république sous les armes.

---

(1) *Quis tot principes, tot duces, tot equites, tot pedites, sine rege, sine imperatore dimicante hactenùs audivit, neque siquidem in isto exercitu alter alteri præfuit, alius aliis imperavit.* (Baldric, ch. 13.)

Cette république, où tous les biens paraissaient être en commun, ne reconnaissait d'autre loi que l'honneur, d'autre lien que la religion. Le zèle était si grand que les chefs faisaient le service des soldats, et que ceux-ci n'attendaient jamais le signal pour courir à la victoire ou à la mort. Les prêtres parcouraient sans cesse les rangs pour rappeler aux croisés les maximes de la morale évangélique. Leurs prédications ne furent pas inutiles, et, si l'on en croit les auteurs contemporains, qui n'épargnent guère les champions de la croix dans leurs récits, la conduite des chrétiens, pendant le siége de Nicée, n'offrit que des modèles de vertus guerrières et des sujets d'édification.

Dès les premiers jours du siége, les chrétiens livrèrent plusieurs assauts, dans lesquels ils firent inutilement des prodiges de valeur. Kilidge-Arslan, qui avait déposé dans Nicée sa famille et ses trésors, anima par ses lettres le courage de la garnison, et résolut de réunir tous ses efforts pour secourir les assiégés. Il rassembla les chefs de son armée; il leur rappela les avantages qu'ils avaient remportés sur les chrétiens, et promit à leur valeur des trophées plus brillants. « Le plus grand désordre, leur disait-il, régnait dans l'armée chrétienne, et la multitude même de leurs ennemis leur assurait la victoire.

Ils allaient combattre pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour la patrie qu'ils devaient aux conquêtes de leurs pères; la religion du prophète implorait leur secours, et le plus riche butin devait être le prix de leurs exploits. » Les musulmans, animés par les discours et par l'exemple de leur chef, se préparent au combat, et descendent des montagnes. Leur armée, divisée en deux corps, attaque avec impétuosité le quartier de Godefroi de Bouillon, et celui de Raymond de Toulouse qui venait d'arriver devant Nicée. Les Provençaux ne peuvent résister au premier choc; mais ils se rallient bientôt à la voix de Raymond et d'Adhémar. « Alors les deux armées, dit Mathieu d'Edesse (1), qui parle de cette bataille, se joignirent, se mêlèrent et s'attaquèrent avec une égale furie. On voyait partout briller les casques et les boucliers; on entendait le choc des cuirasses et des lances qui se heurtaient dans la mêlée. L'air retentissait de cris perçants; les chevaux effrayés reculaient au bruit des armes, au siffle-

(1) L'histoire arménienne de Mathieu d'Édesse se trouve dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, ancien fonds, N°. 99. Nous la citerons d'après une traduction qu'a bien voulu nous communiquer M. de St.-Martin, et surtout d'après la traduction que M. Cirbied, professeur d'arménien à la Bibliothèque impériale, en a faite pour la notice des manuscrits.

ment des flèches; la terre tremblait sous les pas des combattants, et la plaine était au loin hérissée de javelots.» Godefroi, Tancrède, les deux Robert se montraient partout à la fois, et portaient la mort et l'effroi dans les rangs des infidèles. Les Turcs ne purent résister long-temps à la bravoure impétueuse des croisés; ils furent mis en déroute, et poursuivis par les vainqueurs jusque dans les montagnes qui leur servaient d'asyle.

Le sultan, au lieu de déplorer sa défaite, ne songea qu'à venger la honte de ses armes, et, dès le lendemain au point du jour, ramena ses troupes au combat. Les Turcs attaquèrent les chrétiens en jetant de grands cris. Tantôt ils se précipitaient avec fureur dans les rangs des croisés, tantôt ils combattaient de loin, et lançaient une multitude de traits. Quelquefois ils feignaient de prendre la fuite, et revenaient à la charge avec plus de furie. Cette seconde bataille, dans laquelle les Turcs montrèrent le courage du désespoir uni à tous les stratagêmes de la guerre, dura depuis le matin jusqu'à la nuit. La victoire, qui fut long-temps indécise, coûta la vie à deux mille chrétiens. Les croisés firent un grand nombre de prisonniers; quatre mille musulmans restèrent sur le champ de bataille; les têtes de mille

Sarrazins furent envoyées à Alexis; les autres, lancées dans la ville à l'aide des machines, y portèrent la nouvelle de la défaite des Turcs.

Kilidge-Arslan, désespérant alors de sauver Nicée, se retira avec les débris de son armée, et courut dans ses provinces chercher de nouveaux ennemis aux chrétiens. Les croisés, qui n'avaient plus à redouter le voisinage d'une armée ennemie, poussèrent le siége avec vigueur. Tantôt ils s'approchaient de la place par des galeries surmontées d'un double toit de planches et de claies; tantôt ils faisaient avancer vers les murailles des tours montées sur plusieurs roues, construites à plusieurs étages, chargées d'armes et de soldats. Ici les béliers frappaient les remparts à coups redoublés; plus loin des balistes vomissaient sans cesse des poutres et une grêle de traits; des catapultes lançaient en l'air des matières combustibles et d'énormes pierres, qui retombaient avec fracas dans la ville.

Les chrétiens se servaient, dans ce siége, de toutes les machines connues des Romains (1). Les Grecs en connaissaient mieux la construc-

(1) Les Pisans, les Gênois, et la plupart des peuples d'Italie étaient, après les Grecs, ceux qui se montraient le plus habiles dans la construction des machines de guerre.

tion que les Latins, et dirigeaient les travaux. Il est probable aussi que les Grecs renfermés dans Nicée, et soumis aux musulmans, enseignèrent à ces derniers les moyens de défendre la place.

Les chrétiens ne laissaient point de relâche aux assiégés, et ceux-ci se défendaient avec une opiniâtreté sans égale. Tous les habitants de Nicée avaient pris les armes. Leurs remparts étaient couverts de machines formidables qui portaient le ravage parmi les assaillants. Des javelots enflammés, des poutres, des pierres énormes lancées du haut des murailles ruinaient chaque jour les travaux des croisés. Lorsque les chrétiens avaient fait une brèche aux remparts, une autre muraille s'élevait du sein des ruines, et présentait une nouvelle barrière aux assiégeants.

Comme les croisés attaquaient sans ordre et sans précautions, leur imprudence et leur témérité leur furent souvent funestes. Les uns étaient écrasés sous les débris de leurs propres machines; les autres tombaient percés de javelots empoisonnés; quelquefois même, dit un historien, les assiégés se jouaient de leurs efforts en les accrochant avec des mains de fer (1)

(1) Ces mains de fer n'étaient autre chose que la machine

qu'ils faisaient tomber sur eux, et qui les enlevaient tout vivants dans la ville. Après les avoir dépouillés, les Turcs les pendaient aux créneaux des tours, et les lançaient tout nus, à l'aide des machines, dans le camp des chrétiens.

Un Sarrazin, que l'histoire (1) nous présente comme un géant, fit dans ce siége des exploits qui surpassent ceux qu'on raconte de l'antiquité fabuleuse. Il ne se faisait pas moins remarquer par son adresse que par la force de son bras; jamais il ne lançait en vain un javelot, et tous ceux qu'il avait frappés tombaient sous ses coups. Lorsqu'il avait épuisé ses flèches, et qu'il ne pouvait plus se servir de l'arc, il saisissait des débris de rochers, et les faisait rouler sur les assaillants. Un jour qu'il était debout sur la plate-forme d'une tour attaquée par Raymond, il brava lui seul les efforts des ennemis. Tantôt il faisait pleuvoir sur les assiégeants une grêle de pierres; tantôt, élevant la voix, il défiait les plus braves des chrétiens au combat, et les accablait des plus sanglantes injures. Tous les regards se tournaient vers lui; mille traits partirent à la

---

appelée le *corbeau* chez les Romains, et qu'on employait pour accrocher les vaisseaux : on s'en servait aussi dans les siéges.

(1) Voyez GUILLAUME DE TYR, livre III.

fois des rangs de l'armée chrétienne pour punir son audace. Bientôt tous les efforts des assiégeants se dirigèrent contre un seul homme. Son corps était couvert de blessures et hérissé de flèches; mais il se défendait toujours vaillamment, et bravait encore la foule de ses ennemis, lorsque Godefroi, accourut au bruit de cette attaque générale, décocha un trait d'arbalète au redoutable Sarrazin, le perça au cœur, et le fit rouler du haut de la plate-forme dans le fossé.

Cette victoire, qui semble plus appartenir aux héros de l'épopée qu'à ceux de l'histoire, fut célébrée par les acclamations de l'armée chrétienne. Les croisés, qui remportèrent plusieurs autres avantages, redoublèrent de zèle et de bravoure, et les assiégés commencèrent à leur opposer une résistance moins vive. Comme les Sarrazins recevaient des vivres et des renforts par le lac Ascanius, dont ils étaient les maîtres, on résolut de leur enlever cette dernière ressource. Un grand nombre de bateaux fournis par les Grecs furent transportés par terre et lancés à l'eau pendant la nuit. Quand le jour parut, le lac fut couvert de barques, dont chacune portait cinquante combattants; les enseignes étaient déployées et flottaient sur les eaux; le lac et le rivage retentissaient

de cris de guerre et du bruit des trompettes et des tambours. A cette vue, les assiégés furent frappés de surprise et d'effroi. Les chrétiens renouvelèrent alors leurs attaques avec plus de succès. Les soldats de Raymond avaient miné les fondements d'une des principales tours de Nicée. Cette tour s'écroula au milieu de la nuit, et sa chute retentit avec un bruit si effroyable que toutes les troupes chrétiennes et musulmanes se réveillèrent en sursaut, et crurent avoir éprouvé un tremblement de terre. Le jour suivant, la femme du sultan avec deux enfants au berceau voulut s'enfuir par le lac, et tomba entre les mains des chrétiens. Lorsque la nouvelle en fut portée dans la ville, elle y augmenta la consternation. Après un siége de sept semaines, les Musulmans avaient perdu l'espoir de défendre Nicée, et les croisés s'attendaient tous les jours à la prendre d'assaut, lorsque la politique d'Alexis vint dérober à leurs armes l'honneur d'une conquête assurée.

Ce prince, qu'on a comparé à l'oiseau qui cherche sa pâture sur les traces du lion, s'était avancé jusqu'à Pélecane; il avait envoyé à l'armée des croisés un faible détachement de troupes grecques et deux généraux chargés de sa confiance, moins pour combattre que pour

négocier et saisir l'occasion de s'emparer de Nicée par la ruse. L'un de ces officiers, nommé *Butumite*, ayant pénétre dans la ville, fit redouter aux habitants l'inexorable vengeance des Latins, et les pressa de se rendre à l'empereur de Constantinople. Ses propositions furent écoutées; et lorsque les croisés se disposaient à livrer un dernier assaut, les étendards d'Alexis parurent tout à coup sur les remparts et les tours de Nicée.

Cette vue jeta l'armée chrétienne dans une vive surprise. La plupart des chefs ne purent contenir leur indignation, et les soldats, qui se disposaient à livrer un assaut, rentrèrent sous leurs tentes en frémissant de rage. Leur fureur s'accrut encore lorsqu'on leur défendit d'entrer plus de dix à la fois dans une ville qu'ils avaient conquise au prix de leur sang, et qui renfermait des richesses qu'on leur avait promises. En vain les Grecs alléguèrent les traités faits avec Alexis et les services qu'ils avaient rendus aux Latins pendant le siége ; les murmures ne furent apaisés un moment que par les largesses de l'empereur.

Ce prince reçut la plupart des chefs de la croisade à Pélecane, loua leur bravoure, et les combla de présents. Après s'être emparé de Nicée, il remporta une nouvelle victoire qui

ne flatta peut-être pas moins sa vanité. Il triompha enfin de l'orgueil de Tancrède, qui lui prêta le serment de fidélité et d'obéissance. Cependant il n'étouffa point les soupçons qu'on avait conçus de sa perfidie. La liberté qu'il rendit à la femme et aux enfants du sultan, la manière affectueuse dont il traita les prisonniers turcs laissa croire aux Latins qu'il cherchait à ménager les ennemis des chrétiens. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler toutes les haines; et depuis cette époque la guerre fut presque déclarée entre les Grecs et les croisés.

Un an s'était écoulé depuis que les croisés avaient quitté l'Occident. Après s'être reposés quelque temps dans le voisinage de Nicée, ils firent leurs dispositions pour se mettre en marche vers la Syrie et la Palestine. Les provinces de l'Asie mineure qu'ils allaient traverser étaient encore occupées par les Turcs qu'animaient le fanatisme et le désespoir, et qui formaient moins une nation qu'une armée toujours prête à combattre et à se transporter d'un lieu à un autre. Dans un pays si long-temps ravagé par la guerre, les chemins étaient à peine tracés; toute communication se trouvait interrompue entre les villes. Dans les montagnes, les

défilés, les torrents, les précipices devaient sans cesse arrêter la marche d'une armée nombreuse; dans les plaines, la plupart incultes et désertes, la disette, le manque d'eau, l'ardeur dévorante du climat étaient des fléaux inévitables. Les croisés croyaient avoir vaincu tous leurs ennemis dans Nicée; et, sans prendre aucune précaution, sans autres guides que les Grecs, dont ils avaient à se plaindre, ils s'avançaient dans un pays qu'ils ne connaissaient point. Ils n'avaient aucune idée des obstacles qu'ils allaient trouver dans leur marche, et leur ignorance faisait leur sécurité.

Ils avaient divisé leur armée en deux corps, qui marchaient à quelque distance l'un de l'autre à travers les montagnes de la petite Phrygie. En marchant ainsi séparés, ils pouvaient se procurer plus facilement des vivres, mais ils couraient le danger d'être surpris par un ennemi actif et vigilant. Kilidge-Arslan, vaincu deux fois par les chrétiens, avait rassemblé de nouvelles forces. A la tête d'une armée que les historiens latins portent à deux cent mille hommes, il suivait les croisés, épiant l'occasion de les surprendre, et de leur faire payer cher la conquête de Nicée.

Tandis que le corps d'armée commandé par Godefroy Raymond, Adhémar, Hugues-le-

Grand et le comte de Flandre, traversait la plaine de Dorylée, l'autre corps, que commandait Bohémond, Tancrède, le duc de Normandie, dirigeait sa marche à la gauche; il côtoyait une petite rivière, et s'avançait dans une vallée à laquelle les historiens latins donnent le nom de *Gorgoni* ou d'*Ozellis* (1). Quelques avis, donnés par les Grecs, avaient appris que l'ennemi était dans le voisinage; mais les croisés croyaient n'en avoir rien à redouter. Après un jour de marche, le soir du 31 juin, ils arrivèrent dans un lieu qui leur offrait d'abondants pâturages, et résolurent d'y asseoir leur camp. L'armée chrétienne passa la nuit dans la sé

(1) Cette vallée, formée au nord par la montagne *in-Eeng*, est arrosée par une rivière qui coule du couchant au levant, qui est peut-être le Bathis des anciens, ayant les villages de *Taochanlu* et de *Gourmen* au levant, et celui de *Yen-Eugh* au couchant (*); ce dernier n'est qu'à neuf milles, ou trois lieues marines de Dorylée; Albert d'Aix nomme cette vallée *Dogorganhi*, ce qui paraît être le nom oriental, dont les historiens latins ont fait celui de *Gorgoni*, qui peint en quelque sorte l'horreur de cette fatale journée. *Ozellis* est apparemment le nom que lui donnaient les Grecs. Nous devons ces renseignements aux savantes recherches de M. Walckenaer.

(*) *Voyez* Arrowsmith's, *Map of Constantinople and its environs*, 4 feuilles.

D. *Camp de Godefroi.*

curité la plus profonde; mais le lendemain, au point du jour, les coureurs et des nuages de poussière qui s'élevaient sur les hauteurs, annoncèrent tout à coup la présence de l'ennemi. Aussitôt tout le camp se réveille en sursaut, et court aux armes. Bohémond, devenu le chef de l'armée au milieu du péril, se hâte de faire les dispositions nécessaires pour recevoir les Turcs. Le camp des chrétiens était défendu d'un côté par la rivière, et de l'autre par un marais couvert de roseaux. Le prince de Tarente le fait entourer de chariots et de palissades faites avec les pieux qui servaient à dresser les tentes. Il assigne ensuite les postes à l'infanterie, et fait placer au milieu d'elle les femmes, les enfants et les malades. La cavalerie divisée en trois corps, s'avance à la tête du camp, et se prépare à disputer le passage de la rivière. L'un de ces corps était commandé par Tancrède et Guillaume son frère, l'autre par le duc de Normandie et le comte de Chartres. Bohémond, qui commandait le centre, se place avec ses cavaliers sur une hauteur d'où il peut tout découvrir, et suivre l'ordre du combat.

A peine le prince de Tarente a-t-il achevé ses préparatifs, que les Sarrazins, en poussant de grands cris, descendent des montagnes; et lorsqu'ils sont arrivés à la portée de l'arc, ils

font pleuvoir une grêle de traits sur les chrétiens. Cette décharge fait peu de mal aux cavaliers, défendus par leurs boucliers et leur armure, mais elle blesse un grand nombre de chevaux qui portent le désordre dans les rangs. Les archers, les frondeurs, les arbalétriers, répandus çà et là sur les flancs de l'armée chrétienne, ne pouvaient renvoyer aux Turcs tous les traits qui leur étaient lancés. Les cavaliers étaient impatients de se servir de la lance et de l'épée; les plus ardents traversent imprudemment la rivière, et fondent sur les Sarrazins: mais ceux-ci évitent la mêlée; à mesure que les croisés se présentent devant eux, ils ouvrent leurs rangs, se dispersent, se rallient à quelque distance, et obscurcissent l'air d'une nouvelle nuée de flèches. La rapidité de leurs chevaux les seconde dans leurs évolutions, et les dérobe à la poursuite des croisés qu'ils combattent en fuyant.

Cette manière de combattre était toute à l'avantage des Turcs; les dispositions faites dans l'armée chrétienne, avant la bataille, devenaient inutiles. Chaque chef, chaque cavalier, ne prenait plus de conseil que de lui-même, et s'abandonnait à son ardeur. Les chrétiens combattaient en désordre sur un terrain qu'ils ne connaissaient point; les plus braves

coururent les plus grands dangers. Robert de Paris, le même qui s'était assis sur le trône impérial à côté d'Alexis, fut blessé mortellement, après avoir vu tomber à ses côtés quarante de ses compagnons. Guillaume, frère de Tancrède, tomba percé de flèches. Tancrède, lui-même, dont la lance était brisée, et qui n'avait plus pour défense que son épée, ne dut son salut qu'à Bohémond, qui vint à son secours, et l'arracha des mains des infidèles.

Pendant que la victoire restait incertaine entre la force et l'adresse, entre l'agilité et la bravoure, de nouvelles troupes de Sarrazins descendirent des montagnes, et vinrent se mêler au combat. Le sultan de Nicée profita du moment où la cavalerie des croisés résistait avec peine au choc de l'armée turque pour attaquer leur camp. Il fait mettre l'épée à la main à l'élite de ses soldats, traverse la rivière, et renverse toutes les barrières qui s'offrent devant lui. En un moment, le camp des chrétiens est envahi et rempli de Sarrazins. Les Turcs massacrent tout ce qui s'offre à leurs coups. Ils n'épargnent que les femmes qui ont de la jeunesse et de la beauté, et qu'ils destinent aux sérails. Si on en croit Albert d'Aix, les filles et les femmes des barons et des chevaliers préférèrent en cette occasion l'esclavage

à la mort ; car on les vit, au milieu du tumulte, se parer de leurs plus beaux vêtements, et se présenter ainsi au-devant des Sarrazins, cherchant par la vue de leurs charmes à amollir le cœur d'un ennemi impitoyable (1).

Cependant Bohémond vient secourir le camp des chrétiens, et force le sultan à regagner son armée. Alors le combat recommence sur les bords de la rivière avec plus d'acharnement. Le duc de Normandie, resté avec quelques-uns de ses chevaliers sur le champ de bataille, arrache des mains de celui qui le portait son drapeau blanc brodé d'or, et s'élance au milieu des Sarrazins, en criant : *Dieu le veut, Dieu le veut.* Il frappe de son épée tout ce qu'il rencontre, et fait tomber à ses pieds un des principaux émirs. Tancrède, Richard, prince de Salerne, Étienne, comte de Blois, et les autres chefs suivent son exemple, et secondent sa valeur. Bohémond, qui poursuivait le sultan de Nicée, rencontre une troupe de soldats qui fuyaient, et les

(1) *Hâc crudelitate atrocissimæ mortis stupefactæ teneræ puellæ et nobilissimæ, vestibus ornari festinabant, se offerentes Turcis, ut saltem amore honestarum formarum accensi et placati, discant captivarum misereri.* (Alb. Aq., lib. III, cap. 40.)

ramène en disant : « Où fuyez-vous, soldats » chrétiens ? Ne voyez-vous pas que leurs » chevaux sont plus vites que les nôtres? Sui- » vez-moi, je vais vous montrer un chemin » plus sûr que la fuite. » A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il se précipite avec eux au milieu des Sarrazins, et rétablit le combat. Dans le désordre de la mêlée, les femmes, qui venaient d'être délivrées des mains des Sarrazins, et qui brûlaient de venger leur pudeur outragée, parcouraient les rangs, apportaient des rafraîchissements aux soldats, et les exhortaient à redoubler de courage pour les sauver de la servitude.

Mais tant de généreux efforts allaient être inutiles; les croisés étaient épuisés de fatigue, et ne pouvaient résister long-temps à un ennemi qui se renouvelait sans cesse et les accablait par le nombre. L'armée chrétienne, environnée de toutes parts, est obligée de battre en retraite, et de se retirer dans son camp, où les Turcs sont sur le point d'entrer avec elle. Il est impossible de peindre la confusion et le désespoir qui régnèrent alors parmi les croisés. On ne voyait dans leur camp que des prêtres qui imploraient par leurs gémissements et par leurs prières l'assistance du Dieu des armées; des femmes qui se lamentaient en rap-

portant sous la tente les morts et les blessés; des soldats qui se jetaient aux pieds du clergé pour obtenir l'absolution de leurs fautes. Dans ce tumulte affreux, on entendait à peine la voix des chefs; les plus intrépides étaient couverts de blessures, accablés par la soif et par la chaleur, et ne pouvaient plus combattre. Ils désespéraient de voir Jérusalem, et n'attendaient plus que la mort, lorsque tout à coup mille cris de joie annoncent l'approche de Raymond et de Godefroi, qui s'avançaient avec le second corps de l'armée chrétienne.

Dès le commencement de la bataille Bohémond les avait fait avertir de l'attaque des Turcs. À cette nouvelle, le duc de Lorraine, le comte de Vermandois, le comte de Flandre à la tête de leur corps d'armée, avaient dirigé leur marche vers la vallée de Gorgoni, suivis de Raymond et d'Adhémar, qui escortaient les bagages à la tête de l'arrière-garde. Lorsqu'ils parurent sur le revers des montagnes du côté de l'Occident, le soleil était au milieu de son cours, et sa lumière se réfléchissait sur leurs boucliers, leurs casques et leurs épées nues; les enseignes étaient déployées; le bruit des tambours et des clairons retentissait au loin; cinquante mille cavaliers, couverts de leurs armes et prêts au combat, s'a-

vançaient en bon ordre. Cette vue ranima l'espoir des croisés, et jeta l'effroi parmi les infidèles.

Déjà Godefroi, suivi de cinquante chevaliers, avait devancé son armée, et s'était mêlé parmi les combattants, lorsque le sultan fait sonner la retraite, et se retire sur les hauteurs, où il espère que les croisés n'oseront l'attaquer. Le second corps de l'armée chrétienne est bientôt arrivé dans la plaine fumante encore du sang des chrétiens. Les croisés reconnaissent leurs frères et leurs compagnons étendus dans la poussière ; ils sont impatients de venger leur mort, et demandent à grands cris qu'on recommence le combat. Ceux même qui avaient combattu depuis le matin ne veulent point prendre de repos. L'armée chrétienne est aussitôt rangée en bataille. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie se placent à la gauche. Godefroi, le comte de Flandre, le comte de Blois conduisent l'aile droite. Raymond commande le centre, et l'arrière-garde ou corps de réserve est sous les ordres d'Adhémar. Avant que les chefs aient donné le signal, les prêtres parcourent les rangs, exhortent les croisés au combat, et leur donnent la bénédiction. Les soldats et les chefs tirant leur épée et menaçant l'ennemi, s'écrient tous ensemble : *Dieu le veut, Dieu le veut.* Ce cri

de guerre est répété par les échos des montagnes et des vallées. Enfin l'armée chrétienne s'ébranle, et marche pleine d'assurance contre les Turcs, pour qui les rochers et les collines semblaient un sûr asyle.

Les Sarrazins étaient immobiles sur les montagnes, et paraissaient avoir épuisé toutes leurs flèches. La position du terrain ne leur permettait plus de faire leurs rapides évolutions et de suivre leur tactique ordinaire. Ils ne semblaient plus d'ailleurs animés par l'espoir de la victoire; et, dans une attitude qui annonçait l'effroi, ils attendaient leurs ennemis en silence. Le comte de Toulouse, qui les attaqua en front, enfonça leurs rangs du premier choc. Tancrède, Godefroi, Hugues, les deux Robert les attaquèrent sur leurs flancs avec le même avantage. Adhémar, qui avait fait le tour des montagnes, dirigea son attaque sur les derrières des ennemis; il acheva de mettre le désordre dans leurs rangs. Les Sarrazins se trouvèrent environnés d'une forêt de lances, et ne songèrent plus qu'à fuir à travers les bois et les rochers. Un grand nombre d'émirs, trois mille officiers et plus de vingt mille soldats perdirent la vie dans la bataille et dans la fuite.

Le camp des ennemis, qui était à deux lieues de là, tomba au pouvoir des croisés. Les

vainqueurs y trouvèrent beaucoup de vivres, des tentes magnifiquement ornées, d'immenses trésors, toutes sortes de bêtes de somme, et surtout un grand nombre de chameaux. La vue de ces animaux, qu'on ne connaissait point en Occident, leur causa autant de surprise que de joie. Ils montèrent les chevaux des Sarrazins pour poursuivre les débris de l'armée vaincue. Vers le soir ils revinrent dans leur camp, chargés de butin, et précédés de leurs prêtres, qui chantaient des hymnes et des cantiques en action de grâces. Les chefs et les soldats s'étaient couverts de gloire dans cette journée. Nous avons nommé les principaux de l'armée. Les historiens en citent plusieurs autres, tels que Baudouin de Beauvais, Galon de Calmon, Gaston de Béarn, Gérard de Chérisi; tous signalèrent leur bravoure par des exploits, dont la mémoire, dit Guillaume de Tyr, ne périra jamais.

Le lendemain de la victoire les croisés se rendirent sur le champ de bataille pour enterrer les morts. Ils avaient perdu quatre mille de leurs compagnons; ils leur rendirent les derniers devoirs en versant des larmes. Le clergé fit pour eux des prières, et l'armée les honora comme des martyrs. On passa bientôt de ces cérémonies funèbres aux

transports d'une folle joie. En dépouillant les Sarrazins, on se disputa leurs habits sanglants. Dans l'excès de leur ivresse, tantôt les soldats chrétiens endossaient l'armure de leurs ennemis, et se revêtaient des robes flottantes des musulmans, tantôt ils s'asseyaient dans les tentes des vaincus, et se moquaient du luxe et des usages de l'Asie. Ceux qui n'avaient point d'armes prirent des épées et les sabres recourbés des Sarrazins, et les archers remplirent leurs carquois des flèches qu'on leur avait lancées dans le combat.

L'ivresse de la victoire ne les empêcha point cependant de rendre justice à la bravoure des Turcs, qui se vantaient dès-lors d'avoir une origine commune avec les Francs. Les historiens contemporains, qui ont loué la valeur des Turcs, ajoutent qu'il ne manquait à ceux-ci que d'être chrétiens pour être en tout comparables aux croisés. Ce qui prouve d'ailleurs que les croisés avaient une haute idée de leurs ennemis, c'est qu'ils attribuèrent leur victoire à un miracle. Deux jours après la bataille, dit Albert d'Aix, les infidèles fuyaient encore, sans que personne les poursuivît, *si ce n'est Dieu lui-même*. Après la victoire, l'armée chrétienne invoqua les noms de S. George et de S. Démétrius, qu'on avait vus, disait-

on, combattre dans les rangs des chrétiens. Cette pieuse fable s'accrédita parmi les Latins et même parmi les Grecs. Long-temps après la bataille, les Arméniens élevèrent une église dans le voisinage de Dorylée. Le peuple s'y rassemblait chaque année le premier vendredi de mars, et croyait voir paraître S. George à cheval et la lance à la main.

Tandis que les croisés se félicitaient de leur victoire, le sultan de Nicée, qui n'osait plus se mesurer avec les chrétiens, entreprit de ravager le pays qu'il ne pouvait défendre. A la tête des débris de son armée vaincue, et suivi de dix mille Arabes qui étaient venus le joindre, il devança les croisés et dévasta ses provinces. Les Turcs brûlaient les moissons, pillaient les villes, les bourgs et les églises des chrétiens; ils entraînaient à leur suite les femmes et les enfants des Grecs, qu'ils gardaient en otage. Les rives du Méandre et du Caïstre, la Cappadoce, la Pisidie, l'Isaurie, tout le pays jusqu'au mont Taurus fut livré au pillage et ravagé de fond en comble.

Quand les croisés se remirent en marche, ils résolurent de ne plus se séparer comme ils l'avaient fait en entrant dans la Phrygie. Cette dernière résolution les mettait à l'abri de toute surprise; mais elle exposait une armée trop

nombreuse à périr de faim et de misère dans un pays dévasté par les Turcs (1). Les chrétiens, qui marchaient sans prévoyance, et qui n'étaient jamais approvisionnés que pour quelques jours, ne tardèrent pas à manquer de vivres. Ils ne trouvèrent sur leur chemin que des campagnes désertes, et n'eurent bientôt pour subsister que les racines des plantes sauvages et les épis qui avaient échappé au ravage des Sarrazins. Le manque d'eau et de fourrages fit périr le plus grand nombre des chevaux de l'armée.

La plupart des chevaliers, qui méprisaient les fantassins, furent obligés, comme eux, de marcher à pied et de porter leurs armes, dont le poids suffisait pour les accabler. L'armée chrétienne offrit alors un étrange spectacle : on vit des chevaliers, montés sur des ânes et sur des bœufs, s'avancer à la tête de leurs compagnies. Des béliers, des chèvres, des porcs, des chiens, tous les animaux qu'on pouvait rencontrer étaient chargés des bagages, qui, pour la plupart, restèrent abandonnés sur les chemins (2).

---

(1) J'ai fait beaucoup de recherches pour savoir quels étaient les moyens d'approvisionnement dans l'armée chrétienne; je n'ai pu savoir autre chose, si ce n'est que les croisés emportaient avec eux des moulins à bras.

(2) *Tunc autem vere vel rideretis, vel forsitan pietate*

Les croisés traversaient alors la partie de la Phrygie que les anciens appelaient la *Phrygie brûlée.* Lorsque leur armée arriva dans le pays de Sauria (1), elle y éprouva toutes les horreurs de la soif; les plus robustes soldats ne pouvaient résister à ce terrible fléau. On lit dans Guillaume de Tyr que cinq cents personnes périrent dans un seul jour. On vit alors, disent les historiens, des femmes accoucher avant le temps au milieu d'une campagne brûlante; on en voyait d'autres se désespérer auprès de leurs enfants qu'elles ne pouvaient plus nourrir, implorer la mort par leurs cris, et, dans l'excès de leur désespoir, se rouler par terre toutes nues à la vue de l'armée (2). Les auteurs du temps n'oublient pas dans leurs récits les faucons et les oiseaux de chasse dont les chevaliers se faisaient suivre en Asie, et qui périrent presque tous sous

---

lachrymaremini, cum multis nostrûm jumentis egentes, verveces, capras, sues, canes, de rebus suis onerabant. Equites, etiam supra boves cum armis suis interdum scandebant. (Fulc. Carn., apud Bongars., pag. 389.)

(1) L'*Isauria trachea* des anciens.

(2) *Quamplurimæ namque fœtæ mulieres exsiccatis faucibus, arefactis visceribus...... mediâ plateâ in omnium aspectu fœtus suos enixæ relinquebant; aliæ miseræ juxta fœtus suos in viâ communi volutabantur, omnem pudorem et secreta sua oblitæ.* (Alb. Aquens., lib. III, cap. 2.)

un ciel dévorant. Les croisés invoquèrent en vain les miracles que Dieu avait autrefois opérés dans le désert pour son peuple choisi. Les stériles vallées de la Pisidie retentirent pendant plusieurs jours de leurs prières, de leurs plaintes, et peut-être aussi de leurs blasphêmes.

Au milieu de ces campagnes embrasées ils firent enfin une découverte qui pouvait sauver l'armée, mais qui fut sur le point de lui devenir aussi funeste que les horreurs même de la soif.

Les chiens qui suivaient les croisés avaient abandonné leurs maîtres, et s'égaraient dans les plaines et les montagnes pour chercher une source (1). Un jour qu'on en vit revenir au camp plusieurs qui avaient les pattes et le poil couverts d'une poussière humide, on jugea qu'ils avaient trouvé de l'eau ; quelques soldats les suivirent, et découvrirent une rivière. Toute l'armée s'y précipita en foule ; les croisés, accablés de chaleur et de soif, se jetèrent dans l'eau et se désaltérèrent sans précaution. Plus de trois cents d'entr'eux en moururent

(1) Cette particularité remarquable est tirée de la vie de Godefroi, par Jean de Lannel, écuyer seigneur du Chaintreau et du Chambort.

presque subitement; plusieurs autres tombèrent gravement malades.

Enfin l'armée chrétienne arriva devant Antiochette, qui lui ouvrit ses portes. Cette ville, capitale de la Pisidie, était située au milieu d'un territoire coupé de prairies, de rivières et de forêts. La vue d'un pays riant et fertile engagea les chrétiens à se reposer quelques jours, et leur fit bientôt oublier tous les maux qu'ils avaient soufferts.

Comme le bruit de leur marche et de leurs victoires s'était répandu dans tous les pays voisins, la plupart des villes de l'Asie mineure, les unes par crainte, les autres par affection pour les chrétiens, leur envoyèrent des députés pour leur offrir des secours et leur jurer obéissance. Alors ils se virent maîtres de plusieurs pays dont ils ignoraient les noms et la position géographique. La plupart des croisés étaient loin de savoir que les provinces qu'ils venaient de soumettre avaient vu les armées d'Alexandre et les armées de Rome, et que les Grecs, habitants de ces contrées, descendaient des Gaulois, qui, au temps du second Brennus, étaient partis de l'Illyrie et des rives du Danube, avaient traversé le Bosphore (1), pillé la

(1) Voyez sur cette expédition, Pelloutier, Hist. des Celtes.

ville d'Héraclée, et fondé une colonie sur les rives du Halys. Sans rechercher les traces de l'antiquité, les nouveaux conquérants firent relever les églises des chrétiens, et parcoururent le pays pour amasser des vivres.

Pendant leur séjour à Antiochette, la joie de leurs conquêtes fut un moment troublée par la crainte qu'ils eurent de perdre deux de leurs chefs les plus renommés. Raymond, comte de Toulouse, tomba dangereusement malade. Comme on désespérait de sa vie, on l'avait déjà étendu sur la cendre, et l'évêque d'Orange récitait les litanies des mourants, lorsqu'un comte saxon vint annoncer que Raymond ne mourrait point de cette maladie, et que les prières de S. Gilles avaient obtenu pour lui *une trève avec la mort.* Ces paroles, dit Guillaume de Tyr, rendirent l'espérance à tous les assistants, et bientôt Raymond se montra aux yeux de l'armée, qui célébra sa guérison comme un miracle.

Dans le même temps Godefroi, qui s'était un jour égaré dans une forêt, avait couru le plus grand danger en défendant un soldat attaqué par un ours. Vainqueur de la bête féroce, mais blessé à la cuisse, et perdant tout son sang, il fut ramené mourant dans le camp des croisés. La perte d'une bataille aurait ré-

pandu moins de consternation que le douloureux spectacle qui s'offrit alors aux yeux des chrétiens. Tous les croisés versaient des larmes, et faisaient des prières pour la vie de Godefroi. La blessure ne se trouva pas dangereuse; mais affaibli par la perte de son sang, le duc de Bouillon resta long-temps sans reprendre ses forces. Le comte de Toulouse eut, comme lui, une longue convalescence, et tous deux furent pendant plusieurs semaines obligés de se faire porter à la suite de l'armée dans une litière.

De plus grands malheurs menaçaient l'armée des croisés. Jusqu'alors la paix avait régné parmi eux, et leur union faisait leur force. Tout à coup la discorde éclata entre quelques chefs, et fut sur le point de gagner toute l'armée. Tancrède, et Baudouin, frère de Godefroi, furent envoyés à la découverte, soit pour dissiper les bandes éparses des Turcs, soit pour protéger les chrétiens et obtenir d'eux des secours et des vivres. Ils s'avancèrent d'abord dans la Lycaonie jusqu'à la ville d'Iconium (1); mais n'ayant point rencontré d'ennemis, et trouvant le pays abandonné, ils dirigèrent leur marche vers le rivage de la mer, à travers

(1) Aujourd'hui Konieh, dans la Caramanie.

les montagnes de la Cilicie. Tancrède, qui marchait le premier, arriva sans obstacles sous les murs de Tarse, ville célèbre de l'antiquité, et qui se glorifiait d'avoir donné naissance à S. Paul. Les Turcs, qui défendaient la place consentirent à arborer le drapeau des chrétiens sur leurs murailles, et promirent de se rendre s'ils n'étaient pas bientôt secourus. Tancrède, que les habitants, la plupart chrétiens, regardaient déjà comme leur libérateur, campait aux portes de la ville, lorsqu'il vit arriver le détachement commandé par Baudouin. Les soldats et les chefs se félicitèrent de leur réunion, et s'embrassèrent avec d'autant plus de joie que de loin ils s'étaient pris réciproquement pour des ennemis.

Mais bientôt l'harmonie est troublée par les prétentions de Baudouin. Le frère de Godefroi s'indigne de voir sur les murs de Tarse le drapeau de Tancrède et de Bohémond; il prétend que sa troupe est plus nombreuse, et que la ville doit lui appartenir; il demande qu'au moins les deux partis entrent ensemble dans la place, et partagent les dépouilles de la garnison et des habitants. Tancrède rejette cette proposition avec mépris, et dit qu'il n'a point pris les armes pour piller les villes des chrétiens. A ces mots Baudouin entre en fureur, et

se répand en injures grossières contre Tancrède, Bohémond et la race des aventuriers normands. Après de longs débats on convient de part et d'autre que l'affaire sera décidée par les habitants, et que la ville appartiendra à celui qu'ils choisiront pour maître. Le peuple assemblé paraît d'abord pencher pour Tancrède, auquel il croit devoir sa délivrance; mais Baudouin fait sentir aux Turcs et aux habitants de Tarse la supériorité de ses forces, et les menace de sa colère et de sa vengeance. La crainte qu'il inspire décide les suffrages en sa faveur. Le drapeau de Tancrède est jeté dans les fossés de la place, et remplacé par celui de Baudouin (1).

Le sang allait couler pour venger cet outrage; mais les croisés italiens et normands,

(1) L'histoire ancienne offre un rapprochement assez singulier avec ce qui est rapporté ici. Pendant les guerres civiles qui divisèrent l'empire romain sous le triumvirat, Cassius et Dolabella se disputèrent la possession de la ville de Tarse. Les uns, dit Appien, avaient couronné Cassius qui était arrivé le premier dans cette ville, les autres avaient couronné Dolabella, qui était venu après lui. Chacun des deux partis avait donné un caractère d'autorité publique à cette démarche; et, en décernant alternativement des honneurs, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ils firent chacun le malheur d'une ville si versatile dans ses affections. (App., *Hist. des Guerres civiles*, liv. IV, ch. 8.)

apaisés par leur chef, écoutèrent la voix de la modération, et quittèrent la ville qu'on leur disputait pour chercher d'autres conquêtes à faire. Baudouin entra en triomphe dans la ville, dont la forteresse et plusieurs tours étaient encore au pouvoir des Turcs. Il craignait tellement qu'on lui disputât sa nouvelle conquête, qu'il refusa d'ouvrir les portes à trois cents croisés que Bohémond envoyait au secours de Tancrède, et qui lui demandaient un asyle pour passer la nuit. Ceux-ci, obligés de coucher dans la campagne, furent surpris et massacrés par les Turcs. Le lendemain, à la vue de leurs frères étendus sans vie, et dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements, les chrétiens ne peuvent retenir leur indignation. La ville de Tarse retentit de leurs gémissements et de leurs plaintes. Les soldats de Baudouin volent aux armes; ils menacent les Turcs qui sont restés dans la place; ils menacent leur chef, qu'ils accusent de la mort de leurs compagnons. Au premier moment du danger Baudouin est obligé de fuir et de se retirer dans une tour. Peu de temps après il reparaît au milieu des siens; il gémit avec eux sur la mort des croisés, et s'excuse en disant qu'il avait fait le serment de ne laisser entrer dans la ville que ses propres soldats. En parlant ainsi, il montre plusieurs tours

qui sont encore occupées par les Turcs. Au milieu du tumulte, des femmes chrétiennes, à qui les musulmans avaient coupé le nez et les oreilles, viennent par leur présence exciter la fureur des soldats de Baudouin. Ceux-ci se jettent aussitôt sur les Turcs qui étaient restés dans la ville, et tous ceux qu'ils rencontrent sont massacrés sans pitié.

Au milieu de ces scènes violentes, Baudouin reçut un renfort inattendu. On avait aperçu de la côte une flotte qui s'avançait à pleines voiles. Les soldats de Baudouin, qui croyaient avoir affaire à des infidèles, accoururent en armes sur le rivage. A mesure que la flotte s'approche, ils interrogent l'équipage du premier navire. L'équipage répond dans la langue des Francs. Bientôt ils apprennent que ceux qu'ils avaient pris d'abord pour des musulmans, sont des corsaires sortis des ports de la Flandre et de la Hollande. Ces corsaires parcouraient depuis dix ans la Méditerranée, où ils s'étaient rendus redoutables par leurs exploits et plus souvent par leurs brigandages. Comme ils avaient appris l'expédition des chrétiens d'Occident, ils faisaient voile pour la Syrie et la Palestine. Sur l'invitation des croisés, ils entrent avec joie dans le port de Tarse. Leur chef Guymer, qui était boulonnais, reconnaît Baudouin, fils de

son ancien maître, et promet de le servir avec ses compagnons. Ils prennent tous la croix, et font le serment de partager la gloire et les travaux de la guerre sainte.

Aidé de ce nouveau renfort, et laissant une forte garnison dans la ville de Tarse, Baudouin se remit en marche, suivit les traces de Tancrède, et parut bientôt à la vue de Malmistra, ou Mopsueste (1), dont les croisés italiens venaient de se mettre en possession. Ceux-ci, en voyant Baudouin, sont persuadés qu'il vient leur disputer leur nouvelle conquête, et se disposent à repousser la force par la force. Lorsque Tancrède veut apaiser ses soldats irrités, des murmures s'élèvent contre lui. On l'accuse d'avoir oublié l'honneur de la chevalerie; sa modération n'est plus, aux yeux de ses compagnons, qu'une honteuse faiblesse. On peut imaginer l'effet que durent produire de pareils reproches sur l'ame de Tancrède, qui s'était fait violence pour paraître modéré. Dès qu'on soupçonne sa bravoure, il ne fait plus d'efforts pour retenir sa colère, et jure de venger ses outrages dans le sang de son rival. Il entraîne lui-même ses

(1) C'est le Messis d'Aboulféda. (Voyez, sur cette ville, un article de Mannert, t. VI, p. 2, p. 101, qui est très savant et très bien fait.)

soldats, et se précipite à leur tête hors de la ville pour combattre la troupe de Baudouin. On en vient aux mains ; des deux côtés le courage est égal ; la fureur de la vengeance double les forces des Italiens ; les soldats de Baudouin ont l'avantage du nombre ; on se bat avec l'acharnement ordinaire aux guerres civiles. Cependant la troupe de Tancrède est forcée de plier ; les Italiens laissent plusieurs de leurs compagnons entre les mains de leurs adversaires et sur le champ de bataille ; ils rentrent à la hâte dans la ville et déplorent en silence leur défaite.

La nuit ramena le calme dans les esprits. Les soldats de Tancrède avaient reconnu la supériorité des Flamands, et croyaient n'avoir plus d'outrage à venger, puisque le sang avait coulé. Les soldats de Baudouin se ressouvinrent que ceux qu'ils avaient vaincus étaient des chrétiens ; le lendemain on n'écouta plus dans les deux partis que la voix de l'humanité et de la religion. Les deux chefs s'envoyèrent en même temps des députés, et, pour n'avoir pas l'air d'implorer la paix, l'un et l'autre attribuèrent leur démarche à l'inspiration du ciel. Ils jurèrent d'oublier leurs querelles, et s'embrassèrent à la vue de leurs soldats, qui se reprochaient les tristes effets de leur animosité, et

brûlaient d'expier le sang de leurs frères par de nouveaux exploits contre les Turcs.

Tancrède s'éloigna de Malmistra avec sa troupe, parcourut en triomphe les côtes de la Silicie, et pénétra jusqu'à Alexandrette dont il se rendit maître. Autant il s'était fait redouter de ses ennemis, autant il se faisait aimer de ses compagnons. Lorsqu'il reparut dans l'armée chrétienne, couvert de gloire et chargé de butin, il entendit partout louer sa modération et sa bravoure. La présence de Baudouin, qui l'avait précédé, ne fit au contraire qu'exciter des murmures; on lui reprocha la mort des soldats chrétiens. Godefroi blâma hautement l'ambition et l'avarice de son frère; mais peu sensible à ces reproches, Baudouin abandonnait sans peine à son rival les suffrages de l'armée, et préférait une principauté à l'amour et à l'estime des croisés. La fortune vint bientôt lui offrir l'occasion de réaliser ses projets ambitieux.

Pendant le siége de Nicée, un prince arménien, nommé Pancrace, était venu se réunir à l'armée chrétienne. Dans sa jeunesse, il avait été roi de l'Ibérie septentrionale. Chassé de son royaume par ses propres sujets, long-temps prisonnier à Constantinople, il avait suivi les croisés dans l'espoir de reconquérir ses états. Il s'était particulièrement attaché à la fortune de

Baudouin, dont il connaissait le caractère entreprenant, et qu'il espérait associer à ses desseins. Il lui parlait sans cesse des riches provinces qui s'étendaient sur les deux rives de l'Euphrate. Ces provinces, disait-il, étaient habitées par un grand nombre de chrétiens, et les croisés n'avaient qu'à s'y présenter pour s'en rendre maîtres. Ces discours enflammèrent l'ambition de Baudouin, qui résolut de quitter une seconde fois la grande armée des chrétiens, et d'aller sur les rives de l'Euphrate conquérir les pays dont on lui vantait la richesse.

Il venait de perdre sa femme Gundechilde qui l'avait accompagné à la croïsade, et qui fut inhumée avec grande pompe par les chrétiens. Cette perte ne l'arrêta point dans l'exécution de ses projets. Comme il n'était point aimé dans l'armée chrétienne, lorsqu'il fut prêt à partir, aucun chef ne voulut se joindre à lui; plusieurs même de ses soldats refusèrent de l'accompagner. Il ne put emmener avec lui que 1000 ou 1500 fantassins, troupe méprisée dans l'armée, et 200 cavaliers, entraînés par l'espoir du pillage. Mais rien ne pouvait ralentir son ardeur; et comme les chefs de la croisade avaient décidé dans un conseil que personne ne devait plus s'éloigner des drapeaux, il partit la veille du jour où cette décision fut publiée dans

le camp des chrétiens (1). A la tête de sa petite armée, il s'avança dans l'Arménie, et ne trouva point d'ennemi capable de l'arrêter dans sa marche. La consternation régnait parmi les Turcs, et partout les chrétiens, prêts à secouer le joug des musulmans, devenaient de puissants auxiliaires pour les croisés.

Les villes de Turbessel et de Ravendel furent les premières villes qui ouvrirent leurs portes à l'heureux conquérant. Cette conquête ne tarda pas à diviser Baudouin et Pancrace qui avaient tous deux les mêmes projets d'ambition; mais cette division n'arrêta point la marche du frère de Godefroi. Le prince croisé opposa la violence à la ruse; il menaça son rival de le traiter comme un ennemi, et l'éloigna ainsi du théâtre de ses victoires. Baudouin ne manqua point de guide ni de secours dans un pays dont les habitants venaient partout au-devant de lui. A mesure qu'il poursuivait sa marche, la renommée publiait ses exploits dans les lieux les plus éloignés; le bruit de ses conquêtes le devança au-delà de l'Euphrate, et parvint jusqu'à la ville d'Édesse.

Cette ville, célèbre au temps de la primitive

(1) Lorsque Baudouin quitta l'armée chrétienne, elle était arrivée à Marrash.

Église, était la métropole de la Mésopotamie. Comme elle avait échappé à l'invasion des Turcs, tous les chrétiens du voisinage s'y étaient réfugiés avec leurs richesses. Un prince grec, nommé Théodore, (1) envoyé par l'empereur de Constantinople, en était gouverneur, et s'y maintenait en payant des tributs aux Sarrazins. L'approche et les victoires des croisés produisirent la plus vive sensation dans la ville d'Édesse. Le peuple et le gouverneur se réunirent pour appeler Baudouin à leur secours. L'évêque et douze des principaux habitants furent députés auprès du prince croisé. Ils lui parlèrent des richesses de la Mésopotamie, du dévouement de leurs concitoyens à la cause de Jésus-Christ, et le conjurèrent de sauver une ville chrétienne de la domination des infidèles. Baudouin céda facilement à leurs prières, et se mit aussitôt en marche pour traverser l'Euphrate.

Il eut le bonheur d'éviter les Turcs, qui l'attendaient à son passage, et, sans avoir livré de

(1) Aucun des historiens latins n'a donné le nom du gouverneur d'Édesse. Le nom de Théodore se trouve dans l'Histoire de Mathieu d'Édesse, dont nous avons tiré, d'après la traduction de M. Cirbied, plusieurs détails curieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

combat, il arriva sur le territoire d'Édesse. Comme il avait placé des garnisons dans les villes tombées en son pouvoir, il ne lui restait plus que cent cavaliers. Dès qu'ils approchèrent de la ville, tout le peuple vint à leur rencontre, portant des branches d'olivier et chantant des cantiques. C'était un singulier spectacle que celui d'un si petit nombre de guerriers, entourés d'une foule immense qui implorait leur appui, et les proclamait ses libérateurs. Ils furent accueillis avec tant d'enthousiasme, que le prince ou gouverneur d'Édesse, qui n'était pas aimé du peuple, en conçut de l'ombrage, et commença à voir en eux des ennemis plus à craindre pour lui que les Sarrazins. Pour s'attacher leur chef et l'engager à défendre son autorité, il lui offrit de grandes richesses. Mais l'ambitieux Baudouin, soit qu'il espérât obtenir davantage de l'affection du peuple et de la fortune de ses armes, soit qu'il regardât comme une chose honteuse de se mettre à la solde d'un petit prince étranger, refusa avec mépris les offres du gouverneur d'Édesse; il menaça même de se retirer et d'abandonner la ville. Les habitants, qui redoutaient son départ, s'assemblent en tumulte, et le conjurent à grands cris de rester parmi eux; le gouverneur lui-même fait de nouveaux efforts pour

retenir les croisés et les intéresser à sa cause. Comme Baudouin avait fait entendre assez clairement qu'il ne défendrait jamais des états qui ne seraient pas les siens, le prince d'Édesse, qui était vieux et sans enfants, se détermina à l'adopter pour son fils, et à le désigner pour son successeur. La cérémonie de l'adoption se fit en présence des croisés et des habitants. Selon la coutume des Orientaux (1), le prince grec fit passer Baudouin entre sa chemise et sa chair nue, et lui donna un baiser, en signe d'alliance et de parenté. La vieille épouse du gouverneur répéta la même cérémonie, et dès-lors Baudouin, regardé comme leur fils et leur héritier, ne négligea rien pour défendre une ville qui devait lui appartenir.

Un prince d'Arménie, Constantin, qui gouvernait une province dans le voisinage du mont Taurus, était aussi venu au secours d'Édesse. Baudouin, secondé par cet utile auxiliaire, suivi de ses cavaliers et des troupes de Théodore, se mit en campagne, pour attaquer les Turcs des villes voisines. Il battit les troupes

(1) *Intra lineam interulam, quam nos vocamus camisiam, nudum intrare eum faciens, sibi adstrinxit; et deinde omnia osculo libato firmavit; idem et mulier post modum fecit.* (GUIB.-ABB., lib. III, ad finem.)

de l'émir Baldoukh en plusieurs rencontres, et les força de se retirer dans la ville de Samosate. Les chrétiens s'approchèrent de la place, pillèrent les faubourgs et les maisons du voisinage, sans éprouver aucune résistance; mais comme ils étaient occupés de partager leur butin, ils furent attaqués à l'improviste par les infidèles, qui les mirent en déroute. Après avoir perdu deux mille combattants, ils revinrent à Édesse, où leur défaite répandit la consternation.

La mésintelligence éclata dès-lors entre Théodore et Baudouin, qui se reprochèrent mutuellement leurs revers. Les Édesséniens qui s'étaient déclarés pour le prince croisé ne voulurent plus souffrir d'autre maître que lui, et ne tardèrent pas à satisfaire l'impatience qu'il avait de régner. Ils oublièrent que Théodore, par son courage et son habileté, avait maintenu leur indépendance au milieu d'un pays de toutes parts envahi par les musulmans. On l'accusa d'avoir accablé ses sujets d'impôts, pour satisfaire l'avidité des Turcs, et de s'être servi de la puissance des Turcs, pour asservir un peuple chrétien. On forma contre sa vie, dit Mathieu d'Édesse, un complot dont le secret ne fut point caché à Baudouin. Averti du danger qu'il courait, Théodore se retira dans la citadelle qui dominait la ville, et ne chercha plus

qu'à se défendre par la force contre les séditieux.

Alors le plus violent tumulte s'élève parmi le peuple. La multitude furieuse court aux armes, et pille les maisons des habitants qui passaient pour être les partisans de Théodore. On jure de le traiter lui-même comme un ennemi déclaré. On court à la citadelle; les uns en enfoncent les portes, les autres en escaladent les murailles. Théodore, voyant que ses ennemis étaient maîtres d'une partie des remparts, ne cherche plus à se défendre, et propose de capituler. Il promet d'abandonner la place, de renoncer au gouvernement d'Édesse, et demande la permission de se retirer, avec sa famille, dans la ville de Mélitène. Cette proposition est acceptée avec joie; on signe la paix, et les habitants d'Édesse jurent sur la croix et sur l'Évangile d'en respecter les conditions.

Le jour suivant, lorsque le gouverneur préparait son départ, une nouvelle sédition éclate dans la ville. Les factieux se repentent d'avoir laissé la vie à un prince qu'ils ont si cruellement outragé. De nouvelles accusations sont dirigées contre lui. On suppose qu'il n'a signé la paix qu'avec des intentions perfides. Bientôt la fureur du peuple ne connaît plus de bornes; mille voix s'élèvent et demandent la mort de

Théodore. On pénètre en tumulte dans la citadelle; les séditieux saisissent le gouverneur au milieu de sa famille éperdue, et le précipitent du haut des remparts. Son corps tout sanglant est traîné dans les rues, par la multitude, qui s'applaudit du meurtre d'un vieillard, comme d'une victoire remportée sur les infidèles.

Baudouin, qu'on peut au moins accuser de n'avoir pas défendu son père adoptif, fut bientôt environné de tout le peuple d'Édesse qui lui offrit le gouvernement de la ville. Il le refusa d'abord; « mais à la fin, dit un vieil historien, » tant le sçurent combattre de raisons, qu'à toute » force le firent consentir et l'établirent au lieu » de l'autre. » Baudouin fut proclamé le libérateur et le maître d'Édesse. Assis sur un trône ensanglanté, et redoutant l'humeur inconstante du peuple, il inspira bientôt autant de crainte à ses sujets qu'à ses ennemis. Tandis que les séditieux tremblaient devant lui, il recula les limites de son territoire. Il acheta la ville de Samosate avec les trésors de son prédécesseur, et s'empara de plusieurs autres villes par la force des armes. Comme la fortune le favorisait en tout, la perte même qu'il venait de faire de sa femme Gundeschilde, vint servir ses projets d'agrandissement. Il

épousa la nièce d'un prince arménien ; et par cette nouvelle alliance étendit ses possessions jusqu'au mont Taurus. Toute la Mésopotamie, les deux rives de l'Euphrate, reconnurent son autorité, et l'Asie vit alors un chevalier français régner sans obstacles sur les plus riches provinces de l'ancien royaume d'Assyrie.

Baudouin ne songea plus à délivrer Jérusalem, et ne s'occupa que de défendre et d'agrandir ses états (1). Beaucoup de chevaliers, éblouis par une fortune aussi rapide, accoururent dans Édesse pour grossir l'armée et la cour du nouveau prince. Les avantages que retirèrent les croisés de la fondation de ce nouvel état, ont fait oublier à leurs historiens qu'elle fut le fruit de l'injustice et de la violence. La principauté d'Édesse servit à contenir les Turcs et les Sarrazins, et fut jusqu'à la seconde croisade le premier boulevard de la puissance des chrétiens en Orient.

---

(1) Dans le premier livre de la *Jérusalem délivrée*, lorsque l'Éternel jette un regard sur les croisés, il voit dans Édesse *l'ambitieux Baudoin qui n'aspire qu'aux grandeurs humaines, dont il est occupé tout entier.*

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE III.

La grande armée des croisés avait traversé les états de Kilidge-Arslan ; partout sur son passage les mosquées avaient été livrées aux flammes. Les églises s'étaient relevées, et tout à coup on ne vit plus que des chrétiens dans les provinces de l'Asie mineure. Les villes de la Lycaonie, Héraclée, située sur le Halis, Césarée de Cappadoce, Tyane, Coxon, Marash, avaient reçu les croisés dans leurs murs. En vain les Turcs voulurent se défendre dans plusieurs places voisines du mont Taurus ; ils furent partout vaincus et dispersés.

Au milieu de leur marche triomphante, les chrétiens ne redoutaient que la disette, les ardeurs du climat, et la difficulté des chemins. Ils eurent surtout beaucoup à souffrir en traversant une montagne située entre Coxon et Marash, et que leurs historiens ont appelée la

montagne du Diable. Cette montagne était très escarpée, et n'offrait qu'un sentier étroit, où les hommes de pied marchaient avec peine; les chevaux, qui ne pouvaient s'y soutenir, s'entraînaient les uns et les autres dans des abîmes; l'armée perdit une grande partie de ses bagages. Au milieu de ce désastre, dit Tudebode, témoin oculaire, les soldats s'abandonnaient au désespoir, et refusaient de marcher. Comme ils étaient embarrassés de leurs armes, ils les vendaient à vil prix, ou les jetaient dans les précipices. On ne voyait partout que des guerriers blessés par leur chute, des pèlerins épuisés de fatigues, qui ne pouvaient continuer leur route, et remplissaient les montagnes de leurs cris et de leurs gémissements.

Le passage de l'armée chrétienne à travers cette montagne dura plusieurs jours; quand les croisés eurent enfin dépassé les chaînes du mont Taurus et du mont Amanus, la vue de la Syrie releva leur courage, et leur fit oublier toutes leurs fatigues. Ce pays, dans lequel ils allaient entrer, renfermait dans son territoire la Palestine, objet de tous leurs vœux et de tous leurs travaux. Dans tous les temps, la Syrie avait attiré les conquérants par la fertilité de son sol et par ses richesses. Au siècle de David et de Salomon, elle comptait déjà plusieurs villes

florissantes. A l'époque des croisades elle avait éprouvé un grand nombre de révolutions; mais ses campagnes, couvertes de ruines célèbres, conservaient encore quelque chose de leur fécondité.

La première des provinces de la Syrie qui s'offraient aux conquêtes des chrétiens, était le territoire d'Antioche. Vers l'Orient s'étendaient les états du sultan d'Alep et de celui de Mousoul. Plus loin, au pied du mont Liban, on voyait la principauté de Damas; sur la côte, s'élevaient Laodicée, Tripoli, les villes de Sidon et de Tyr, si connues de l'antiquité sacrée et de l'antiquité profane. Toutes ces villes qui conservaient à peine le souvenir de leur splendeur, étaient gouvernées par des émirs qui avaient secoué le joug des sultans de Perse, et régnaient en souverains sur les ruines de l'empire de Malek-Schah.

Les croisés s'avancèrent jusqu'à l'ancienne Chalcis, appelée alors *Artésie*, dont ils se rendirent maîtres. Pour arriver devant Antioche, ils devaient traverser un pont bâti sur l'Oronte, et défendu par deux tours recouvertes de fer. Rien ne put résister à l'avant-garde, commandée par le duc de Normandie. Les Normands se furent bientôt emparés du pont et passèrent le fleuve. L'effroi se repandit parmi les musul-

mans qui se réfugièrent à la hâte dans la ville. Toute l'armée chrétienne rangée en bataille, les trompettes sonnantes et les enseignes déployées, vint camper à un mille d'Antioche.

L'aspect de cette ville, célèbre dans les annales du christianisme, ranima l'enthousiasme religieux des croisés. C'est dans les murs d'Antioche que les disciples de Jésus-Christ avaient pris, pour la première fois, le titre de chrétiens, et que l'apôtre Pierre fut nommé le premier pasteur de l'Église naissante. Aucune ville n'avait renfermé dans son sein un plus grand nombre de martyrs, de saints et de docteurs; aucune ville n'avait vu s'opérer plus de miracles pour la foi. Pendant plusieurs siècles, les fidèles vinrent, dans un de ses faubourgs, prier sur le tombeau de S. Babylas, qui, sous le règne de Julien, avait fait taire les oracles d'Apollon. Long-temps Antioche fut regardée dans la chrétienté comme la fille aînée de Sion; elle porta quelque temps le nom de *Theopolis* (*cité de Dieu*); les pèlerins ne la visitaient pas avec moins de respect que Jérusalem.

Antioche était aussi célèbre dans les annales de l'empire romain que dans celles de l'Église. La magnificence de ses édifices et le séjour de plusieurs empereurs lui avaient fait donner le nom de reine d'Orient. Sa situation, au milieu

d'un pays riant et fertile, y attira de tout temps les étrangers. A deux lieues vers l'Orient, on voyait un lac, abondant en poissons, et qui communiquait avec l'Oronte ; au midi, étaient le faubourg, et la fontaine de Daphné, si renommée dans le paganisme. Non loin de là s'élevait la montagne d'Oronte, couverte de jardins et de maisons de plaisance ; au septentrion, une autre montagne, tour à tour appelée la montagne Noire, à cause de ses forêts ; et la montagne d'Eau, à cause de ses nombreuses sources. Le fleuve d'Oronte (1) coulait au pied des remparts d'Antioche, du côté de l'Occident, et se jetait dans la mer, à trois ou quatre lieues de la ville.

L'enceinte des murailles renfermait quatre collines séparées par un torrent qui se jetait dans le fleuve. Sur la colline occidentale était bâtie une très forte citadelle qui dominait la ville. Les remparts d'Antioche, dont la solidité égalait celle du rocher, avaient trois lieues de circuit. « Cette place, dit un vieil auteur, donnait frayeur à ceux qui la regardaient pour le nombre de ses amples et fortes tours que l'on

(1) Nommé aujourd'hui *el Aassy* (le Rebelle), ou *el Maeloub* (le Renversé), parce qu'il coule du midi au nord, direction contraire à celle des autres fleuves.

sate

Tel Bacher

Tourbessel

Edesse

Kala

El Bir

Saroudj

y comptait jusqu'à trois cent soixante. » De larges fossés, le fleuve d'Oronte, des marais, protégeaient encore les habitants d'Antioche, et défendaient l'approche de la ville.

Malgré ces fortifications de la nature et de l'art (1), Antioche avait été prise plusieurs fois; elle était d'abord tombée au pouvoir des Sarrazins, dans le premier siècle de l'hégire; elle avait été ensuite reprise par les Grecs, sous Nicéphore Phocas, et depuis quatorze ans les Turcs s'en étaient rendus maîtres. A l'approche des chrétiens, la plupart des Sarrazins des villes et des provinces voisines s'étaient réfugiés dans Antioche avec leurs familles et leurs trésors. Baghisian (2), ou Accien, petit-fils de Malek-

(1) On ne reconnaîtrait plus l'ancienne Antioche dans la bourgade que les Turcs appellent *Antakié*; il est même assez difficile de retrouver son ancienne étendue. On en peut voir la description dans Poccoke, Drummond, et la comparer à ce qu'en disent Raymond d'Agiles, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, et les anciens historiens.

(2) Le nom de ce prince seljoucide a été défiguré par la plupart des historiens latins. Tudebode, le moine Robert, l'appellent Cassien (*Cassianus*), Foucher de Chartres, Gratian (*Gratianus*); Guillaume de Tyr, Acxian (*Acxianus*); Albert d'Aix, Darsian (*Darsianus*); M. de Guignes, et la plupart des orientalistes l'ont appelé, d'après Abulféda, *Baghisian*; mais dans les autres historiens orientaux, il est nommé *Akhy Syân*

Schah, qui avait obtenu la souveraineté de la ville, s'y était enfermé avec sept mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins.

Le siége d'Antioche présentait beaucoup d'obstacles et de dangers. Les chefs des croisés délibérèrent entre eux pour savoir s'ils devaient l'entreprendre; les premiers qui parlèrent dans le conseil pensèrent qu'il serait imprudent de commencer un siége à l'approche de l'hiver. Ils ne craignaient point les armes des Sarrazins, mais les pluies, les frimas, les maladies et la famine. Ils conseillaient aux croisés d'attendre dans les provinces et les villes voisines l'arrivée des secours promis par Alexis, et le retour du printemps, époque où l'armée aurait réparé ses pertes, et reçu sous ses drapeaux de nouveaux renforts venus de l'Occident. Cet avis fut écouté avec impatience par la plupart des chefs, entre lesquels se faisaient remarquer le légat Adhémar et le duc de Lorraine. « Ne devait-on pas, disaient-ils, profiter de la terreur répandue parmi les ennemis? Fallait-il leur laisser le temps de se rallier, et de se remettre de leurs alarmes? Ne savait-on pas qu'ils avaient imploré le secours du calife de Bagdad

(frère du noir), ce qui est plus conforme au nom corrompu d'Accien, qu'il porte dans nos histoires des croisades.

et du sultan de Perse? Toute espèce de délai pouvait fortifier les armées des musulmans, et faire perdre aux chrétiens le fruit de leurs victoires. On parlait de l'arrivée des Grecs, mais avait-on besoin des Grecs pour attaquer des ennemis déjà plusieurs fois vaincus? Était-il bien nécessaire d'attendre les nouveaux croisés de l'Occident, qui viendraient partager la gloire et les conquêtes de l'armée chrétienne, sans avoir partagé ses dangers et ses travaux? Quant aux rigueurs de l'hiver, qu'on semblait redouter, c'était faire injure aux soldats de Jésus-Christ, que de les croire incapables de supporter le froid et la pluie. C'était en quelque sorte les assimiler à ces oiseaux de passage qui fuyent et se cachent dans des lieux écartés, lorsqu'ils voyent s'approcher la mauvaise saison (1). Il était d'ailleurs impossible de penser qu'un siége pût traîner en longueur avec une armée pleine d'ardeur et de bravoure. Les croisés n'avaient qu'à se souvenir du siége de Nicée, de la bataille de Dorylée et

---

(1) « Plurimum quoque interest, ad disciplinam militiæ » insuescere milites nostros, non solum partâ victoriâ frui, » sed si etiam res sit lentior, pati tædium, et quamvis seræ » spei exitum exspectare, *nec sivet æstivas aves, instante* » *hyeme, tecta ac recessum circumspicere.* » (ACCOLTI, *de Bello contra Turcas*, lib. II.)

de mille autres exploits. Pourquoi enfin paraissait-on retenu par la crainte de la disette et de la famine? Jusqu'alors n'avait-on pas trouvé dans la guerre les ressources de la guerre? On devait savoir que la victoire avait toujours fourni à tous les besoins des croisés, et que l'abondance les attendait dans la ville d'Antioche, qui ne tarderait pas à leur ouvrir ses portes. »

Ce discours entraîna les plus ardents et les plus braves. Ceux qui étaient d'un avis contraire craignirent d'être accusés de timidité, et n'osèrent répliquer. Le conseil décida qu'on commencerait le siége d'Antioche. Le même jour toute l'armée chrétienne s'avança sous les murs de la ville. Bohémond et Tancrède prirent leurs postes à l'Orient, vis-à-vis la porte de S. Paul; à la droite des Italiens, les Normands, les Bretons, les Flamands, les Français commandés par les deux Robert; le comte de Vermandois et le comte de Chartres campèrent vers le Septentrion devant la porte du Chien; le comte de Toulouse, l'évêque du Puy, le duc de Lorraine s'étendirent avec les troupes qu'ils commandaient depuis la porte du Chien jusqu'au lieu où l'Oronte tournant vers l'Occident s'approche des murailles d'Antioche. Les croisés laissèrent à découvert la partie méri-

dionale défendue par la montagne de l'Oronte; ils négligèrent aussi d'investir le côté occidental de la ville que défendait le fleuve, et par lequel les assiégés pouvaient faire des sorties ou recevoir des secours.

Les Turcs s'étaient enfermés dans leurs murailles; personne ne paraissait sur les remparts; on n'entendait aucun bruit dans la ville. Les croisés crurent voir dans cette apparente inaction et dans ce profond silence le découragement et la terreur qui s'étaient emparés de leurs ennemis. Aveuglés par l'espoir d'une conquête facile, ils ne prirent aucune précaution, et se répandirent en désordre dans les campagnes voisines. L'abondance des vivres, le beau ciel de la Syrie, la fontaine et les bosquets de Daphné, les rivages de l'Oronte, fameux dans l'antiquité païenne par le culte de Vénus et d'Adonis, leur firent perdre de vue la guerre sainte, et portèrent la licence et la corruption parmi les soldats de Jésus-Christ.

Tandis qu'ils oubliaient, au milieu des scènes de l'intempérance et de la débauche, les lois de la discipline et les préceptes de l'Évangile, ils furent attaqués par la garnison d'Antioche, qui les surprit, les uns s'occupant à peine de la garde du camp, les autres dispersés dans les campagnes. Tous ceux que l'espoir du pillage

où l'attrait des plaisirs avait attirés dans les villages et les vergers voisins de l'Oronte trouvèrent l'esclavage ou la mort. Le jeune Albéron, archidiacre de Metz, et fils de Conrad, comte de Lunebourg, paya de sa vie des amusements qui s'accordaient peu avec l'austérité de sa profession. Il fut surpris par les Turcs (1) au moment où, étendu sur l'herbe, il jouait aux dés avec une courtisane syrienne. Il eut la tête abattue d'un coup de sabre. La courtisane ne reçut la mort qu'après avoir assouvi la brutale passion du vainqueur. Leurs têtes et celles d'un grand nombre de chrétiens furent jetées dans le camp des croisés, qui déplorèrent alors leurs désordres, et jurèrent de venger leur défaite.

L'envie de réparer une faute leur en fit commettre une autre. On résolut d'escalader les murs d'Antioche sans avoir des échelles et des machines de guerre. Le signal fut donné pour un assaut général. La vengeance et le fanatisme animaient les soldats et les chefs; mais

(1) *Alearum ludo pariter recreari et occupari cum matronâ quâdam, quæ magnæ erat ingenuitatis et formositatis..... Matronam vero vivam, et intactam armis, rapientes traxerunt in urbem, per totam noctem immoderatæ libidinis suæ incesto concubitu eam vexantes, nihilque humanitatis in eam exhibentes*, etc. (ALB. AQ., lib. III, cap. 46.)

leurs efforts ne purent ébranler les murailles de la ville et troubler la sécurité des assiégés. Leurs attaques, renouvelées plusieurs fois et sur plusieurs points, furent toutes malheureuses. L'expérience, dont ils payaient toujours si chèrement les leçons, leur apprit enfin qu'il ne leur restait, pour se rendre maîtres de la place, d'autre moyen que de l'investir, et d'empêcher l'arrivée de tout secours étranger.

Ils établirent un pont de bateaux sur l'Oronte (1), et firent passer quelques troupes vers le côté occidental de la ville. Tous les moyens furent employés pour arrêter les sorties de l'ennemi; tantôt on élevait près des remparts des forteresses de bois, tantôt on dressait des balistes qui lançaient des pierres aux assiégés. Les croisés, pour fermer aux Turcs la porte du Chien, furent obligés d'y entasser d'énormes poutres et des débris de rocher. En même temps ils retranchaient leurs camps, et redoublaient d'efforts pour se mettre à l'abri de toute surprise de la part des Sarrazins.

(1) Nous avons pris les détails du siége d'Antioche dans les auteurs suivants : Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, Baudry, Robert, Tudebode, Raymond d'Agiles, Guibert, Raoul de Caen, Foulcher de Chartres, Oderic Vital, Paul-Émile, Bernard Thesaurarius, Accolti, Duchat, Mailly, Deguignes, Albufaradge, etc.

L'armée chrétienne n'était plus occupée que de former le blocus de la ville. Quoique cette détermination fût dictée par l'impérieuse nécessité, les lenteurs d'un siége ne s'accordaient point avec l'impatience des guerriers de l'Occident. A leur arrivée devant Antioche, les soldats chrétiens avaient dissipé dans quelques jours les provisions de plusieurs mois; ils ne songeaient qu'à combattre l'ennemi sur le champ de bataille; et toujours pleins de confiance dans la victoire, ils n'avaient cherché ni à se défendre des rigueurs de l'hiver, ni à prévenir la disette dont ils étaient menacés.

Le manque de vivres ne tarda pas à se faire sentir. Dès que l'hiver eut commencé, les croisés se trouvèrent en proie à tous les genres de calamités. Il tombait tous les jours des torrents de pluie; les plaines, dont le séjour avait amolli les soldats de Jésus-Christ, étaient presque ensevelies sous les eaux. Le camp des chrétiens, surtout dans la vallée, fut submergé plusieurs fois; l'orage et l'inondation entraînaient les pavillons et les tentes; l'humidité détendait les arcs; la rouille rongeait les lances et les épées. La plupart des soldats restaient presque sans vêtements; des maladies contagieuses enlevaient les hommes et les animaux. Les pluies, le froid, la disette, l'épidémie firent

de si grands ravages, qu'au rapport de Guillaume de Tyr les croisés manquaient de temps et d'espace pour enterrer les morts.

Au milieu de la détresse générale, Bohémond et le comte de Normandie furent chargés d'aller à la découverte et de parcourir le pays pour y chercher des vivres. Dans leur incursion ils battirent plusieurs détachements de Sarrazins, et revinrent au camp des chrétiens avec un butin considérable. Cependant les provisions qu'ils apportaient ne suffisaient point pour nourrir long-temps une nombreuse armée. Chaque jour on faisait de nouvelles incursions, et chaque jour elles étaient moins heureuses. Toutes les campagnes de la haute Syrie avaient été ravagées par les Turcs et les chrétiens. Les croisés envoyés à la découverte mettaient souvent en fuite les infidèles; mais la victoire, qui était presque toujours leur unique ressource dans les moments de disette, ne pouvait ramener l'abondance dans leur camp.

Pour comble de misère, toute communication était interrompue avec Constantinople; les flottes des Pisans et des Génois ne côtoyaient plus les pays occupés par les croisés. Le port de St.-Siméon, situé à trois lieues d'Antioche, ne voyait arriver aucun vaisseau de la Grèce et de l'Occident. Les pirates flamands qui avaient

pris la croix à Tarse, après s'être emparés de Laodicée, avaient été surpris par les Grecs, et depuis plusieurs semaines étaient retenus prisonniers. Le plus sombre avenir s'ouvrait devant les chrétiens. Ils ne s'entretenaient que des pertes qu'ils avaient faites, et des maux dont ils étaient menacés; chaque jour les nouvelles les plus affligeantes circulaient dans l'armée chrétienne.

On racontait que le fils de Suénon, roi de Danemark, qui avait pris la croix, et qui conduisait à la guerre sainte quinze cents cavaliers, avait été surpris par les Turcs, lorsqu'il s'avançait rapidement à travers les défilés de la Cappadoce. Attaqué par un ennemi supérieur en nombre, il s'était défendu pendant tout un jour sans que son courage et la hache de ses guerriers eussent pu repousser l'attaque des infidèles. Florine, fille de Eudes Ier., duc de Bourgogne, qui accompagnait le héros danois, et qui devait l'épouser après la prise de Jérusalem, avait vaillamment combattu à ses côtés. Percée de sept flèches et combattant toujours, elle cherchait avec Suénon à s'ouvrir un passage vers les montagnes, lorsqu'ils avaient été accablés par leurs ennemis. Ils étaient tombés ensemble sur le champ de bataille, après avoir vu périr autour d'eux tous leurs chevaliers et

leurs plus fidèles serviteurs. « Telles vinrent au » camp des chrestiens, dit Guillaume de Tyr (1), » ces nouvelles, pleines de tristesse et de dou» leur, et desquelles plus que devant furent les » cœurs d'un chacun effroyés avec l'accroisse» ment de toutes leurs calamités. »

Tous les jours la famine (2) et l'épidémie faisaient de nouveaux ravages. Les provisions ap-

(1) L'historien de Bourgogne, Urbain Plancher, sans alléguer aucune raison, et sans citer aucune autorité, traite de fable le récit de cet événement, qui est attesté par Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, et plusieurs autres historiens presque contemporains. Mallet n'en parle point dans son *Histoire de Danemark;* cependant Langebek, dans le Recueil des historiens danois, dit avoir vu un bas-relief en bronze où le Suénon dont il s'agit dans cette histoire, est représenté avec les attributs d'un croisé. Ce bas-relief avait été fait par ordre de Christien V; au bas du portrait de Suénon, on lit plusieurs vers latins qui expriment sa mort tragique et glorieuse. Nous rapporterons dans les *Pièces justificatives* la savante dissertation où Langebek discute les passages des anciens historiens, et démontre très bien la vérité de leurs récits. Cette dissertation est intitulée : *Infelix Suenonis Danici adversùs Turcas.*

(2) D'après Guillaume de Tyr, le pain qui suffisait pour nourrir un homme pendant un jour coûtait deux sous, au lieu d'un denier; un bœuf, deux marcs d'argent, au lieu de cinq sous; un chevreau ou un agneau, cinq ou six sous, au lieu de trois ou quatre deniers; la dépense d'un cheval pour une seule nuit s'élevait jusqu'à huit sous, tandis qu'elle n'allait qu'à deux ou trois deniers au commencement du siége.

portées au camp par quelques Syriens, étaient à un si haut prix que les soldats ne pouvaient y atteindre; la multitude remplissait le camp de ses gémissements; il n'était point de croisé qui n'eût à pleurer la mort de plusieurs de ses compagnons. La désertion vint bientôt se réunir à tous les autres fléaux. La plupart des croisés avaient perdu l'espoir de s'emparer d'Antioche et d'arriver dans la Terre-Sainte. Les uns allaient chercher un asyle contre la misère dans la Mésopotamie, soumise à Baudouin; les autres se retiraient dans les villes de la Cilicie, qui étaient tombées au pouvoir des chrétiens.

Le duc de Normandie se retira à Laodicée, et ne revint qu'après trois sommations qui lui furent faites par l'armée, au nom de la religion et de Jésus-Christ. Tatice, général d'Alexis, quitta le camp des croisés avec les troupes qu'il commandait, en promettant de revenir avec des renforts et des vivres. Son départ laissa peu de regrets, et ses promesses, auxquelles on avait peu de confiance, ne calmèrent point le désespoir des croisés. Ce désespoir fut bientôt porté à son comble parmi les défenseurs de la croix, lorsqu'ils virent s'éloigner ceux qui devaient leur donner l'exemple de la patience et du courage. Guillaume, vicomte de Melun, que les

vigoureuses expéditions de sa hache d'armes avaient fait appeler *Charpentier* (1), ne put supporter les misères du siége, et déserta les drapeaux de Jésus-Christ. Le prédicateur de la croisade, Pierre l'Ermite, à qui les croisés reprochaient sans doute les malheurs qu'ils éprouvaient, ne put entendre leurs plaintes ni partager leur misère; il désespéra du succès de l'expédition et s'enfuit secrètement du camp des chrétiens (2). Sa désertion causa un grand scandale parmi les pèlerins « et ne les étonna pas moins, dit l'abbé Guibert, que si les étoiles étaient tombées du ciel. » Poursuivi et atteint par Tancrède, il fut ramené honteusement avec Guillaume-le-Charpentier. L'armée lui reprocha son lâche abandon, et lui fit jurer sur l'Évangile de ne plus déserter une cause qu'il avait prêchée. On menaça du supplice réservé aux homicides tous ceux qui suivraient l'exemple qu'il venait de donner à ses compagnons et à ses frères.

---

(1) *Sed non hoc metu prœliorum, ut speramus, fecerat; sed tantam famis injuriam pati numquam didicerat.* (Rob. Mon., lib. IV.)

(2) Ce grand jeûneur, dit le P. Maimbourg, qui par une austérité volontaire, laquelle lui avait acquis une si grande réputation de sainteté, faisait profession de ne manger jamais ni pain ni viande, ne put résister à la rigueur d'un jeûne nécessaire.

Mais au milieu de la corruption qui régnait dans l'armée chrétienne, la vertu elle-même devait songer à fuir, et pouvait excuser la désertion. Si on en croit les récits contemporains, tous les vices de l'infâme Babylone régnaient parmi les libérateurs de Sion. Spectacle étrange et inoui! Sous la tente des croisés on voyait ensemble la famine et la volupté; l'amour impur, la passion effrénée du jeu, tous les excès de la débauche se mêlaient aux images de la mort (1). Dans leur malheur, la plupart des pèlerins semblaient dédaigner les consolations que donnent la piété et la vertu!

Cependant l'évêque du Puy et la plus saine partie du clergé réunirent leurs efforts pour réformer les mœurs des croisés. Ils firent tonner la voix de la religion contre les excès du libertinage et de la licence; ils rappelèrent tous les maux qu'avait soufferts l'armée chrétienne, et les attribuèrent aux vices et aux débordements des défenseurs de la croix. Un tremblement de terre qui se fit alors sentir, une aurore boréale qui vint offrir un phénomène inconnu à la plupart des pèlerins, leur furent présentés comme

(1) *Et quis esse poterat aditus voluptatis, ubi erat indesinens suspicio mortis!* (Guib., lib. VI, cap. 15.)

un avertissement de la colère du ciel. On ordonna des jeûnes et des prières pour fléchir le courroux céleste. Les croisés firent des processions autour du camp; de toutes parts on entendait retentir les hymnes de la pénitence. Les prêtres invoquaient les foudres de l'Église contre ceux qui trahissaient la cause de Jésus-Christ par leurs péchés. Pour ajouter à la crainte qu'inspiraient les menaces de la religion, un tribunal, composé des principaux de l'armée et du clergé, fut chargé de poursuivre et de punir les coupables.

Les hommes surpris dans l'ivresse eurent les cheveux coupés; les blasphémateurs, ceux qui se livraient à la passion du jeu, furent marqués d'un fer rouge. Un moine accusé d'adultère, et convaincu par l'épreuve du feu, fut battu de verges et promené tout nu dans l'enceinte du camp. A mesure que les juges condamnaient les coupables, ils durent être effrayés de leur nombre. Les châtiments les plus sévères ne purent arrêter entièrement la prostitution qui était devenue presque générale. On résolut d'enfermer toutes les femmes dans un camp séparé, mesure extrême et imprudente qui confondait le vice et la vertu, et qui fit connaître des crimes plus honteux que ceux qu'on voulait prévenir.

Au milieu de ces calamités, le camp des

croisés était rempli d'espions syriens, qui, chaque jour, allaient raconter dans la ville les projets, la détresse et le désespoir des assiégeants. Bohémond, afin d'en délivrer l'armée, employa un moyen fait pour révolter même des barbares. Ma plume se refuse à tracer de pareils tableaux, et je laisse parler ici Guillaume de Tyr, ou plutôt son vieux traducteur : « Bohé-
» mond, dit-il, commande que quelques Turcs
» qu'il tenait enforcés sous sûre garde, lui fus-
» sent amenés. Lesquels fait à l'instant par les
» mains des officiers de haute justice exécuter,
» et puis allumer un grand feu, et les mettre
» à la broche et roistir, comme pour viande
» préparée au souper de lui et des siens,
» leur commandant que s'ils estoient enquis
» quel appareil c'estoit-là, qu'ils respondis-
» sent en cette façon : *Les princes et gouver-*
» *neurs du camp ont arretté cejourd'hui en*
» *leur conseil, que tous les Turcs ou leurs es-*
» *pies qui d'ici en avant seroient trouvés dans*
» *leur camp, seront en cette manière forcés*
» *à faire viande de leurs propres corps, tant*
» *aux princes qu'à toute l'armée.*

Les serviteurs de Bohémond suivirent exactement les ordres et les instructions qu'il leur avait donnés. Bientôt les étrangers qui se trouvaient dans le camp accoururent dans le quar-

tier du prince de Tarente, et lorsqu'ils virent ce qui se passait, ajoute notre ancien auteur, ils furent merveilleusement effrayés, craignant d'éprouver le même sort. Ils se hâtèrent de quitter le camp des chrétiens, et partout sur leur chemin annoncèrent ce qu'ils avaient vu. Leurs discours volèrent de bouche en bouche jusqu'aux contrées les plus éloignées : les habitants d'Antioche, et tous les Musulmans des villes de Syrie, furent saisis de terreur, et n'osèrent plus approcher du camp des croisés. « A ce moyen, dit l'historien que nous avons » cité plus haut, advint que, par l'astuce et » conduite du seigneur Bohémond, fut tollue » du camp la peste des espies, et les entreprises » des chrétiens furent moins divulguées aux » ennemis. »

L'évêque du Puy employait dans le même temps une ruse plus innocente et plus conforme à l'esprit de son ministère et de sa profession; il faisait labourer et ensemencer les terres voisines d'Antioche, pour rassurer l'armée chrétienne contre la famine, et pour faire croire aux Sarrazins que rien ne pouvait lasser la persévérance des assiégeants.

Cependant l'hiver s'éloignait; les maladies contagieuses faisaient moins de ravages; les princes et les monastères d'Arménie envoyè-

rent des vivres aux chrétiens (1). La disette commençait à se faire moins sentir. L'amélioration du sort des pèlerins fut attribuée à leur pénitence et à leur conversion: ils remercièrent le ciel de les avoir rendus meilleurs et plus dignes de sa protection et de sa miséricorde.

Ce fut alors que les croisés virent arriver dans leur camp les ambassadeurs du calife d'Égypte. En présence des infidèles, les soldats chrétiens s'efforcèrent de cacher les traces et les souvenirs des longues misères qu'ils avaient éprouvées. Ils se paraient de leurs vêtements les plus précieux, ils étalaient leurs armes les plus brillantes. Les chevaliers et les barons se disputaient le prix de la force et de l'adresse dans des tournois. On ne voyait que des danses et des festins, au milieu desquels paraissaient régner l'abondance et la joie. Les ambassadeurs égyptiens furent reçus dans une tente magnifique, où s'étaient rassemblés les principaux chefs de l'armée. Ils ne dissimulèrent point dans leur discours l'extrême éloignement

(1) Cette circonstance est tirée du manuscrit arménien de Mathieu d'Édesse. On doit s'étonner que les historiens latins n'en aient pas fait mention; mais ils ne parlent jamais des moyens d'approvisionnement qu'avaient les croisés.

que leur maître avait toujours eu pour une alliance avec les chrétiens; mais les victoires que les croisés avaient remportées sur les Turcs, ces ennemis éternels de la race d'Aly, lui faisaient croire que Dieu lui-même les avait envoyés en Asie comme les instruments de sa vengeance et de sa justice. Le calife égyptien était disposé à se rapprocher des chrétiens victorieux, et se préparait à rentrer avec ses armées dans la Palestine et la Syrie. Comme il avait appris que tous les vœux des croisés se bornaient à voir Jérusalem, il promettait de relever les églises des chrétiens, de protéger leur culte, et d'ouvrir les portes de la ville sainte à tous les pèlerins, à condition qu'ils s'y présenteraient sans armes, et qu'ils n'y séjourneraient pas plus d'un mois. Si les croisés se soumettaient à cette condition, le calife promettait d'être leur plus généreux appui; s'ils refusaient le bienfait de son amitié, les peuples de l'Égypte, de l'Éthiopie, tous ceux qui habitaient l'Asie et l'Afrique, depuis le détroit de Gades, jusqu'aux portes de Bagdad, allaient se lever à la voix du vicaire légitime du prophète, et montrer aux guerriers de l'Occident la puissance de ses armes.

Ce discours excita de violents murmures dans l'assemblée des chrétiens; un des chefs se

leva pour répondre, et s'adressant aux députés du calife: « La religion que nous suivons, leur » dit-il, nous a inspiré le dessein de rétablir son » empire dans les lieux où elle est née; nous » n'avons pas besoin, pour accomplir nos ser- » ments, du concours des puissances de la terre. » Nous ne sommes point venus en Asie pour » recevoir les lois ni les bienfaits des musul- » mans; nous n'avons point d'ailleurs oublié » les outrages faits aux pèlerins de l'Occident, » par les Égyptiens; on se souvient encore que » les chrétiens, sous le règne du calife Hakem, » ont été livrés aux bourreaux, leurs églises, et » surtout celle du saint Sépulcre, renversées de » fond en comble. Oui, sans doute, nous nous » sommes proposés de visiter Jérusalem, mais » nous avons fait aussi le serment de la délivrer » du joug des infidèles. Dieu qui l'a honorée par » ses souffrances, veut y être servi par son peu- » ple. Les chrétiens veulent en être les gardiens » et les maîtres. Allez dire à celui qui vous en- » voye de choisir la paix ou la guerre; dites-lui » que les chrétiens, campés devant Antioche, » ne craignent, ni les peuples d'Égypte, ni ceux » de l'Éthiopie, ni ceux de Bagdad, et qu'ils ne » peuvent s'allier qu'avec les puissances qui res- » pectent les lois de la justice et les drapeaux de » Jésus-Christ. »

L'orateur qui parlait ainsi, exprimait l'opinion et les sentiments de l'assemblée; cependant on ne rejeta pas tout-à-fait l'alliance des Égyptiens. Des députés furent nommés dans l'armée chrétienne pour accompagner les ambassadeurs du Caire à leur retour, et porter au calife les dernières propositions de paix des croisés.

A peine les députés venaient-ils de quitter le camp des chrétiens, que ceux-ci remportèrent une nouvelle victoire sur les Turcs. Les sultans d'Alep, de Damas, les émirs de Césarée, d'Émese, d'Hiérapolis, avaient levé une armée de vingt mille cavaliers pour secourir Antioche; déjà cette armée était en marche et s'approchait de la ville, lorsqu'elle fut surprise et taillée en pièces par le prince de Tarente et le comte de St. Gilles qui s'étaient avancés à sa rencontre. Les Turcs perdirent dans le combat deux mille hommes, mille chevaux; la ville de Harem, dans laquelle ils avaient en vain cherché un asyle après leur défaite, tomba au pouvoir des chrétiens. Au moment où les ambassadeurs d'Égypte allaient s'embarquer au port St.-Siméon, quatre chameaux leur portèrent les têtes et les dépouilles de deux cents musulmans. Les vainqueurs jetèrent deux cents autres têtes dans la lle

d'Antioche, dont la garnison s'attendait encore à être secourue : ils en plantèrent un grand nombre sur des pieux autour des murailles. Ils étalaient ainsi ces horribles trophées, pour se venger des insultes que les Sarrazins, sur leurs remparts, avaient prodiguées à une image de la Vierge tombée entre leurs mains dans une sortie.

Bientôt les croisés devaient signaler leur valeur dans un combat plus périlleux et plus meurtrier. Une flotte de Génois et de Pisans était entrée au port St.-Siméon; la nouvelle de son arrivée causa une vive joie dans l'armée chrétienne; un grand nombre de soldats sortirent du camp, et coururent vers le port, les uns pour apprendre des nouvelles d'Europe, les autres pour acheter les provisions dont ils avaient besoin. Comme ils revenaient chargés de vivres, et que la plupart d'entre eux n'avaient point d'armes, ils furent attaqués à l'improviste et dispersés par un corps de quatre mille Sarrazins qui les attendaient sur leur passage. En vain le prince de Tarente, le comte de St.-Gilles et l'évêque Adhémar accoururent avec leurs troupes; les chrétiens ne purent soutenir le choc des infidèles, et firent leur retraite en désordre.

Le bruit de leur défaite répandit bientôt l'a-

larme parmi les croisés qui étaient restés devant la ville. Aussitôt Godefroi, à qui le péril donnait la suprême autorité, ordonne aux chefs et aux soldats de voler aux armes (1). Suivi de son frère Eustache, des deux Robert et du comte de Vermandois, il traverse l'Oronte et va chercher l'ennemi occupé de poursuivre son premier avantage. Lorsqu'il est en présence des Sarrazins, il commande aux autres chefs de suivre son exemple, et se jette, l'épée à la main, dans les rangs ennemis. Ceux-ci, accoutumés à combattre de loin et à se servir de l'arc et de la flèche, ne peuvent résister à l'épée et à la lance des croisés. Ils prennent la fuite, les uns vers les montagnes, les autres vers la

(1) Une chronique imprimée à Paris en 1517, et qui a pour titre : *Grand Voyage d'outre-mer*, met ce discours dans la bouche de Godefroi : « Beaux seigneurs, mes frères et compa- » gnons en Iésus-Christ, se la vérité est ainsi comme la nouvelle » se dit, que par nos péchés ces chiens cruels aient ainsi occis » ces vaillants hommes et de si grand conseil comme ils estoient, » je ne vois que deux choses, c'est que nous mourrons avecque » eulx comme vrays et loyaulx chrétiens, assurés de recevoir » le guerdon de notre sauveur Iésus-Christ, pour lequel servir » nous sommes icy venus et avons quitté nos terres et parents ; » ou s'il lui plaist notre service, qu'il nous doint prendre la » victoire et vengeance de ces mastins qui ainsi ont empiré et » affaibly la chrétienté de ces vaillants hommes. »

ville. Accien, qui, des tours de son palais, avait vu l'attaque victorieuse des croisés, envoie un nombreux détachement pour rétablir le combat. Il accompagne ses soldats jusqu'à la porte du Pont qu'il fait refermer, en leur disant qu'elle ne s'ouvrira plus pour eux qu'après la victoire.

Ce nouveau corps de Sarrazins fut bientôt battu et dispersé à son tour. Les Turcs n'avaient plus d'autre espoir que de rentrer dans la place; mais Godefroi, qui avait tout prévu, s'était déjà posté sur une éminence entre les fuyards et la porte d'Antioche. Ce fut là que recommença le carnage; les chrétiens étaient animés par leur victoire, les Sarrazins par leur désespoir et par les cris des habitants de la ville assemblés sur le rempart. Rien ne peut peindre l'effroyable tumulte de ce nouveau combat. Le cliquetis des armes, les cris des combattants ne permettaient plus aux soldats d'entendre la voix de leurs chefs. On se battait corps à corps et sans ordre; des flots de poussière couvraient le champ de bataille. Le hasard dirigeait les coups des vainqueurs et des vaincus; les Sarrazins se pressaient, s'embarrassaient dans leur fuite. La confusion était si grande, que plusieurs croisés furent tués par leurs compagnons et leurs frères. Un grand nombre de Sarrazins tombèrent presque sans résistance sous le fer

des chrétiens; plus de deux mille, qui cherchaient à fuir, furent noyés dans l'Oronte. « Les vieillards d'Antioche, dit Guillaume de Tyr, en contemplant du haut des murailles cette sanglante catastrophe, s'affligeaient d'avoir vécu trop long-temps, et les femmes, témoins du trépas de leurs fils, gémirent de leur fécondité. » Le carnage dura pendant toute la journée. Ce ne fut que vers le soir qu'Accien fit ouvrir les portes de la ville, et qu'il reçut les débris des troupes poursuivies par les croisés.

Les chefs et les soldats de l'armée chrétienne avaient fait des prodiges de valeur. Bohémond, Raymond, Tancrède, Adhémar, Baudouin du Bourg, Eustache, s'étaient partout montrés à la tête de leurs guerriers. Toute l'armée racontait les coups de lance et les merveilleux faits d'armes du comte de Vermandois et des deux Robert. Le duc de Normandie soutint seul un combat contre un chef des infidèles qui s'avançait au milieu des siens; d'un coup de sabre il lui fendit la tête jusqu'à l'épaule, et l'étendit à ses pieds, en s'écriant: *Je dévoue ton ame impure aux puissances de l'enfer.* « Tancrède, dit Raoul de Caen, se distingua parmi les plus intrépides chevaliers. Dans la chaleur de la mêlée, le héros chrétien, modeste autant que brave, faisait jurer à son écuyer de garder le silence sur

les exploits dont il était témoin (1)». Godefroi, qui, dans cette journée avait montré l'habileté d'un grand capitaine, signala sa bravoure et sa force par des actions que l'histoire et la poésie ont célébrées. Aucune armure ne pouvait résister au tranchant de son épée; il faisait voler en éclats, les lances, les casques et les cuirasses. Un Sarrazin, qui surpassait tous les autres par sa stature, se présenta au fort de la mêlée pour le combattre, et, du premier coup qu'il lui porta, mit en pièces son bouclier. Godefroi, indigné de cette audace, se dresse sur ses étriers, s'élance contre son adversaire, et lui porte sur l'épaule un coup si terrible qu'il partage son

---

(1) *Sed est, quod stupeam, nec satis valeam stupere: cum homo tam pretiosus laudis emptor mox præsentis ora armigeri silentio concluserit adjurato.* (*Gest. Tancred.*, cap. 52, MURATORI, vol. III.)

L'historien que nous venons de citer cherche à s'expliquer le fait qu'il raconte. Il se demande si c'est par modestie, ou par esprit religieux, ou bien parce que Tancrède pouvait craindre de n'être pas cru sur sa parole ou sur celle de son écuyer, que ce héros chrétien voulait garder le silence. Dans les trois cas, le fait lui paraît toujours un prodige. Il ajoute que l'écuyer fut fidèle à son serment, et qu'on ne sut que long-temps après les hauts faits de Tancrède dans cette journée. On n'a qu'à comparer ce trait remarquable avec ce que le vieil Homère dit de ses héros.

corps en deux parties (1). La première, disent les historiens, tomba à terre, et l'autre resta sur le cheval, qui rentra dans la ville, où cet aspect redoubla la consternation des assiégés.

Malgré de si prodigieux exploits, les chrétiens avaient fait une perte considérable. En célébrant la valeur héroïque des croisés, l'histoire contemporaine s'étonne de la multitude des martyrs que les Sarrazins envoyèrent dans le ciel, et qui, en arrivant dans le séjour des élus, la couronne sur la tête et la palme à la main, adressèrent à Dieu ces paroles : « Pourquoi n'avez-vous pas défendu notre sang qui » a coulé pour vous aujourd'hui (2) ? »

---

(1) *Sic lubricus ensis super crus dextrum integer exigit, sicque caput integrum cum dextrâ parte corporis immersit gurgite, partemque quæ equo præsidebat remisit civitati.* (Rob. Mon.)

Cujus ense trajectus Turcus duo factus est Turci; ut inferior alter in urbem equitaret, alter arcitenens in flumine nataret. (Radulph. Cadom.)

(2) *Fueruntque in illâ die martyrisati ex nostris militibus seu peditibus plusquam mille, qui in cœlum lætantes ascendebant, atque candidati ferentes stolam recepti martyrii, glorificantes et magnificantes dominum deum nostrum trinum et unum, in quo feliciter triumphabant; et dicebant concordabili voce :* Quare non deffendis sanguinem nostrum, qui hodie pro tuo nomine effusus est. (*Gesta Francorum*, lib. XV, cap. 18, ap. Bongars, pag. 13.)

Les infidèles passèrent la nuit à ensevelir ceux des leurs qui avaient été tués sous les murailles de la ville. Ils les enterrèrent près d'une mosquée bâtie au-delà du pont de l'Oronte. Après cette funèbre cérémonie, ils rentrèrent dans Antioche. Comme les morts, selon l'usage des musulmans, avaient été ensevelis avec leurs armes, leurs richesses et leurs vêtements, ces dépouilles tentèrent la populace grossière qui suivait l'armée des croisés. Elle traversa l'Oronte, se précipita en foule sur les tombeaux des Sarrazins, exhuma les cadavres, leur arracha les armes et les habillements dont ils étaient couverts. Bientôt elle vint montrer au camp les étoffes de soie, les boucliers, les lances, les javelots, les riches épées trouvés dans les cercueils. Ce spectacle ne révolta point les chevaliers et les barons. Le lendemain d'une bataille, et parmi les dépouilles des vaincus, ils contemplèrent avec joie quinze cents têtes séparées de leurs troncs, qui furent promenées en triomphe dans l'armée, et leur rappelèrent leur victoire et la perte qu'ils avaient fait essuyer aux infidèles.

Toutes ces têtes jetées dans l'Oronte, et les cadavres des musulmans qui, la veille, s'étaient noyés dans le fleuve, allèrent porter la nouvelle de la victoire des chrétiens aux Gé-

nois et aux Pisans débarqués au port St.-Siméon. Ceux des croisés, qui, dans le commencement de la bataille, avaient fui vers la mer et vers les montagnes, et dont on avait pleuré la mort, revinrent au camp et se réunirent à leurs frères, pour remercier le ciel des triomphes de l'armée chrétienne. Les chefs ne songèrent plus alors qu'à profiter de la terreur qu'ils avaient inspirée aux Sarrazins. Maîtres du cimetière des musulmans, les croisés abattirent la mosquée qui s'élevait hors de la ville, et se servirent des pierres mêmes des tombeaux pour bâtir une forteresse devant la porte du pont, par laquelle les assiégés faisaient leurs sorties. Raymond, qu'on avait accusé de manquer de zèle pour la guerre sainte, fit construire le fort, et se chargea de défendre ce poste périlleux. On proposa d'élever une nouvelle forteresse près de la première, et comme aucun des chefs ne se présentait pour en presser la construction, Tancrède vint proposer ses services aux croisés. Généreux et loyal chevalier, il ne lui restait plus que son épée et sa renommée. Il demanda de l'argent à ses compagnons, et se chargea des dangers de l'entreprise. Tout le monde s'empressa de seconder son courageux dévouement; les travaux qu'il dirigeait furent bientôt achevés, et dès-lors les assiégés se trou-

vèrent tout-à-fait enfermés dans l'enceinte de leurs murailles.

Les croisés, après avoir achevé ainsi le blocus de la place, surprirent les Syriens qui avaient coutume de porter des provisions dans Antioche, et ne leur laissèrent la liberté et la vie qu'en leur faisant jurer d'approvisionner l'armée chrétienne. Ayant appris qu'Accien avait envoyé une grande partie des chevaux de sa garnison dans une vallée à quelques lieues de la ville, ils s'y rendirent par des chemins détournés, et s'emparèrent de ce riche butin. Deux mille chevaux et autant de mulets furent conduits en triomphe dans le camp des chrétiens.

Comme la flotte des Pisans et des Génois avait amené un grand nombre d'ouvriers et d'ingénieurs, ils furent employés à diriger et à poursuivre les travaux du siége. On construisit des machines de guerre; la ville d'Antioche fut pressée plus vivement et menacée de tous les côtés. Tandis que le désespoir tenait lieu de courage aux Sarrazins, le zèle et l'émulation redoublaient parmi les croisés. Plusieurs de ceux que la misère ou la crainte avait éloignés, revinrent sous les drapeaux de l'armée chrétienne, et cherchèrent à faire oublier leur désertion. Les assiégeants ne connaissaient plus

le repos et ne respiraient que pour les combats. Les femmes secondaient la valeur des guerriers. Les unes se mêlaient avec eux dans les rangs ; les autres leur apportaient des vivres et des munitions sur le champ de bataille. On vit même des enfants se former en troupes, s'exercer aux manœuvres militaires, et prendre les armes contre les Sarrazins. Les habitants d'Antioche opposèrent leurs enfants à ceux des chrétiens ; plusieurs fois ces jeunes combattants en vinrent aux mains en présence des assiégeants et des assiégés qui les animaient du geste et de la voix, et prenaient part au combat, pour soutenir ceux de leur parti qui paraissaient succomber.

Il se forma dans le même temps une autre milice plus formidable aux Sarrazins (1). Les mendiants et les vagabonds qui suivaient l'armée furent employés aux travaux du siége, et servirent sous les ordres d'un capitaine qui prenait le titre de roi *truant* ou roi des gueux. Ils recevaient une solde de la caisse générale des croisés ; et dès qu'ils étaient en état d'acheter des armes et des habits, leur roi les reniait

---

(1) Ces particularités sont rapportées par l'abbé Guibert, liv. IV. C'est dans cet historien qu'on trouve le plus de détails de mœurs.

pour ses sujets, et les faisait entrer dans un corps de l'armée. Cette mesure, en arrachant les vagabonds à une oisiveté dangereuse, en fit d'utiles auxiliaires. Comme ils étaient accusés de violer les tombeaux et de se nourrir de chair humaine (1), ils inspiraient une grande horreur aux infidèles, et leur seul aspect mettait en fuite les défenseurs d'Antioche, qui tremblaient de tomber entre leurs mains.

Antioche était pressée si vivement, et la garnison avait si peu de moyens de se défendre que les croisés s'attendaient chaque jour à s'en rendre maîtres. Accien leur fit demander une trève, et promit de se rendre s'il n'était pas bientôt secouru. Les croisés, toujours pleins d'une confiance aveugle, eurent l'imprudence d'accepter la proposition du gouverneur d'Antioche. Dès qu'ils eurent fait une trève avec les Sarrazins, les chefs de l'armée, qui n'étaient presque jamais d'accord que sur le champ de bataille, et que la présence même du danger ne réunissait pas toujours, furent sur le point de se déclarer la guerre entre eux.

Baudouin, prince d'Édesse, avait envoyé

(1) *Et si Sarracenum noviter interfectum invenerunt, illius carnes, ac si essent pecudis, avidissime devorabant.* (*Gesta Francorum*, lib. V, cap. 11.)

des présents magnifiques à Godefroi, aux deux Robert, au comte de Vermandois, aux comtes de Blois et de Chartres; il avait fait distribuer des sommes d'argent à toute l'armée, et, dans la répartition de ses largesses, il avait oublié à dessein Bohémond et ses soldats. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître la division. Tandis que l'armée chrétienne célébrait la libéralité de Baudouin, le prince de Tarente et ses guerriers éclataient en plaintes et en murmures.

Dans le même temps, une tente richement ornée qu'un prince arménien destinait à Godefroi, et qui, tombée entre les mains de Pancrace, fut envoyée à Bohémond, devint un nouveau sujet de trouble et de discorde. Godefroi réclama avec hauteur le présent qui lui était destiné; Bohémond refusa de le rendre. De part et d'autre, on en vint aux injures et aux menaces. On était prêt à prendre les armes; le sang des chrétiens allait couler pour une misérable querelle; mais à la fin le prince de Tarente, abandonné par la plus grande partie de l'armée, vaincu par les prières de ses amis, rendit à son rival la tente qu'il retenait, et se consola dans son dépit par l'espoir que la guerre lui offrirait bientôt un plus riche butin.

Guillaume de Tyr, qui nous a transmis ce

récit, s'étonne de voir le sage Godefroi réclamer avec tant de chaleur un objet si frivole, et dans sa surprise il compare la faiblesse du héros au sommeil du bon Homère. Sa pensée eût été plus juste, s'il avait comparé les discordes et les querelles des chefs de la croisade à celles qui troublaient le camp des Grecs, et qui retardèrent si long-temps la prise de Troie. Pendant que ces querelles occupaient toute l'armée chrétienne, les habitants d'Antioche faisaient entrer des renforts dans la ville, et se préparaient à une nouvelle résistance. Quand ils eurent reçu les secours et les vivres qui leur étaient nécessaires pour se défendre et prolonger le siége, ils rompirent la trève, et recommencèrent la guerre avec tous les avantages que leur avait donnés une paix trop légèrement accordée.

Antioche, après sept mois de siége, allait échapper aux armes des chrétiens, si la ruse, la politique et l'ambition n'avaient fait pour la cause des croisés ce que n'avaient pu faire la patience et la bravoure. Bohémond, que le désir d'accroître sa fortune avait entraîné dans la croisade, cherchait partout l'occasion de réaliser ses projets. La fortune de Baudouin avait éveillé sa jalousie, et le poursuivait dans son sommeil. Il osa jeter ses vues sur Antioche, et

fut assez favorisé par les circonstances pour trouver un homme qui pût remettre cette place entre ses mains. Cet homme, qui se nommait *Phirous*, était, quoi qu'en disent plusieurs historiens qui lui donnent une noble origine, le fils d'un arménien, dont le métier consistait à faire des cuirasses (1). D'un caractère inquiet et remuant, il aspirait sans cesse à changer de condition et d'état. Il avait abjuré la religion chrétienne par esprit d'inconstance et dans l'espoir d'avancer sa fortune; il était doué d'un sang-froid admirable, d'une audace à toute épreuve, et toujours prêt à faire pour de l'argent ce qu'on pouvait à peine attendre du plus ardent fanatisme. Pour satisfaire son ambition et son avarice, rien ne lui paraissait in-

(1) Mathieu d'Édesse ne nomme point le musulman qui livra Antioche aux chrétiens. Abulfaradge le nomme Ruzebach, et dit qu'il était Persan d'origine. Anne Comnène prétend qu'il était Arménien. La plupart des historiens l'appellent *Pyrrhus*, ou *Phirous*, Guillaume de Tyr lui donne le nom d'*émir Feir*, et Sanuti le nomme *Hermuferus*. Ce qu'on peut dire de plus probable, c'est qu'il avait abjuré la religion chrétienne. Si les auteurs ne sont point d'accord sur son nom, il faut croire que les uns l'ont appelé par son nom propre, et que les autres l'ont désigné par une épithète qui exprimait sa profession. Guillaume de Tyr dit qu'il était né d'une famille appelée en arménien *Beni Zerra*, c'est-à-dire, la *famille des faiseurs de cuirasses.*

juste ou impossible. Comme il était actif, adroit et insinuant, il avait obtenu la confiance d'Accien, qui l'admettait à son conseil. Le prince d'Antioche lui avait confié le commandement de trois des principales tours de la place. Il les défendit d'abord avec zèle, mais sans avantage pour sa fortune; il se lassa d'une fidélité stérile dès qu'il put penser que la trahison pouvait lui être plus profitable.

Dans l'intervalle des combats, il avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le prince de Tarente. Ces deux hommes se devinèrent à la première vue, et ne tardèrent pas à se confier l'un à l'autre. Dans les premiers entretiens, Phirous se plaignit des outrages qu'il avait reçus des musulmans; il s'affligea d'avoir abandonné la religion de Jésus-Christ, et pleura sur les persécutions qu'éprouvaient les chrétiens d'Antioche. Il n'en fallait pas davantage au prince de Tarente pour connaître les secrètes pensées de Phirous. Il loua ses remords et ses sentiments, et lui fit les plus magnifiques promesses. Alors le renégat lui ouvrit son cœur. Ils se jurèrent l'un à l'autre un inviolable attachement, et promirent d'entretenir une active correspondance. Ils se revirent ensuite plusieurs fois, et toujours dans le plus grand secret. A chaque entrevue, Bohémond disait à

Phirous que le sort des croisés était entre ses mains, et qu'il ne tenait qu'à lui d'en obtenir de grandes récompenses. De son côté Phirous protestait de son désir de servir les croisés, qu'il regardait comme ses frères, et, pour assurer le prince de Tarente de sa fidélité, ou pour excuser sa trahison, disait que Jésus-Christ, qui lui était apparu, lui avait conseillé de livrer Antioche aux chrétiens (1). Bohémond n'avait pas besoin d'une pareille protestation. Il n'eut pas de peine à croire ce qu'il désirait avec ardeur; et lorsqu'il fut convenu avec Phirous des moyens d'exécuter les projets qu'ils avaient long-temps médités, il fit assembler les principaux chefs de l'armée chrétienne. Il leur exposa avec chaleur les maux qui jusqu'alors avaient désolé les croisés, et les maux plus grands encore dont ils étaient menacés. Il ajouta qu'une puissante armée s'avançait au secours d'Antioche; que la retraite ne pouvait se faire sans honte et sans danger; qu'il n'était plus de salut pour les chrétiens que dans la conquête de la ville. La place, il est vrai, était défendue par d'inexpugnables remparts; mais on devait savoir que toutes les victoires ne

(1) *Apparuit enim ei dominus Jesus-Christus per visum et ait : Vade et redde civitatem christianis.* (*Gesta Francorum*, lib. V, cap. 12.)

s'obtenaient pas par les armes et sur le champ de bataille; que celles qu'on obtenait par l'adresse n'étaient pas les moins importantes et les moins glorieuses. Il fallait donc séduire ceux qu'on ne pouvait vaincre, et prévenir les ennemis par une entreprise adroite et généreuse. Parmi les habitants d'Antioche, différents de moeurs et de religion, opposés d'intérêt, il devait s'en trouver qui seraient accessibles aux appâts de l'or ou à des promesses brillantes. Il s'agissait d'un service si important pour l'armée chrétienne, qu'il était bon d'encourager toutes les tentatives. La possession même d'Antioche ne lui paraissait pas d'un trop haut prix pour récompenser le zèle de celui qui serait assez habile ou assez heureux pour faire ouvrir les portes de la ville aux croisés.

Bohémond ne s'expliqua pas plus clairement; mais il fut deviné par l'ambition jalouse de quelques chefs qui avaient peut-être les mêmes desseins que lui. Raymond repoussa surtout avec force les adroites insinuations du prince de Tarente. « Nous sommes tous, dit-il, » des frères et des compagnons; il serait in» juste qu'après avoir tous couru la même for» tune, un seul d'entre nous recueillît le fruit » de nos travaux. Pour moi, ajouta-t-il, en je» tant un regard de colère et de mépris sur Bo-

»hémond, je n'ai pas traversé tant de pays, »bravé tant de périls, je n'ai pas prodigué mon »sang, mes soldats et mes trésors, pour payer du »prix de nos conquêtes quelque artifice gros-»sier, quelque stratagême honteux dont il faut »laisser l'invention à des femmes.» Ces paroles véhémentes eurent tout le succès qu'elles devaient avoir parmi des guerriers accoutumés à vaincre par les armes, et qui n'estimaient une conquête que lorsqu'elle était le prix du courage. Le plus grand nombre des chefs rejetèrent la proposition du prince de Tarente, et mêlèrent leurs railleries à celles de Raymond. Bohémond, que l'histoire a surnommé l'Ulysse des Latins, fit tout ce qu'il put pour se contenir et cacher son dépit. Il sortit du conseil en souriant, persuadé que la nécessité rappellerait bientôt les croisés à son avis.

Rentré dans sa tente, il envoie des émissaires dans tous les quartiers pour semer les nouvelles les plus alarmantes. Comme il l'avait prévu, la consternation s'empare des chrétiens. Quelques-uns des chefs de l'armée sont envoyés à la découverte pour reconnaître la vérité des bruits répandus dans le camp. Ils reviennent bientôt annoncer que Kerboghâ, sultan de Mosoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes rassem-

blés sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Cette armée, qui avait menacé la ville d'Édesse et ravagé la Mésopotamie n'était plus qu'à sept journées de marche. A ce récit la crainte redouble parmi les croisés. Bohémond parcourt les rangs, exagère le péril ; il affecte de montrer plus de tristesse et d'effroi que tous les autres ; mais au fond du cœur il se rassure, et sourit à l'idée de voir bientôt ses espérances accomplies. Les chefs se réunissent de nouveau pour délibérer sur les mesures qu'ils ont à prendre dans une circonstance si périlleuse. Deux avis partagent d'abord le conseil. Les uns veulent qu'on lève le siége, et qu'on aille à la rencontre des Sarrazins ; les autres qu'on divise l'armée en deux corps, qu'une partie marche contre Kerboghâ, et que l'autre reste à la garde du camp. Ce dernier avis allait prévaloir, lorsque Bohémond demande à parler. Il n'a point de peine à faire sentir les inconvénients des deux partis proposés. Si on levait le siége, on allait se trouver entre la garnison d'Antioche et une armée formidable. Si on continuait le blocus de la ville, et que la moitié de l'armée seulement allât à la rencontre de Kerboghâ, on devait éprouver une double défaite. « Les » plus grands périls, ajouta le prince de Tarente, » nous environnent. Le temps presse ; demain,

» peut-être, il ne sera plus temps d'agir; demain » nous aurons perdu le fruit de nos travaux et » de nos victoires; mais, non, je ne puis le pen- » ser, Dieu, qui nous a conduits jusqu'ici par la » main, ne permettra pas que nous ayons com- » battu en vain pour sa cause. Il veut sauver » l'armée chrétienne, il veut nous conduire » jusqu'au tombeau de son fils. Si vous ac- » cueillez la proposition que j'ai à vous faire, » demain l'étendard de la croix flottera sur les » murs d'Antioche, et nous marcherons en » triomphe à Jérusalem. »

En achevant ces paroles, Bohémond montra les lettres de Phirous qui promettait de livrer les trois tours qu'il commandait. Phirous déclarait qu'il était prêt à tenir sa promesse; mais il ne voulait avoir à faire qu'au prince de Tarente. Il exigeait, pour prix de ses services, que Bohémond restât maître d'Antioche. Le prince italien ajouta qu'il avait déjà donné des sommes considérables à Phirous; que lui seul avait obtenu sa confiance, et qu'une confiance réciproque était le plus sûr garant du succès dans une entreprise aussi difficile. « Au reste, pour- » suivit-il, si on trouve un meilleur moyen de » sauver l'armée, je suis prêt à l'approuver, et » je renoncerai volontiers au partage d'une con- » quête d'où dépend le salut de tous les croisés. »

Le péril devenait tous les jours plus pressant. Il était honteux de fuir, imprudent de combattre, dangereux de temporiser. La crainte fit taire tous les intérêts de la rivalité. Plus les chefs avaient montré d'abord d'opposition au projet de Bohémond, plus ils trouvèrent alors de bonnes raisons pour l'adopter. Une conquête partagée n'était plus une conquête. Le partage d'Antioche pouvait d'ailleurs faire naître une foule de divisions dans l'armée, et la mener à sa perte. On ne donnait que ce qu'on n'avait point encore; on le donnait pour assurer la vie des chrétiens. Il valait mieux qu'un seul profitât des travaux de tous que de périr tous pour s'opposer à la fortune d'un seul. Au surplus, la prise d'Antioche n'était point le but de la croisade; on n'avait pris les armes que pour délivrer Jérusalem. Tout retard était contraire à ce que la religion espérait de ses soldats, à ce que l'Occident attendait de ses plus braves chevaliers. Tous les chefs, excepté l'inflexible Raymond, se réunirent pour accorder à Bohémond la principauté d'Antioche, et le conjurèrent de presser l'exécution de son projet.

A peine sorti du conseil, le prince de Tarente fait avertir Phirous, qui lui envoie son propre fils en otage. L'exécution du complot

est fixée au lendemain. Pour laisser la garnison d'Antioche dans la plus grande sécurité, on décide que l'armée chrétienne quittera son camp, qu'elle dirigera d'abord sa marche vers la route par laquelle doit arriver le prince de Mosoul, et qu'au retour de la nuit elle se réunira sous les murs d'Antioche. Le lendemain, au point du jour, les troupes reçoivent l'ordre de préparer leur départ. Les croisés sortent du camp quelques heures avant la nuit; ils s'éloignent les trompettes sonnantes et les enseignes déployées. Après quelques moments de marche, ils font volte-face, et reviennent en silence vers Antioche. Au signal du prince de Tarente, ils s'arrêtent dans un vallon situé à l'occident, et voisin de la tour des Trois-Soeurs, où commandait Phirous. Ce fut là qu'on déclara à l'armée chrétienne le secret de la grande entreprise qui devait lui ouvrir les portes de la ville.

Cependant les projets de Phirous et de Bohémond avaient été sur le point d'échouer. Au moment où l'armée chrétienne venait de quitter son camp, et que tout se préparait pour l'exécution du complot, le bruit d'une trahison se répand tout à coup dans Antioche. On soupçonne les chrétiens et les nouveaux musulmans; on prononce le nom de Phirous; on

l'accuse sourdement d'entretenir des intelligences avec les croisés. Il est obligé de paraître devant Accien, qui l'interroge et tient les yeux fixés sur lui pour pénétrer ses pensées ; mais Phirous dissipe tous les soupçons par sa contenance. Il propose lui-même des mesures contre les traîtres, et conseille à son maître de changer les commandants des principales tours. On applaudit à ce conseil qu'Accien se propose de suivre dès le jour suivant. En même temps des ordres sont donnés pour charger de fers et mettre à mort pendant les ténèbres de la nuit les chrétiens qui se trouvent dans la ville. Le renégat est renvoyé ensuite à son poste, comblé d'éloges pour son exactitude et sa fidélité. A l'approche de la nuit tout paraissait tranquille dans Antioche, et Phirous, échappé au plus grand danger, attendait les croisés dans la tour qu'il devait leur livrer.

Comme son frère commandait une tour voisine de la sienne, il va le trouver, et cherche à l'entraîner dans son complot. « Mon frère, lui » dit-il, vous savez que les croisés ont quitté leur » camp, et qu'ils vont au-devant de l'armée de » Kerboghâ. Quand je songe aux misères qu'ils » ont éprouvées, et à la mort qui les menace, » je ne puis me défendre d'une sorte de pitié. » Vous n'ignorez pas non plus que cette nuit

» même tous les chrétiens qui habitent Antio-
» che, après avoir souffert toutes sortes d'ou-
» trages, vont être massacrés par les ordres
» d'Accien. Je ne puis m'empêcher de les plain-
» dre; je ne puis oublier que nous sommes nés
» dans la même religion, et que nous fûmes au-
» trefois leurs frères. » Ces paroles de Phirous ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait. « Je m'étonne, lui répondit son frère, de vous
» voir plaindre des hommes qui doivent être
» pour nous un objet d'horreur. Avant que les
» croisés fussent arrivés devant Antioche, nous
» étions comblés de biens. Depuis qu'ils as-
» siégent la ville, nous passons notre vie au mi-
» lieu des dangers et des alarmes. Puissent les
» maux qu'ils ont attirés sur nous retomber sur
» eux! Quant aux chrétiens qui habitent parmi
» nous, ignorez-vous que la plupart d'entre eux
» sont des traîtres, et qu'ils ne songent qu'à nous
» livrer au fer de nos ennemis ». En achevant ces mots il jette sur Phirous un regard menaçant. Le renégat voit qu'il est deviné. Il ne reconnaît plus son frère dans celui qui refuse d'être son complice, et pour toute réponse il lui plonge son poignard dans le cœur.

Enfin on arrive au moment décisif. La nuit était obscure; un orage qui s'était élevé augmentait encore l'épaisseur des ténèbres. Le

vent qui ébranlait les toits, les éclats de la foudre ne permettaient aux sentinelles d'entendre aucun bruit autour des remparts. Le ciel paraissait enflammé vers l'Occident, et la vue d'une comète qu'on aperçut alors sur l'horizon semblait annoncer à l'esprit superstitieux des croisés les moments marqués pour la ruine et la destruction des infidèles (1).

Ils attendaient le signal avec impatience. La garnison d'Antioche était plongée dans le sommeil. Phirous seul veillait et méditait son complot. Un Lombard, nommé *Payen*, envoyé par Bohémond, monte dans la tour par une échelle de cuir. Phirous le reçoit, lui dit que tout est préparé; et pour lui donner un témoignage de sa fidélité, lui montre le cadavre de son propre frère qu'il venait d'égorger. Au moment où ils s'entretenaient de leur complot, un officier de la garnison vient visiter les postes. Il se présente avec une lanterne devant la tour de Phirous. Celui-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, fait cacher l'émissaire de

---

(1) Une comète parut la nuit même de la prise d'Antioche (3 juin 1098). Voyez ROBERT, *Monach.*, lib. V, *ad finem*; *Chronicon Fossæ-Novæ*, *in* MURATORI, tom. VII; *Chronica Mailross*, *ab anno* 735 *ad* 1270, *per diversos auctores in rerum anglicarum Script.*, tom. I; *Annales Waverleienses*, *ibid.*, tom. II; PINGRÉ, *Cometographie*, tom. I, p. 382.

Bohémond, et vient au-devant de l'officier. Il reçoit des éloges sur sa vigilance, et se hâte de renvoyer Payen avec des instructions pour le prince de Tarente. Le Lombard revient auprès de l'armée chrétienne, où il raconte ce qu'il a vu, et conjure Bohémond, de la part de Phirous, de ne pas perdre un moment pour agir.

Mais tout à coup la crainte s'empare des soldats. Au moment de l'exécution, ils ont vu toute l'étendue du danger. Aucun d'eux ne se présente pour monter sur le rempart. En vain Godefroi, en vain le prince de Tarente emploie tour à tour les promesses et les menaces; les chefs et les soldats restent immobiles. Bohémond (1) monte lui-même par l'échelle de corde dans l'espoir qu'il sera suivi par les plus braves; personne ne se met en devoir de mar-

(1) L'auteur anonyme d'une chronique intitulée des *Passages de oultre-mer*, s'exprime ainsi, p. 46: « Mais n'y eut celluy » qui ne reffusast monter le premier fors Bohémond, lequel » aemiserius reçut à grant joie et lui montra son frère gisant » en son lict, qu'il avait freschement occis parce qu'il ne vou- » loit consentir à celte entreprise. «

Cunctis vero, qui cum Bohemondo erant, diffidentibus ad ascensum, solus Bohemondus fœderis fide fultus per funem ascendit. (*Bernardus Thesaurarius*, cap. 36, MURATORI, tom. III.)

cher sur ses pas. Il arrive seul dans la tour de Phirous, qui lui fait les plus vifs reproches sur sa lenteur. Bohémond redescend à la hâte vers ses soldats, auxquels il répète que tout est prêt pour les recevoir. Son discours, et surtout son exemple, raniment enfin les courages. Soixante croisés se présentent pour l'escalade. Ils montent par l'échelle de cuir, encouragés par un Foulcher de Chartres, que l'historien de Tancrède compare à un aigle conduisant ses petits et volant à leur tête (1). Parmi ces soixante braves on distingue le comte de Flandre et plusieurs des principaux chefs. Bientôt (2) soixante autres croisés se pressent sur les pas

---

(1) *Sicut aquila provocans pullos suos ad volandum, et super eos volitans.* (Rad. Cad., t. III, cap. 66.)

(2) Tous ces détails du siége et de la prise d'Antioche, qui semblent appartenir à l'épopée, sont tirés littéralement des anciens historiens des croisades. *Voy.* Albert d'Aix, liv. III et IV; Guillaume de Tyr, liv. V; Robert, moine, liv. V et VI; et les autres du recueil de Bongars. Tous ces historiens sont d'accord sur les principales circonstances. Le moine Robert, dans le récit qu'il en fait, exprime sa surprise par ces paroles: *Non est lingua carnis quæ satis valeat enarrare, quid Francorum manus valuit pessundare.* Foulcher de Chartres, qui, selon l'opinion commune, monta le premier sur l'échelle de corde, ne parle point de lui dans son récit; ce qui n'est pas contraire à l'esprit des chevaliers chrétiens.

des premiers ; ils sont suivis par d'autres, qui montent en si grand nombre et avec tant de précipitation que le créneau auquel l'échelle était attachée s'ébranle et tombe avec fracas dans le fossé. Ceux qui touchaient au sommet des murailles retombent sur les lances et les épées nues de leurs compagnons. Le désordre, la confusion règnent parmi les assaillants ; cependant les chefs du complot voient tout d'un œil tranquille. Phirous, sur le corps sanglant de son frère, embrasse ses nouveaux compagnons ; il livre à leurs coups un autre frère qui restait auprès de lui, et les met en possession des trois tours confiées à son commandement. Sept autres tours sont bientôt tombées en leur pouvoir. Phirous appelle alors à son aide toute l'armée chrétienne ; il attache au rempart une nouvelle échelle, par laquelle montent les plus impatients ; il indique aux autres une porte qu'ils enfoncent, et par laquelle ils pénètrent en foule dans la ville.

Godefroi, Raymond, le comte de Normandie sont bientôt dans les rues d'Antioche à la tête de leurs bataillons. On fait sonner toutes les trompettes, et sur ses quatre collines la ville retentit du cri terrible : *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Au premier bruit du tumulte, les chrétiens qui habitaient Antioche croient tous que

leur dernière heure est venue, et que les musulmans viennent pour les égorger. Ceux-ci à moitié endormis sortent de leurs maisons pour connaître la cause du bruit qu'ils entendent, et meurent sans savoir quels sont les traîtres, quelle main les a frappés. Quelques-uns, avertis du danger, fuient vers la montagne où s'élevait la citadelle; d'autres se précipitent hors des portes de la ville. Tous ceux qui ne pouvaient fuir tombent sous les coups du vainqueur.

Au milieu de cette sanglante victoire, Bohémond ne négligea point de prendre possession d'Antioche; et lorsque le jour parut, on vit flotter son drapeau rouge sur l'une des plus hautes tours de la ville. A cet aspect, les croisés qui étaient restés à la garde du camp font éclater leur joie; ils arrivent à la hâte dans la place pour prendre part à la nouvelle conquête des chrétiens. Le carnage des musulmans se poursuivait avec fureur. La plupart des chrétiens, habitants d'Antioche, qui, pendant le siége, avaient beaucoup souffert de la tyrannie des infidèles, se réunirent à leurs libérateurs; plusieurs d'entre eux montraient les fers dont ils avaient été chargés par les Turcs, et cette vue irritait encore la fureur de l'armée victorieuse. Les places publiques étaient couvertes de cadavres; le sang coulait

par torrents dans les rues. On pénètre dans les maisons ; des signes religieux indiquent aux croisés celles des chrétiens ; des hymnes sacrés leur font connaître leurs frères. Tout ce qui n'est pas marqué d'une croix est l'objet de leur fureur ; tous ceux qui ne prononcent pas le nom du Christ sont massacrés sans miséricorde.

Dans une seule nuit Antioche avait vu périr plus de dix mille de ses habitants. Plusieurs de ceux qui s'étaient enfuis dans les campagnes voisines furent poursuivis et ramenés dans la ville, et ils y trouvèrent l'esclavage ou la mort. Dans les premiers moments du désordre, Accien voyant qu'il était trahi, et n'osant plus se confier à aucun de ses officiers, avait résolu de fuir vers la Mésopotamie, et d'aller au-devant de l'armée de Kerbogha. Sorti des portes, il s'avançait sans escorte à travers les montagnes et les forêts, lorsqu'il fut rencontré par des bûcherons arméniens. Ceux-ci reconnurent le prince d'Antioche ; et comme il était sans suite, comme il portait sur son visage les marques de l'abattement et de la douleur, ils jugèrent que la ville était prise. L'un d'entre eux s'approcha de lui, lui arracha son épée, et la lui plongea dans le sein. Sa tête fut apportée aux nouveaux maîtres d'Antioche, et Phirous

put contempler sans crainte les traits de celui qui la veille pouvait l'envoyer à la mort. Après avoir reçu de grandes richesses pour prix de sa trahison, ce renégat embrassa le christianisme qu'il avait abandonné, et suivit les croisés à Jérusalem. Deux ans après, comme son ambition n'était pas satisfaite, il revint à la religion de Mahomet, et mourut abhorré des musulmans et des chrétiens, dont il avait tour à tour embrassé et trahi la cause.

Quand les chrétiens furent lassés du carnage, ils firent des dispositions pour attaquer la citadelle d'Antioche; mais comme elle s'élevait sur le sommet d'une montagne inaccessible de plusieurs côtés, tous leurs efforts furent inutiles. Ils se contentèrent de l'entourer de soldats et de machines de guerre pour contenir la garnison; ils se répandirent ensuite dans la ville, où ils se livrèrent à toute l'ivresse que leur inspirait la victoire. Le pillage d'Antioche leur avait donné d'immenses richesses; et quoiqu'ils y eussent trouvé peu de vivres, ils s'abandonnèrent à tous les excès de l'intempérance et de la débauche.

Ces choses se passaient dans les premiers jours de juin 1098; le siége d'Antioche avait commencé au mois d'octobre de l'année précedente. A la suite de cette victoire trois jours

s'écoulèrent au milieu des réjouissances ; le quatrième fut un jour de crainte et de deuil.

Une armée formidable de Sarrazins s'approchait d'Antioche. Dès les premiers jours du siége, Accien, et le sultan de Nicée, que les chrétiens avaient dépouillé de ses états, s'étaient adressés à toutes les puissances musulmanes pour obtenir des secours contre les guerriers de l'Occident. Le chef suprême des Seljoucides, le sultan de Perse, avait promis de les secourir. A sa voix tout le Corassan, dit Mathieu d'Édesse, la Médie, la Babylonie, une partie de l'Asie mineure, et tout l'Orient, depuis Damas et la côte de la mer jusqu'à Jérusalem, et jusqu'à l'Arabie s'étaient mis en mouvement pour attaquer les chrétiens (1). Kerboghâ, sultan de Mossoul, commandait l'armée des musulmans. Ce guerrier avait long-temps combattu, tantôt pour le sultan de Perse (Barkiarok), tantôt pour les autres princes de la famille de Malek-Scha, qui se disputaient l'empire. Souvent défait, deux fois prisonnier, il avait vieilli dans le tumulte des guerres ci-

(1) Mathieu d'Édesse porte cette armée à cent mille cavaliers et trois cent mille fantassins. Abulfaradge parle de *mille mille* cavaliers ; les historiens latins sont moins exagérés, mais ne sont pas plus d'accord entre eux.

viles. Plein de mépris pour les chrétiens et de confiance en lui-même, véritable modèle de ce farouche Circassien célébré par le Tasse, il se regardait déjà comme le libérateur de l'Asie, et traversait la Mésopotamie dans l'appareil d'un triomphateur. Le sultan de Nicée, ceux d'Alep, de Damas, le gouverneur de Jérusalem et vingt-huit émirs de la Perse, de la Palestine et de la Syrie marchaient à sa suite. Les soldats musulmans étaient animés par la soif de la vengeance, et juraient par leur prophète d'exterminer tous les chrétiens. Le troisième jour après la prise d'Antioche, l'armée de Kerboghâ déploya ses tentes sur les bords de l'Oronte.

Les chrétiens furent avertis de son arrivée par un détachement de trois cents cavaliers sarrazins qui vinrent reconnaître la place, et s'avancèrent jusque sous les murailles. Les inquiétudes et les alarmes commencèrent alors à succéder à la joie. On s'aperçut qu'on n'avait point assez de vivres pour soutenir un siége. Plusieurs des chefs furent envoyés avec leurs soldats vers le port St.-Siméon et dans les campagnes voisines pour enlever toutes les provisions qu'ils pourraient trouver; mais comme le territoire d'Antioche avait été ravagé pendant plusieurs mois, il ne pouvait

plus fournir à l'approvisionnement d'une nombreuse armée. Le retour de ceux qu'on avait envoyés à la recherche des vivres acheva de porter l'effroi parmi les chrétiens. Dès le moment de leur arrivée, les infidèles attaquèrent les postes avancés des croisés. Dans ces premiers combats, l'armée chrétienne eut à pleurer plusieurs de ses plus braves guerriers. Bohémond fut blessé dans une sortie. En vain Tancrède et Godefroi firent des prodiges de valeur; les musulmans forcèrent les chrétiens à s'enfermer dans la place dont ceux-ci venaient de se rendre maîtres, et dans laquelle ils furent bientôt assiégés à leur tour.

Placés entre la garnison de la citadelle et l'armée des assiégeants, les croisés se trouvèrent dans la position la plus cruelle. Pour empêcher qu'il ne leur arrivât par mer aucun secours deux mille musulmans envoyés par Kerboghâ s'étaient emparés du port St.-Siméon et des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'armée chrétienne. La disette ne tarda pas à se faire sentir, et bientôt elle exerça les plus cruels ravages parmi les assiégés.

Dès les premiers jours du siége les croisés pouvaient à peine se procurer au poids de l'or les choses les plus nécessaires à la vie. Un pain de médiocre grosseur se vendait un besan, un

œuf jusqu'à six deniers lucquois; on donnait jusqu'à une livre d'argent pour la tête d'un bœuf, d'un cheval ou d'un âne. Godefroi acheta quinze marcs d'argent un chameau maigre, et trois marcs une chèvre qui dans d'autres temps aurait été dédaignée par les plus pauvres soldats de son armée. Au milieu des richesses conquises sur les Sarrazins, les croisés furent ainsi condamnés à toutes les horreurs de la misère et de la famine. Après avoir tué la plupart de leurs chevaux, ils se virent réduits à faire la guerre aux animaux immondes. Les soldats et les pauvres qui suivaient l'armée se nourrissaient de feuilles et de racines; quelques-uns allaient jusqu'à dévorer le cuir de leurs boucliers et de leurs chaussures; les plus malheureux exhumaient les cadavres des Sarrasins, et, pour soutenir leur misérable vie, disputaient à la mort sa proie. Dans cette affreuse détresse, les mères éplorées ne pouvaient allaiter leurs enfants, et mouraient de désespoir et de faim. Les princes et les chevaliers, dont on avait connu l'orgueil et la fierté, s'abaissaient jusqu'à demander l'aumône. Le comte de Flandre allait mendier dans les maisons et dans les rues d'Antioche les mets les plus grossiers que souvent il n'obtenait pas. Plus d'un chef ven-

dit ses équipages et ses armes pour pouvoir se nourrir un seul jour. Tant que le duc de Lorraine eut quelques vivres, il les partagea avec ses compagnons; enfin il fit le sacrifice de son dernier cheval de bataille, et se trouva, comme tous les autres croisés, réduit aux plus cruelles nécessités.

Beaucoup de croisés cherchèrent à s'enfuir d'une ville qui ne leur présentait que l'image et la perspective de la mort; les uns fuyaient vers la mer à travers mille dangers; les autres allaient se jeter parmi les musulmans, où ils achetaient un peu de pain par l'oubli de Jésus-Christ et de la religion. Les soldats durent perdre courage en voyant fuir pour la seconde fois ce vicomte de Melun qui brava si souvent le trépas sur le champ de bataille, mais qui ne pouvait supporter la faim et la misère. Sa désertion fut précédée de celle du comte de Blois, qui portait l'étendard des croisés, et présidait leur conseil. Il avait quitté l'armée deux jours avant la prise d'Antioche; et lorsqu'il apprit l'arrivée de Kerboghâ, il se mit en marche avec ses soldats pour retourner à Constantinople.

Les déserteurs s'échappaient pendant les ténèbres de la nuit. Tantôt ils se précipitaient dans les fossés de la ville, au risque de perdre la vie; tantôt ils descendaient à l'aide d'une

corde le long des remparts. Chaque jour les chrétiens se voyaient abandonnés par un grand nombre de leurs compagnons. Ces désertions ajoutaient à leur désespoir. Le ciel fut invoqué contre les lâches ; on demanda à Dieu qu'ils eussent dans une autre vie le partage du traître Judas. L'épithète ignominieuse de *sauteurs de corde* flétrit leurs noms, et les dévoua au mépris de leurs contemporains. Guillaume de Tyr refuse de nommer la foule des chevaliers qui désertèrent alors la cause de Jésus-Christ, parce qu'il les regarde comme rayés à jamais du livre de vie (1). Les vœux des chrétiens contre ceux qui fuyaient les drapeaux de la croix ne furent que trop exaucés; la plupart périrent de misère, d'autres furent tués par les Sarrazins.

Étienne, comte de Chartres, plus heureux que ses compagnons, arriva jusqu'au camp d'Alexis, qui s'avançait à la tête d'une armée sur Antioche. Pour faire excuser sa désertion, il ne manqua pas de peindre sous les couleurs les plus sombres les maux, les périls des chrétiens, et de faire entendre par ses récits que

(1) *Alii multi, quorum nomina non tenemus, quia deleta de libro vitæ præsenti operi non sunt inserenda.* (Guill. de Tyr, lib. VI.)

Dieu avait abandonné la cause des croisés. Le désespoir de quelques pèlerins latins qui suivaient l'armée des Grecs fut si violent, qu'il leur inspira d'horribles blasphêmes. Ils se demandaient en gémissant pourquoi le vrai Dieu avait permis la ruine de son peuple ; pourquoi il avait laissé tomber aux mains de ses ennemis ceux qui allaient délivrer le tombeau de son fils. On n'entendait parmi les croisés latins que ces étranges discours (1) ; on remarquait surtout le désespoir de Gui, frère de Bohémond. Dans l'excès de son chagrin, il blasphêmait plus que tous les autres, et ne pouvait concevoir les mystères de la Providence

(1) Ces discours et ces plaintes des croisés sont presque littéralement traduits des historiens contemporains. Nous croyons devoir en rapporter ici le texte :

O Deus verus, trinus, et unus, quam ob rem hæc fieri permisisti ! cur populum sequentem te in manibus inimicorum incidere permisisti ! Et viam tui itineris, tuique sancti sepulchri liberantem tam cito mori concessisti ! Profectò, si hoc verum est, quod nos ab istis nequissimis audivimus, nobis referentibus, nos et alii christiani derelinquemus te, nec te amplius rememorabimur, et unus ex nobis non audebit ulterius nomen tuum invocare. Et fuit is sermo mœstissimus valde in totá militiá ; ita quod nullus nostrorum audebat, neque archiepiscopus, neque episcopus, neque abbas, neque presbyter, neque clericus, neque quisque laïcus, Christi invocare nomen per plures dies. Nemo poterat consolari

qui trahissait la cause des chrétiens. « O Dieu, » s'écriait-il, qu'est devenue ta puissance? Si » tu es encore le Dieu tout-puissant, qu'est » devenue ta justice? Ne sommes-nous pas tes » enfants, ne sommes-nous pas tes soldats? » Quel est le père de famille, quel est le roi qui » laisse périr les siens lorsqu'il peut les sauver? » Si tu abandonnes ceux qui combattent pour » toi, qui osera désormais se ranger sous tes » bannières sacrées? » Dans leur aveugle douleur, tous les croisés répétaient ces paroles impies. Tel était l'égarement où le désespoir les avait plongés, qu'au rapport des historiens contemporains toutes les cérémonies de la religion furent interrompues, et qu'aucun prêtre, aucun laïque ne prononça pendant plusieurs jours le nom de Jésus-Christ.

L'empereur Alexis, qui s'était avancé jus-

Guidonem. (*De Hierosolymitano itinere*, collection de Duchêne, tom. IV, p. 799.)

Voici le discours que le moine Robert met dans la bouche de Gui, frère de Bohémond :

O Deus omnipotens, ubi est virtus tua? Si omnipotens es, cur hæc fieri consensisti? Nonne erant milites tui et peregrini? Quis unquam rex aut imperator aut potens Dominus familiam suam ita permisit occidi, si ullo modo potuit adjuvare? Quis erit unquam miles tuus aut peregrinus, etc. (ROBERT MONACH., lib. V.)

qu'à Philomélium, effrayé de tout ce qu'il avait entendu, n'osa point continuer sa marche vers Antioche. Il pensa, dit Anne Comnène, qu'il était téméraire de vouloir secourir une ville dont les fortifications avaient été ruinées par un long siége, et qui n'avait pour défenseurs que des soldats réduits à la dernière misère. Alexis réfléchit encore, ajoute le même historien, sur l'indiscrétion, sur l'inconstance des Francs, sur leur manière de faire la guerre sans art et sans règles, sur l'imprudence avec laquelle, après avoir vaincu leurs ennemis, ils se laissaient surprendre par ceux mêmes qu'ils avaient vaincus. Il songea encore à la difficulté qu'il aurait de faire connaître son arrivée aux croisés, à la difficulté plus grande d'être d'accord avec leurs chefs dans les mesures à prendre pour les sauver.

Tous ces motifs paraissaient raisonnables, mais on peut croire aussi qu'Alexis n'était pas fâché de voir une guerre qui détruisait à la fois les Turcs et les Latins. Quoi qu'il en soit, la résolution qu'il prit de retourner à Constantinople jeta l'effroi parmi tous les chrétiens de la Phrygie et de la Bithynie. Le bruit se répandit alors (et si l'on croit Anne Comnène, ce fut par les insinuations d'Alexis) que les musulmans s'approchaient avec de nombreuses

armées. On croyait sans cesse les voir arriver, et les soldats de l'empereur ravagèrent eux-mêmes toutes les contrées voisines de Philomélium que les Sarrazins, disait-on, allaient envahir. Les enfants, les femmes, toutes les familles chrétiennes suivirent l'armée d'Alexis qui retournait à Constantinople. Ils faisaient d'éternels adieux à leur patrie, et déploraient la perte de leurs biens. On n'entendait dans cette armée que des plaintes et des gémissements; mais ceux qui montraient le plus de douleur étaient les Latins, qui avaient dirigé tous leurs vœux vers la Syrie, et qui perdaient l'espérance de pouvoir sécourir leurs frères, assiégés dans la ville d'Antioche.

Cette retraite, dont la nouvelle arriva à Antioche, augmenta encore le découragement des croisés. Il ne leur restait plus d'espoir; la famine leur enlevait chaque jour un grand nombre de soldats; leurs bras affaiblis pouvaient à peine supporter la lance et l'épée; ils n'avaient plus la force ni de défendre leur vie, ni d'enterrer les morts. Au milieu d'une si affreuse misère, on ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de sanglots; le silence était aussi grand dans Antioche que si elle eût été ensevelie dans la plus profonde nuit, ou qu'il n'y fût resté personne. Les

croisés n'avaient plus le courage même que donne le désespoir. Le dernier sentiment de la nature, l'amour de la vie, s'éteignait chaque jour dans leurs cœurs; ils craignaient de se rencontrer sur les places publiques, et se cachaient dans l'intérieur des maisons, qu'ils regardaient comme leurs tombeaux.

Les tours et les remparts restaient presque sans défense. Bohémond, qui avait pris le commandement de la place, cherchait vainement par ses discours à relever le courage des croisés; en vain les trompettes et les sergents d'armes les appelaient au combat. Tandis que les musulmans enfermés dans la citadelle et ceux qui assiégeaient la ville renouvelaient chaque jour leurs attaques, les guerriers chrétiens restaient immobiles dans leurs demeures. Pour les arracher à leurs retraites, Bohémond, fut obligé de faire livrer aux flammes plusieurs quartiers d'Antioche. Raoul de Caen déplore en vers pompeux l'incendie et la ruine des églises et des palais *construits avec les cèdres du Liban*, et dans lesquels brillaient *le marbre venu de l'Atlas*, *le crystal de Tyr*, *l'airain de Chypre*, *le plomb d'Amathonte* et *le fer de l'Angleterre*. Les barons, qui ne pouvaient plus se faire obéir de leurs soldats, n'avaient plus la force de leur donner l'exem-

ple. Ils se rappelèrent alors leurs familles, leurs châteaux, les biens qu'ils avaient quittés pour une guerre malheureuse ; ils ne pouvaient s'expliquer les revers de l'armée chrétienne, le triomphe des ennemis de Jésus-Christ, et peu s'en fallut, dit Guillaume de Tyr, qu'ils n'accusassent Dieu d'ingratitude pour avoir rejeté tant de sacrifices faits à la gloire de son nom.

Mathieu d'Édesse rapporte que les chefs proposèrent à Kerboghâ de lui abandonner la ville, à la seule condition qu'il permettrait aux chrétiens de retourner dans leurs pays avec leurs bagages. Comme le général sarrazin rejeta leur demande, plusieurs, poussés par le désespoir, formèrent le projet d'abandonner l'armée, et de fuir dans la nuit vers les côtes de la mer : ils ne furent retenus que par les exhortations de Godefroi et de l'évêque Adhémar, qui leur montrèrent la honte dont ils allaient se couvrir aux yeux de l'Europe et de l'Asie.

La famine continuait ses ravages depuis plus de deux semaines, et les musulmans poussaient le siége avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avaient l'espoir d'être bientôt maîtres de la ville. Le fanatisme et la superstition, qui avaient précipité les croisés dans l'abîme où ils étaient plongés, pouvaient seuls ranimer leur courage, et les

secourir dans un si grand péril. Chaque jour on racontait dans l'armée chrétienne des révélations, des prophéties, des miracles. S. Ambroise avait apparu à un vénérable prêtre, et lui avait dit que les chrétiens, après avoir terrassé tous leurs ennemis, entreraient en vainqueurs dans Jérusalem, où Dieu récompenserait leurs exploits et leurs travaux (1). Un ecclésiastique lombard avait passé la nuit dans une église d'Antioche, où il avait vu Jésus-Christ accompagné de la Vierge et du prince des apôtres. Le fils de Dieu, irrité de la conduite des croisés, rejetait leurs prières, et les abandonnait au sort qu'ils avaient trop mérité; mais la Vierge était tombée aux genoux de son fils; ses larmes et ses gémissements avaient apaisé le courroux du Sauveur: « Lève-toi, » avait dit alors le fils de Dieu au prêtre lombard; va apprendre à mon peuple le retour de » ma miséricorde; cours annoncer aux chré- » tiens que s'ils reviennent à moi, le jour de leur » délivrance est arrivé. »

(1) Nous avons cru devoir rapporter toutes ces visions miraculeuses, telles qu'elles se trouvent dans les historiens contemporains, parce qu'elles ont produit un grand effet sur l'esprit des croisés, et qu'en devenant l'origine et la cause des plus grands événements, elles sont elles-mêmes d'importants événements pour l'histoire.

Ceux que Dieu avait faits ainsi les dépositaires de ses secrets et de ses volontés offraient, pour attester la vérité de leurs visions, de se précipiter du sommet d'une tour, de passer au travers des flammes, de livrer leur tête aux bourreaux; mais ces épreuves n'étaient point nécessaires pour persuader les croisés, toujours prêts à croire aux prodiges, et devenus plus crédules encore au moment du danger et dans l'excès de leurs maux. L'imagination des chefs et des soldats fut bientôt entraînée par les promesses qui leur étaient faites au nom du ciel. L'espérance d'un meilleur avenir commença à ranimer leur courage. Tancrède, en loyal et brave chevalier, jura que, tant qu'il lui resterait soixante compagnons, il n'abandonnerait point le projet de délivrer Jérusalem. Godefroi, Hugues, Raymond, les deux Robert, firent le même serment. Toute l'armée, à l'exemple de ses chefs, promit de combattre et de souffrir jusqu'au jour marqué pour la délivrance des saints lieux.

Au milieu de cet enthousiasme renaissant, deux déserteurs se présentent devant l'armée chrétienne, et racontent que lorsqu'ils cherchaient à s'enfuir d'Antioche ils avaient été arrêtés, l'un par son frère, tué dans un combat, et l'autre par Jésus-Christ lui-même. Le

Sauveur des hommes avait promis de délivrer Antioche. Le guerrier tombé sous le fer des Sarrazins avait juré de sortir de son tombeau, avec tous ses compagnons morts comme lui, pour combattre avec les chrétiens.

Afin de mettre le comble à toutes les promesses du ciel, un prêtre du diocèse de Marseille, nommé Pierre Barthélemi, vint révéler au conseil des chefs une apparition de S. André qui s'était réitérée trois fois pendant son sommeil. Le saint apôtre lui avait dit : « Va dans » l'église de mon frère Pierre à Antioche. Près » du maître-autel, tu trouveras, en creusant la » terre, le fer de la lance qui perça le côté de » notre Rédempteur. Dans trois jours, cet ins- » trument de salut éternel sera manifesté à ses » disciples. Ce fer mystique, porté à la tête de » l'armée, opérera la délivrance des chrétiens, » et percera le cœur des infidèles (1). »

(1) La découverte de cette lance et les prodiges qu'elle opéra sont racontés par tous les historiens des croisades. L'historien arabe Aboul-Mahaçen s'accorde, pour les principales circonstances, avec les historiens latins. Le plus crédule de ces derniers, celui qui donne le plus de détails, est Raymond d'Agiles. Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, Guibert, Robert, n'élèvent aucun doute sur l'authenticité de la lance. Foucher de Chartres, moins crédule, dit en racontant la découverte, *audi fraudem et non fraudem*. Il ajoute ensuite, en parlant de la lance, qu'elle

Adhémar, Raymond et les autres chefs des croisés crurent ou feignirent de croire à cette apparition. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute l'armée. Les soldats disaient entre eux que rien n'était impossible au Dieu des chrétiens : ils croyaient d'ailleurs que la gloire de Jésus Christ était intéressée à leur salut, et que Dieu devait faire des miracles pour sauver ses disciples et ses défenseurs. Pendant trois jours l'armée chrétienne se prépara par le jeûne et la prière à la découverte de la sainte lance.

Dès le matin du troisième jour, douze croisés choisis parmi les plus respectables du clergé et des chevaliers se rendirent dans l'église d'Antioche avec un grand nombre d'ouvriers pourvus des instruments nécessaires. On com-

---

avait été cachée dans le lieu d'où elle fut tirée : *Invenit lanceam, fallaciter occultatam forsitan.* L'historien Paul-Émile, qui rapporte le même fait, l'accompagne de réflexions pleines de philosophie. Yves Duchat dit, en commençant son récit : « Alors il survint un cas merveilleux, ainsi que quelques-uns » ont laissé par écrit, lequel je ne voudrois bonnement affirmer » au vray, ni aussi l'improuver comme faux. » Anne Comnène ne parle pas de la lance, mais des clous dont on s'était servi pour attacher Jésus-Christ sur la croix. Albufaradge commet la même erreur. En général, les récits des Grecs et des Arabes sur cette guerre ont besoin d'être lus avec beaucoup de précautions, et fournissent peu de notions positives.

mença à creuser la terre sous le maître-autel. Le plus grand silence régnait dans l'église; à chaque instant on croyait voir briller le fer miraculeux. Toute l'armée, assemblée aux portes qu'on avait eu soin de fermer, attendait avec impatience le résultat des recherches. Les fossoyeurs avaient travaillé pendant plusieurs heures, et creusé la terre à plus de douze pieds de profondeur sans que la lance s'offrît à leurs regards. Ils restèrent jusqu'au soir sans rien découvrir. L'impatience des chrétiens allait toujours croissant. Au milieu de l'obscurité de la nuit, on fait enfin une nouvelle tentative. Tandis que les douze témoins sont en prières sur le bord de la fosse, Barthélemi s'y précipite, et reparaît, peu de temps après, tenant le fer sacré dans sa main. Un cri de joie s'élève parmi les assistants; il est répété par l'armée, qui attendait aux portes de l'église, et retentit bientôt dans tous les quartiers de la ville. Le fer auquel sont attachées toutes les espérances est montré en triomphe aux croisés; il leur paraît une arme céleste avec laquelle Dieu lui-même doit disperser ses ennemis. Toutes les amés s'exaltent; on ne doute plus de la protection du ciel. L'enthousiasme donne une nouvelle vie à l'armée chrétienne, et rend la force et la vigueur aux croisés. On oublie les hor-

reurs de la famine, le nombre des ennemis. Les plus pusillanimes sont altérés du sang des Sarrazins, et tous demandent à grands cris qu'on les mène au combat.

Les chefs de l'armée chrétienne qui avaient préparé l'enthousiasme des soldats s'occupèrent de le mettre à profit. Ils envoyèrent des députés au général des Sarrazins, pour lui proposer un combat singulier ou une bataille générale. L'ermite Pierre, qui avait montré plus d'exaltation que tous les autres, fut choisi pour cette ambassade. Reçu avec mépris dans le camp des infidèles, il n'en parla pas avec moins de hauteur et de fierté. « Les princes rassem-
» blés dans Antioche, dit l'ermite Pierre en
» s'adressant aux chefs des Sarrazins, m'en-
» voient auprès de vous, et me chargent de
» vous demander justice. Ces provinces, mar-
» quées du sang des martyrs, ont appartenu
» à des peuples chrétiens, et, comme tous les
» peuples chrétiens sont frères, nous sommes
» venus en Asie pour venger les outrages de
» ceux qui sont persécutés, et pour défendre
» l'héritage de Jésus-Christ et de ses disciples.
» Le ciel a permis que les villes de la Syrie
» tombassent un moment au pouvoir des infi-
» dèles pour châtier les crimes de son peuple;
» mais apprenez que la vengeance du Très-

» Haut est enfin apaisée; apprenez que les » larmes et les pénitences des chrétiens ont » arraché le glaive à la justice divine, et que » le Dieu des armées s'est levé pour combattre » avec nous. Cependant, nous consentons en» core à parler de paix; je vous conjure, au » nom du Dieu tout-puissant, d'abandonner » le territoire d'Antioche, et de retourner dans » votre pays. Les chrétiens vous promettent, » par ma voix, de ne point vous inquiéter dans » votre retraite. Nous ferons des vœux pour » que le vrai Dieu touche vos cœurs, et qu'il » vous montre la vérité de notre foi. Si le ciel » daigne nous écouter, combien il nous sera » doux de vous donner le nom de frères et de » conclure avec vous une paix durable! Mais » si vous ne voulez connaître ni les douceurs » de la paix, ni les bienfaits de la religion » chrétienne, que le sort des armes décide » enfin de la justice de notre cause. Comme » les chrétiens ne veulent point de surprise, et » qu'ils ne sont point accoutumés à dérober » la victoire, ils vous donnent le choix du » combat (1). »

(1) Ce discours se trouve rapporté dans la plupart des historiens latins des croisades. Nous en avons conservé l'esprit avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

En achevant son discours, Pierre tenait les yeux fixés sur le chef des Sarrazins : « Choisis, » lui dit-il, les plus braves de ton armée, et fais-» les combattre contre un pareil nombre de croi-» sés ; combats toi-même contre un des princes » chrétiens, ou donne le signal d'une bataille » générale (1). Quel que puisse être ton choix, » tu apprendras bientôt quels sont tes ennemis, » et tu sauras quel est le Dieu que nous ser-» vons. »

Kerboghâ, qui connaissait la situation des chrétiens, et qui ne savait point l'espèce de secours qu'ils avaient reçu dans leur détresse, fut vivement surpris d'un pareil langage. Il resta quelque temps muet d'étonnement et de fureur ; mais à la fin prenant la parole : « Re-» tourne, dit-il à Pierre, auprès de ceux qui » t'envoient, et dis-leur que les vaincus doivent » recevoir les conditions, et non pas les dicter. » De misérables vagabonds, des hommes exté-» nués, des fantômes peuvent faire peur à des » femmes. Les guerriers de l'Asie ne sont point » effrayés par de vaines paroles. Les chrétiens » apprendront bientôt que la terre que nous fou-» lons nous appartient. Cependant je veux bien

(1) Anne Comnène parle d'un prétendu combat singulier entre le comte de Flandre et le général des Sarrazins.

» conserver pour eux quelque pitié, et, s'ils re-
» connaissent Mahomet, je pourrai oublier que
» cette ville ravagée par la faim est déjà en ma
» puissance ; je pourrai la laisser en leur pouvoir,
» et leur donner des armes, des vêtements, du
» pain, des femmes, tout ce qu'ils n'ont pas ; car
» le Coran nous prescrit de pardonner à ceux
» qui se soumettent à sa loi. Dis à tes compa-
» gnons qu'ils se hâtent, et qu'ils profitent au-
» jourd'hui de ma clémence ; demain, ils ne sor-
» tiront plus d'Antioche que par le glaive. Ils
» verront alors si leur Dieu crucifié, qui n'a
» pu se sauver lui-même de la croix, les sauvera
» du sort qui leur est préparé. »

Ce discours fut vivement applaudi par les Sarrazins, dont il réchauffa le fanatisme. Pierre voulut répliquer ; mais le sultan de Mossoul mit la main sur son sabre ; il ordonna qu'on chassât ces misérables mendiants qui réunissaient l'aveuglement à l'insolence. Les députés des chrétiens se retirèrent à la hâte, et coururent plusieurs fois le danger de perdre la vie en traversant l'armée des infidèles. De retour à Antioche, Pierre rendit compte de sa mission devant les princes et les barons assemblés. Dès-lors on se prépara au combat. Les hérauts d'armes parcoururent les différents quartiers de la ville. La bataille fut pro-

mise pour le lendemain à la valeur impatiente des croisés.

Les prêtres et les évêques exhortèrent les chrétiens à se rendre dignes de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Toute l'armée passa la nuit en prières et en œuvres de dévotion. On oublia les injures ; on fit des aumônes ; toutes les églises étaient remplies de guerriers qui s'humiliaient devant Dieu, et demandaient l'absolution de leurs péchés. La veille on avait trouvé encore des vivres, et cette abondance inattendue fut regardée comme une espèce de miracle. Les croisés réparèrent leurs forces par un frugal repas. Vers la fin de la nuit, ce qui restait de pain et de farine dans Antioche servit pour le sacrifice de la Messe. Cent mille guerriers s'approchèrent du tribunal de la pénitence, et reçurent, avec toutes les marques de la piété, le Dieu pour lequel ils avaient pris les armes (1).

(1) *Letanias supplices, ab ecclesiâ in ecclesiam, explicant; confessione peccatorum sincerâ se mundant, et episcopali vel sacerdotali consequenter absolutione promeritâ, corporis ac sanguinis domini sacramento, plenâ fide communicant*, etc. (GUIBERT, lib. VI.)

Missæ per ecclesias celebratæ sunt; omnesque sanctâ dominici corporis communione communicati sunt. (ROBERT MON., lib. VII.)

Enfin le jour parut; c'était la fête de S. Pierre et de S. Paul. Les portes d'Antioche s'ouvrirent; toute l'armée chrétienne sortit divisée en douze corps, qui rappelaient les douze Apôtres. Hugues-le-Grand, quoiqu'affaibli par une longue maladie, se montrait dans les premiers rangs, et portait l'étendard de l'Église. Tous les princes, les chevaliers et les barons étaient à la tête de leurs hommes d'armes. Le seul de tous les chefs, le comte de Toulouse, ne se trouvait point dans les rangs; retenu dans Antioche par les suites d'une blessure, il avait été chargé de contenir la garnison de la citadelle, tandis qu'on allait livrer la bataille à l'armée des Sarrazins.

Raymond d'Agiles, un des historiens de la croisade, portait la sainte lance, et la montrait aux soldats (1). Adhémar marchait à côté de Raymond d'Agiles, annonçant aux croisés le secours des légions célestes que Dieu leur avait promis. Une partie du clergé s'avançait en procession à la tête de l'armée, et chantait le psaume martial : *Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dispersés.* Les évêques et les prêtres qui étaient restés dans Antioche,

(1) *Vidi ego hæc quæ loquor, et dominicam lanceam ibi ferebam.* (RAYM. D'AGILES, p. 155, apud Bong.)

entourés des femmes et des enfants, bénissaient, du haut des remparts, les armes des croisés, et, levant les mains au ciel, priaient le Seigneur de sauver son peuple, de confondre l'orgueil de ses ennemis. Les rives de l'Oronte et les montagnes voisines semblaient répondre à ces invocations, et retentissaient du cri de guerre des croisés : *Dieu le veut*, *Dieu le veut*.

Au milieu de ce concert d'acclamations et de prières, l'armée chrétienne s'avançait dans la plaine. A ne voir que l'état de misère où elle était réduite, elle avait plutôt l'air d'une armée vaincue que d'une armée qui marchait à la victoire. Un grand nombre de croisés étaient presque sans vêtements. La plupart des chevaliers et des barons marchaient à pied. Quelques-uns montaient des ânes et des chameaux, et, ce qui n'est pas une circonstance indifférente dans cette journée, Godefroi de Bouillon avait été obligé d'emprunter un cheval du comte de Toulouse. Dans les rangs, on voyait des malades, des soldats exténués par la faim et marchant avec peine : ils n'étaient soutenus que par l'espoir de vaincre ou de mourir pour la cause de Jésus-Christ.

Toutes les campagnes voisines d'Antioche étaient couvertes de bataillons musulmans. Les Sarrazins avaient divisé leur armée en quinze

corps, rangés en forme d'échelons. Au milieu de tous ces corps d'armée, celui de Kerboghâ, dit l'historien d'Arménie, paraissait comme *une montagne inaccessible*. Le général sarrazin, qui ne s'attendait pas à une bataille, crut d'abord que les chrétiens venaient implorer sa clémence. Un drapeau noir arboré sur la citadelle d'Antioche, et qui était le signal convenu pour annoncer la résolution des croisés, lui apprit bientôt qu'il n'avait point affaire à des suppliants. Deux mille hommes de son armée, qui gardaient le passage du pont d'Antioche furent taillés en pièces par le comte de Vermandois. Les fuyards portèrent l'effroi dans la tente de leur général, qui jouait alors aux échecs. Revenu de sa fausse sécurité, le sultan de Mossoul fit trancher la tête à un transfuge qui lui avait annoncé la prochaine reddition des chrétiens, et songea sérieusement à combattre un ennemi qui avait pour auxiliaires le fanatisme et le désespoir.

En sortant d'Antioche (1), l'armée chré-

(1) Pierre Angelli, auteur d'un poëme latin sur la première croisade, qui a pour titre *Syriados libri XII*, décrit fort longuement cette bataille, et rapporte une partie des circonstances merveilleuses dont elle fut accompagnée; mais son récit est trop diffus pour qu'il excite un grand intérêt. La *Syriade* commence par le premier voyage de Pierre l'Ermite à Jérusalem,

tienne s'était avancée à l'occident, vers l'endroit où les montagnes s'approchent de l'Oronte. Rangée en bataille dans un vaste espace où les montagnes formaient un demi-cercle autour d'elle, et la garantissaient de toute surprise, elle s'étendait dans la plaine jusqu'à une lieue de la ville. Hugues, les deux Robert, le comte de Belesme, le comte de Hainaut se mirent à la tête de l'aile gauche; Godefroi se plaça à la droite, soutenu par Eustache, Beaudouin du Bourg, Tancrède, Renaud de Toul, Erard de Puyset. Adhémard était au centre, avec Gaston de Béarn, le comte de Die, Raimbaut d'Orange, Guillaume de Montpellier, Amenjeu d'Albret. Bohémond commandait un corps de réserve, prêt à se porter sur tous les points où les chrétiens auraient besoin d'être secourus. Kerboghâ, qui vit les dispositions des croisés, ordonna au sultan de Nicée, et à ceux de Damas et d'Alep, de faire le tour de la montagne, et de remonter ensuite l'Oronte pour se placer entre l'armée chrétienne et la ville

---

et n'est qu'une copie en vers des histoires de Guillaume de Tyr, d'Albert d'Aix et autres. Après avoir décrit la marche et les premiers travaux des croisés, le poète latin arrive vers la fin du dernier chant, au siége de Jérusalem, auquel il ne consacra qu'une centaine de vers.

d'Antioche. Il fit en même temps ranger son armée en bataille pour recevoir les chrétiens et repousser leur attaque. Il plaça ses troupes, partie sur les hauteurs, partie dans la plaine. Son aile droite était commandée par l'émir de Jérusalem, et son aile gauche par un des fils d'Accien. Pour lui, il resta sur une colline élevée pour donner ses ordres et suivre les mouvements des deux armées.

Au moment de commencer la bataille, Kerboghâ fut saisi de crainte. Il envoya proposer aux princes chrétiens de prévenir le carnage général, et de choisir quelques-uns de leurs chevaliers pour combattre contre un pareil nombre de Sarrazins. Cette proposition, qu'il avait rejetée la veille, ne pouvait être adoptée par les chefs d'une armée pleine d'ardeur et de confiance dans la victoire. Les chrétiens ne doutaient point que le ciel ne se déclarât pour eux, et cette persuasion devait les rendre invincibles. Dans leur enthousiasme, ils regardaient les événements les plus naturels comme des prodiges qui leur annonçaient le triomphe de leurs armes. Un globe de feu qui la veille, après avoir traversé les airs, avait éclaté dans le camp des Sarrazins, leur semblait être un signe avant-coureur de la victoire. Lorsqu'ils sortaient d'Antioche, une légère pluie vint

rafraîchir l'air embrasé du climat et de la saison, et fut à leurs yeux une nouvelle preuve de la faveur du ciel. Un vent très fort qui poussait leurs javelots et retenait ceux des Turcs était pour eux comme le vent de la colère céleste levé pour disperser les infidèles. Animée par cette persuasion, l'armée chrétienne se montrait impatiente de combattre. Elle marchait à l'ennemi dans le meilleur ordre. Un profond silence régnait dans la plaine, où brillaient de toutes parts les armes des chrétiens. On n'entendait dans les rangs que la voix des chefs, les hymnes des prêtres et les exhortations d'Adhémar.

Tout à coup les Sarrazins commencent l'attaque; ils font d'abord une décharge de flèches, et fondent sur les croisés en poussant des hurlements barbares. Malgré leur choc impétueux, leur aile droite est bientôt repoussée et enfoncée par les chrétiens. Godefroi trouve plus de résistance dans leur aile gauche; il parvient cependant à les ébranler, et met le désordre dans leurs rangs. Au moment où les troupes de Kerboghâ commençaient à plier, le sultan de Nicée, qui avait fait le tour de la montagne et revenait en côtoyant l'Oronte, fond avec impétuosité sur les derrières de l'armée chrétienne, et menace de

mettre en pièces le corps de réserve commandé par Bohémond. Les croisés, qui combattaient à pied, ne purent résister au premier choc de la cavalerie des Sarrazins. Hugues-le-Grand, averti du danger de Bohémond, abandonne la poursuite des fuyards, et vient au secours du corps de réserve. Alors le combat s'engage avec une nouvelle fureur. Kilidj-Arslan, qui avait à venger la honte de plusieurs défaites et la perte de ses états, combattait comme un lion à la tête de ses troupes. Un escadron de trois mille cavaliers sarrazins, tout hérissés de fer, armés de massues portait le désordre et la terreur dans les rangs des chrétiens. L'étendard du comte de Vermandois fut enlevé, repris et couvert du sang des croisés et des infidèles. Godefroi et Tancrède, qui volèrent au secours de Hugues et de Bohémond, signalèrent leur force et leur bravoure par la mort d'un grand nombre de musulmans. Le sultan de Nicée, qu'aucun revers ne pouvait abattre, soutenait toujours le choc des chrétiens. Au milieu de la chaleur du combat, il fit jeter des étoupes allumées parmi les bruyères et les herbes sèches qui couvraient la plaine. Bientôt il s'éleva un incendie qui environna les chrétiens de tourbillons de flamme et de fumée. Leurs rangs furent un moment ébranlés:

ils ne voyaient et n'entendaient plus leurs chefs. Le sultan de Nicée allait recueillir le fruit de son stratagême, et la victoire était sur le point d'échapper aux croisés.

Alors, disent les historiens, on vit descendre un escadron du haut des montagnes. Il était précédé de trois cavaliers vêtus de blanc et couverts d'armes éclatantes. « Vous voyez, » s'écrie l'évêque Adhémar (1), le secours » céleste qui vous est promis. Le ciel se dé» clare pour les chrétiens; des saints martyrs

---

(1) On s'étonne que Raoul de Caen, qui décrit cette bataille, et la décrit en vers épiques, n'ait raconté aucune circonstance merveilleuse. Raymond d'Agiles ne fait point mention de la légion céleste, mais il dit : *Multiplicavit insuper adeo dominus exercitum nostrum, ut qui ante pugnam pauciores eramus quam hostes, in bello plures eis fuimus.* Oderic Vital parle ainsi de la légion qui semblait descendre du ciel : *Ecce, deo gratias, ab ipsis montanis visus est exire exercitus innumerabilis, albis equis insidentes, et in manibus candida vexilla præferentes. Hoc multi viderunt christianorum, et sicut putant, gentilium, et hæsitantes, mirabantur quidnam esset. Tandem utrique cognoverunt signum de cœlo factum, et duces illius agminis, sanctos martyres Georgium, Demetrium et Theodorum sua signa ferentes præcedere cognoverunt. Sarracenis multus timor inhesit, et christianis spes melior crevit.* (Ord. Vital, lib. IX.) Le moine Robert et Baldric rapportent la même circonstance et les mêmes détails.

» George, Démétrius et Théodore vont com» battre avec nous. » Aussitôt tous les regards se tournent vers la céleste légion. Une nouvelle ardeur s'empare de l'ame des croisés, qui sont persuadés que Dieu lui-même vient à leur secours; le cri de guerre, *Dieu le veut*, se fait entendre comme au commencement du combat. Les femmes, les enfants, qui étaient restés dans Antioche, toujours assemblés sur les murailles, animent par leurs cris et par leurs acclamations le courage des croisés; les prêtres continuent à lever leurs mains au ciel, et remercient Dieu, par leurs cantiques, du secours qu'il envoie à l'armée chrétienne. Tous les croisés deviennent autant de héros; rien ne peut résister à leur choc impétueux. Dans un moment, les Sarrazins sont partout ébranlés, et ne combattent plus qu'en désordre. Ils cherchent à se rallier au-delà d'un torrent et sur un point élevé où retentissaient leurs clairons et leurs trompettes. Le comte de Vermandois les attaque dans ce dernier retranchement, et les met en déroute. Bientôt, il ne leur reste de salut que dans la fuite. Les rives de l'Oronte, les bois, les plaines, les montagnes sont couvertes de fuyards qui ont abandonné leurs armes et leurs bagages.

Kerboghâ, qui avait annoncé la défaite d

chrétiens au calife de Bagdad et au sultan de Perse, s'enfuit vers l'Euphrate, escorté d'un petit nombre de ses plus fidèles soldats. Plusieurs émirs avaient pris la fuite avant la fin du combat. Tancrède et quelques autres, montés sur les chevaux des vaincus, poursuivirent jusqu'à la nuit les sultans d'Alep et de Damas, l'émir de Jérusalem et les débris dispersés de l'armée des Sarrazins. Les vainqueurs mirent le feu à des retranchements derrière lesquels s'était refugiée l'infanterie ennemie. Un grand nombre de musulmans y périt au milieu des flammes.

Au rapport de plusieurs historiens contemporains, les infidèles avaient laissé cent mille hommes sur le champ de bataille. Quatre mille croisés perdirent la vie dans cette glorieuse journée, et furent mis au rang des martyrs.

Les chrétiens trouvèrent l'abondance sous les tentes de leurs ennemis; quinze mille chameaux, un grand nombre de chevaux tombèrent entre leurs mains. Dans le camp des Sarrazins, où ils passèrent la nuit, ils admirèrent à loisir le luxe des Orientaux, et parcoururent avec surprise la tente (1) du roi de Mossoul, où brillaient

(1) Cette tente pouvait contenir plus de deux mille personnes. Bohémond l'envoya en Italie, où elle fut conservée long-temps.

partout l'or et les pierreries, et qui, distribuée en longues rues, flanquée de hautes tours, ressemblait à une ville fortifiée. Ils employèrent plusieurs jours pour transporter dans Antioche les dépouilles des vaincus. Le butin fut immense, et chaque croisé, selon la remarque d'Albert d'Aix, se trouva beaucoup plus riche qu'il ne l'était en quittant l'Europe.

La vue du camp des Sarrazins après la bataille montrait assez qu'ils avaient déployé plus de faste et de magnificence que de véritable courage. Les vieux guerriers, compagnons de Malek Schah, avaient presque tous péri dans les guerres civiles qui depuis plusieurs années désolaient l'empire des Seldjoucides. L'armée venue au secours d'Antioche était composée de nouvelles troupes levées à la hâte. L'histoire doit ajouter que les vingt-huit émirs qui accompagnaient Kerboghâ étaient presque tous divisés entre eux, et reconnaissaient à peine l'autorité d'un chef. La plus grande union, au contraire, régnait dans cette journée parmi les chrétiens.

Les différents corps de leur armée combattaient sur un seul point, et se prêtaient un mutuel appui, tandis que Kerboghâ avait divisé ses forces. Dans cette bataille, et surtout dans les circonstances qui la précédè-

rent, le sultan de Mossoul montra plus de présomption que d'habileté ; par la lenteur de sa marche, il perdit l'occasion de secourir Accien et de surprendre les croisés. Trop sûr ensuite de la victoire, il ne sut point ce que peuvent le fanatisme et le désespoir. Ces deux puissants mobiles ajoutèrent encore à la bravoure naturelle des Francs. L'horrible détresse où ils étaient réduits ne servit qu'à les rendre invincibles, et c'est là qu'il faut voir le miracle.

Quand le danger fut passé, la sainte lance qui avait donné tant de confiance aux croisés pendant la bataille, n'excita plus leur vénération et perdit sa merveilleuse influence. Comme elle était restée entre les mains du comte de Toulouse et des Provençaux, à qui elle attirait une grande quantité d'offrandes, les autres nations ne voulurent point leur laisser l'avantage d'un miracle qui augmentait leur considération et leurs richesses. On ne tarda pas, comme nous le verrons dans la suite, à élever des doutes sur l'authenticité de la lance qui avait opéré de si grands prodiges, et l'esprit de rivalité fit ce qu'aurait pu faire la raison dans un siècle plus éclairé.

La victoire d'Antioche parut un événement si extraordinaire aux Sarrazins, que plusieurs abandonnèrent la religion de leur prophète.

Ceux qui défendaient la citadelle de la ville, frappés de surprise et de terreur, se rendirent à Raymond le jour même de la bataille. Trois cents d'entre eux embrassèrent la foi de l'Évangile, et plusieurs allèrent publier dans les villes de Syrie que le Dieu des chrétiens était le Dieu véritable.

Après cette mémorable journée, les Turcs ne firent presque plus aucun effort pour arrêter la marche des croisés. Le dernier triomphe des Francs leur parut comme une décision du ciel que les hommes ne pouvaient changer. La plupart des émirs de la Syrie, qui s'étaient partagé les dépouilles du sultan de Perse, regardaient l'invasion des chrétiens comme un fléau passager, et, sans songer aux suites qu'elle pouvait avoir, ne cherchaient qu'à en profiter, pour assurer leur domination et leur indépendance. La dynastie des Seldjoucides perdait chaque jour de sa force et de son éclat. Le vaste empire de Togrul, d'Alp-Arslan, de Malek-Schah, s'écroulait de toutes parts au milieu des guerres civiles et des guerres étrangères. Cet empire, formé vers le milieu du onzième siècle, dont l'accroissement subit avait alarmé Constantinople, et porté l'effroi jusque chez les peuples de l'Occident, devait bientôt voir d'autres états s'élever sur ses débris; car, selon la remarque d'un his-

torien, on eût dit que Dieu se plaisait à montrer combien la terre est peu de chose à ses yeux, en faisant passer ainsi de main en main, comme un jouet d'enfants, une puissance qui était monstrueuse, et qui semblait menacer l'univers.

Le premier soin des croisés après leur victoire fut de mettre, si on peut parler ainsi, Jésus-Christ en possession des pays qu'ils venaient de conquérir, en rétablissant son culte dans Antioche. La capitale de la Syrie eut tout à coup une religion nouvelle, et fut habitée par un peuple nouveau. Une grande partie des dépouilles des Sarrazins fut employée à réparer et à orner les églises qui avaient été converties en mosquées. Les Grecs et les Latins confondirent leurs voeux et leurs cantiques, et prièrent ensemble le Dieu des chrétiens de les conduire à Jérusalem.

Les chefs de l'armée se réunirent ensuite pour adresser aux princes et aux peuples de l'Occident une lettre dans laquelle ils faisaient le récit de leurs travaux et de leurs exploits. Pour ne point troubler la joie que devaient causer leurs victoires, ils eurent soin de dissimuler les pertes qu'ils avaient faites (1); mais ils durent

(1) Les chefs des croisés assuraient que le siége et la bataille d'Antioche leur avaient à peine coûté dix mille hommes. On

les faire pressentir, en appelant de nouveaux guerriers à leurs secours. Ils sollicitaient par des prières et même par des menaces le départ de tous ceux qui avaient pris la croix, et qui étaient restés dans l'Occident.

Les croisés envoyèrent en même temps à Constantinople une ambassade, composée de Hugues, comte de Vermandois, et de Baudouin, comte de Hainault. Cette ambassade avait pour objet de rappeler à l'empereur Alexis la promesse qu'il avait faite d'accompagner les chrétiens à Jérusalem avec une armée. Le comte de Hainault périt, avec toute sa suite, dans l'Asie mineure. Le comte de Vermandois, qui avait pris une route différente, arriva à Constantinople, mais il ne put rien obtenir d'Alexis. Alors, soit qu'il fût honteux d'avoir échoué dans sa mission, soit qu'il craignît de retourner dans une armée où il ne pouvait plus soutenir l'éclat de son rang, il prit le parti de revenir en Europe, où sa désertion le fit comparer au corbeau de l'arche (1).

Quelques jours après la bataille d'Antioche,

---

pourra voir dans les *Pièces justificatives* les lettres que les croisés adressèrent aux fidèles de l'Occident, et au pape Urbain II.

(1) *Corvini generis legatus, postea non rediit.* (BALD., lib. IV.)

la plupart des pèlerins conjurèrent les chefs de les conduire vers la ville sainte, le principal objet de leur expédition. Le conseil des princes et des barons s'étant assemblé, les avis furent d'abord partagés. Quelques-uns des chefs pensaient qu'on devait profiter de la terreur que la victoire d'Antioche avait inspirée aux Sarrazins. « L'Orient et l'Occident, disaient-ils, ont » les yeux sur nous; Jésus-Christ nous appelle » à la délivrance de son tombeau; les chrétiens » qui gémissent encore dans les fers des infi- » dèles implorent le secours de nos armes; » nous avons vu fuir devant nous l'émir de Jé- » rusalem et les guerriers qui devaient défen- » dre l'approche de la ville sainte; tous les » chemins nous sont ouverts; hâtons-nous de ré- » pondre à l'impatience des croisés, impatience » qui fut toujours si funeste à nos ennemis; » éloignons-nous d'un séjour dont les délices » ont plusieurs fois amolli les soldats chrétiens; » n'attendons pas que la discorde redouble ses » fureurs dans la paix, et vienne nous priver » du fruit de nos travaux. »

Cet avis paraissait dicté par la sagesse et la prudence; mais la plupart des chefs étaient pleins d'une aveugle sécurité; ils ne pouvaient se résoudre à redouter encore des ennemis qu'ils avaient plusieurs fois vaincus, et l'espoir

d'étendre leurs conquêtes en Syrie leur faisait oublier Jérusalem. Ils ne manquèrent point de raisons spécieuses pour combattre l'opinion qu'ils venaient d'entendre. L'armée chrétienne manquait de chevaux; elle était épuisée par la fatigue, par de longues misères et par ses propres victoires. Comme on était au plus fort de l'été, les croisés, à défaut d'ennemis, avaient à craindre dans une longue marche le manque d'eau, l'ardeur de la saison et du climat. On savait que de nouveaux guerriers de l'Occident devaient arriver en Asie; la prudence commandait de les attendre; à l'entrée de l'hiver tout serait prêt pour la conquête de Jérusalem, et les croisés réunis marcheraient alors sans obstacles et sans dangers vers la Palestine. Cette opinion réunit la majorité des suffrages.

Les croisés eurent bientôt à se repentir de la détermination qu'ils avaient prise. Une maladie épidémique fit les plus grands ravages dans leur armée. « On ne voyait dans Antioche, dit une ancienne chronique, que des enterrements et des funérailles, et la mort n'y régnait ni plus ni moins qu'en quelque grande bataille et quelque défaite. » La plupart des femmes et des pauvres qui suivaient l'armée, furent les premières victimes de ce fléau. Un grand nombre de croisés qui arrivaient de l'Allemagne et de toutes

les parties de l'Europe, trouvèrent la mort à leur arrivée dans Antioche. L'épidémie fit périr dans un mois plus de cinquante mille pèlerins (1). Les chrétiens eurent à regretter parmi leurs chefs, Henri d'Asques, Renaud d'Amerbach, et plusieurs chevaliers renommés par leurs exploits. Au milieu du deuil général, l'évêque du Puy, qui consolait les croisés dans leur misère, succomba lui-même à ses fatigues, et mourut (2), comme le chef des Hébreux, sans avoir vu la Terre-Promise. Ses restes furent ensevelis dans l'église de St.-Pierre d'Antioche, au lieu même où la lance miraculeuse avait été découverte. Tous les pèlerins, dont il était le père spirituel, assistèrent en pleurant à ses funérailles. Les chefs, qui le regrettaient sincèrement, écrivirent au pape pour lui annoncer la mort de son légat apostolique (3). Ils sollicitèrent en même

---

(1) Albert d'Aix dit cent mille.

(2) Le Tasse fait mourir Adhémar au siége de Jérusalem, et le fait mourir de la main d'une femme. Quelques historiens attribuent à l'évêque Adhémar le cantique, *Salve regina*. Les évêques du Puy ses successeurs portaient, dans leurs armoiries, l'épée d'un côté, et de l'autre le bâton pastoral. On ajoute que les chanoines de la même ville portaient tous les ans le jour de Pâques une fourrure en forme de cuirasse.

(3) La lettre écrite au pape se trouve rapportée par Foulcher de Chartres. Voyez les *Pièces justificatives*.

temps Urbain de venir se mettre à leur tête, pour sanctifier les drapeaux de la croisade, et pour mettre l'union et la paix dans l'armée de Jésus-Christ.

Le respect qu'on avait pour la mémoire d'Adhémar, la vue du fléau qui dévorait l'armée chrétienne ne ferma les cœurs ni à l'ambition, ni à la discorde. Le comte de Toulouse, qui conservait des prétentions sur la possession d'Antioche, refusait de livrer à Bohémond la citadelle dont il s'était rendu maître, le jour où les chrétiens avaient détruit l'armée de Kerboghâ. Ces deux fiers rivaux furent plusieurs fois sur le point d'en venir aux mains. Raymond accusait le nouveau prince d'Antioche d'avoir usurpé ce qui appartenait à ses compagnons. Bohémond menaçait de tremper son épée, rougie du sang des infidèles, dans un sang qu'il avait, disait-il, trop long-temps épargné. Un jour que les princes et les chefs de l'armée chrétienne, assemblés dans la basilique de St.-Pierre, s'occupaient de régler les affaires de la croisade, leur délibération fut troublée par les plus violentes querelles. Malgré la sainteté du lieu, Raymond, au milieu du conseil, fit éclater son dépit et son ressentiment. Au pied même des autels de Jésus-Christ, Bohémond n'épargna point les fausses promesses pour attirer les

autres chefs à son parti, et renouvela plusieurs fois un serment qu'il ne voulait point tenir, celui de les suivre à Jérusalem.

Chaque jour le trouble et le désordre allaient croissant dans l'armée chrétienne; les uns ne songeaient qu'à agrandir les états que leur avait donnés la victoire; les autres erraient dans la Syrie et cherchaient des villes où ils pussent arborer leurs étendards. On ne voyait que des bandes dispersées qui accouraient dans les lieux où elles espéraient un riche butin, se battant entre elles pour leurs conquêtes, lorsqu'elles étaient victorieuses, et livrées à toutes les horreurs de la misère, lorsqu'elles rencontraient une résistance imprévue. La jalousie qui divisait les chefs avait passé parmi les soldats; ceux-ci se disputaient le butin fait sur l'ennemi, comme les princes et les barons se disputaient les villes et les provinces. Ceux que la fortune n'avait point favorisés se plaignaient de leurs compagnons, jusqu'à ce qu'une heureuse occasion vînt leur permettre de profiter à leur tour de tous les droits de la victoire. On entendait partout les croisés s'accuser réciproquement de s'être enrichis par l'injustice et la violence, et tout le monde portait envie aux plus coupables.

Cependant les chrétiens continuaient à mon-

trer, au milieu des combats et dans l'excès de leurs maux, une bravoure et une résignation héroïque ; ils souffraient, sans se plaindre, la faim, la soif, la fatigue : ni les déserts, ni les fleuves, ni les précipices, ni la chaleur dévorante du climat, rien ne pouvait les arrêter dans leurs incursions. Au milieu de tous les périls, ils cherchaient partout l'occasion de montrer leur force et leur adresse, de signaler leur valeur. Dans les forêts et dans les montagnes, ils furent quelquefois aux prises avec les animaux sauvages. Un chevalier français, appelé Guicher, s'était rendu célèbre dans l'armée chrétienne pour avoir terrassé un lion. Un autre chevalier, Geoffroi de la Tour, s'était fait une grande renommée, par une action qui paraîtra sans doute incroyable. Il trouva un jour dans une forêt un lion qu'un serpent environnait de ses replis monstrueux, et qui remplissait l'air de ses gémissements ; Geoffroi vole au secours de l'animal qui semblait implorer sa pitié, et d'un coup de sabre abat le serpent acharné sur sa proie. Si on en croit une vieille chronique, le lion ainsi délivré s'attacha à son libérateur comme à son maître ; il l'accompagna pendant toute la guerre, et, lorsqu'après la prise de Jérusalem les croisés s'embarquèrent pour retourner en Europe, il se noya dans la mer en

suivant le vaisseau sur lequel Geoffroi de la Tour était monté (1).

Plusieurs croisés, en attendant le signal du départ pour Jérusalem, allaient visiter leurs frères qui s'étaient établis dans les villes conquises. Un grand nombre d'entre eux se rendait auprès de Baudouin et se réunissait à lui pour combattre les Sarrazins de la Mésopotamie. Un chevalier, nommé Foulque, qui allait avec plusieurs de ses compagnons chercher des aventures sur les bords de l'Euphrate, avait été surpris et massacré par les Turcs. Sa femme, qu'il conduisait avec lui, fut amenée devant

(1) Ce trait, qu'on cite ici sans lui donner plus d'importance qu'il ne mérite, est rapporté dans le *Magnum Chronicon Belgicum*, qui se trouve dans le recueil des historiens d'Allemagne de Pistorius. L'auteur dit que le lion suivait Geoffroi *comme un lièvre. Eum sequitur, sicut lepus ; et quamdiù fuit in terrâ, numquam recedens, multa ei commoda contulit, tam in venationibus quam in bello, qui carnes venaticas abundanter dabat leo vero quæcumque domino suo adversari videbat, prosternebat, quem, ut dicunt, in navi positum cùm domum rediret, derelinquere noluit, sed nolentibus eum, ut crudele animal, in navem recipere nautis, secutus est dominum suum natando per mare, usque quo labore defecit.*

Le même fait est rapporté par le père Maimbourg, qui ajoute à son récit cette réflexion singulière : « Étrange instruction de » la nature, qui fait honte aux hommes, en leur donnant, » comme elle a fait plus d'une fois, des lions pour maîtres. »

l'émir de Hazart ou Hézas. Comme elle était d'une rare beauté, un des principaux officiers de l'émir en devint épris (1), et la demanda en mariage à son maître, qui la lui accorda et lui permit de l'épouser. Ce dernier, plein d'amour pour une femme chrétienne, évita de combattre les croisés, et cependant, rempli de zèle pour le service de l'émir, fit des incursions sur le territoire du sultan d'Alep, avec qui son maître était en guerre. Redouan voulut s'en venger, et se mit en marche avec une armée de quarante mille hommes, pour venir attaquer la ville de Hézas. Alors l'officier qui venait d'épouser la veuve de Foulque, conseilla à l'émir d'implorer le secours des chrétiens.

L'émir fit proposer une alliance à Godefroi de Bouillon. Godefroi hésita d'abord; mais le prince musulman revint à la charge, et, pour dissiper toutes les défiances des princes chrétiens, leur envoya son fils Mahomet en otage. Alors le traité fut signé; deux pigeons, dit un historien latin, chargés d'une lettre, en portèrent la nouvelle à l'émir, et lui annoncèrent en même temps la prochaine arrivée des chrétiens (2).

(1) Albert d'Aix est le seul historien qui rapporte ce fait et celui qui va suivre.

(2) Quelques savants ne font pas remonter les messages des

L'armée du sultan d'Alep fut battue en plusieurs rencontres par Godefroi, et forcée d'abandonner le territoire de Hézas qu'elle commençait à livrer au pillage. Peu de temps après cette expédition, le fils de l'émir mourut à Antioche, de la maladie épidémique qui dévorait les pèlerins d'Occident. Godefroi fit, selon l'usage des musulmans, envelopper le corps du jeune prince d'une riche étoffe de pourpre, et le renvoya à son père. Les députés qui accompagnaient ce convoi funèbre étaient chargés

pigeons au-delà du règne de Saladin. Il est vrai que ce fut sous le règne de Nouraddin et de Saladin qu'on organisa en Égypte des postes régulières servies par des pigeons; mais ce moyen de communication était très ancien dans l'Orient. Le récit d'Albert d'Aix ne peut être révoqué en doute. L'historien parle de la surprise que la vue de ces sortes de messages produisit parmi les croisés; et, comme le fait lui paraissait remarquable, il ne néglige pas les plus petits détails. *Legati sine morâ columbas duas, aves gratas ac domitas, secum allatas eduxerunt è sinu suo, ac chartâ, ducis responsis promissisque fidelibus inscriptâ, caudis illarum filo innodatâ, è manibus suis has ad ferenda læta nuncia emiserunt...... Jam cum chartis sibi commissis aves advolaverunt, in solium et mensam ducis Hasart, fideliter reversæ. Princeps autem ex more solito aves domesticas pie suscipiens, chartas intitulatas à caudis earum soluit, secreta ducis Godefredi perlegit.* On verra dans le quatrième livre de cette histoire un autre exemple de ce moyen de communication employé par les Sarrazins.

d'exprimer au prince musulman les regrets de Godefroi, et de lui dire que leur chef avait été aussi affligé de la mort du jeune Mahomet, qu'il aurait pu l'être de la mort de son frère Baudouin. L'émir de Hézas pleura la perte de son fils, et ne cessa point d'être le fidèle allié des chrétiens.

Les chefs des croisés ne songeaient point encore à se mettre en marche pour Jérusalem, et l'automne s'avançait sans qu'on se fût occupé d'aucune expédition importante. Au milieu de l'oisiveté des camps, un phénomène céleste s'offrit aux regards des croisés, et fit une vive impression sur l'esprit de la multitude. Les soldats qui gardaient les remparts d'Antioche virent pendant la nuit une masse lumineuse qui était arrêtée dans un point élevé du ciel. Il leur semblait que toutes les étoiles, selon l'expression d'Albert d'Aix, s'étaient réunies dans un espace qui n'était guère plus étendu qu'un jardin de trois arpents. « Ces étoiles, dit le même historien, jetaient le plus vif éclat (1), et *brillaient comme des charbons dans une fournaise.* » Elles restèrent long-temps suspendues sur la

(1) Des globes que les naturalistes appellent *globes de feu*, ou *globes ignés*, pouvaient avoir donné lieu à cette espèce d'apparition.

ville d'Antioche; mais le cercle qui paraissait les contenir s'étant brisé, elles se dispersèrent dans les airs. A l'aspect de ce prodige, les gardes et les sentinelles jetèrent de grands cris, et coururent réveiller les chrétiens d'Antioche. Tous les pèlerins sortis des maisons trouvèrent dans ce phénomène un signe manifeste des volontés du ciel. Les uns crurent voir dans les étoiles réunies une image des Sarrazins, qui s'étaient rassemblés à Jérusalem, et qui devaient se dissiper à l'approche des croisés; d'autres, également pleins d'espérance, y voyaient les guerriers chrétiens réunissant leurs forces victorieuses, et se répandant ensuite sur la terre pour y conquérir les villes enlevées au culte et à l'empire de Jésus-Christ; mais beaucoup de pèlerins ne s'abandonnaient point à ces illusions consolantes. Dans une ville où le peuple avait beaucoup à souffrir, et vivait depuis plusieurs mois au milieu des funérailles, l'avenir devait se présenter sous des couleurs plus tristes et plus sombres. Tous ceux qui souffraient et qui avaient perdu l'espoir de voir Jérusalem, n'aperçurent dans le phénomène offert à leurs yeux, qu'un symbole effrayant de la multitude des pèlerins, qui diminuait chaque jour, et qui allait bientôt se dissiper comme le nuage lumineux qu'on avait vu dans le ciel.

« Toutefois, dit naïvement Albert d'Aix, les » choses tournèrent beaucoup mieux qu'on ne » l'espérait; car peu de temps après, les princes, » de retour à Antioche, se mirent en campagne » et soumirent à leurs armes plusieurs villes de » la Haute-Syrie. »

La plus importante de leurs expéditions fut le siége et la prise de Maarah, située entre Hamath et Alep. Raymond se rendit le premier devant cette ville. Les comtes de Normandie et de Flandre vinrent s'y réunir à lui avec leurs troupes. Les chrétiens éprouvèrent pendant plusieurs jours la plus vive résistance de la part des assiégés. Les infidèles faisaient pleuvoir sur eux une grêle de traits et de pierres, et des flots d'une matière enflammée, que plusieurs historiens prétendent être le feu grégeois. Guillaume de Tyr ajoute qu'on lança plusieurs fois du haut des remparts sur les assaillants de la chaux vive et des ruches remplies d'abeilles (1). La disette se fit bientôt sentir, et les croisés tombèrent enfin dans une si grande détresse, que plusieurs d'entre eux se nourrissaient des cadavres de leurs ennemis (2). L'histoire cependant ne doit

(1) *Lapides, ignem et plena apibus alvearia, calcem quoque vivam, quantâ poterant jaculabantur instantiâ, ut eos à muro propellerent.* (WILL. TYR., lib. VII, cap. 9.)

(2) *Audivi namque, qui dicerent sibi se coactos inopiâ*

rapporter qu'avec réserve les excès auxquels les porta la faim, et révoquer en doute la vente publique de chair humaine dans le camp des chrétiens (1).

Les croisés souffraient tous les maux avec résignation; mais ils ne purent supporter les outrages faits à la religion de Jésus-Christ [illegible] les habitants de Maarah. Les infidèles élev[illegible]nt des croix sur leurs remparts, les couvra[illegible] de fange et les accablaient de toutes so[illegible] d'insultes. Cette vue irrita les croisés, [illegible] résolurent de redoubler d'efforts pour [illegible]parer de la ville. On construisit des mac[illegible]s qui ébran-

ad humanæ carnis edulium transiisse, adultos gentilium cacabo immersisse, pueros infixisse verubus, et vorasse adustos : vorando æmulati sunt feras, torrendo homines, sed caninas. Hunc ipsum finem membris propriis minabantur, cum aliena deficerent : nisi aut captæ urbis, aut cereris advenæ intercessio esuriem lenisset. (RAD. CADOM., cap. 97.)

Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter à cette citation les paroles d'Albert d'Aix, qui s'étonne de voir les chrétiens manger les corps des musulmans, mais plus encore de leur voir dévorer des chiens. *Mirabile dictu et auribus horrendum; quod nefas est dicere, nefas facere. Nam christiani non solum Turcos vel Sarracenos occisos, verum etiam canes arreptos et igni coctos comedere non abhorruerunt præ inopiâ, quam audistis.* (ALB. AQ., lib. V, cap. 29.)

(1) Ce trait est rapporté par Mailly, mais il ne dit point sur quelle autorité il se fonde.

lèrent les murailles, tandis que les soldats montaient à l'assaut. Les assiégeants, après une longue résistance, parvinrent enfin à se rendre maîtres des tours et des remparts. Comme ils furent surpris par la nuit, au milieu de leur victoire, ils n'osèrent pénétrer dans la place. Au lever du jour, ils n'entendirent aucun bruit autour des murailles, et se répandirent dans les rues qu'ils trouvèrent désertes. L'armée chrétienne pilla les maisons qui étaient restées sans habitants; et bientôt on apprit que tout le peuple de Maarah s'était réfugié dans des souterrains. Une grande quantité de paille allumée à l'entrée des cavernes où s'étaient cachés les infidèles, les força de sortir de leur retraite; et telle était l'animosité des vainqueurs, qu'une multitude éperdue et tremblante implora en vain leur pitié. Tous les habitants de Maarah furent mis à mort ou conduits en servitude; la ville fut ruinée de fond en comble; « ce qui épouvanta tellement, dit un » historien, les villes voisines, que de leur bon » gré et sans force elles se rendirent. »

Cette conquête devint le sujet de nouvelles discordes; Bohémond, qui était venu au siége, voulait garder un quartier de la ville; Raymond prétendait régner sur Maarah en souverain. Les débats s'échauffèrent; le camp des chrétiens fut

rempli de troubles et de factions; peu s'en fallut que les croisés ne versassent leur propre sang pour savoir quel serait le maître d'une ville qu'ils venaient de priver de ses habitants et de livrer au pillage. « Mais Dieu qui était le chef de la » grande entreprise, dit le père Maimbourg, ré- » para par le zèle des faibles et des petits ce que » la passion des grands et des sages du monde » avait détruit. » Les soldats s'indignèrent à la fin de répandre pour de misérables débats, un sang qu'ils avaient juré de verser pour une cause sacrée. Tandis qu'ils éclataient en plaintes et en murmures, la renommée leur apprit que Jérusalem venait de tomber au pouvoir des Égyptiens. Ceux-ci avaient profité de la défaite des Turcs et des funestes retards de l'armée chrétienne pour envahir la Palestine. Cette nouvelle redoubla le mécontentement des croisés; ils accusèrent hautement Raymond et ceux qui les conduisaient d'avoir trahi la cause de Dieu. Ils annoncèrent le dessein de se choisir des chefs qui n'eussent d'autre ambition que celle d'accomplir leurs serments, et de conduire l'armée chrétienne à la Terre-Sainte.

Le comte de St.-Gilles et le prince d'Antioche qui n'était peut-être pas étranger au soulèvement général, parcoururent les rangs, et parlèrent aux soldats, l'un de la nécessité

d'obéir, l'autre de la gloire qui les attendait à Jérusalem. Le tumulte devint bientôt plus violent. Le clergé menaça Raymond de la colère du ciel; les soldats le menacèrent d'abandonner ses drapeaux ; les Provençaux eux-mêmes refusèrent enfin d'obéir à l'inflexible comte de Toulouse, et l'armée se mit à démolir les remparts de Maarah, dont on se disputait la possession. Pendant ce temps, Tancrède s'était emparé par force ou par adresse de la citadelle d'Antioche, où il avait fait substituer le drapeau de Bohémond à celui du comte de St.-Gilles. Raymond resté seul, et sans espoir de réaliser ses prétentions, se vit obligé de se rendre aux voeux de l'armée, et parut céder à la voix de Dieu. Après avoir fait mettre le feu à la ville de Maarah, il en sortit à la lueur des flammes, les pieds nus, versant des larmes de repentir. Suivi du clergé qui chantait les Psaumes de la Pénitence, il abjura son ambition, et renouvela le serment fait tant de fois, et si souvent oublié, de délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

HISTOIRE DES CROISADES.

LIVRE IV.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis la prise d'Antioche, et plusieurs des chefs de la croisade ne songeaient point encore à se mettre en marche pour Jérusalem. Dès que Raymond eut donné le signal du départ, ses soldats et les chevaliers qui l'accompagnaient firent éclater leur joie, et montrèrent un nouvel enthousiasme. Le comte de Toulouse était suivi de Tancrède et du duc de Normandie, qui étaient impatients d'accomplir leur vœu et de conquérir la Palestine. Conduite par ces trois chefs, une grande partie de l'armée chrétienne traversa les territoires de Césarée en Syrie, d'Hamath, d'Émese. De toutes parts les chrétiens et les musulmans accouraient au-devant d'eux, les uns pour implorer leurs secours, les autres pour implorer leur clémence. Un grand nombre d'émirs venaient conjurer Raymond d'arborer son drapeau sur leurs

villes pour les mettre à l'abri du pillage, et les protéger contre les entreprises des autres croisés. Les pèlerins recevaient partout sur leur passage des vivres et de riches tributs qui ne leur coûtaient point de combats. Au milieu de leur marche triomphante le plus doux fruit de leurs travaux et de la crainte qu'inspiraient leurs armes fut le retour d'un grand nombre de prisonniers chrétiens dont ils avaient pleuré la mort, et qui leur étaient renvoyés des villes voisines par les chefs des musulmans.

Ils s'approchèrent des côtes de la mer, et s'avancèrent presque sans obstacles jusque dans le voisinage d'Archas. Cette ville était située au pied du Liban, à deux lieues de la mer, dans un territoire couvert d'oliviers et de moissons. Le comte de Toulouse, soit qu'il eût le dessein de conquérir un si riche pays, soit qu'il eût été provoqué par les menaces et les insultes des infidèles, résolut d'assiéger Archas (1). Pour enflammer le courage de ses soldats, et les associer à ses projets, il promit à

(1) Archas est mentionnée par Strabon, Ptolémée, Josephe, l'Itinéraire d'Antonin, qui place cette ville à seize milles de Tripoli. Pococke, tom. II, p. 299, et Maundrell, tom. I, p. 41, parlent d'une rivière qui porte encore ce nom. Abulféda en parle sous le nom d'Aarkat. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem fait aussi mention d'Archas.

leurs travaux le pillage de la ville et la délivrance de deux cents prisonniers chrétiens enfermés dans la citadelle.

Cependant Godefroi, Eustache, Robert, comte de Flandre, n'étaient point encore partis d'Antioche. Ils ne se mirent en marche qu'aux premiers jours du printemps. Bohémond les accompagna jusqu'à Laodicée (1), et revint dans sa capitale après avoir promis à ses compagnons de les rejoindre devant Jérusalem. Les croisés délivrèrent à Laodicée les pirates flamands qui avaient pris la croix à Tarse, et qui, depuis plus d'un an, étaient retenus prisonniers par les Grecs, maîtres de la place. L'armée chrétienne reçut dans le même lieu un renfort de nouveaux croisés partis des ports de la Flandre, de la Hollande et des îles Britanniques. Parmi ces nouveaux défenseurs de la croix, on remarquait Edgar Adeling, qui, après la mort d'Harold, avait disputé la couronne d'Angleterre à Guillaume-le-Conquérant. Il venait, sous les drapeaux de la guerre sainte, oublier les malheurs de sa patrie, et chercher un refuge contre la tyrannie du vainqueur. Les Anglais et les nouveaux

(1) Laodicée encore existante sous le nom de Lakikieh. Elle a été long-temps fameuse par le commerce de tabac.

croisés des autres nations furent reçus avec joie dans les rangs de l'armée chrétienne, qui ne poursuivait que lentement sa marche vers la Palestine.

La plupart des chefs s'affligeaient de traverser de riches provinces sans y établir leur domination. Il n'était point de ville sur leur passage où chacun d'eux n'eût la secrète envie d'arborer son drapeau. Ces prétentions firent naître des rivalités qui affaiblirent l'armée, et l'empêchèrent de faire d'utiles conquêtes. Raymond s'obstina à continuer le siége d'Archas, qui lui opposa la plus vive résistance. Godefroi alla mettre le siége devant Gibel ou Gibelet (1), ville maritime située à quelques lieues de Laodicée. Les chefs de l'armée ne consentirent jamais à réunir leurs efforts contre les Sarrazins, et vendirent tour à tour aux émirs leur inaction et leur neutralité.

La seule expédition dans laquelle le succès couronna leur bravoure fut l'attaque de Tor-

(1) *Gibel.* Ce mot signifie montagne en arabe. Gibel est le *Gabala* de Strabon et de Pline, le *Gavala* de la table de Peutinger. Elle subsiste encore sous son ancien nom *Djebil*, et on y voit encore les restes d'un amphithéâtre. C'est, je crois, le *Giblim* de la Bible, où on embarquait le bois du mont Liban qu'on envoyait à Salomon.

tose (1). Raymond, vicomte de Turenne, le vicomte de Castellane, le seigneur d'Albret et quelques autres des principaux chefs des Gascons et des Provençaux, avec cent chevaux et deux cents fantassins, se présentèrent devant cette ville. Les habitants fermèrent leurs portes, se montrèrent sur leurs remparts, et forcèrent les chrétiens à la retraite. Le chef de cette expédition, Raymond de Turenne, qui n'avait point assez de troupes pour entreprendre un siége et forcer la ville à se rendre, eut recours à un stratagême qui lui réussit. A l'entrée de la nuit, il fit allumer dans un bois du voisinage un si grand nombre de feux que les habitants de Tortose furent persuadés que toute l'armée chrétienne était venue les attaquer; ils prirent la fuite avant le jour, et se retirèrent dans les montagnes voisines avec leurs effets les plus précieux. Le lendemain les chrétiens s'approchèrent de la ville; ils trouvèrent les remparts déserts, et pénétrèrent sans résistance dans la place. Après avoir pillé les maisons et livré aux flammes une ville qu'ils ne pouvaient conserver, ils revinrent au camp, chargés de butin.

---

(1) Tortose est l'Antaradus de Ptolémée et de l'*Itinéraire de Bordeaux*.

Les musulmans enfermés dans Archas opposaient toujours la plus vive résistance aux chrétiens. Quoique l'armée des croisés fût campée dans un pays fertile, elle ne tarda pas à manquer de vivres. Les plus pauvres des pèlerins furent réduits, comme dans Antioche, à se nourrir de racines, et disputèrent aux animaux les feuilles des arbres et l'herbe des champs. Le nombreux clergé qui suivait l'armée tomba dans la plus profonde misère. Ceux qui pouvaient combattre allaient ravager les pays voisins et vivaient de pillage; mais ceux à qui leur âge, leur sexe ou leurs infirmités ne permettaient point de porter les armes, n'avaient d'espoir que dans la charité des soldats chrétiens. L'armée vint à leur secours, et leur abandonna la dixième partie du butin fait sur les infidèles.

Un grand nombre de croisés succombèrent aux fatigues du siége, et périrent de misère et de maladie; plusieurs tombèrent sous les coups d'un ennemi qui se défendait avec une opiniâtre valeur. Parmi ceux dont la perte fut le plus regrettée, l'histoire a conservé le nom de Pons de Balasu; il s'était fait estimer dans l'armée chrétienne par ses lumières, et jusqu'à sa mort il avait écrit l'histoire de la croisade avec Raymond d'Agiles. Les croisés donnèrent aussi

des larmes à la mort d'Anselme de Ribemont, comte de Bouchain, dont les chroniques du temps vantent le savoir, la piété et la bravoure. Les auteurs contemporains racontent cette mort avec des circonstances merveilleuses qui méritent d'être conservées, parce qu'elles peuvent donner une idée de l'esprit qui animait les croisés.

Un jour (nous suivons la relation de Raymond d'Agiles) Anselme vit entrer dans sa tente le jeune Angelram, fils du comte de St.-Paul qui avait été tué au siége de Maarah (1). « Comment, lui dit-il, êtes-vous maintenant plein » de vie, vous que j'ai vu mort sur le champ de » bataille ?—Vous devez savoir, répondit Angel» ram, que ceux qui combattent pour Jésus» Christ ne meurent point.—Mais d'où vient, » reprit Anselme, cet éclat inconnu dont je vous » vois environné ? » Alors Angelram montra dans le ciel un palais de crystal et de diamants. « C'est de là, ajouta-t-il, que me vient la beauté

(1) Raymond d'Agiles, avant de raconter ce fait singulier et quelques autres semblables, s'exprime ainsi : *Quod si quicquam ego præter credita et visa studeo referre, vel odio alicujus apposui, apponat mihi Deus omnes inferni plagas et deleat me de libro vitæ.* Le même fait se trouve rapporté dans Raoul de Caen.

» qui vous a surpris ; voilà ma demeure ; on vous » en prépare une plus belle que vous viendrez » bientôt habiter. Adieu : nous nous reverrons » demain. » A ces mots, ajoute l'historien, Angelram retourna au ciel. Anselme, frappé de cette apparition, fit appeler dès le lendemain matin plusieurs ecclésiastiques, reçut les sacrements ; et, quoiqu'il fût plein de santé, fit ses derniers adieux à ses amis, en leur disant qu'il allait quitter ce monde où il les avait connus. Peu d'heures après, les ennemis ayant fait une sortie, Anselme courut au-devant d'eux l'épée à la main, et fut atteint au front d'une pierre qui, disent les historiens, l'envoya au ciel dans le beau palais préparé pour lui. Ce récit merveilleux, qui s'accrédita parmi les croisés, n'est pas le seul de ce genre que l'histoire ait recueilli. Il est inutile de rappeler ici que l'extrême misère rendait toujours les croisés plus superstitieux et plus crédules. Quoique le siége d'Archas n'eût point un but religieux, et qu'il détournât même les pèlerins du principal objet de la guerre sainte, il n'en fut pas moins, au rapport de Raymond d'Agiles, fécond en miracles et en prodiges de toute espèce.

La croyance du peuple était le plus souvent entretenue par les chefs les plus éclairés, qui

avaient besoin d'exalter l'imagination des soldats pour conserver leur autorité. Chaque jour des partis se formaient dans l'armée chrétienne, et les plus puissants étaient toujours ceux qui faisaient croire le plus de miracles. Ce fut au siége d'Archas qu'il s'éleva parmi les pèlerins des doutes sur la découverte de la lance, dont la vue avait relevé le courage des croisés à la bataille d'Antioche. Le camp des assiégeants se trouva tout à coup divisé en deux grandes factions animées l'une contre l'autre. Arnould de Rohes, homme de mœurs dissolues, selon Guillaume de Tyr, mais très versé dans l'histoire et dans les lettres, osa le premier contester ouvertement la vérité du prodige. Cet ecclésiastique, chapelain du duc de Normandie, entraîna dans son parti tous les Normands et les croisés du nord de la France; ceux du midi se rangèrent du parti de Barthélemi, attaché au comte de St.-Gilles. Le prêtre de Marseille, homme simple, et qui croyait ce qu'il faisait croire aux autres, eut une révélation nouvelle, et raconta dans le camp des chrétiens qu'il avait vu Jésus-Christ attaché sur la croix, maudissant les incrédules, dévouant au supplice et à la mort de Judas, les sceptiques impies qui osaient sonder les vues mystérieuses de Dieu. Cette apparition et les menaces de Jésus-Christ enflammèrent

l'imagination des Provençaux, qui ne croyaient pas moins, selon Raymond d'Agiles, aux récits de Barthélemi qu'au témoignage des saints et des apôtres. Mais Arnould s'étonnait que Dieu ne se manifestât qu'à un simple prêtre, tandis que l'armée était remplie de vertueux prélats, et, sans nier l'intervention de la puissance divine, il n'admettait d'autres prodiges que ceux de la valeur et de l'héroisme des soldats chrétiens.

Comme le produit des offrandes faites aux dépositaires de la sainte lance était distribué aux pauvres, ceux-ci, qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée, éclataient en murmures contre le chapelain du duc de Normandie. Ils attribuaient à son incrédulité et à celle de ses partisans tous les maux qu'avaient soufferts les croisés pendant le siége d'Archas. Arnould, et son parti qui s'accroissait chaque jour, attribuaient au contraire les malheurs des chrétiens à leurs divisions, et à l'esprit turbulent de leurs adversaires. Au milieu de ces débats, les croisés des provinces du nord reprochaient à ceux du midi de manquer de bravoure dans les combats, d'être moins avides de gloire que de pillage, et de passer leur temps à *parer leurs chevaux et leurs mulets* (1). Ceux-ci, de

(1) Raoul de Caen, qui n'était point partisan de la lance, et

leur côté, ne cessaient de reprocher aux partisans d'Arnould leur peu de foi, leurs railleries sacriléges, et sans cesse opposaient de nouvelles visions aux raisonnements des incrédules. L'un avait vu S. Marc l'évangéliste, l'autre la Sainte Vierge, qui attestaient la véracité du prêtre de Marseille. L'évêque Adhémar s'était montré à un troisième, annonçant qu'il avait été retenu quelques jours en enfer, pour avoir lui-même élevé des doutes sur la vérité de la sainte lance.

Ces récits ne firent qu'échauffer davantage les esprits. Plusieurs fois la violence vint à l'appui de la fourberie ou de la crédulité. Enfin, Barthélemi, séduit par l'importance du rôle qu'on lui faisait jouer, et peut-être aussi par les récits miraculeux de ses partisans qui pouvaient fortifier ses propres illusions, résolut, pour terminer tous les débats, de se soumettre à l'épreuve du feu. Cette résolution ramena le calme dans l'armée chrétienne, et tous les pèlerins furent convoqués, pour être témoins du jugement de Dieu. Au jour fixé (c'était un vendredi

qui s'écrie en parlant de cette prétendue découverte : *O fatuitas rustica ! o rusticitas credula !* n'épargne point les Provençaux, et nous a transmis les reproches qu'on leur faisait dans l'armée chrétienne.

saint), un bûcher fait de branches d'olivier fut dressé au milieu d'une vaste plaine. La plupart des croisés étaient rassemblés, et tout se préparait pour l'épreuve redoutable. Déjà la flamme s'élevait à plus de vingt coudées, lorsqu'on vit arriver Barthélemi, accompagné des prêtres qui s'avançaient en silence, les pieds nus, et revêtus de leurs habits sacerdotaux. Couvert d'une simple tunique, le prêtre de Marseille portait la sainte lance entourée de banderoles flottantes. Lorsqu'il fut arrivé à quelques pas du bûcher, un des principaux du clergé prononça à haute voix ces paroles : « Si celui-ci a vu » Jésus-Christ face à face, et si l'apôtre André » lui a révélé la divine lance, qu'il passe sain et » sauf à travers les flammes ; si, au contraire, il » est coupable de mensonge, qu'il soit brûlé » avec la lance qu'il porte dans ses mains. » A ces mots, tous les assistants s'inclinèrent, et répondirent tous ensemble : « Que la volonté de Dieu » s'accomplisse. » Barthélemi se jeta à genoux, prit le ciel à témoin de la vérité de tout ce qu'il avait dit, et, s'étant recommandé aux prières des prêtres et des évêques, il se précipita à travers le bûcher où l'on avait pratiqué une ouverture de deux pieds pour son passage.

Les nombreux spectateurs le perdirent un moment de vue. Plusieurs pèlerins, dit Ray-

mond d'Agiles, commençaient à le pleurer, lorsqu'on le vit paraître vers le côté opposé à celui par lequel il était entré. Il fut aussitôt environné et pressé par une foule innombrable qui voulait toucher ses vêtements, et qui criait au miracle. Mais Barthélemy était couvert de plaies mortelles. Il fut emporté mourant dans la tente du comte de Toulouse, où il expira peu de jours après, en protestant toujours de son innocence et de sa véracité. Il fut enterré dans le lieu même où le bûcher avait été dressé. Raymond de St.-Gilles et les Provençaux s'obstinèrent à le regarder comme un apôtre et comme un martyr. Le plus grand nombre des pèlerins se laissa entraîner au *jugement de Dieu* (1), et la lance miraculeuse cessa dès-lors d'opérer des prodiges (2). Vainement les croisés des provinces méridionales entreprirent de lui substituer l'anneau et la croix d'Adhémar; ils ne purent leur attirer ni la dévotion, ni les offrandes des pèlerins.

Pendant que les croisés étaient arrêtés de-

(1) *Videns, quid actum est, populus, calliditate verbosâ seductum se fatetur, errasse pœnitet.* (RAD. CAD., cap. 109.)

(2) On peut lire le récit de cet événement dans Guillaume de Tyr, dans Albert d'Aix, et surtout dans Raymond d'Agiles, qui n'omet pas la plus petite circonstance.

vant la forteresse d'Archas, ils reçurent une ambassade d'Alexis. L'empereur grec, voulant ménager les Latins, leur promettait de les suivre en Palestine avec une armée, s'ils lui donnaient le temps de faire les préparatifs nécessaires. Alexis se plaignait dans ses lettres de l'inexécution des traités qui devaient le rendre maître des villes de la Syrie et de l'Asie mineure tombées au pouvoir des chrétiens; mais il s'en plaignait sans amertume, et mettait dans ses reproches une circonspection qui montrait assez qu'il avait lui-même des torts à réparer. Cette ambassade fut mal accueillie dans l'armée chrétienne. Les chefs accusèrent les Grecs de la mort du comte de Hainaut, et reprochèrent à l'empereur sa fuite honteuse pendant le siége d'Antioche. Ils méprisèrent ses plaintes, et n'ajoutèrent point de foi à ses promesses si souvent réitérées.

Depuis le siége de Nicée, les Latins haïssaient Alexis. La haine les dirigea mieux en cette occasion que la plus prévoyante politique; car, si l'on en croit leurs historiens, ils apprirent dans la suite que l'empereur de Constantinople entretenait des rapports secrets avec le calife d'Égypte, et que son dessein était d'arrêter la marche et les progrès de l'armée chrétienne.

Le calife du Caire, qui avait la même politique qu'Alexis, entretenait avec les croisés des relations que les circonstances rendaient plus ou moins sincères, et qui étaient subordonnées à la crainte que lui inspiraient leurs armes. Quoiqu'il négociât à la fois avec les chrétiens et avec les Turcs, il haïssait les uns, parce qu'ils étaient les ennemis du prophète; les autres, parce qu'ils lui avaient enlevé la Syrie. Il ne cherchait qu'à profiter de la guerre pour rentrer dans ses possessions et pour reculer les limites de son empire. Depuis quelques mois il s'était rendu maître de Jérusalem; et, comme il tremblait pour sa nouvelle conquête, il avait envoyé des ambassadeurs à l'armée chrétienne. Cette ambassade arriva au camp des croisés peu de temps après le départ des députés d'Alexis.

Elle était accompagnée des députés chrétiens que les croisés avaient envoyés en Égypte pendant le siége d'Antioche. Ceux-ci, à leur arrivée au Caire, avaient d'abord été accueillis par le calife, mais dès qu'on eut appris que l'armée chrétienne se trouvait dans une situation désespérée, ils avaient été précipités dans des cachots. Ils n'avaient dû ensuite leur délivrance qu'à la marche triomphante de l'armée chrétienne qui remplissait l'Orient du bruit de ses victoires. Leur retour inattendu fit éclater la joie parmi

leurs frères et leurs compagnons. On écouta avec attendrissement le récit de leur captivité, et des cris d'indignation s'élevèrent dans toute l'armée contre le calife du Caire.

Les ambassadeurs égyptiens firent tous leurs efforts pour justifier leur maître et pour apaiser le courroux des chrétiens. Ils avaient apporté avec eux des présents magnifiques que le calife destinait aux principaux chefs de l'armée. Ils devaient offrir à Godefroi de Bouillon quarante mille pièces d'or, trente manteaux, plusieurs vases d'or et d'argent; à Bohémond, soixante mille pièces d'or, cinquante manteaux de pourpre, plusieurs vases précieux, de riches tapis, et un cheval arabe dont le harnais était couvert de lames d'or. Chaque chef devait recevoir un présent proportionné à sa réputation militaire et à l'idée qu'on avait de son crédit dans l'armée chrétienne. Lorsque les ambassadeurs eurent distribué, d'après leurs instructions, les présents du calife, ils demandèrent à parler dans le conseil des chefs. Ils annoncèrent que leur maître avait délivré Jérusalem de la domination des Turcs, et qu'il désirait vivement conserver la paix avec les chrétiens. Après avoir protesté des dispositions bienveillantes du calife, après avoir répété que son intention était

de protéger les pèlerinages et l'exercice de la religion chrétienne, ils finirent par déclarer en son nom que les portes de Jérusalem ne s'ouvriraient qu'à des chrétiens désarmés. A cette proposition qu'ils avaient déjà rejetée au milieu des misères du siége d'Antioche, les chefs de l'armée chrétienne ne purent retenir leur indignation. Pour toute réponse, ils prirent la résolution de hâter leur marche vers la Terre-Sainte, et menacèrent les ambassadeurs d'Égypte de porter leurs armes jusque sur les bords du Nil.

Les croisés réunissaient leurs troupes longtemps dispersées, pour marcher ensemble vers Jérusalem, lorsqu'ils furent attaqués par l'émir de Tripoli. Une prompte et sanglante défaite paya la témérité du prince musulman. Après avoir perdu un grand nombre de ses soldats, il fut obligé d'acheter la paix et le salut de sa capitale en payant un tribut considérable aux croisés. Il leur fournit des vivres en abondance, renvoya dans leur camp trois cents prisonniers chrétiens; et, pour ne laisser aucun prétexte à de nouvelles hostilités, il s'engagea à leur rendre les places qu'il possédait lorsque leurs étendards flotteraient sur les murs de Jérusalem.

Les croisés, satisfaits de cette promesse ar-

rachée à la crainte, n'avaient plus d'ennemis à combattre, et ne songeaient plus qu'à une seule conquête, qui devait leur assurer toutes les autres. Le seul Raymond ne partageait point la nouvelle ardeur de l'armée chrétienne. Il s'obstinait à rester devant Archas, dont il n'abandonna le siége que lorsque ses soldats l'eurent menacé une seconde fois de déserter ses drapeaux.

Les croisés se mirent en marche vers la fin du mois de mai (1). Les habitants de la Phénicie avaient fait la moisson. Les chrétiens trouvaient partout des vivres ; ils admiraient sur leur passage les riches productions de l'Asie, et les regardaient déjà comme le prix de leurs travaux. A leur gauche s'élevaient les montagnes du Liban, si souvent célébrées par les prophètes ; entre les montagnes et la mer, les campagnes qu'ils traversaient étaient couvertes d'oliviers qui s'élevaient à la hauteur des ormes et des chênes ; dans les plaines, sur les coteaux croissaient des orangers, des grenadiers et plusieurs sortes d'arbres inconnus en Occident. Parmi ces productions nouvelles une

(1) Le tableau de la marche et de l'impatience des chrétiens se trouve dans le Tasse avec les mêmes couleurs et presque les mêmes circonstances que dans les historiens.

plante, dont le suc était plus doux que le miel, attira surtout l'attention des pèlerins. Cette plante était la canne à sucre. On la cultivait dans plusieurs provinces de la Syrie, et surtout dans le territoire de Tripoli, où l'on avait trouvé le moyen d'en extraire la substance, que les habitans appelaient *zucra* (1). Au rapport d'Albert d'Aix, elle avait été d'un grand secours aux chrétiens poursuivis par la famine aux siéges de Maarha et d'Archas. Cette plante, qui est devenue une production si importante dans le commerce, avait été jusqu'alors ignorée de l'Occident. Les pèlerins la firent connaître en Europe, et, vers la fin des croisades, elle fut transportée en Sicile et en Italie, tan-

---

(1) Nous croyons devoir donner ici le récit d'Albert d'Aix. *Calamellos mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant* zucra, *suxit populus, illarum salubri succo lætatus et vix ad saturitatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum, per singulos excolitur annos. Deinde, tempore messis maturum mortariolis indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes quousquè coagulatum indurescat sub specie nivis vel salis albi. Quem rasum cùm pane miscentes aut cum aquâ terentes, pro pulmento sumunt, et supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur........ His ergo calamellis melliti saporis populus in obsidione Albariæ, Marræ et Archas multum horrendâ fame vexatus, est refocillatus.* (ALB. AQ., lib. V, cap. 37.)

dis que les Sarrazins l'introduisaient dans le royaume de Grenade, d'où les Espagnols la transportèrent dans la suite à Madère et dans les colonies d'Amérique (1).

Lorsque tous les pèlerins furent réunis pour continuer leur marche vers la Palestine, ils durent sans doute être effrayés des pertes qu'ils avaient faites. Plus de deux cent mille croisés avaient été moissonnés par les combats, la misère et les maladies. Un grand nombre d'entre eux n'avaient pu supporter les fatigues du saint pèlerinage, et, perdant l'espoir de voir la Palestine, ils étaient retournés dans l'Occident. Plusieurs avaient fixé leur demeure dans Antioche, dans Édesse, et d'autres villes dont ils avaient chassé les habitants, et qu'ils étaient obligés de défendre contre les infidèles. Enfin l'armée qui devait faire la conquête de la Terre-Sainte comptait à peine sous ses drapeaux cinquante mille combattants.

Cependant les chefs n'hésitèrent point à

(1) Sanuti avait proposé de planter la canne à sucre dans la Sicile et dans la Pouille. Cette idée ne reçut son exécution que vers la fin du quatorzième siècle. La canne à sucre n'avait point passé, comme on l'a dit, de la Sicile dans l'Amérique; elle fut transportée à Madère des côtes de l'Espagne, où elle avait été apportée par les Sarrazins. On trouve encore la canne à sucre dans quelques parties du royaume de Grenade.

poursuivre leur entreprise. Ceux qui restaient dans les rangs avaient résisté à toutes les épreuves. Ils ne traînaient plus à leur suite une multitude inutile et embarrassante. Il était plus facile de leur fournir des vivres, et d'établir parmi eux l'ordre et la discipline. Fortifiés en quelque sorte par leurs pertes, ils étaient peut-être plus redoutables qu'au siége de Nicée. Le souvenir de leurs exploits augmentait leur confiance et leur bravoure, et la terreur qu'inspiraient leurs armes pouvait faire croire aux Sarrazins qu'ils avaient encore une armée innombrable.

La plupart des princes que la guerre avait ruinés s'étaient mis à la solde du comte de Toulouse. Cette espèce d'abaissement coûta sans doute à leur fierté; mais à mesure qu'ils approchaient de la ville sainte, on eût dit qu'ils perdaient quelque chose de leur indomtable orgueil, et qu'ils oubliaient leurs prétentions et leurs querelles. La plus grande union régnait parmi les croisés. Dans leur impatience de voir bientôt Jérusalem, les montagnes, les défilés, le passage des rivières, rien ne ralentissait leur ardeur; les soldats ne pouvaient consentir à prendre quelque repos, et souvent, contre l'ordre de leurs chefs, ils marchaient pendant la nuit.

L'armée chrétienne suivait les côtes de la mer, où elle pouvait être approvisionnée par les flottes des Pisans, des Génois et par celle des pirates flamands. Une foule de chrétiens et de pieux solitaires qui habitaient les montagnes voisines, accourait pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportaient des vivres, et les conduisaient dans leur route. Après une marche pénible à travers des rochers et sur le penchant des précipices, ils descendirent dans la plaine de Bérite, et traversèrent le territoire de Sidon et de Tyr.

Comme ils s'arrêtèrent trois jours sur les bords du fleuve Éleuctère, ils y furent assaillis par des serpents qu'on appelait *tarenta* (1),

(1) J'avais cru d'abord que ces serpents ne pouvaient être autre chose que la *dipsade*, ou serpent de feu. J'ai communiqué cette opinion à M. Walkenaer, qui n'a vu avec raison, dans les reptiles dont parle Albert d'Aix, que le *gecko ordinaire ou d'Éygpte* (*lacerta gecko* de Linné) que Bélon et Hasselquits ont trouvé en grande quantité en Syrie, en Judée et en Égypte. Cette espèce est très venimeuse; elle ressemble à d'autres espèces du même genre et du genre *stellion*, qui ne paraissent nullement malfaisantes et qu'on trouve en France, en Italie, en Sardaigne et sur toutes les côtes de la Méditerranée où on les nomme *tarente*, *tarenta*, *tarentole*, etc. L'opinion de M. Walkenaer est d'autant plus vraisemblable, que des deux espèces de serpents ou vipères auxquelles les naturalistes ont donné le nom *dipsade*, l'une, la *coluber dipsas* de Linné, qui est la

et dont la morsure les faisait mourir avec de violentes douleurs et une soif inextinguible. La vue de ces reptiles, qu'ils chassaient, soit en frappant des pierres les unes contre les autres, soit en faisant retentir leurs boucliers, remplit les pèlerins de crainte et de surprise; mais ce qui dut les étonner encore davantage, c'est l'étrange remède que leur indiquèrent les habitants, et qui, sans doute, fut pour eux bien plus un sujet de scandale qu'un moyen de guérison.

Les chrétiens ayant toujours suivi les côtes de la mer, arrivèrent devant les murs d'Accon, l'ancienne Ptolémaïs, aujourd'hui St.-Jean d'Acre. L'émir qui commandait dans cette ville pour le calife d'Égypte leur envoya des vivres, et leur promit de se rendre lorsqu'ils

---

dipsade proprement dite, ne se trouve qu'en Amérique; l'autre, la vipère noire, *coluber præster* de Linné, paraît particulière à l'Europe, et est plus commune dans le nord que dans le midi. Nous croyons pouvoir citer le passage latin d'Albert d'Aix, qui parle du remède indiqué par les habitants du pays contre la morsure de la *tarenta*. *Similiter et aliam edocti sunt medicinam, ut vir percussus sine morâ coiret cum muliere, cum viro mulier, et sic ab omni tumore veneni liberaretur uterque.* (Alb. Aq., lib. V, cap. 40.) Le même historien parle d'un autre remède, qui consistait à presser fortement le lieu de la morsure pour empêcher la communication du venin avec les autres parties.

seraient maîtres de Jérusalem. Les croisés, qui n'avaient point le projet d'attaquer Ptolémaïs, reçurent avec joie la soumission et les promesses de l'émir égyptien; mais le hasard leur fit bientôt connaître qu'il n'avait d'autre intention que celle de les éloigner de son territoire, et de leur susciter des ennemis dans le pays qu'ils allaient traverser. L'armée chrétienne, après avoir quitté la campagne de Ptolémaïs, s'était avancée entre la mer et le mont Carmel, et campait près de l'étang de Césarée, lorsqu'une colombe échappée des serres d'un oiseau de proie tomba sans vie au milieu des soldats chrétiens. L'évêque d'Apt, qui ramassa cet oiseau, trouva sous ses ailes une lettre écrite par l'émir de Ptolémaïs à celui de Césarée: « La race maudite des chrétiens, » disait l'émir, vient de traverser mon terri» toire; elle va passer sur le vôtre; que tous » les chefs des villes musulmanes soient aver» tis de sa marche, et qu'ils prennent des me» sures pour écraser nos ennemis. » Cette lettre fut lue dans le conseil des princes et devant toute l'armée. Les croisés, au rapport de Raymond d'Agiles, témoin oculaire, firent éclater leur surprise et leur joie, et ne doutèrent plus que Dieu ne protégeât leur entreprise, puisqu'il leur envoyait les oiseaux du

ciel pour leur révéler les secrets des infidèles. Remplis d'un nouvel enthousiasme, ils continuèrent leur route, s'éloignèrent des côtes de la mer, et laissèrent à leur droite Antipatride et Joppé. Ils saluèrent à l'orient les cimes d'Éphraïm, et s'emparèrent de Lydda (l'ancienne Diospolis), célèbre par le martyre de S. George, de Ramla, fameuse par la naissance et le tombeau de Samuel.

Arrivés dans cette dernière ville, les chrétiens n'avaient plus qu'une marche de seize milles pour être devant Jérusalem. Les chefs tinrent un conseil, où quelques-uns d'entre eux proposèrent d'aller attaquer les infidèles en Égypte, au lieu d'entreprendre le siége de la ville sainte (1). « Lorsque nous aurons, disaient-ils, vaincu le sultan d'Égypte, les villes d'Alexandrie, du Caire, la Palestine et la plupart des royaumes d'Orient tomberont en notre pouvoir. Si nous allons droit à Jérusalem, nous manquerons d'eau et de vivres; nous serons obligés de lever le siége, et nous ne pour-

(1) C'est Raymond d'Agiles seul qui parle de cette étrange délibération des chefs; si cet historien n'avait point été présent, nous ne pourrions y ajouter foi. (Voyez Raymond d'Agiles, dans le Recueil de Bongars, pag. 173.) Albert d'Aix se contente de dire que les chefs, après avoir traversé le territoire de Ptolémaïs, délibérèrent s'ils n'iraient point à Damas.

rons plus rien entreprendre. » Ceux des chefs qui ne partageaient point cet avis, répondaient « que l'armée chrétienne ne comptait pas cinquante mille combattants; qu'il y aurait du délire à se mettre en marche pour des régions inconnues et lointaines, où l'on ne devait s'attendre à aucun secours. De toutes parts s'offraient des dangers et des obstacles; on avait partout à redouter la disette, le manque de vivres; mais la route de Jérusalem était plus facile que celle d'Alexandrie et du Caire. Les croisés n'avaient point de plus sage parti à suivre que de continuer leur marche et de poursuivre l'entreprise commencée, laissant à la Providence le soin de pourvoir à leurs besoins, et de les préserver de la soif et de la famine. »

Ce dernier avis fut adopté, et l'armée reçut le signal du départ. Les villes qui se trouvaient sur la route des croisés avaient été abandonnées par les infidèles. La plupart des pèlerins cherchaient à devancer leurs compagnons pour occuper les premiers les places et les châteaux restés sans habitants. Les croisés, dit Raymond d'Agiles, étaient convenus entre eux que lorsque l'un des chefs aurait arboré son drapeau sur une ville, placé un signe quelconque à la porte d'une maison, il en deviendrait le légitime possesseur. Cette convention im-

prudente fit renaître l'ambition, l'avidité des barons et même des soldats. Plusieurs, dans l'espoir d'obtenir de riches possessions, abandonnèrent les drapeaux, parcoururent les campagnes, et se répandirent jusque sur les bords du Jourdain. Pendant ce temps-là, ceux à qui, selon les historiens, *rien n'était plus cher que les commandements de Dieu*, s'avançaient les pieds nus sous l'étendard de la croix, et gémissaient sur l'égarement de leurs frères. Lorsqu'ils arrivèrent à Emmaüs, ville considérable au temps des Machabées, et qui n'était plus qu'une bourgade connue sous le nom de Nicopolis, quelques chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Touché de leurs prières, Tancrède partit au milieu de la nuit avec un détachement de trois cents hommes, et planta le drapeau des croisés sur les murs de la ville à l'heure même où J.-C. était venu au monde et avait été annoncé aux bergers de la Judée.

Dans cette même nuit un phénomène apparut dans le ciel, et frappa vivement l'imagination des pèlerins. Une éclipse de lune répandit tout à coup les plus profondes ténèbres. La lune se montra ensuite couverte comme d'un voile ensanglanté. Plusieurs des croisés furent saisis de terreur à cet aspect; mais ceux qui connaissaient la marche et le mouvement des

astres, dit Albert d'Aix, rassurèrent leurs compagnons, en leur disant que la vue d'un pareil phénomène annonçait le triomphe des chrétiens et la destruction des infidèles.

Dès le lever du jour (le 10 juin 1099), les croisés s'avancèrent sur les hauteurs d'Emmaüs. Tout à coup la ville sainte paraît à leurs regards (1). Les premiers qui l'aperçoivent

(1) Le Tasse a parlé de l'enthousiasme des croisés à l'aspect de Jérusalem. Les historiens des croisades, Albert d'Aix, l'auteur du *Gesta francorum*, Robert le moine, Baldric ou Baudry, Guillaume de Tyr, présentent le même tableau que le Tasse. Nous renvoyons les passages de ces auteurs aux *Pièces justificatives*. Nous nous contenterons de citer ici un passage de l'histoire de Jérusalem et d'Hébron, qui prouve que l'aspect de cette ville réveille aussi l'enthousiasme des musulmans: « Le » coup-d'œil de Jérusalem, dit cette histoire, est très beau, » surtout quand on la voit de la montagne des Oliviers. Lorsque » le pèlerin y arrive, et qu'il en voit les bâtiments rapprochés, » son cœur se remplit d'une joie inexprimable, et il oublie fa- » cilement toutes les fatigues du voyage. » Hafiz, fils de Hadjar, improvisa, à son arrivée à Jérusalem, quatre vers, dont voici la traduction : « Quand nous approchâmes de la ville sainte, le sei- » gneur nous montra Jérusalem; nous avions beaucoup souffert » dans notre voyage, mais nous crûmes alors entrer dans le » ciel. » Nous avons entendu dire à plusieurs voyageurs modernes, de mœurs, de religion et d'opinions différentes, qu'ils n'avaient pu se défendre d'une vive émotion en voyant pour la première fois la ville de Jérusalem. Voyez la belle description qu'en a faite M. de Châteaubriand dans son Itinéraire.

répètent ensemble : *Jérusalem*, *Jérusalem!* Ceux qui marchaient aux derniers rangs accourent pour voir cette ville, objet de tous leurs vœux. Les mots *Dieu le veut*, *Dieu le veut* sont répétés par toute l'armée, et retentissent sur la montagne de Sion et sur celle des Oliviers, qui s'offrent à la vue des croisés. Les cavaliers descendent de cheval, et marchent les pieds nus. Les uns se jettent à genoux à l'aspect des saints lieux; les autres baisent avec respect une terre honorée par la présence du Sauveur. Dans leur transport, ils passent tour à tour de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie. Tantôt ils se félicitent de toucher au dernier terme de leurs travaux; tantôt ils pleurent sur leurs péchés, sur la mort de Jésus-Christ, sur son tombeau profané; tous renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer la ville sainte du joug sacrilége des musulmans.

L'histoire fournit peu de notions positives sur la fondation et l'origine de Jérusalem. L'opinion commune est que Melchisedec, qui est appelé roi de *Salem*, dans l'Écriture, y faisait sa résidence; elle fut ensuite la capitale des Jébuséens, ce qui lui fit donner le nom de ville de *Jébus*. Il est probable que du nom de *Jébus* et de celui de *Salem*, qui signifie *vision* ou *séjour*

de la paix, on aura formé le nom de *Jérusalem* (1), qu'elle porta sous les rois de Juda.

Dès la plus haute antiquité, Jérusalem ne le cédait en magnificence à aucune des villes de l'Asie. Jérémie la nomme *ville admirable* à cause de sa beauté; David l'appelle *la plus glorieuse et la plus illustre des villes d'Orient*. Par la nature de sa législation toute religieuse, elle montra toujours un invincible attachement pour ses lois; mais elle fut souvent en butte au fanatisme de ses ennemis et de ses propres habitants. Ses fondateurs, dit Tacite, ayant prévu que l'opposition des mœurs serait une source de guerres, avaient mis tous leurs soins à la fortifier, et, dans les premiers temps de l'empire romain, elle était une des places les plus fortes de l'Asie.

Après avoir éprouvé un grand nombre de révolutions, elle fut enfin renversée de fond en comble par Titus, et, selon les menaces des prophètes, ne présenta plus qu'une horrible confusion de pierres. L'empereur Adrien détruisit ensuite jusqu'à ses propres ruines, fit bâtir une nouvelle cité, et lui donna le nom d'*Aélia* pour qu'il ne restât rien de l'ancienne Jérusalem. Les chrétiens et surtout les juifs en

(1) Le nom de *Solyme* a été formé de celui de *Hierosolyma*.

furent bannis. Le paganisme y éleva ses idoles. Vénus et Jupiter eurent des autels sur le tombeau même de Jésus-Christ. Au milieu de tant de profanations et de vicissitudes, les peuples de l'Orient et de l'Occident conservaient à peine le souvenir de la ville de David, lorsque Constantin lui rendit son nom, y rappela les fidèles, et en fit une cité chrétienne. Conquise ensuite par les Perses, reprise par les Grecs, elle était tombée enfin comme une proie sanglante entre les mains des musulmans qui s'en disputaient la possession, et portaient tour à tour dans ses murs le double fléau de la persécution et de la guerre (1).

Au temps des croisades Jérusalem formait, comme aujourd'hui, un carré plus long que large, d'une lieue de circuit (2). Elle s'étendait sur quatre collines, à l'Orient le *Moriah*, sur lequel la mosquée d'Omar avait été bâtie à la

(1) Les musulmans appellent Jérusalem *El Cods* (la sainte), *Béït-ül-Mocaddès* (la maison sainte), et quelquefois *El Cherif* (la noble). On peut voir la description de Jérusalem dans les extraits de l'*Histoire* arabe *de Jérusalem et d'Hébron*, traduits en français, et insérés dans le journal allemand, intitulé les *Mines de l'Orient*.

(2) Voyez le plan de Jérusalem, et, dans les *Pièces justificatives*, le Mémoire de M. Pillet, sur les cartes et les plans qui sont joints à cette histoire.


PLAN
DE
JÉRUSALEM
Echelles à 1/20,000
un Kilomètre, soit un quart de lieue.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 1000
500 toises de 6 pieds.
50 100 200 300 400 500
Coudées Hébraïques.
500 1000 1600
Stades Judaïques.
1 2 3 4 5 6
Bethanie
Béthphage
Gethsemani
Oliviers
Montagne
des
Torrent et Vallée de Cédron
Siloe
V
X
Y
8
7
9
P
O
6

Malo Sculp.t

place du temple de Salomon ; au midi et au couchant l'*Acra*, qui occupait toute la largeur de la ville ; au septentrion le *Bezetha*, ou la ville neuve ; au nord-ouest le *Golgotha* ou le Calvaire, que les Grecs regardaient comme le centre du monde, et sur lequel était bâtie l'église de la Résurrection. Dans l'état où se trouvait alors Jérusalem, elle avait beaucoup perdu de sa force et de son étendue. Le mont Sion ne s'élevait plus dans son enceinte, et dominait ses murailles entre le midi et l'occident. Les trois vallées qui environnaient ses remparts avaient été en plusieurs endroits comblées par Adrien, et l'accès de la place était beaucoup moins difficile, surtout du côté du nord. Cependant comme Jérusalem, sous la domination des Sarrazins, avait eu à soutenir plusieurs siéges, et qu'elle était sans cesse exposée à de nouvelles attaques, on n'avait point négligé de la fortifier. Les Égyptiens, qui s'en étaient emparés depuis plusieurs mois, avaient profité des retards de l'armée chrétienne pour la mettre dans un état de défense assez respectable.

Pendant que les croisés s'avançaient lentement vers la ville, le lieutenant du calife, Iftikhâr-Eddaulah faisait ravager les plaines voisines, brûler les villages, combler ou em-

poisonner les citernes, et s'environnait d'un désert où les chrétiens devaient se trouver en proie à tous les genres de misère; il faisait transporter dans la place toutes les provisions nécessaires à un long siége; il appelait tous les musulmans à la défense de Jérusalem; un grand nombre d'ouvriers travaillaient jour et nuit à construire des machines de guerre, à relever les murailles, à réparer les tours. La garnison de la ville s'élevait à quarante mille hommes, et vingt mille habitants avaient pris les armes.

A l'approche des chrétiens, quelques détachements d'infidèles étaient sortis de Jérusalem pour observer la marche et les projets de l'ennemi. Ils avaient été repoussés par Baudouin du Bourg et par Tancrède. Ce dernier accourait de Bethléem, dont il venait de prendre possession. Après avoir poursuivi les fuyards jusqu'aux portes de la ville sainte (1), il laissa ses compagnons, et se rendit seul sur le mont des Oliviers, d'où il contempla à loisir la cité promise aux armes et à la dévotion des pèlerins. Il fut troublé dans sa pieuse contemplation par cinq musulmans qui sor-

(1) Le Tasse met ici Tancrède aux prises avec Clorinde. Le personnage de Clorinde, celui d'Herminie, sont de l'invention du poète.

tirent de la ville et vinrent l'attaquer. (1) Tancrède ne chercha point à éviter le combat; trois Sarrazins tombèrent sous ses coups; les deux autres s'enfuirent vers la ville. Sans hâter ni ralentir sa marche, Tancrède vint ensuite rejoindre le gros de l'armée, qui, dans son enthousiasme, s'avançait sans ordre, et descendait des hauteurs d'Emmaüs (2) en chantant ces paroles d'Isaïe: *Jérusalem, lève les yeux, et vois le libérateur qui vient briser tes fers.*

Dès le lendemain de leur arrivée les croisés s'occupèrent de former le siége de la place. Le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tancrède campèrent vers le septentrion, depuis la porte d'Hérode jusqu'à la porte de Cédar ou de St.-Étienne. Près des Flamands, des Normands et des Italiens, se placèrent les Anglais commandés par Edgar Adeling, et les Bretons conduits par leur duc Alain Fergent, le sire

---

(1) Ce fait, que le Tasse a mêlé à quelques fictions, est rapporté par Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, cap. 112. Le même historien ajoute que Tancrède rencontra sur le mont des Oliviers un ermite qui était né en Normandie, et qui avait été l'ennemi de Robert Guiscard et de sa famille. Cet ermite accueillit avec respect le héros italien, et lui montra autour de Jérusalem les lieux les plus révérés des pèlerins.

(2) *Voyez*, pour cette arrivée des chrétiens, Guillaume de Tyr, liv. VII, chap. 25.

de Château-Giron, le vicomte de Dinan. Godefroi, Eustache, Baudouin du Bourg établirent leurs quartiers entre l'occident et le nord, autour de l'enceinte du Calvaire, depuis la porte de Damas jusqu'à la porte de Jaffa. Le comte de Toulouse plaça son camp à la droite de Godefroi, entre le midi et l'occident ; il avait près de lui Raimbaud d'Orange, Guillaume de Montpellier, Gaston de Béarn. Ses troupes s'étendirent d'abord sur le penchant de Sion, et, peu de jours après, il fit dresser ses tentes sur le haut de la montagne, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la Pâque avec ses disciples. Par ces dispositions, les croisés laissèrent libres les côtés de la ville, qui étaient défendus au midi par la vallée de Gihon ou de Siloë, et vers l'orient par la vallée de Josaphat (1).

Autour de Jérusalem chaque pas que faisaient les pèlerins leur rappelait un souvenir cher à la religion. Ce territoire révéré des chrétiens n'avait point de vallée, point de rocher qui n'eût un nom dans l'histoire sacrée. Tout

(1) En comparant la description du siége de Jérusalem par les croisés à celle du siége que firent les Romains sous Vespasien, on trouve que les quartiers de Godefroi étaient au même lieu que ceux de Titus, lorsqu'il dirigea ses premières attaques contre la ville. (Voyez l'histoire de Josèphe.)

ce qu'ils voyaient réveillait ou échauffait leur enthousiasme. Ils ne pouvaient surtout détacher leurs regards de la ville sainte, et gémissaient sur l'état d'abaissement où elle était tombée. Cette cité, jadis si superbe, semblait ensevelie dans ses propres ruines, et l'on pouvait alors, pour nous servir des expressions de Josèphe, se demander dans Jérusalem même où était Jérusalem. Avec ses maisons carrées, sans fenêtres, et surmontées d'une terrasse plate, elle s'offrait aux yeux des croisés comme une masse énorme de pierres entassées entre des rochers. On n'apercevait çà et là dans son enceinte que quelques cyprès et des bosquets d'aloës et de térébintes, parmi lesquels s'élevaient des clochers dans le quartier des chrétiens, et des mosquées dans celui des infidèles. Dans les vallées et les campagnes voisines de la ville que les antiques traditions représentaient comme couvertes de jardins et d'ombrages, croissaient avec peine des oliviers épars et l'arbuste épineux du rhamnus. L'aspect de ces campagnes stériles et des montagnes brûlées par un soleil ardent présentait partout aux pèlerins des images de deuil, et mêlait une sombre tristesse à leurs sentiments religieux. Il leur semblait entendre la voix des prophètes qui avaient annoncé la servitude et les mal-

heurs de la cité de Dieu, et, dans l'excès de leur dévotion, ils croyaient être appelés à lui rendre son éclat et sa splendeur.

Ce qui enflamma encore le zèle des croisés pour la délivrance de la ville sainte, ce fut l'arrivée parmi eux d'un grand nombre de chrétiens sortis de Jérusalem, et qui, privés de leurs biens, chassés de leurs maisons, venaient chercher des secours et un asyle au milieu de leurs frères d'Occident. Ces chrétiens racontaient les persécutions qu'avaient fait essuyer les musulmans à tous ceux qui adoraient Jésus-Christ. Les femmes, les enfants, les vieillards étaient retenus en otage; ceux qui étaient en âge de porter les armes se trouvaient condamnés à des travaux qui surpassaient leurs forces. Le chef du principal hospice des pèlerins avait été jeté dans les fers avec un grand nombre de chrétiens. On avait pillé les trésors des églises pour fournir à l'entretien des soldats musulmans. Le patriarche Siméon s'était rendu dans l'île de Chypre pour y implorer la charité des fidèles et sauver son troupeau menacé de la destruction, s'il ne payait point l'énorme tribut imposé par les oppresseurs de la ville sainte. Chaque jour enfin les chrétiens de Jérusalem étaient accablés de nouveaux outrages, et plusieurs fois les infidèles avaient fermé

le projet de livrer aux flammes et de détruire de fond en comble le St.-Sépulcre et l'église de la Résurrection.

Les chrétiens fugitifs, en faisant aux pèlerins ces douloureux récits, les exhortaient à presser l'attaque de Jérusalem. Dès les premiers jours du siége, un solitaire, qui avait fixé sa retraite sur le mont des Oliviers, vint réunir ses prières à celles des chrétiens chassés de la ville, et conjura les croisés, au nom de Jésus-Christ, dont il se disait l'interprète, de livrer un assaut général. Ceux-ci, qui n'avaient ni échelles, ni machines de guerre, s'abandonnèrent aux conseils du pieux ermite, et crurent que leur audace et leurs épées renverseraient les remparts des Sarrazins. Les chefs qui avaient vu tant de prodiges opérés par la valeur et l'enthousiasme des soldats chrétiens, et qui n'avaient point oublié les longues misères du siége d'Antioche, cédèrent sans peine à l'impatience de l'armée ; d'ailleurs la vue de Jérusalem avait exalté l'esprit des croisés, et disposait les moins crédules à espérer que Dieu seconderait leur bravoure par des miracles.

Au premier signal, l'armée chrétienne s'avança en bon ordre vers les remparts. Jamais, disent les historiens, on ne vit tant d'ardeur dans les soldats de la croix; les uns, réunis en

bataillons serrés, se couvraient de leurs boucliers, qui formaient sur leurs têtes une voûte impénétrable; ils s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de piques et de marteaux, tandis que les autres, rangés en longues files, restaient à quelque distance, et se servaient de la fronde et de l'arbalète pour écarter les ennemis du haut de leurs remparts. L'huile et la poix bouillante, de grosses pierres, d'énormes poutres tombaient sur les premiers rangs des chrétiens sans arrêter leurs travaux. Déjà l'avant-mur s'était écroulé sous leurs coups; mais la muraille intérieure leur opposait un obstacle invincible. Il ne leur restait que la voie de l'escalade. Ce moyen hardi fut tenté, quoiqu'il ne se trouvât qu'une seule échelle qui pût atteindre la hauteur des murailles. Les plus braves y montèrent, et combattirent corps à corps avec les Sarrazins étonnés de tant d'audace. Il est probable que les croisés seraient entrés ce jour-là même dans Jérusalem, s'ils avaient eu les instruments et les machines nécessaires; mais le petit nombre d'entre eux qui parvint sur la muraille ne put s'y maintenir. La bravoure fut inutile; le ciel ne fit point les miracles qu'avait promis le solitaire, et les Sarrazins forcèrent enfin les assaillants à la retraite.

Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en

déplorant leur imprudence et leur crédulité. Ce premier revers leur apprit qu'ils ne devaient pas toujours compter sur des prodiges, et qu'il leur fallait avant tout construire des machines de guerre; mais il était difficile de se procurer le bois nécessaire dans un pays qui n'offrait qu'un sable aride et des rochers incultes. Plusieurs détachements furent envoyés à la découverte dans les campagnes voisines. Le hasard leur fit trouver au fond d'une caverne de grosses poutres que Tancrède fit transporter dans le camp. On démolit les maisons et même les églises du voisinage qui n'avaient point été livrées aux flammes, et tout le bois qui avait échappé aux ravages des Sarrazins fut employé à la construction des machines.

Malgré ces découvertes, les travaux du siége ne répondaient point à l'impatience des croisés, et ne pouvaient prévenir les maux qui menaçaient encore l'armée chrétienne. Les plus grandes chaleurs de l'été avaient commencé au moment où les pèlerins étaient arrivés devant Jérusalem. Un soleil dévorant et les vents du midi chargés de la poussière du désert embrasaient l'horizon. Les plantes, les animaux périssaient; le torrent de Cédron était desséché; toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoison-

nées (1). Sous un ciel de feu, au milieu d'une campagne aride et brûlante, l'armée chrétienne se trouva bientôt en proie à toutes les horreurs de la soif.

La fontaine de Siloë, qui ne coulait que par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins. Une outre pleine d'une eau fétide qu'on allait chercher à trois lieues du camp coûtait jusqu'à deux deniers d'argent. Accablés par la soif et la chaleur, on voyait les soldats creuser le sol avec leur épée, s'enfoncer dans la terre fraîchement remuée, et porter à leurs lèvres des mottes humides. Pendant le jour ils attendaient la nuit, et la nuit ils soupiraient après le lever du jour, dans l'espoir, toujours trompé, que le retour de l'un ou de l'autre amènerait quelque fraîcheur ou quelques gouttes de pluie. Chaque matin on les voyait coller leurs lèvres arides sur les marbres couverts de rosée. Pendant la chaleur de la journée, les plus robustes languissaient sous la tente, et n'avaient pas même la force d'implorer le ciel.

(1) On peut lire dans le Tasse une admirable peinture de cette sécheresse, qui se trouve aussi décrite par le moine Robert, Baldric, Raymond d'Agiles, Albert d'Aix, Guillaume de Tyr et par Gilles ou Gilon, dans son poëme latin sur la première croisade.

Les chevaliers et les barons n'étaient point à l'abri du fléau qui dévorait l'armée, et plusieurs d'entre eux échangèrent contre l'eau dont ils avaient besoin chaque jour, leurs trésors conquis sur les infidèles. « La pitié de » cette extrême soif, dit le vieux traducteur » de Guillaume de Tyr, n'était point tant » aux gens de pied qu'à ceux de cheval; les » gens de pied pouvaient se contenter de peu, » mais les cavaliers ne pouvaient abreuver qu'à » grands frais leurs chevaux. Quant aux bêtes » de charge, ajoute le même historien, il n'en » était compte non plus que de chose déjà » morte, les laissant aller parmi les champs à l'a- » bandon, où elles mouraient, faute de boire. »

Dans cette misère générale, les femmes, les enfants se traînaient avec peine à travers les campagnes, cherchant tantôt une source, tantôt des ombrages qui n'existaient pas. Plusieurs de ceux qui s'écartaient de l'armée tombaient dans les embuscades des Sarrazins, et perdaient la vie ou la liberté. Lorsque quelques pèlerins avaient découvert une source ou une citerne dans un lieu écarté, ils la cachaient à leurs compagnons, ils leur en défendaient l'approche. Chaque jour il s'élevait ainsi de violentes querelles, et souvent les croisés se disputaient un peu d'eau fangeuse, les

armes à la main : enfin, le manque d'eau était un mal si insupportable qu'on s'apercevait à peine de la disette des vivres. Les ardeurs de la soif et du climat avaient fait oublier les horreurs de la famine qui suivait partout les chrétiens.

Si les assiégés avaient alors fait une sortie, ils auraient facilement triomphé des croisés; mais ceux-ci étaient défendus par le souvenir de leurs exploits; et, dans l'état de détresse où ils se trouvaient réduits, leur nom seul inspirait encore l'effroi aux Sarrazins. Les musulmans d'ailleurs pouvaient croire que leurs ennemis ne résisteraient pas long-temps au double fléau de la soif et de la famine. Les vieux historiens des croisades emploient ici les expressions les plus pathétiques pour peindre l'affreuse misère des pèlerins. L'abbé Guibert va jusqu'à dire que jamais les hommes n'avaient souffert tant de maux pour des biens qui n'étaient pas de la terre. Au milieu de tant de calamités, dit Raymond d'Agiles, qui se trouvait lui-même au siége de Jérusalem, plusieurs avaient oublié leur Dieu, et ne songeaient plus ni à s'emparer de la ville sainte, ni à fléchir la miséricorde divine. Les souvenirs de la patrie venaient encore augmenter leurs souffrances. Le découragement était si grand que quelques-uns désertèrent les dra-

peaux de la croisade, et s'enfuirent dans les ports de la Palestine et de la Syrie pour y attendre l'occasion de s'embarquer et de retourner en Europe.

Les chefs ne voyaient d'autre remède aux maux de l'armée chrétienne que la prise de Jérusalem; mais les travaux du siége allaient lentement; on n'avait point encore assez de bois pour la construction des machines; on manquait d'ailleurs d'ouvriers et d'instruments nécessaires. D'un autre côté le bruit se répandait qu'une armée formidable était partie d'Égypte pour secourir la ville. Les plus sages et les plus braves devaient, dans une situation si critique, désespérer du succès de la sainte entreprise, lorsqu'il leur vint un secours qu'ils n'attendaient point.

On apprit qu'une flotte génoise était entrée au port de Joppé, chargée de provisions et de munitions de toute espèce. Cette nouvelle répandit la joie dans l'armée chrétienne; un corps de trois cents hommes, commandé par Raymond Pelet, partit du camp pour aller au-devant du convoi que le ciel semblait envoyer aux croisés dans leur misère. Ce détachement, après avoir battu et dispersé les Sarrazins qu'il rencontra sur son passage, entra dans la ville de Joppé qui avait été abandonnée par ses ha-

bitants, et qui se trouvait occupée par les Génois. A leur arrivée les croisés apprirent que la flotte chrétienne venait d'être surprise et brûlée par celle des infidèles; mais on avait eu le temps d'en retirer les vivres et une grande quantité d'instruments propres à construire des machines de guerre. Tout ce qu'on avait pu sauver fut transporté au camp des chrétiens. Ce convoi arriva sous les murs de Jérusalem suivi d'un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois, dont la présence ranima l'émulation et le courage dans l'armée chrétienne.

Comme on manquait encore de bois pour la construction des machines, un Syrien conduisit le duc de Normandie et le comte de Flandre sur une montagne située à trente milles de Jérusalem, entre la vallée de Samarie et la vallée de Sichem. Là, les chrétiens trouvèrent la forêt dont parle le Tasse dans la *Jérusalem délivrée* (1). Les arbres de cette forêt ne fu-

---

(1) Maimbourg ne paraît point croire à l'existence de cette forêt, et dit qu'elle est une invention du Tasse. Il aurait pu lire dans Guillaume de Tyr cette phrase qui n'est point équivoque: *Casu affuit quidam fidelis indigena, natione Syrus, qui in valles quasdam secretiores, sex aut septem ab urbe distantes milliaribus quosdam de principibus direxit, ubi arbores, etsi non ad conceptum opus aptas penitus, tamen ad aliquem modum proceras invenerunt plures.*

rent défendus de la hache des croisés ni par les enchantements d'Ismen, ni par les armes des Sarrazins. Des charriots attelés de bœufs ferrés les transportèrent en triomphe devant Jérusalem.

Tous les chefs, excepté Raymond de Toulouse, manquaient d'argent pour payer les travaux qu'ils avaient commandés. Le zèle et la charité des pèlerins vinrent à leur secours. Plusieurs offrirent ce qu'ils avaient conservé du butin fait sur l'ennemi; les chevaliers et les barons devinrent eux-mêmes des ouvriers laborieux; tous les bras furent employés, tout fut en mouvement dans l'armée chrétienne. Les femmes, les enfants et jusqu'aux malades partageaient les travaux des soldats. Tandis que les plus robustes s'occupaient de la construction des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, les autres rapportaient dans des outres de l'eau qu'ils allaient puiser à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas, ou dans un ruisseau qui coulait au-delà de Bethléem,

---

Raoul de Caen est bien plus positif et plus précis que Guillaume de Tyr; voici comment il s'exprime : *Lucus erat in montibus et montes ad Hyerusalem remoti ei, quæ modo Neapolis, olim Sebasta, ante Sychar dictus est, propiores, adhuc ignota nostratibus via, nunc celebris et ferme peregrinantium unica.* (RAD. CAD., cap. 121.)

vers le désert de St.-Jean ; quelques-uns préparaient les cuirs qu'on devait étendre sur les machines pour les mettre à l'abri du feu ; d'autres parcouraient les plaines et les montagnes voisines, et ramassaient des branches d'oliviers, de figuiers (1) et de quelques autres arbres du pays pour en former des claies et des fascines.

Quoique les chrétiens eussent encore beaucoup à souffrir de la soif et de l'ardeur de la saison et du climat, l'espoir de voir bientôt finir leurs maux leur donnait la force de les supporter. Les préparatifs de l'attaque se pressaient avec une incroyable activité; chaque jour des machines formidables s'élevaient et menaçaient les remparts des Sarrazins. Leur construction était dirigée par Gaston de Béarn, dont les historiens vantent la bravoure et l'habileté (2). Parmi ces machines on remarquait trois

(1) Une particularité assez remarquable, c'est que l'arbuste qui croît le plus facilement dans le territoire de Jérusalem, et que les croisés durent alors employer, était le *rhamnus*, arbuste épineux qui, si on ajoute foi à l'opinion de Pierre Bélon, avait formé la couronne d'épines de Jésus-Christ. Hasselquist, il est vrai, ne partage point cette opinion, et prétend que l'arbuste dont on fit la couronne d'épines était le *nakba*.

(2) *Quemdam egregium et magnificum virum, dominum videlicet Gastonem de Bearn operi prefecerunt.* (Will.

énormes tours d'une structure nouvelle; chacune de ces tours avait trois étages; le premier destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvements; le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée (1). On avait adapté au sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place.

Mais ces puissants moyens d'attaque n'étaient pas les seuls qui allaient seconder les efforts des croisés. L'enthousiasme religieux qui avait déjà opéré tant de prodiges devait encore augmenter leur ardeur et leur confiance dans la victoire. Le clergé se répandit dans les quartiers, exhortant les pèlerins à la pénitence et à la concorde. La misère, qui enfante presque toujours les plaintes et les murmures;

TYREN., lib. VIII, cap. 16.) Raymond d'Agiles et l'abbé Guibert parlent aussi de Gaston de Béarn.

(1) Le chevalier de Folart, dans son *Traité de l'attaque des places*, à la suite de son Commentaire sur Polybe, parle de la tour de Godefroi, qu'il appelle mal à-propos *la tour de Frédéric premier à Jérusalem.* Il donne une description détaillée et un plan exact de cette tour, qui est d'ailleurs assez bien décrite dans les historiens contemporains.

avait aigri leurs cœurs; elle avait semé la division parmi les chefs et les soldats, qui dans d'autres temps s'étaient disputé des villes et des trésors, et pour qui alors les choses les plus communes étaient devenues un objet de jalousie et de querelle. Le solitaire du mont des Oliviers vint ajouter ses exhortations à celles du clergé, et s'adressant aux princes et au peuple : « Vous qui êtes venus, leur dit-il, des ré- » gions de l'Occident pour adorer le Dieu des » armées, aimez-vous comme des frères, et » sanctifiez-vous par le repentir et les bonnes » œuvres. Si vous obéissez aux lois de Dieu, il » vous rendra maîtres de la ville sainte ; si » vous lui résistez, toute sa colère tombera sur » vous. » Le solitaire conseilla aux croisés de faire le tour de Jérusalem en invoquant la miséricorde et la protection du ciel.

Les pèlerins, persuadés que les portes de la ville assiégée ne devaient pas moins s'ouvrir à la dévotion qu'à la bravoure, écoutèrent avec docilité les exhortations du solitaire, et tous s'empressèrent de suivre son conseil, qu'ils regardaient comme le langage de Dieu même. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, ils sortirent en armes de leurs quartiers, et marchèrent les pieds nus, la tête découverte, autour des murailles de la sainte cité. Ils étaient

devancés par leurs prêtres vêtus de blanc, qui portaient les images des saints, et chantaient des psaumes et des cantiques. Les enseignes étaient déployées; les timbales et les trompettes retentissaient au loin. C'est ainsi que les Hébreux avaient fait autrefois le tour de Jéricho, dont les murailles s'étaient écroulées au son de leurs instruments.

Les croisés partirent de la vallée de Réphraïm qui se trouve en face du Calvaire; ils s'avancèrent vers le nord, et saluèrent en entrant dans la vallée de Josaphat les tombeaux de Marie, de S. Étienne et des *premiers élus de Dieu*. En continuant leur marche vers la montagne des Oliviers, ils contemplèrent avec respect la grotte où Jésus-Christ répandit une sueur de sang, et le lieu où le Sauveur du monde pleura sur Jérusalem. Lorsqu'ils furent arrivés sur le sommet de la montagne, le plus imposant spectacle se découvrit à leurs yeux. A l'orient ils voyaient les plaines de Jéricho, les rivages de la mer Morte et du Jourdain; à l'occident ils voyaient à leurs pieds la ville sainte et son territoire couvert de ruines sacrées. Assemblés dans le lieu même d'où Jésus-Christ monta au ciel, et sur lequel ils cherchaient encore les vestiges de ses pas, ils entendirent les exhortations des prêtres et des évêques.

Arnoul de Rohés, chapelain du duc de Normandie, leur adressa un discours pathétique, et les conjura de redoubler de zèle et de persévérance. En terminant son discours, il se tourna vers Jérusalem. « Vous voyez, leur dit-il, » l'héritage de Jésus-Christ foulé par les impies; voici enfin le digne prix de tous vos travaux; voici les lieux où Dieu vous pardonnera toutes vos fautes et bénira toutes vos » victoires ». A la voix de l'orateur qui leur montrait l'église de la Résurrection et les roches du Calvaire prêtes à les recevoir, les défenseurs de la croix s'humiliaient devant Dieu, et tenaient leurs regards attachés sur Jérusalem.

Comme Arnoul les invitait au nom de Jésus-Christ à oublier les injures, à se chérir les uns et les autres, Tancrède et Raymond, qui avaient eu entre eux de longs démêlés, s'embrassèrent en présence de toute l'armée chrétienne. Les soldats et les autres chefs suivirent leur exemple. Les plus riches promirent de soulager par leurs aumônes les pauvres et les orphelins qui portaient la croix. Tous oublièrent leurs fatales discordes, et jurèrent de rester fidèles aux préceptes de la charité évangélique.

Tandis que les croisés se livraient ainsi aux

transports de leur dévotion et de leur piété, les Sarrazins rassemblés sur les remparts de Jérusalem élevaient en l'air des croix qu'ils accablaient d'outrages (1); ils insultaient par leurs gestes et leurs clameurs aux cérémonies des chrétiens. « Vous entendez, leur dit alors l'er» mite Pierre, vous entendez les menaces et les » blasphêmes des ennemis du vrai Dieu; jurez » de défendre Jésus-Christ prisonnier et cruci» fié une seconde fois par les infidèles. Vous » le voyez qui expire de nouveau sur le Cal» vaire pour racheter vos péchés (2). » A ces mots le cénobite est interrompu par des gémissements et des cris d'indignation qui s'élèvent de toutes parts contre les infidèles. « Oui, j'en jure par votre piété, poursuit l'ora» teur, j'en jure par vos armes, le règne des

---

(1) *Cruces fixerunt, super quas aut spuebant, aut in oculis omnium mingere non abhorrebant.* (ALB. AQ., lib. VI.)

(2) *Voyez*, pour cette procession, Baldric, évêque de Dol, livre IV; Accolti, livre IV; Albert d'Aix, livre VI; Guillaume de Tyr, livre VII, chap. 2. Il n'est pas douteux que les chefs n'eussent fait faire cette procession autour de Jérusalem pour que l'aspect de tant de lieux révérés réchauffât l'enthousiasme des croisés. On doit regretter que le Tasse, qui parle de cette procession, ait à peine dit quelques mots des lieux que visitèrent les chrétiens; ces détails lui auraient fourni des beautés poétiques sans s'écarter en rien de l'exactitude de l'histoire.

» impies touche à son terme. L'armée du Sei-
» gneur n'a plus qu'à paraître, et tout ce vain
» amas de musulmans se dissipera comme l'om-
» bre. Aujourd'hui encore pleins d'orgueil et
» d'insolence, demain ils seront glacés d'effroi,
» et tomberont immobiles devant vous, comme
» ces gardiens du sépulcre qui sentirent leurs
» armes s'échapper de leurs mains, et tom-
» bèrent morts de frayeur lorsqu'un tremble-
» ment de terre annonça la présence d'un Dieu
» sur ce Calvaire où vous allez monter à la
» brèche. Encore quelques moments, et ces
» tours, dernier boulevart des infidèles, seront
» l'asyle des chrétiens; ces mosquées qui s'é-
» lèvent sur des ruines chrétiennes serviront de
» temple au vrai Dieu, et Jérusalem n'enten-
» dra plus que les louanges du Seigneur.»

A ces dernières paroles de Pierre, les plus vifs transports éclatent parmi les croisés; ils s'embrassent encore en versant des larmes, et s'exhortent les uns et les autres à supporter ensemble des fatigues et des maux dont ils allaient enfin recevoir la glorieuse récompense. Les chrétiens descendent ensuite du mont des Olives, pour regagner leur camp, et, prenant leur route vers le midi, ils saluent à leur droite le tombeau de David, et passent près de la piscine de Siloë où Jésus-Christ rendit la vue à

l'aveugle-né ; ils aperçoivent plus loin les ruines des palais de Juda, et s'avancent sur le penchant de la montagne de Sion, où d'autres souvenirs viennent ajouter à leur enthousiasme. Vers le soir, l'armée chrétienne revint dans ses quartiers en répétant ces paroles du prophète : *Ceux d'Occident craindront le Seigneur*, *et ceux d'Orient verront sa gloire.* Rentrés dans leur camp, la plupart des pèlerins passent la nuit en prières ; les chefs et les soldats confessent leurs péchés aux pieds de leurs prêtres, et reçoivent leur Dieu, dont les promesses les remplissaient de confiance et d'espoir.

Tandis que ces choses se passaient dans l'armée chrétienne, le plus profond silence régnait autour des murs de Jérusalem ; seulement on entendait d'heure en heure des hommes qui du haut des mosquées de la ville appelaient les musulmans à la prière ; les infidèles couraient en foule dans leurs temples pour y implorer la protection de leur prophète ; ils juraient par la pierre mystérieuse de Jacob de défendre une ville qu'ils appelaient *la maison de Dieu.* Les assiégés et les assiégeants avaient la même ardeur de combattre et de verser leur sang, les uns pour conserver Jérusalem, les autres pour en faire la conquête. La haine qui les animait

était si violente que, pendant tout le cours du siége, aucun député musulman ne vint dans le camp des chrétiens, et que les chrétiens n'avaient pas daigné sommer la garnison de se rendre. Entre de tels ennemis le choc devait être terrible et la victoire implacable.

Les chefs de l'armée chrétienne furent convoqués pour décider le jour où l'on attaquerait la ville. On résolut dans le conseil de profiter de l'enthousiasme des pèlerins qui était à son comble, et de presser l'assaut, dont on poursuivait les préparatifs. Comme les Sarrazins avaient élevé un grand nombre de machines vers les côtés de la ville qui paraissaient le plus menacés par les chrétiens, on arrêta qu'on changerait les dispositions du siége, et que la principale attaque serait dirigée vers les points où l'ennemi n'avait pas fait des préparatifs de défense.

Pendant la nuit, Godefroi fit placer ses quartiers à l'orient, vers la porte de Cédar, et non loin de la vallée où Titus était campé lorsque ses soldats pénétrèrent dans les galeries du temple. La tour roulante et les autres machines de guerre que le duc de Lorraine avait fait construire furent transportées avec d'incroyables efforts en face des murailles qu'il voulait attaquer. Tancrède et les deux

Robert dressèrent leurs machines entre la porte de Damas et la tour angulaire qui fut dans la suite appelée *la tour de Tancrède* (1).

Au lever du jour, les Sarrazins, en voyant ces dispositions nouvelles, furent saisis d'étonnement et d'effroi. Les croisés auraient pu profiter avec avantage des alarmes que ce changement inspirait à leurs ennemis; mais sur un terrain escarpé il leur était difficile de faire avancer les tours jusqu'au pied des murailles. Raymond surtout, qui était chargé de l'attaque méridionale, se trouvait séparé du rempart par un ravin qu'il fallait combler. Il fit publier par un héraut d'armes qu'il paierait un denier à chaque personne qui y jetterait trois pierres. Aussitôt une foule de peuple accourut pour seconder les efforts de ses soldats. Une grêle de traits et de flèches lancés du haut des remparts ne put ralentir l'ardeur et le zèle des travailleurs. Enfin, au bout du troisième

(1) Raymond d'Agiles dit que la tour de Godefroi fut transportée à un mille du lieu où elle avait été construite; ce qui fait croire que l'attaque principale fut dirigée du côté de la porte de Cédar, vers l'entrée de la vallée de Josaphat. Au reste, on doit regretter que M. de Châteaubriand, qui a fait une Dissertation très intéressante sur les positions militaires du Tasse, n'ait point éclairci sur les lieux les obscurités que présentent, dans cette circonstance du siége, les récits des historiens.

jour tout fut achevé, et les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens; tous les croisés volèrent aux armes; toutes les machines s'ébranlèrent à la fois; des pierriers et des mangonneaux vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les archers et les arbalétriers tiraient continuellement sur le rempart; les plus braves, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où le mur de la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les trois tours roulantes s'avançaient vers le rempart, au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroi paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple; tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les Sarrazins. Raymond, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre combattaient au milieu de leurs soldats; les chevaliers et les hommes d'armes étaient animés de la

même ardeur que les principaux chefs, et sans cesse accouraient dans les lieux où les appelait le danger.

Rien ne pouvait égaler la fureur du premier choc des chrétiens; mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leur rempart, entreprirent de brûler les machines des assiégeants, et portèrent le désordre dans l'armée chrétienne. Vers la fin de la journée, les tours de Godefroi et de Tancrède ne pouvaient plus se mouvoir; celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures sans que la victoire parût se décider pour les croisés; la nuit vint séparer les combattants. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de rage et de douleur; les chefs et surtout les deux Robert ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte, et d'adorer le tombeau de son fils* (1).

---

(1) Cette circonstance est racontée ainsi par l'abbé Guibert: *Est etiam mihi non inferiori relatione compertum*, *Rober-*

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Les Sarrazins redoutaient une surprise ; les croisés craignaient que les Sarrazins ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles; les assiégeants de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant les secours du ciel. L'armée chrétienne, pleine d'une nouvelle confiance dans la victoire, parut sous les armes, et s'avança en silence vers les lieux de l'attaque, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils

tum Normandiæ comitem Roberthumque alterum Flandriarum principem, junctis pariter convenisse mœroribus, et se cum fletibus uberrimis conclamasse miserrimos, quos suæ adoratione crucis, et visione, immo veneratione sepulchri, tantoperè Jesus Dominus judicaret indignos. (Lib. VII, c. 6.)

avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire; des machines formidables couvraient leurs remparts. On entendait de tous côtés siffler les javelots; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles s'entrechoquaient dans l'air avec un bruit épouvantable, et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours les musulmans ne cessaient de lancer des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroi, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leurs fureurs et leurs outrages. Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs de ses soldats. En butte lui-même à tous les traits des ennemis, il combattait au milieu des morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des musulmans; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours, et se montrait sur les

murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens. Vers le nord, Tancrède et les deux Robert paraissaient à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leur forteresse roulante, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrazins pressaient leurs rangs, et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

Au milieu du combat deux magiciennes parurent sur les remparts de la ville, conjurant, disent les historiens (1), les éléments et les

(1) Comme le Tasse emploie souvent la magie, nous avons recherché avec soin ce qui pourrait avoir rapport avec ce genre de merveilleux dans les historiens contemporains. Le trait que nous citons ici, d'après Guillaume de Tyr, est le seul que nous ayons pu trouver. Quelques historiens ont dit encore que la mère de Kerboghâ était sorcière, et qu'elle avait annoncé à son fils la défaite d'Antioche. C'est en vain qu'on chercherait d'autres traits semblables dans l'histoire de la première croisade. Nous devons ajouter que la magie était beaucoup moins en vogue dans le douzième siècle que dans celui où le Tasse a vécu. Les croisés étaient sans doute très superstitieux; mais leur superstition ne s'attachait point aux petites choses; ils étaient frappés des phénomènes qu'ils voyaient dans le ciel, ils croyaient à l'apparition des saints, à des révélations faites par Dieu lui-même, mais non aux magiciens. Les idées de magie sont venues long-temps après eux dans le quinzième et le seizième siècle.

puissances de l'enfer. Elles ne purent éviter la mort qu'elles invoquaient contre les chrétiens, et tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. Deux émissaires égyptiens, venus d'Ascalon pour exhorter les assiégés à se défendre, furent surpris par les croisés, lorsqu'ils cherchaient à entrer dans la ville. L'un d'eux tomba percé de coups; l'autre, après avoir révélé le secret de sa mission, fut lancé à l'aide d'une machine sur les remparts où combattaient les Sarrazins.

Cependant le combat avait duré la moitié de la journée sans que les croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place. Toutes leurs machines étaient en feu; ils manquaient d'eau, et surtout de vinaigre (1), qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les as-

---

Les chroniqueurs de cette époque, qui parlent de faits antérieurs, remplissent leurs récits de fables bizarres et ridicules qu'on ne trouve point dans les auteurs plus anciens. Il ne faut point juger le moyen âge par les chroniques de Robert Gaguin, par celle de l'archevêque Turpin, ouvrage d'un moine du seizième siècle, encore moins par les romans de la même époque.

(1) Nous rapportons cette circonstance pour faire connaître la nature du feu qu'on lançait sur les machines des chrétiens. Albert d'Aix s'exprime ainsi : *Qualiter ignis, aquâ inextinguibilis, solo aceti liquore restingui valeat.* (Ab. Aq., lib. VI, cap. 18.)



siégés. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers; ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts; un grand nombre de ceux qui montaient les tours avaient été mis hors de combat; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les Sarrazins, qui s'en aperçurent, jetèrent de grands cris de joie. Dans leurs blasphêmes, ils reprochaient aux chrétiens d'adorer un Dieu qui ne pouvait les défendre. Les assaillants déploraient leur sort, et, se croyant abandonnés par Jésus-Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de face. Tout à coup les croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un cavalier agitant un bouclier (1) et donnant à l'armée chré-

---

(1) Ce trait est rapporté par Guillaume de Tyr et quelques autres. Raymond d'Agiles dit naïvement : *Quis autem miles ille fuerit cognoscere non potuimus.* (RAYM. D'AG., p. 178, Bongars.)

tienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroi et Raymond qui l'aperçoivent des premiers et en même temps, s'écrient que S. George vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur : ils reviennent à la charge. Les femmes mêmes, les enfants, les malades accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroi (1) s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrazins. Ceux-ci enveloppés de tourbillons de feu et de fumée reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroi, précédé des

(1) Mathieu d'Édesse dit que Godefroi portait dans cet assaut l'épée de Vespasien, qui servit, pour la troisième fois, à la destruction de Jérusalem. Aucun historien latin ne parle de cette circonstance.



deux frères Lethalde et Engelbert de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, d'Eustache, de Reimbaud Créton (1), de Guicher, de Ber-

(1) Orderic Vital attribue à Reimbaud Créton du Cambresis la gloire d'être entré le premier dans Jérusalem. Les autres historiens le nomment seulement parmi ceux qui suivirent de plus près les frères Léthalde et Engelbert de Tournai. Voici le texte d'Orderic Vital : *Reimboldus Creton qui primus in expugnatione Jerusalem ingressus est*, etc. Les descendants de Reimbold Créton ont porté indifféremment jusqu'au seizième siècle, les noms de Créton ou d'Estourmel. Cette famille avait conservé pour devise ces mots, *vaillant sur la crète;* et La Morlière, historien de Picardie sous Louis XIII, en parle en ces termes : « Ce n'est point un petit lustre de la maison que l'on recognoit » en l'origine de ses armes, qu'elle tient dès le premier voyage » que firent les chrétiens pour le recouvrement de la Terre-» Sainte, de la main propre de Gaudeffroy de Buillon, roi de » Jérusalem, qui, pour honorer la valeur du sire d'Estourmel, » lequel il avoit vu s'être porté tant vaillamment à la prise » d'assaut de cette ville, lui fit présent d'une croix d'argent » crénelée, dans laquelle est enchâssée un morceau de la sainte » vraie croix. »

Ce précieux reliquaire fut substitué de mâle en mâle aux aînés de cette maison. Sous le règne de Louis XIII, le marquis d'Hautefort ayant épousé la fille unique d'Antoine d'Estourmel, cordon-bleu, premier écuyer de Mme. la duchesse d'Orléans, prétendit que le morceau de la vraie croix faisait partie de l'héritage. Cette discussion fut soumise à l'arbitrage de M. le premier président de Mesmes, qui décida que la croix devait revenir à la branche de la maison d'Estourmel qui la possède encore aujourd'hui.

nard de S. Vallier, d'Amenjeu d'Albret, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élance sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plate-forme de la tour suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps le bruit se répand dans l'armée chrétienne que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés morts pendant le siége viennent de paraître à la tête des assaillants, et d'arborer les drapeaux de la croix sur les tours de Jérusalem. Tancrède et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts, et se jettent enfin dans la place, accompagnés de Hugues de St.-Paul, de Gérard de Roussillon, de Louis de Mouson, de Conon, et Lambert de Montaigu, de Gaston de Béarn. Une foule de braves les suit de près; les uns entrent par une brèche à demi-ouverte, les autres escaladent les murs avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les musulmans fuient de toutes parts, et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés: *Dieu le veut, Dieu le veut* (1). Les compa-

(1) Les détails de cet assaut sont répétés par tous les historiens contemporains; plusieurs le décrivent longuement. Foul-

gnons de Godefroi et de Tancrède vont enfoncer à coups de hache la porte de St.-Étienne, et la ville est ouverte à la foule des croisés qui se pressent à l'entrée et se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles.

Raymond éprouvait seul encore quelque résistance. Averti de la conquête des chrétiens par les cris des musulmans, par le bruit des armes et le tumulte qu'il entend dans la ville, il relève le courage de ses soldats. Ceux-ci, impatients de rejoindre leurs compagnons, abandonnent leur tour et leurs machines qu'ils ne pouvaient plus faire mouvoir. Ils plantent des échelles et des épées à l'aide desquelles ils montent jusque sur le rempart; ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Pelet, de l'évêque de Bira, du comte de Die, de Guillaume de Sabran. Rien ne peut plus les arrêter dans leur marche; ils dispersent les Sarrazins, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David (1), et bientôt tous les croi-

cher de Chartres, qui sans doute s'y distingua, est celui qui en parle le moins. Anne Comnène dit que les chrétiens prirent Jérusalem en quinze jours, et ne donne aucun détail.

(1) Les auteurs orientaux ne donnent point de détails sur le siége de Jérusalem. L'histoire manuscrite de Jérusalem et d'Hébron, qui se trouve à la bibliothèque impériale, et dont M. Jour-

sés réunis dans Jérusalem s'embrassent, pleurent de joie, et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire.

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Sarrazins; ils fondent avec impétuosité sur les chrétiens qui s'avançaient en désordre, et couraient au pillage (1). Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu, lorsque Evrard de Puysaie, dont Raoul de Caen a célébré la bravoure, ranime le courage de ses compagnons, se met à leur tête, et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès-lors les croisés n'eurent plus d'ennemis à combattre.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à

---

dain a bien voulu me traduire quelques fragments, ne renferme que des renseignements vagues. L'auteur se contente de dire que le siége dura plus de quarante jours, que les chrétiens tuèrent un grand nombre de musulmans. On peut faire ici une remarque générale : les historiens arabes, lorsque les musulmans éprouvent des revers, sont avares de détails, et se contentent de dire des choses vagues, en ajoutant ces mots : *Ainsi Dieu l'a voulu, que Dieu maudisse les chrétiens.* Aboul-Féda ne donne guère plus de détails que les autres. Il dit que le massacre des musulmans dura sept jours de suite, et que soixante-dix mille personnes furent tuées dans la mosquée d'Omar : ce qui est évidemment exagéré.

(1) Raoul de Caen, cap. 132 et 133.

trois heures du soir; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais irrités par les menaces et les longues insultes des Sarrazins, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége, et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient délivrer, et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroi et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrazins étaient massacrés dans les rues, dans les maisons; Jérusalem n'avait point d'asyle pour les vaincus; quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrazins s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes de carnage qui suivirent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tu-

multe, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que sous le portique et le parvis de la mosquée le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux (1). Pour

---

(1) Nous nous contenterons de rapporter ici les propres paroles de Raymond d'Agiles, de Foulcher de Chartres et du moine Robert:

In eodem templo decem millia decollati sunt; pedites nostri usque ad bases cruore peremptorum tingebantur; nec fœminis, nec parvulis pepercerunt. (Ful. Carn., ap. Bong., pag. 398.)

Tantum enim ibi humani sanguinis effusum est, ut cæsorum corpora, undâ sanguinis impellente, volverentur per pavimentum, et brachia sive truncatæ manus super cruorem fluitabant. (Robert. mon., lib. IX.)

In templo et porticu Salomonis equitabatur in sanguine usque ad genua et usque ad frenos equorum. (Raym. d'Ag., Bong., p. 179.) Ces paroles de Raymond d'Agiles sont évidemment une hyperbole, et prouvent que les historiens latins exagéraient les choses qu'ils auraient dû atténuer ou cacher.

Dans une lettre écrite au pape, aux évêques et aux fidèles, par Daimbert, archevêque de Pise, Godefroi de Bouillon et Raymond de St.-Gilles, on trouve ce passage remarquable. « Si » vous voulez savoir, disent-ils, ce qu'on a fait des ennemis » trouvés dans Jérusalem, sachez que dans le portique de Sa- » lomon et dans le temple, les nôtres avaient du sang vil des » sarrazins jusqu'aux genoux des chevaux. » *Si scire desideratis*

peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre de ceux qui étaient tués surpassait de beaucoup celui des soldats qui les immolaient à leur vengeance, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

L'imagination se détourne avec effroi de ces horribles tableaux, et peut à peine, au milieu du carnage, contempler l'image touchante des chrétiens de Jérusalem, dont les croisés venaient de briser les fers. Ils accouraient de toutes parts au-devant des vainqueurs ; ils partageaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober aux Sarrazins ; tous remerciaient ensemble le Dieu qui avait fait triompher les armes des chrétiens. L'ermite Pierre qui, cinq ans auparavant, avait promis d'armer l'Occident pour la délivrance des chrétiens de Jérusalem, dut jouir alors du spectacle de leur reconnaissance et de

---

quid de hostibus ibi repertis factum fuerit, scitote quia in porticu Salomonis, et in templo nostri equitabant in sanguine fœdo Sarracenorum usque ad genua equorum. Voyez *Novus Thesaurus anecdotarum*, tom. I, pag. 282, et les *Pièces justificatives* de cette histoire.

leur joie. Ceux-ci semblaient ne voir que lui au milieu des croisés; ils rappelaient ses paroles et ses promesses; c'est à lui qu'ils adressaient leurs cantiques; c'est lui qu'ils proclamaient leur libérateur; ils lui racontaient les maux qu'ils avaient soufferts depuis son absence; ils pouvaient à peine croire ce qui se passait sous leurs yeux, et, dans leur enthousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût servi d'un seul homme pour soulever tant de nations et pour opérer tant de prodiges.

A la vue de leurs frères qu'ils avaient délivrés, les pèlerins se rappelèrent sans doute qu'ils étaient venus pour adorer le tombeau de Jésus-Christ. Le pieux Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, quitta ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus dans l'église du St.-Sépulcre (1). Bientôt la nouvelle de cet acte de dévotion se répand dans l'armée chrétienne; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, de leurs sanglots, et, conduits par le clergé du pays,

(1) Albert d'Aix nomme ces trois serviteurs, *Baldric*, *Adelborde* et *Stabulon*.



marchèrent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber; le silence régnait sur les places publiques et autour des remparts (1); on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et ces paroles d'Isaïe: *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle.* Les croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre qu'on eût dit, selon la remarque d'un historien moderne (2), que ces hommes qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation de nos mystères. Ces contrastes inexplicables se font souvent remarquer dans l'histoire des croisades. Quelques écrivains ont cru y trouver un prétexte pour accuser la religion chrétienne; d'autres, non moins aveugles et non moins passionnés, ont voulu excuser les déplorables excès du fanatisme; l'historien impartial se contente de les raconter, et gémit

(1) Quelques historiens disent que les chrétiens n'allèrent au saint Sépulcre que le lendemain de la conquête. Nous adoptons ici l'opinion d'Albert d'Aix, qui nous a paru plus vraisemblable.

(2) Le P. Maimbourg, *Histoire des Croisades.*

en silence sur les faiblesses de la nature humaine.

La pieuse ferveur des chrétiens ne fit que suspendre les scènes du carnage. La politique de quelques-uns des chefs put leur faire croire qu'il était nécessaire d'inspirer une grande terreur aux Sarrazins ; ils pensèrent peut-être aussi que, s'ils renvoyaient ceux qui avaient défendu Jérusalem, il faudrait encore les combattre, et qu'ils ne pouvaient dans un pays éloigné, environnés d'ennemis, garder sans danger des prisonniers dont le nombre surpassait de beaucoup celui de leurs soldats. On annonçait d'ailleurs l'approche de l'armée égyptienne, et la crainte d'un nouveau péril ferma leurs cœurs à la pitié. Dans leur conseil une sentence de mort fut portée contre tous les musulmans qui restaient dans la ville (1).

Le fanatisme ne seconda que trop cette politique barbare. Tous les ennemis qu'avait

(1) Albert d'Aix rapporte la sentence émanée du conseil des chefs. Cette sentence est appuyée sur les motifs que nous indiquons ici. Comme cette pièce est très remarquable, nous la rapporterons tout entière dans les *Pièces justificatives*, avec le récit fait par le même Albert d'Aix, des massacres qui durèrent pendant une semaine, et dont nous avons affaibli plutôt qu'exagéré la peinture.

d'abord épargnés l'humanité ou la lassitude du carnage, tous ceux qu'on avait sauvés dans l'espoir d'une riche rançon, furent égorgés. On forçait les Sarrazins à se précipiter du haut des tours et des maisons; on les faisait périr au milieu des flammes; on les arrachait du fond des souterrains; on les traînait sur les places publiques, où ils étaient immolés sur des monceaux de morts. Ni les larmes des femmes, ni les cris des petits enfants, ni l'aspect des lieux où Jésus-Christ pardonna à ses bourreaux, rien ne pouvait fléchir un vainqueur irrité. Le carnage fut si grand qu'au rapport d'Albert d'Aix on voyait des cadavres entassés, non seulement dans les palais, dans les temples, dans les rues, mais dans les lieux les plus cachés et les plus solitaires. Tel était le délire de la vengeance et du fanatisme que ces scènes ne révoltaient point les regards. Les historiens contemporains les retracent sans chercher à les excuser, et dans leurs récits pleins de détails révoltants, ils ne laissent échapper aucun mouvement d'horreur et de pitié (1).

---

(1) Nous avons déjà cité quelques uns de ces historiens; les autres racontent à peu près les mêmes détails, et avec le même sang-froid. Nous ne citerons plus que Raymond d'Agiles; il s'exprime ainsi: *Alii namque illorum*, QUOD LEVIUS ERAT, *obtrun-*

Ceux des croisés qui avaient conservé des sentiments humains ne purent arrêter la fureur d'une armée qui croyait venger la religion outragée. Trois cents Sarrazins qui s'étaient réfugiés sur la plate-forme de la mosquée d'Omar furent immolés le lendemain de la conquête, malgré les prières de Tancrède qui leur avait envoyé son drapeau pour sauve-garde, et s'indignait qu'on respectât si peu les lois de l'honneur et de la chevalerie (1). Les Sarrazins retirés dans la forteresse de David furent presque les seuls qui échappèrent au carnage. Raymond accepta leur capitulation; il eut le bonheur et la gloire de la faire exécuter, et cet acte d'humanité parut si étrange à la plupart des croisés qu'ils louèrent moins la générosité du comte de Saint-Gilles, qu'ils n'accusèrent son avarice (2).

---

cabantur capitibus; alii autem sagitati, de turribus saltare *cogebantur; alii vero diutissime torti et ignibus adusti flammeriebantur* (sic). *Videbantur per vicos et plateas civitatis* aggeres *capitum et manuum atque pedum.* (Raym. d'Ag., p. 178.)

(1) *Tankredus miles gloriosus super hac sibi illatâ injuriâ, vehementi irâ succensus est.* (Alb. Aq., lib. VI, cap. 29.)

(2) *Comes Raymundus, avaritiâ corruptus, Sarracenos milites, quos in turrim David elapsos obsederat, acceptâ ingenti pecuniâ, illæsos abire permisit.* (Alb. Aq., lib. VI, cap. 28.)

Le carnage ne cessa qu'au bout d'une semaine. Ceux des Sarrazins qui pendant cet intervalle avaient pu se dérober à la poursuite des chrétiens furent réservés pour le service de l'armée. Les historiens orientaux, d'accord avec les Latins, portent le nombre des musulmans tués dans Jérusalem à plus de soixante-dix mille. Les Juifs ne furent pas plus épargnés que les Sarrazins. On mit le feu à la synagogue où ils s'étaient réfugiés, et tous périrent au milieu des flammes.

Cependant les cadavres entassés sur les places publiques, le sang qui avait coulé dans les rues et dans les mosquées pouvaient faire naître des maladies pestilentielles. Les chefs donnèrent des ordres pour nettoyer la ville et pour éloigner de leurs yeux un spectacle qui leur devenait sans doute odieux à mesure que la fureur et la vengeance se calmaient dans les cœurs des soldats chrétiens. Quelques prisonniers musulmans qui n'avaient échappé au fer du vainqueur que pour tomber dans une horrible servitude, furent chargés d'enterrer les corps défigurés de leurs amis et de leurs frères. « Ils pleuraient, dit le moine Robert (1), et ils transpor-

(1) Le moine Robert s'exprime ainsi : *Flebant et extrahebant.*

taient les cadavres hors de Jérusalem. Ils furent aidés dans cet emploi douloureux par les soldats de Raymond, qui étaient entrés les derniers dans la ville, et qui, ayant eu peu de part au butin, cherchaient encore parmi les morts quelques dépouilles des Sarrazins.

Bientôt la ville de Jérusalem présenta un nouveau spectacle. Dans l'espace de quelques jours elle avait changé d'habitants, de lois et de religion. Avant le dernier assaut on était convenu, suivant la coutume des croisés dans leurs conquêtes, que chaque guerrier resterait le maître et le possesseur de la maison ou de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier. Une croix, un bouclier, ou tout autre signe placé sur une porte, était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Ce droit de propriété fut respecté par des soldats avides de pillage, et l'on vit tout à coup régner le plus grand ordre dans une ville qui venait d'être livrée à toutes les horreurs de la guerre. La victoire enrichit la plupart des croisés. Les vainqueurs se faisaient part entre eux des vivres, des richesses qu'ils avaient trouvés. Ceux que la fortune n'avait point favorisés dans le pillage n'eurent point à se plaindre de leurs compagnons. Une partie des trésors enlevés aux infidèles fut employée à soulager les pauvres et les

orphelins, et à décorer les autels de Jésus-Christ qu'on venait de relever dans Jérusalem.

Tancrède avait eu en partage toutes les richesses trouvées dans la mosquée d'Omar. Parmi ces richesses on remarquait vingt candelabres d'or, cent vingt d'argent, une grande lampe (1) et beaucoup d'ornements des mêmes métaux. Ce butin était si considérable qu'il aurait pu suffire, disent les historiens, pour la charge de six charriots, et que Tancrède employa deux jours pour le transporter hors de la mosquée. Le héros italien en abandonna une partie à ses soldats, une autre à Godefroi, au service duquel il s'était attaché. Il fit d'abondantes aumônes, et mit cinquante marcs d'or entre les mains du clergé latin pour le rétablissement et la décoration des églises.

Mais les croisés détournèrent bientôt leurs regards des trésors que leur avait donnés la victoire pour admirer une conquête plus précieuse à leurs yeux ; c'était la vraie croix enlevée par Cosroès, et rapportée à Jérusalem par Héraclius. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobée pendant le siége aux

(1) C'était proprement une espèce de lustre, que les Arabes nomment *Tendour*. Les musulmans en ont d'une si grande dimension, qu'il faut élargir par une brèche la porte des mosquées pour les y faire entrer.

regards des musulmans. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. *De cette chose*, dit une vieille chronique, *furent les chrétiens si joyeux comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle.* Elle fut promenée en triomphe dans les rues de Jérusalem, et replacée ensuite dans l'église de la Résurrection.

Dix jours après leur victoire les croisés s'occupèrent de relever le trône de David et de Salomon, et d'y placer un chef qui pût conserver et maintenir une conquête que les chrétiens venaient de faire au prix de tant de sang. Le conseil des princes étant assemblé, un des chefs (l'histoire nomme le comte de Flandre) se leva au milieu d'eux, et leur parla en ces termes (1) : « Mes frères et mes compa-
» gnons, nous sommes réunis pour traiter une
» affaire de la plus haute importance; nous
» n'eûmes jamais plus besoin des conseils de
» la sagesse et des inspirations du ciel; dans
» les temps ordinaires, on désire toujours que
» l'autorité soit aux mains du plus habile; à
» plus forte raison devons-nous chercher le
» plus digne pour gouverner ce royaume qui

(1) Voyez pour cette délibération et pour ce discours, l'histoire d'Accolti, liv. IV, et celle d'Yves Duchat.

» est encore en grande partie au pouvoir des » barbares. Déjà nous avons appris que les » Égyptiens menacent cette ville à qui nous » allons choisir un maître. La plupart des guer- » riers chrétiens qui ont pris les armes sont » impatients de retourner dans leur patrie, et » vont abandonner à d'autres le soin de dé- » fendre leurs conquêtes. Le peuple nouveau » qui doit habiter cette terre n'aura point dans » son voisinage de peuples chrétiens qui puis- » sent le secourir et le consoler dans ses dis- » grâces. Ses ennemis sont près de lui, ses alliés » sont au-delà des mers. Le roi que nous lui » aurons donné sera son seul appui au milieu » des périls qui l'environnent. Il faut donc que » celui qui est appelé à gouverner ce pays ait » toutes les qualités nécessaires pour s'y mainte- » nir avec gloire; il faut qu'il réunisse à la bra- » voure naturelle aux Francs la tempérance, » la foi et l'humanité; car, vous le savez, par de » telles vertus, les grandes principautés s'acquiè- » rent et se conservent comme par les armes.

» N'oublions point, mes frères et mes com- » pagnons, qu'il s'agit moins aujourd'hui de » donner un roi qu'un fidèle gardien au royau- » me de Jérusalem. Celui que nous choisirons » pour chef doit servir de père à tous ceux » qui auront quitté leur patrie et leur famille

» pour le service de Jésus-Christ et la défense » des saints lieux. Il doit faire fleurir la vertu » sur cette terre où Dieu lui-même en a donné » le modèle ; il doit ramener les infidèles à la » religion chrétienne, les accoutumer à nos » mœurs, leur faire bénir nos lois. Si vous » venez à élire celui qui n'en est pas digne, vous » détruirez votre propre ouvrage, et vous amè- » nerez la ruine du nom chrétien dans ce pays. » Je n'ai pas besoin de vous rappeler les exploits » et les travaux qui nous ont mis en possession » de ce territoire ; je ne vous rappellerai point » les vœux les plus chers de nos frères qui sont « restés en Occident. Quelle serait leur désola- » tion, quelle serait la nôtre si, de retour en Eu- » rope, nous entendions dire que le bien public » a été trahi et négligé, la religion abolie dans » ces lieux où nous avons relevé ses autels ! Plu- » sieurs alors ne manqueraient pas d'attribuer » à la fortune et non à la vertu les grandes cho- » ses que nous avons faites, tandis que les maux » qu'éprouverait ce royaume passeraient aux « yeux des hommes pour être le fruit de notre » imprudence.

» Ne croyez pas cependant, mes frères et » mes compagnons, que je parle ainsi parce » que j'ambitionne la royauté, et que je recher- » che votre faveur et vos bonnes grâces. Non ; je

» n'ai point tant de présomption que d'aspirer à
» un tel honneur ; je prends le ciel et les hom-
» mes à témoin que, lors même que vous vou-
» driez me donner la couronne, je ne l'accep-
» terais point, étant résolu de retourner en mon
» pays. Ce que je viens de vous dire n'est que
» pour l'utilité et la gloire de tous. Je vous sup-
» plie, au reste, de recevoir ce conseil comme
» je vous le donne, avec affection, franchise et
» loyauté, et d'élire pour roi celui qui par sa
» vertu sera le plus capable de conserver et
» d'étendre ce royaume auquel sont attachés
» l'honneur de vos armes et la cause de Jésus-
« Christ. »

A peine le comte de Flandre avait cessé de parler que tous les autres chefs donnèrent de grands éloges à sa prudence et à ses sentiments. La plupart d'entre eux songèrent même à lui offrir un honneur qu'il venait de refuser; car celui qui, dans une pareille circonstance, refuse une couronne en paraît toujours le plus digne; mais Robert s'était exprimé avec franchise et bonne foi; il soupirait après le moment de revoir l'Europe, et se contentait du titre de fils de St.-George qu'il avait obtenu par ses exploits dans la guerre sainte.

Parmi les autres chefs qui étaient appelés à régner sur Jérusalem, on devait mettre au pre-

mier rang Godefroi, Raymond, le duc de Normandie et Tancrède. Ce dernier ne recherchait que la gloire des armes, et mettait le titre de chevalier beaucoup au-dessus de celui de roi. Robert de Normandie avait également montré plus de bravoure que d'ambition. Après avoir dédaigné le royaume d'Angleterre il devait peu rechercher celui de Jérusalem. Si on en croit un historien anglais (1), il aurait pu obtenir le suffrage de ses compagnons ; mais il refusa le trône de David par indolence et par paresse, ce qui irrita tellement Dieu contre lui, ajoute le même auteur, que rien ne lui prospéra pendant le reste de sa vie. Le comte de Toulouse avait fait le serment de ne plus revenir en Europe ; mais on redoutait son caractère opiniâtre et ambitieux ; et quoique plusieurs auteurs aient dit qu'il refusa de monter sur le trône à cause de son grand âge, tout

(1) L'historien anglais Brompton s'exprime ainsi en racontant les malheurs que Robert éprouva dans la suite : *Sic reddidit dominus vicem pro vice duci Roberto, quia cum gloriosum in actibus Jerosolimitanis eum dominus redderet, regnum Jerosolimitanum sibi oblatum renuit, magis eligens quieti et desidiæ in Normaniâ desservire quam regi regum in sanctâ civitate militare. Damnavit igitur eum deus desidiâ perhenni et carcere sempiterno.* (Voyez les *Historiæ anglicæ scriptores*, tom. I, pag. 1002.)

nous porte à croire que les chrétiens devaient craindre de l'avoir pour roi.

Cependant les opinions étaient incertaines; le clergé prétendait qu'on devait nommer un patriarche avant de nommer un roi; les princes n'étaient point d'accord entr'eux, et, parmi la foule des croisés, quelques-uns auraient voulu choisir celui qu'ils avaient eu pour chef dans la guerre sainte; d'autres, comme les Provençaux, qui n'aimaient point le comte de St.-Gilles, et ne voulaient point rester en Asie, faisaient tous leurs efforts pour écarter du trône de Jérusalem le prince dont ils suivaient les drapeaux.

Pour terminer les débats, il fut décidé que le choix serait fait par un conseil particulier composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On ordonna des prières, des jeûnes et des aumônes pour que le ciel daignât présider à la nomination qu'on allait faire. Ceux qui étaient appelés à choisir le roi de Jérusalem jurèrent, en présence de l'armée chrétienne, de n'écouter aucun intérêt, aucune affection particulière, et de couronner la sagesse et la vertu. Ces électeurs, dont l'histoire n'a point conservé le nom, mirent le plus grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur chacun des chefs. Guillaume de Tyr rapporte qu'ils allèrent jusqu'à interroger les familiers et

les serviteurs de tous ceux qui avaient des prétentions à la couronne de Jérusalem, et qu'ils leur firent prêter serment de révéler tout ce qu'ils savaient sur les mœurs, le caractère et les penchants les plus secrets de leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroi de Bouillon rendirent le témoignage le plus éclatant à sa douceur, à son humanité, et surtout à sa dévotion exemplaire.

Pour ajouter à cet honorable témoignage, on racontait les exploits du duc de Lorraine dans la guerre sainte. On se rappelait qu'au siége de Nicée il avait tué le plus redoutable des Sarrazins; qu'il avait partagé en deux un géant sur le pont d'Antioche, et que dans l'Asie mineure il avait exposé sa vie pour sauver celle d'un soldat terrassé par un ours. On racontait de lui plusieurs autres traits de bravoure qui dans l'esprit des croisés le plaçaient au-dessus de tous les autres chefs (1).

Godefroi était celui qui réunissait le plus grand nombre de suffrages dans l'armée et parmi le peuple; et, pour qu'il ne manquât rien à l'expression des voeux qu'on faisait pour lui, des révélations annoncèrent que Dieu lui-même se déclarait en sa faveur. « Plusieurs an-

(1) Voyez l'abbé Guibert, lib. VII, cap. 12.

nées avant la croisade, dit Albert d'Aix, un soldat, nommé Hézélon de Kintzveiler (1), s'était endormi dans une forêt, et, transporté en songe sur le sommet de Sinaï, il avait vu Godefroi couvert de gloire, environné de deux messagers célestes qui lui annonçaient que Dieu l'avait choisi comme Moïse pour être le conducteur et le chef de son peuple. » Un clerc nommé *Giselbert* (chanoine de Ste.-Marie d'Aix-la-Chapelle), racontait une vision non moins miraculeuse. Le duc de Lorraine lui était apparu assis sur le trône même du soleil. Les oiseaux du ciel venus de tous les climats et de tous les points de l'horizon volaient autour de lui en troupes innombrables. Le récit de cette apparition était accompagné d'une foule d'autres circonstances que nous ne rapporterons point ici. Les croisés, qui en étaient vivement frappés, ne pouvaient s'empêcher de voir dans le trône du soleil une image fidèle de celui de Jérusalem, et dans les oiseaux du ciel la multitude des pèlerins qui devaient accourir de tous les pays pour admirer le règne glorieux de Godefroi (2).

(1) Voyez les *Pièces justificatives*.

(2) Albert d'Aix, qui raconte très longuement ces deux visions, les termine ainsi : *Horum somniorum præsignatione*

Ces sortes de visions, qu'on méprise dans un siècle éclairé, avaient un grand pouvoir sur l'armée chrétienne, et ne contribuaient pas moins que le mérite personnel du prince de Bouillon à fixer sur lui tous les regards. Dans cette disposition des esprits, les croisés attendaient avec impatience la décision du conseil qui devait donner un roi à Jérusalem.

Enfin les électeurs, après avoir mûrement délibéré et pris toutes les informations nécessaires, proclamèrent le nom de Godefroi. Cette nomination causa la plus vive joie dans l'armée chrétienne, et fut regardée comme une inspiration du ciel. Par l'autorité qui lui était donnée, Godefroi se trouvait le dépositaire des intérêts les plus chers des croisés. Chacun d'eux lui avait en quelque sorte confié sa propre gloire en lui laissant le soin de veiller sur leurs conquêtes. Ils le conduisirent en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, où il prêta serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Il refusa le diadême et les marques de la royauté, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné

---

ex Dei ordinatione, populi christiani benevolentiá, Godefrido in solio regni Jerusalem exaltato........

d'épines. Il se contenta du titre modeste de défenseur et de baron du St.-Sépulcre. On a prétendu qu'il ne fit en cela qu'obéir aux insinuations du clergé, qui craignait de voir l'orgueil s'asseoir sur un trône où l'esprit de Jésus-Christ devait régner. Quoi qu'il en soit, Godefroi mérita par ses vertus le titre de roi que l'histoire lui a donné, et qui lui convenait mieux que le titre de royaume ne convenait à ses faibles états.

Comme la guerre avait le triomphe de la religion pour objet, le clergé s'occupa de consacrer des églises, de nommer des évêques, et d'envoyer des pasteurs dans toutes les villes soumises à la domination des chrétiens. La piété et le désintéressement auraient dû présider au choix des ministres de Jésus-Christ; mais depuis la mort du vertueux Adhémar, la plupart des ecclésiastiques latins qui n'étaient plus retenus par son exemple n'avaient plus l'humilité et la simplicité de leur profession. Si l'on en croit Guillaume de Tyr, l'adresse et la brigue usurpaient ouvertement les suffrages, et l'esprit de la religion qui venait de donner à Jérusalem un bon roi ne put réussir à lui donner des prélats recommandables par leur sagesse et leur vertu. Le clergé, qui avait osé troubler par ses intrigues l'élection du roi de

Jérusalem, porta ses prétentions sur la souveraineté de la ville, et réclama avec aigreur la plus grosse part dans le partage du butin fait sur les infidèles (1). Les prêtres grecs furent, malgré leurs droits, sacrifiés à l'ambition du clergé romain, comme ils l'avaient été dans la ville d'Antioche. Le chapelain du duc de Normandie se fit proposer pour patriarche de Jérusalem, à la place de Siméon qui avait appelé les guerriers de l'Occident. Ce dernier était encore dans l'île de Chypre, d'où il n'avait cessé d'envoyer des vivres aux croisés pendant le siége. Il mourut au moment où les ecclésiastiques latins se disputaient ses dépouilles, et sa mort vint fort à propos pour excuser leur injustice et leur ingratitude. Arnoul, dont les mœurs étaient plus que suspectes, et dont la conduite a mérité la censure des plus graves historiens, fut nommé le pasteur de l'église de Jérusalem.

Cependant la renommée avait annoncé la conquête de la ville sainte dans tous les pays voisins. Dans toutes les églises que les croisés avaient relevées sur leur passage, on rendit

(1) On peut voir dans Raoul de Caen les débats qui survinrent à ce sujet, et surtout l'accusation dirigée contre Tancrède par Arnoul de Rohés, au nom du clergé latin.

à Dieu des actions de grâce pour une victoire qui devait faire triompher en Orient le culte et les lois de Jésus-Christ. Les chrétiens d'Antioche, d'Édesse, de Tarse, ceux qui habitaient la Cilicie, la Cappadoce, la Syrie et la Mésopotamie, venaient en foule à Jérusalem, les uns pour y fixer leur demeure, les autres pour visiter les saints lieux.

Tandis que les fidèles se réjouissaient de cette conquête, les musulmans se livraient au désespoir. Ceux qui avaient échappé aux vainqueurs de Jérusalem répandaient partout la consternation. Les historiens Abul-Mahaçam, Elmacin et Aboul-Féda ont parlé de la désolation qui régnait à Bagdad. Zeimeddin, cadhi de Damas, s'arracha la barbe en présence du calife. Tout le divan versa des larmes au récit lamentable des malheurs de Jérusalem. On ordonna des jeûnes et des prières pour fléchir la colère du ciel. Les imans et les poètes déplorèrent dans des vers et des discours pathétiques le sort des musulmans devenus les esclaves des chrétiens. « Que de sang, disaient-ils, « n'a point coulé? que de désastres (1) n'ont

(1) Nous donnons ici la traduction de quelques passages d'une élégie du poète Modhaffer Abyverdy sur la prise de Jérusalem

» point éprouvé les vrais croyants ! Les femmes ont été obligées de cacher leur visage. Les enfants sont tombés sous le fer du vainqueur. Il ne reste plus d'autre asyle à nos frères naguère maîtres de la Syrie que le dos de leurs chameaux agiles et les entrailles des vautours. »

---

par les croisés, insérés par Aboul-Féda dans ses *Annales*, t. III, p. 519. Cette traduction française est de M. Jourdain.

« Notre sang s'est mêlé à nos pleurs, et il ne reste aucune » partie de notre être qui puisse être l'objet des coups de nos » ennemis.

» O malheur ! si les larmes remplacent les véritables armes, » lorsque la guerre fait étinceler ses feux !

» Comment l'œil pourrait-il fermer ses paupières, lorsque » des catastrophes telles que les nôtres réveilleraient ceux qui » dormiraient déjà du plus profond sommeil !

» Vos frères n'ont pour coucher en Syrie que le dos de leurs » chameaux agiles, ou les entrailles des vautours.

» Les Francs les traitent comme de vils esclaves, et vous, » vous laissez traîner nonchalamment le pan de la robe de la » mollesse, comme le feraient des gens en parfaite sécurité.

» Que de sang n'a point déjà coulé ! que de femmes forcées » par pudeur à cacher leur beauté avec leurs bracelets.

» Est-ce que les chefs des Arabes, les héros des Persans se » soumettraient à un tel avilissement ?

» Ah ! du moins s'ils ne se défendent point par attachement » à leur religion, qu'ils soient donc animés par leur propre » honneur et par l'amour pour tout ce qui leur est cher. »

Le calife de Bagdad, dépouillé de son autorité, ne pouvait offrir que ses larmes et ses prières pour la cause des musulmans. Les victoires des chrétiens avaient porté un coup mortel à la dynastie des Seldjoucides. Le sultan de Perse, retiré au fond du Coraçan, s'occupait d'apaiser les guerres civiles, et jetait à peine un regard sur les émirs de la Syrie qui avaient secoué son autorité, et se partageaient ses dépouilles. La plupart de ces émirs se disputaient entre eux les villes et les provinces menacées par les guerriers d'Occident. Les discordes qui accompagnent la chute des empires avaient partout jeté le trouble et la division parmi les infidèles; mais telle fut leur douleur, lorsqu'ils apprirent la conquête de Jérusalem par les chrétiens, qu'ils se réunirent et pleurèrent ensemble sur les outrages faits à la religion de Mahomet. Les Turcs de la Syrie, les habitants de Damas et de Bagdad mirent leur dernier espoir dans le calife du Caire, qu'ils avaient long-temps regardé comme l'ennemi du prophète, et vinrent en foule rejoindre l'armée égyptienne qui s'avançait vers Ascalon.

Bientôt on apprit à Jérusalem que cette armée était arrivée à Gaza, dans l'ancien pays des Philistins. Aussitôt Godefroi fait avertir son

frère Eustache et Tancrède qui venaient de quitter la ville pour aller prendre possession de Naplouse. Il pressait les autres chefs de la croisade de se réunir à lui pour marcher à la rencontre des Sarrazins. Le duc de Normandie refusa d'abord de le suivre, alléguant que son vœu était accompli; le comte de Toulouse, qui avait été forcé de rendre au roi de Jérusalem la forteresse de David qu'il prétendait lui appartenir par droit de conquête, rejeta avec hauteur les prières de Godefroi, et traita de fable la nouvelle de l'approche des Sarrazins.

Le refus du duc de Normandie et de Raymond n'empêcha point Godefroi de se mettre en marche, suivi de Tancrède, du comte de Flandre et de plusieurs autres chefs. Il apprit dans sa route que l'émir Afdhal, le même qui avait pris Jérusalem sur les Turcs, commandait l'armée des infidèles. Ce général conduisait sous ses drapeaux une multitude innombrable de musulmans venus des rives du Tigre, des bords du Nil et de la mer Rouge, du fond de l'Éthiopie. Une flotte était partie des ports d'Alexandrie et de Damiette, chargée de toutes sortes de provisions et des machines nécessaires pour faire le siége de Jérusalem. Afdhal avait fait devant le calife le serment d'anéantir pour jamais la puissance

des croisés en Asie, et de détruire de fond en comble le Calvaire, le tombeau de Jésus-Christ et tous les monuments révérés des chrétiens.

La marche et les projets d'Afdhal portèrent bientôt la terreur dans Jérusalem. Raymond et le duc de Normandie furent de nouveau pressés par Godefroi de se rendre à l'armée chrétienne. Les femmes, les vieillards, les prêtres fondant en larmes conjuraient les deux princes de prendre pitié de la ville sainte qu'ils avaient délivrée. On leur représentait les suites funestes de leur inaction, qui rendait inutiles tous les travaux de la croisade, et fermait pour jamais les chemins de l'Orient aux pèlerins. La voix de tous les peuples de l'Occident, leur disait-on, allait s'élever contre eux, et le sang des chrétiens retomber sur leur tête : enfin Robert et Raymond se laissèrent fléchir, et se mirent en marche avec leurs troupes pour rejoindre Godefroi. Le nouveau patriarche Arnoul voulut les suivre, portant avec lui le bois de la vraie croix, dont la vue, comme celle de la sainte lance, devait redoubler l'enthousiasme et la bravoure des croisés.

Tous les chrétiens en état de porter les armes quittèrent Jérusalem pour aller combattre les musulmans. Il ne resta dans la ville sainte que

les femmes, les malades et une partie du clergé, qui, ayant à leur tête l'ermite Pierre, adressaient jour et nuit leurs prières au ciel pour obtenir le triomphe des défenseurs des saints lieux et la dernière défaite des ennemis de Jésus-Christ.

L'armée chrétienne qui s'était d'abord rassemblée à Ramla s'avança à travers un pays sablonneux, et vint camper sur les bords du torrent de Sorec, dans la plaine de Saphæa ou Serfend, située entre Joppé et Ascalon. Le lendemain du jour où les chrétiens arrivèrent dans cette plaine, ils aperçurent de loin, vers les sept heures du soir, une grande multitude qu'ils prirent pour l'armée ennemie. Deux cents cavaliers envoyés à la découverte vinrent bientôt rapporter au camp que cette multitude, qu'on avait prise pour l'armée égyptienne, n'était autre chose qu'un troupeau de bœufs et de chameaux. Un si riche butin tenta d'abord l'avidité des soldats; mais le prudent Godefroi, qui ne voyait dans cette rencontre qu'un stratagême de l'ennemi pour mettre le désordre dans l'armée chrétienne, défendit aux siens de quitter leurs rangs. Les autres chefs, à son exemple, s'efforcèrent de contenir les soldats qu'ils commandaient, et toute l'armée resta sous les drapeaux.

Les croisés qui avaient fait quelques prisonniers apprirent d'eux que l'ennemi était campé à trois lieues de là, et qu'il se préparait à venir attaquer l'armée chrétienne. D'après cet avis, les chefs firent des dispositions pour recevoir les infidèles. L'armée fut rangée en neuf divisions, et forma une sorte de bataillon carré, de manière à pouvoir, au besoin, faire face à l'ennemi sur tous les points. Les croisés passèrent la nuit sous les armes. Le lendemain matin (c'était la veille de l'Assomption), les hérauts publièrent à son de trompe qu'on allait livrer le combat aux infidèles. Dès le lever du jour, les croisés reçurent la bénédiction du patriarche de Jérusalem. Le bois de la vraie croix fut porté dans les rangs, et montré aux soldats comme un gage certain de la victoire. Les chefs donnèrent ensuite le signal. Toutes les enseignes furent déployées, et l'armée marcha au-devant des Sarrazins.

Plus les chrétiens s'approchaient de l'armée d'Égypte, plus ils paraissaient pleins de confiance et d'espoir. Leurs tambours, leurs cymbales, des cantiques, des chants de guerre les animaient au combat. Ils marchaient à l'ennemi, dit Albert d'Aix, comme à un joyeux festin. Un émir de la Palestine, qui suivait l'armée chrétienne comme auxiliaire, ne pouvait

F. *Turc*
Bag

assez admirer, si l'on en croit les historiens, cette joie des soldats de la croix à l'approche du danger. Il vint exprimer sa surprise au roi de Jérusalem, et jura devant lui d'embrasser une religion qui donnait tant de force et tant de bravoure à ses défenseurs.

Bientôt les chrétiens arrivèrent dans la plaine d'Ascalon. Cette plaine immense est bornée à l'orient et au midi par des montagnes, et s'étend vers l'occident jusqu'à la mer. Sur la côte s'élevait la ville d'Ascalon, où flottaient les drapeaux musulmans. A l'extrémité de la plaine était rassemblée l'armée d'Égypte, adossée à la mer et aux montagnes. Les croisés s'avançaient sur deux lignes. Le comte de Toulouse commandait l'aile droite; Godefroi la gauche, les deux Robert, Tancrède étaient placés au centre.

Tandis que l'armée chrétienne marchait ainsi rangée en bataille, les troupeaux de bœufs et de chameaux qu'elle avait rencontrés dans sa route vinrent se réunir sur ses derrières, et suivirent tous ses mouvements. Le bruit confus de ces troupeaux mêlé au son des tambours et des trompettes, les nuages de poussière qui s'élevaient sur leurs pas, les firent prendre de loin pour des escadrons de cavalerie. Les musulmans furent persuadés que l'ar-

mée chrétienne était plus nombreuse que la leur. Ils étaient rangés en bataille sur deux lignes comme les croisés. Les Turcs venus de la Syrie et de Bagdad étaient à la droite ; les Maures et les Égyptiens à la gauche ; l'émir Afdhal occupait le centre avec les milices égyptiennes. Cette armée couvrait un immense espace, et, semblable, dit Foulcher de Chartres, à un cerf qui porte en avant ses cornes rameuses, elle avait étendu ses ailes pour envelopper les chrétiens ; mais une terreur subite la fit rester immobile.

En vain l'émir essaya de relever le courage de ses soldats. Ils crurent que des millions de croisés venaient d'arriver de l'Occident ; ils oublièrent leurs serments et leurs menaces, et ne se ressouvinrent plus que du sort des musulmans immolés après la conquête de Jérusalem.

Avant d'engager le combat, tous les croisés, couverts de leurs armes, se mirent à genoux pour implorer la protection du ciel, et se relevant pleins d'ardeur et d'espoir, ils marchèrent contre les Sarrazins. Si l'on en croit les historiens les plus véridiques, ils avaient à peine quinze mille hommes de pied et cinq mille cavaliers. Lorsqu'ils furent arrivés à la portée de l'arc, les fantassins firent plusieurs

décharges de leurs javelots; en même temps la cavalerie doubla la marche, et se précipita dans les rangs ennemis. A ce premier choc, le duc de Normandie, le comte de Flandre et Tancrède enfoncèrent le centre de l'armée égyptienne. Le duc Robert, suivi de ses plus braves chevaliers, pénétra dans l'endroit où combattait Afdhal, et s'empara du grand étendard des infidèles. Les fantassins suivirent les cavaliers dans la mêlée, et jetèrent leurs flèches et leurs javelots pour se servir de l'épée et de la lance, armes plus redoutables aux musulmans.

De toutes parts les Sarrazins furent mis en déroute. A leur aile gauche, Godefroi avait eu à combattre une troupe d'Éthiopiens qui inclinaient un genou en terre pour lancer leurs javelots, et se précipitaient ensuite sur les croisés avec de longs fléaux armés de boules de fer. Ce bataillon redoutable ne put résister seul aux lances des chrétiens, et ne tarda pas à être dispersé. Une invincible terreur enchaînait les bras des musulmans. Tandis que le roi de Jérusalem poursuivait les Éthiopiens et les Maures qui fuyaient vers les montagnes voisines du champ de bataille, les Syriens et les Arabes qui combattaient à l'aile gauche étaient enfoncés par le comte de Toulouse.

Poursuivis par les vainqueurs, un grand nombre d'entre eux se précipitèrent dans la mer, et périrent au milieu des flots ; d'autres cherchèrent un asyle dans la ville d'Ascalon, et s'y jetèrent en si grand nombre que deux mille furent étouffés sur le pont levis. Au milieu de la déroute générale, Afdhal fut sur le point de tomber entre les mains du vainqueur, et laissa son épée sur le champ de bataille. Il se réfugia avec peine dans Ascalon. Les historiens ajoutent qu'en contemplant du haut des murailles de cette ville la destruction de son armée, il versa un torrent de larmes. Dans son désespoir, il maudit Jérusalem, la cause de tous ses maux, et blasphêma contre Mahomet, qu'il accusait d'avoir abandonné ses serviteurs et ses disciples.

Cette journée fut un jour de terreur et de mort pour les musulmans. Dès le commencement du combat, les infidèles, qui, quelques jours auparavant, brûlaient de la soif de la vengeance, ne songèrent qu'à se dérober par la fuite à un ennemi qui ne pardonnait point aux vaincus. Dans leur mortel effroi, ils jetaient bas leurs armes, et se laissaient égorger sans se défendre. Leur foule consternée restait immobile sur le champ de bataille, et le glaive, pour nous servir des expressions d'un

contemporain (1), les moissonnait comme l'herbe des champs. Les uns se précipitaient à terre et se cachaient parmi des monceaux de morts ; les autres s'enfonçaient dans les cavernes, montaient sur les rochers ou sur les arbres, où ils étaient tués à coup de flèches comme des oiseaux (2). Afdhal, qui ne se croyait pas en sûreté dans Ascalon, s'embarqua sur la flotte qui était venue d'Égypte. Vers le milieu de la journée, tous les vaisseaux égyptiens qui s'étaient approchés du rivage mirent à la voile, et gagnèrent la pleine mer. Dès-lors nul espoir de salut ne resta à l'armée dispersée de ces infidèles qui devaient, disaient-ils, délivrer l'Orient, et dont la multitude était si grande que, selon les expressions des vieux historiens, Dieu seul en savait le nombre (3).

---

(1) *Eos tanquam segetem in transverso gladiis secabant.* (Bald., lib. IV.)

(2) *Subito sagittâ transfigebant, et quasi aves volatili telo percussas, ab ipsis arborum ramis moribundos humi procumbere cogebant.* (Alb. Aq., lib. V, cap. 49.)

(3) Anne Comnène, qui parle de la bataille d'Ascalon, dit que les Francs furent d'abord vainqueurs, et qu'ils furent ensuite attaqués et vaincus près de Ramla. Elle cite dans son récit Baudouin, qui ne se trouvait point alors en Palestine, et qui n'y vint qu'après la mort de Godefroi. Il est aisé de voir qu'elle

Telle fut cette bataille dont la poésie (1) s'est plu à célébrer les prodiges, et qui ne fut réellement pour les chrétiens qu'une victoire facile, où le fanatisme même n'eut aucune part. Dans cette journée la présence des légions célestes ne vint point animer les bataillons des croisés, et les martyrs S. George et S. Démétrius, qu'on croyait toujours voir dans les grands périls, n'eurent pas besoin de se montrer au milieu du combat. Les chrétiens durent voir dans cette rencontre que leurs nouveaux adversaires étaient beaucoup moins redoutables que les Turcs. L'armée égyptienne était composée de plusieurs nations différentes qui étaient divisées entre elles ; la plupart des

---

confond, comme la chose lui arrive souvent, deux époques différentes, celle de la bataille d'Ascalon et celle de la bataille de Ramla, qui fut livrée trois ans après, sous le règne de Baudouin Ier.

(1) On croit assez communément que cette bataille d'Ascalon a servi de modèle au Tasse pour la grande bataille qui termine la *Jérusalem délivrée*. Il est facile de voir que le poète avait aussi sous les yeux la bataille d'Antioche, qui s'était livrée à la porte de la ville dont les croisés étaient les maîtres. Raymond ne put assister au combat, parce qu'il tenait en échec la citadelle d'Antioche, qui était encore au pouvoir de l'ennemi. Ces circonstances, et plusieurs autres, se trouvent également dans la bataille de la *Jérusalem délivrée*, et dans les historiens qui ont décrit le combat d'Antioche.

troupes musulmanes, levées à la hâte, combattaient pour la première fois. L'armée des croisés, au contraire, était éprouvée par plusieurs victoires; leurs chefs montrèrent autant d'habileté que de bravoure. La résolution hardie que prit Godefroi d'aller au-devant de l'ennemi, releva la confiance de ses soldats, et suffit pour jeter le désordre et l'effroi parmi les égyptiens.

Si on en croit Guillaume de Tyr et le moine Robert, les chrétiens ne perdirent pas un seul cavalier. Ils auraient pu se rendre maîtres de la ville d'Ascalon; mais la désunion des chefs les empêcha de mettre à profit leur victoire (1). Après la déroute des Égyptiens, Raymond avait envoyé dans la place un émissaire chargé de

---

(1) On trouve dans l'histoire arabe de Jérusalem et d'Hébron, un quatrain adressé au comte de St.-Gilles, sur la déroute de Afdhal-ben-Bedr-al-Djémaly, général des armées d'Égypte, en face d'Ascalon :

Tu as fait triompher par ton épée la religion du Messie,
Dieu nous préserve d'un homme tel que Saint-Gilles!
Jamais les hommes n'avaient entendu rien de pareil à ce qu'il a fait;
Il a mis dans la plus honteuse fuite Afdhal.

Nous citons ce quatrain, moins pour l'idée qu'il renferme, que pour faire voir que Raymond avait une grande renommée parmi les musulmans.

sommer la garnison de se rendre(1). Il voulait arborer son drapeau sur la ville, et retenir pour lui cette conquête. Godefroi en réclamait la possession, et soutenait qu'Ascalon devait faire partie du royaume de Jérusalem. Les débats furent très animés. Le comte de Toulouse, qui vit se déclarer contre lui tous les chefs de l'armée chrétienne, n'écouta plus qu'une aveugle colère; il fit recommander à la garnison de se défendre, et partit avec ses troupes pour retourner à Jérusalem. Godefroi, après la désertion de Raymond, entreprit vainement d'assiéger la ville. La plupart des croisés, impatients de retourner dans leur patrie, abandonnèrent ses drapeaux; il fut obligé de les suivre à Jérusalem, après avoir forcé les habitants et la garnison d'Ascalon à lui payer une somme considérable.

La querelle élevée entre Raymond et Godefroi devant Ascalon se renouvela peu de jours après devant la ville d'Arsouf, située sur le bord de la mer, à douze milles au nord de Ramla. Le comte de St. Gilles, qui marchait le premier avec sa troupe, entreprit d'assiéger

(1) Cet émissaire est appelé Bohémond par Raymond d'Agiles. On croit que c'est le même que ce Phirous qui avait livré Antioche aux chrétiens, et qui avait pris le nom de Bohémond.

cette place : comme on lui opposa une vive résistance, il abandonna le siége, et continua sa marche, après avoir averti la garnison qu'elle n'avait rien à redouter des attaques du roi de Jérusalem. Peu de temps après, Godefroi étant venu assiéger la ville, il trouva les Sarrazins déterminés à se défendre, et, comme il apprit que leur résistance était le fruit des conseils de Raymond, il ne put retenir sa colère, et résolut de venger cet affront dans le sang de son rival. Il marche les enseignes déployées contre le comte de St.-Gilles, qui, de son côté, vient à sa rencontre et se prépare au combat. Les chrétiens étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque les deux Robert et Tancrède se jettent entre Raymond et Godefroi, et s'efforcent de les apaiser. Après de longs débats, les deux rivaux, vaincus par les prières des autres chefs, s'embrassèrent en présence de leurs soldats, qui partageaient leur animosité. La réconciliation fut sincère de part et d'autre. Le pieux Godefroi, dit Albert d'Aix, conjurait ses compagnons d'oublier la division qui venait d'éclater parmi les guerriers chrétiens, et les conjurait, les larmes aux yeux, de se rappeler qu'ils avaient délivré ensemble le saint tombeau, qu'ils étaient tous frères en Jésus-Christ, et que la concorde leur était nécessaire pour dé-

fendre Jérusalem. Lorsque les habitants d'Arsouf eurent appris que les chefs de l'armée chrétienne s'étaient réconciliés, ils se repentirent de leur résistance, et s'engagèrent à payer un tribut à Godefroi (1).

Après avoir reçu et donné des otages pour garant du traité, Godefroi de Bouillon, suivi de tous les autres chefs, quitta le territoire d'Arsouf, pour retourner à Jérusalem. L'armée chrétienne était chargée d'un immense butin. Elle marchait suivie des troupeaux qu'elle avait rencontrés sur les rives du Sorec, et rapportait toutes les richesses trouvées dans le camp des infidèles. Lorsqu'elle s'approcha de Jérusalem, elle fit sonner toutes ses trompettes et déploya ses enseignes victorieuses. Une foule de pèlerins qui étaient venus au-devant d'elle remplissaient l'air de leurs chants d'allégresse; ces vives expressions de la joie se mêlaient aux cantiques des prêtres; les échos, dit le moine Robert, répétaient le bruit des instruments guerriers, les acclamations des chrétiens, et semblaient offrir une application de ces paroles d'Isaïe : *Les montagnes et les collines chanteront devant vous les louanges*

(1) Voyez, pour cette querelle entre Raymond et Godefroi, Albert d'Aix, liv. VI, ch. 41, 42 et 43.

du Seigneur. Bientôt les croisés rentrèrent en triomphe dans la ville sainte. Le grand étendard du soudan et son épée furent suspendus aux colonnes de l'église du St.-Sépulcre. Tous les pèlerins, assemblés dans ces lieux mêmes que l'émir Aphdal avait juré de détruire de fond en comble, rendirent au ciel des actions de grâces pour une victoire qui venait de couronner tous leurs travaux.

La victoire d'Ascalon fut la dernière de cette croisade. Libres enfin de leur vœu, après quatre ans de travaux et de périls, les princes croisés quittèrent Jérusalem, qui n'avait plus pour sa défense que trois cents chevaliers, la sagesse de Godefroi, et l'épée de Tancrède, résolu de terminer ses jours en Asie. Les uns s'embarquèrent sur la Méditerranée, les autres traversèrent la Syrie et l'Asie mineure. Ils arrivèrent dans l'Occident, portant des palmes dans leurs mains, et faisant retentir sur leur passage des hymnes de triomphe. Leur retour fut regardé comme un miracle, comme une espèce de résurrection, et leur présence était partout un sujet d'édification et d'enthousiasme. La plupart d'entre eux s'étaient ruinés dans la guerre sainte; mais ils rapportaient d'Orient de précieuses reliques, qui étaient aux yeux des fidèles un véritable tré-

sor (1). On ne pouvait se lasser d'entendre le récit de leurs travaux et de leurs exploits. Des larmes se mêlaient sans doute aux transports de l'admiration et de la joie lorsqu'ils parlaient de leurs nombreux compagnons que la mort avait moissonnés en Asie. Il n'était point de famille qui n'eût à pleurer un défenseur de la croix, ou qui ne se glorifiât d'avoir un martyr dans le ciel. Les anciennes chroniques ont célébré l'héroïque dévoûment d'Ide, comtesse de Hainaut, qui fit le voyage d'Orient et brava tous les périls pour chercher les traces de son

(1) On lit dans l'histoire généalogique de plusieurs maisons de Bretagne, ce passage assez curieux : « Riou de Loheac acquit » en ce voyage de belles et riches dépouilles sur les ennemis de » la chrétienté, les Sarrazins; et sur toutes choses il fut curieux » de faire recherche, amas et provisions, des sacrées et pré- » cieuses reliques qui étaient en ces régions-là, du nombre » desquelles était une partie et portion de la vraie croix, en » laquelle notre sauveur Jésus-Christ endura la mort pour le » salut du genre humain, et de la pierre du sépulcre auquel » ledit sauveur fut enseveli. Lesquelles reliques il avait intention » d'apporter en son pays; mais étant prévenu d'une maladie » dont il mourut audit pays de Syrie, il les envoya à son frère » Gauthier de Loheac, par un sien écuyer appelé Simon de » Ludron, qui l'avait accompagné en ce voyage. »

On pourrait citer beaucoup d'autres faits semblables, qui prouvent que les chrétiens de l'Occident mettaient le plus grand prix aux reliques apportées d'Orient.

époux. Envoyé par les croisés auprès d'Alexis, le comte de Hainaut avait disparu avec toutes les personnes de sa suite sans qu'on pût savoir quel sort il avait éprouvé. Les uns disaient qu'il était prisonnier chez les Turcs, les autres qu'il avait été tué. Ide parcourut plusieurs contrées de l'Asie, et revint en France sans avoir rien appris (1).

Le comte de Toulouse, qui avait juré de ne plus revenir en Occident, s'était retiré à Constantinople, où l'empereur l'accueillit avec distinction, et lui donna la ville de Laodicée. Gaston de Béarn, quelques années après son retour dans ses états, prit de nouveau les armes contre les infidèles, et mourut en Espagne en combattant les Maures. L'ermite Pierre revenu dans sa patrie se déroba à l'empressement des fidèles, et s'enferma (2) dans un monastère qu'il avait fondé à Hawi. Il y vécut seize ans dans l'humilité et la pénitence, et fut enseveli

(1) Cette circonstance est rapportée dans la chronique de Hainaut, *Gisleberti chronica Hannoniæ. Tacendum non est*, dit cette chronique, *quod uxor ejus Yda comitissa domini sui occasum ut audivit, sed incerta si occisus fuerit, vel captus teneretur, Deum et virum suum diligens, partes illas cum labore magno et gravibus expensis adire non dubitavit; unde ipsa priùs de viro suo incerta, incertior rediit.* (Pag. 57).

(2) Voyez la Vie de Pierre l'Ermite, par le P. d'Oultremont.

parmi les cénobites qu'il avait édifiés par ses vertus. Eustache, frère de Godefroi et de Baudouin, vint recueillir le modeste héritage de sa famille, et n'occupa plus la renommée du bruit de ses exploits. Alain Fergent, duc de Bretagne, et Robert, comte de Flandre, rentrèrent dans leurs états, réparèrent les maux que leur absence avait causés, et moururent regrettés de leurs sujets (1).

Le duc de Normandie fut moins heureux que ses compagnons. La vue des saints lieux et de longs malheurs soufferts pour Jésus-Christ n'avaient pas changé son caractère indolent et léger. A son retour de la Terre-Sainte, il passa par l'Italie, où il fut épris de la beauté de Sybille, fille du comte de Conversana. L'amour le retint pendant plus d'un an loin de son duché. Ce retard lui fit perdre l'occasion de monter sur le trône d'Angleterre, auquel, après la mort de Guillaume le Roux, sa naissance et sa renommée dans la croisade lui donnaient des droits assurés. Lorsqu'enfin il rentra dans la Normandie, il y fut reçu avec des transports d'admiration et de joie; mais ayant repris les rênes du gouvernement, il ne montra que de la faiblesse; il s'adonna à la

(1) Robert, comte de Flandre, mourut d'une chute de cheval.

débauche, et s'environna d'avides courtisans qui lui attirèrent la haine de ses sujets. Son frère, Henri Ier., qui avait succédé à Guillaume, profita de l'abaissement de Robert et du mépris dans lequel il était tombé, pour s'emparer de la Normandie. A la suite d'une bataille, cet infortuné prince fut fait prisonnier par son frère, qui l'emmena en triomphe en Angleterre, et le fit enfermer au château de Cardiff, dans la province de Clamorgan. Le souvenir de ses exploits dans la guerre sainte ne put adoucir son infortune. Après vingt-huit ans de captivité, il mourut oublié de ses sujets, de ses alliés et de ses anciens compagnons de gloire.

Cependant le retour des croisés et le récit de leurs conquêtes avaient excité un vif enthousiasme et renouvelé la ferveur de la croisade et des pèlerinages parmi les peuples de l'Occident. On n'était plus entraîné par la passion de délivrer les saints lieux, mais par celle de les visiter et de les défendre. L'Europe vit une seconde fois les scènes qui avaient suivi le concile de Clermont. On entendit de nouvelles prédications, on raconta de nouveaux miracles. Les villes, les terres, les châteaux manquèrent encore d'acheteurs. Celui qui préférait le repos et la patrie à la gloire du saint pè-

lerinage passait pour un chrétien peu fervent. Ceux qui avaient quitté les drapeaux de la croisade étaient l'objet du mépris des fidèles, et menacés des foudres de l'Église.

Un cri général s'éleva contre le frère du roi de France, auquel on ne pardonnait point d'avoir lâchement abandonné l'armée chrétienne, et d'être revenu en Europe sans voir Jérusalem. Étienne, comte de Chartres et de Blois, ne put rester en paix dans ses états et dans sa propre famille. Ses peuples s'étonnaient de sa honteuse désertion, et sa femme Adèle lui reprochait d'avoir trahi les devoirs de la religion et de la chevalerie. Ces malheureux princes et tous ceux qui avaient déserté les drapeaux de la guerre sainte furent obligés de quitter la France, et de se remettre en route pour l'Asie.

Plusieurs des princes et des barons qui n'avaient point partagé l'enthousiasme des premiers croisés s'accusèrent d'une coupable indifférence, et furent entraînés par le mouvement général. Parmi ces derniers, on remarquait Guillaume IX, comte de Poitiers, parent de l'empereur d'Allemagne, et le vassal le plus puissant de la couronne de France. Prince aimable et spirituel, d'un caractère peu belliqueux, il quitta, pour prendre le bâ-

ton de pèlerin, une cour voluptueuse et galante qu'il avait souvent réjouie par ses chansons (1). Il prit la croix à Limoges, et se mit en marche pour l'Asie, accompagné d'un grand nombre de ses vassaux, parmi lesquels on voyait une multitude de femmes et de jeunes filles. Son exemple fut suivi par Guillaume, comte de Nevers, par Arpin, comte de Bourges, par Eude, duc de Bourgogne. Ce dernier partait pour l'Orient moins peut-être dans le dessein de voir Jérusalem que dans l'espoir de recueillir les restes de sa fille Florine, tuée avec Suenon dans l'Asie mineure.

En Italie, Albert, comte de Blandras, Anselme, archevêque de Milan, se mirent à la tête d'une multitude innombrable de pèlerins. L'Allemagne vit partir le comte Conrad, maréchal de l'empereur Henri, Wolf IV duc de

(1) Guillaume IX est le premier troubadour connu. C'était un valeureux et courtois chevalier, mais *grand trompeur de dames*. Il fit ses adieux, dans une chanson, au Limousin, au Poitou, à la chevalerie, qu'il avait tant aimée, aux vanités mondaines, qu'il désigne par les habits de couleur et par les belles chaussures. A son retour, il chanta les fatigues, les dangers, les malheurs de cette expédition, dans un poëme que nous n'avons point. Sa gaîté y respirait, selon Orderic Vital, malgré la tristesse du sujet. (Voyez l'*Histoire des Troubadours*, par Millot, tom. Ier.)

Bavière, la princesse Ide, margrave d'Autriche, et un grand nombre de seigneurs et de chevaliers.

Dans cette nouvelle expédition, comme dans la première, beaucoup de croisés étaient entraînés par l'envie de chercher des aventures, et de voir des pays lointains. La fortune de Baudouin, de Bohémond et de Godefroi avait réveillé l'ambition des comtes et des barons qui étaient restés en Europe. Humbert II (1), comte de

---

(1) Guichenon s'exprime ainsi dans son *Histoire généalogique de la maison de Savoie :*

« Guillaume Paradin raconte que ce prince (Humbert II, » comte de Savoie) fut au voyage de la Terre-Sainte, à la croi- » sade qui fut conclue au concile de Clermont, sous Godefroi » de Bouillon. Ce qu'après lui ont confirmé la plupart des his- » toriens (Pingon, Vanderb. Dogliani, Chiesa, Balderan, » Buttet, Henning). Papyre Masson a rejeté cela, parce que la » chronique manuscrite n'en a point parlé, ni les auteurs des » croisades, qui nomment pourtant bien des seigneurs moins » considérables. Botero n'en a fait aucune mention.

» Cependant, il ne faut pas douter de ce voyage ; car environ » ce même temps ce prince donna aux religieux du Bourget en » Savoie un Mas appelé Gutin, pour le salut de son ame, de » celle du comte Amé son père et de ses prédécesseurs. Cette » donation, datée d'Yenne en Savoie (et non de Jéna en Thu- » ringe, comme le dit l'*Art de vérifier les dates*), porte que » le comte faisait cette libéralité pour obtenir de Dieu un heu- » reux consulat en son voyage d'outre-mer. Or, ce mot de » consulat désignait alors une principauté, gouvernement ou

Savoie, qui partit pour la Terre-Sainte avec Hugues-le-Grand, fit une donation aux religieux du Bourget, afin d'obtenir par leurs prières *un heureux consulat en son voyage d'outre-mer*. Beaucoup de seigneurs et de chevaliers firent de pareilles donations, d'autres fondèrent des monastères et des églises; et partirent avec l'espoir que Dieu bénirait leurs armes et leur ferait acquérir de riches principautés dans l'Orient.

Ceux qui avaient pris la croix se rassemblèrent en plusieurs troupes, et traversèrent le territoire des Hongrois et des Bulgares. Plus de deux cent mille pèlerins se trouvèrent bientôt réunis sous les murs de Constantinople. Ces nouveaux croisés renouvelèrent les scènes violentes qui avaient fait trembler Alexis dans la première expédition. L'empereur grec, fidèle à sa politique, opposa la ruse à la force, flatta la vanité ou l'avarice de

---

» souveraineté. Orderic Vital donne à Roger, comte de Sicile, » le titre de consul de Sicile. » Guichenon ajoute ici beaucoup d'autres exemples du même genre.

Ce qui fait élever des doutes sur le voyage de Humbert, c'est le silence des historiens de la première croisade, ainsi que les actes qu'on a conservés de ce prince, et qui annoncent qu'il était resté en Europe jusqu'à l'an 1100; mais tous les doutes se dissipent, lorsqu'on sait qu'il partit dans la seconde expédition.

ceux qu'il ne pouvait soumettre, et paya chèrement l'hommage peu sincère des chefs de la croisade. Il appela à son aide Raymond, qui se trouvait alors dans son gouvernement de Laodicée. La présence et les discours du comte de Toulouse calmèrent pendant quelques jours l'esprit turbulent des croisés; et lorsque ceux-ci se mirent en marche pour la Palestine, il fut chargé de les conduire à travers l'Asie mineure.

Dans cet amas confus de pèlerins (1), on voyait une foule de moines, de vieillards, de femmes et de jeunes filles. Ils étaient sans discipline; ils marchaient sans précaution et sans ordre; mais ils avaient une si grande confiance dans leurs armes, qu'ils se vantaient, en partant de Constantinople, d'aller jusqu'à Bagdad, et d'arracher l'Asie aux infidèles. Leur troupe se divisa en trois corps. Le premier avait à sa tête le duc de Bourgogne, le comte de Chartres, l'archevêque de Milan, le comte de Blandras et Raymond de St.-Gilles. « L'archevêque de

(1) Les détails de cette dernière expédition se trouvent épars dans plusieurs historiens. Ceux qui donnent le plus de renseignements sont Albert d'Aix, Orderic Vital, Foulcher de Chartres, *Chronicon Urspergensis*, *Alberici Chronicon*, etc.

Milan, dit Albert d'Aix, avait apporté en Asie un bras de S. Ambroise, avec lequel il donnait la bénédiction aux croisés. Raymond portait avec lui la lance qu'on avait trouvée à Antioche, et dont il espérait de nouveaux prodiges. »

Ce premier corps s'avançant vers la Paphlagonie, prit d'assaut la ville d'Ancyre, et mit le siége devant la forteresse de Gangras. La garnison opposa aux chrétiens la plus vive résistance, et les força de s'éloigner. Ils manquaient de vivres, et n'avaient point d'espoir d'en trouver dans un pays ennemi. Ils commençaient à tomber dans le découragement, lorsque tout à coup ils se trouvèrent en présence de l'armée des Turcs.

Kilidge-Arslan, retiré à Iconium, devenue la capitale de ses états depuis la prise de Nicée, avait rassemblé les débris de son armée et relevé sa puissance. Le sultan de Mossoul, ce même Kerboghâ, qui avait perdu trois ans auparavant la bataille d'Antioche, était venu se réunir au fils de Soliman, et brûlait de combattre les chrétiens.

Quoiqu'ils eussent l'un et l'autre de nombreuses troupes, ils se contentèrent d'abord de harceler les croisés dans leur marche. Tantôt les infidèles devançaient les chrétiens, ra-

vageaient les campagnes, comblaient les puits et les citernes; tantôt ils dressaient des embuscades aux croisés, et massacraient tous ceux qui s'écartaient des drapeaux. L'armée chrétienne avait beaucoup souffert en traversant les défilés de la Paphlagonie; la fatigue, la faim et la soif avaient épuisé les forces des pèlerins lorsque les sultans de Moussoul et d'Iconium leur livrèrent une bataille sur les bords du Halys.

Raymond, avant le combat, fit promener dans les rangs la lance miraculeuse; l'archevêque de Milan, suivi de son clergé, montra aux croisés le bras de S. Ambroise, et fit des prières pour leur obtenir la victoire; mais ni les prières du clergé, ni la vue de la sainte lance, ni les prodiges de la valeur ne purent faire triompher les chrétiens. Après un combat meurtrier, ils se retirèrent en désordre dans leur camp. Les Turcs, qui avaient éprouvé une vive résistance, n'osèrent d'abord poursuivre leur victoire, et restèrent sur le champ de bataille pour dépouiller les morts. Au milieu de la nuit, les croisés s'aperçoivent de leurs pertes. Raymond et les autres chefs effrayés cherchent leur salut dans la fuite. Lorsqu'on s'est aperçu de leur absence, la terreur et le désespoir règnent dans le camp des chrétiens; chacun cherche à fuir,

abandonnant les bagages, les malades et les blessés. Bientôt les chemins sont couverts de soldats, de femmes et d'enfants qui s'embarrassent dans leur fuite, et ne savent dans quel lieu est l'ennemi, dans quel lieu est l'armée chrétienne. Les Turcs, avertis de leur victoire par les cris et les gémissements qui font retentir les montagnes voisines, accourent dans le camp des croisés; tous ceux qu'ils rencontrent sont massacrés ou menés en esclavage; ils volent à la poursuite de ceux qui fuient; ils égorgent tout ce qui s'offre à leurs coups. Les ténèbres de la nuit ajoutaient encore à l'horreur de ces scènes de carnage. Les pèlerins s'égaraient dans leur fuite, et venaient tomber sous le fer de l'ennemi qu'ils voulaient éviter; d'autres s'arrêtaient épuisés de fatigues, et attendaient la mort comme la fin de tous leurs maux. Quand le jour parut, les campagnes étaient couvertes des sanglantes dépouilles des chrétiens. Raymond de St.-Gilles, le duc de Bourgogne, le comte de Chartres, le comte de Blandras et quelques autres chefs qui avaient fui par des routes différentes, se réunirent à Sinope, et purent à peine rassembler autour d'eux quelques mille hommes, reste d'une armée qui avait vu sous ses drapeaux plus de cent mille pèlerins.

Une seconde armée de croisés, conduite par le comte de Nevers et le comte de Bourge, s'était avancée jusqu'à Ancyre, et dirigeait sa marche vers Héraclée (1). Cette armée cherchait les traces de celle qui l'avait précédée; mais au lieu de trouver les chrétiens, elle rencontra bientôt l'armée victorieuse des Turcs qui vint au-devant d'elle, l'attaqua et la mit en déroute. Le comte de Nevers se réfugia avec peine à Germanicopolis. Ayant pris des guides parmi les soldats grecs, il fut pillé et abandonné par eux dans un désert. Il courut les plus grands dangers pendant plusieurs jours; il était exténué de fatigues et couvert de lambeaux. C'est dans cet état qu'il arriva à Antioche, où l'avait précédé le bruit de sa défaite.

Une troisième troupe, composée, selon les auteurs du temps, de plus de cent cinquante mille pèlerins, était partie de Constantinople sous les ordres du comte de Poitiers, du duc de Bavière et de Hugues de Vermandois. Elle s'empara de Philomélium et de Samalia, et marcha à travers des provinces dévastées vers la ville de Stankon, où elle croyait se réunir à l'armée du comte de Nevers. Ce fut devant

(1) Sur ces diverses positions on peut voir la carte et le mémoire explicatif.

cette ville que les pèlerins apprirent la défaite et les revers des armées chrétiennes qui les avaient devancés. Ils s'avancèrent vers Héraclée, et ne tardèrent pas à rencontrer l'armée de Kilidge-Arslan, qui les attendait dans une position avantageuse. Comme ils n'avaient plus rien à espérer que de leur bravoure, ils ne cherchèrent point à éviter l'ennemi. Un ruisseau qui séparait les chrétiens et les infidèles fut le signal et le théâtre du combat. Les croisés pressés par la soif s'y précipitèrent en foule. Les Turcs firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de javelots. Bientôt les deux armées en vinrent aux mains; mais les chrétiens, engagés dans un terrain étroit et marécageux, ne pouvaient déployer leurs forces, ni se servir de la lance et de l'épée. Leur bravoure et leurs efforts ne purent triompher des habiles manœuvres de Kerboghâ et de Kilidge-Arslan. Les Turcs enfoncèrent de toutes parts l'armée chrétienne; le carnage fut horrible; à peine mille croisés purent échapper à la mort ou à l'esclavage. La margrave d'Autriche disparut au milieu du tumulte de la bataille. Les uns disent qu'elle fut écrasée sous les pieds des chevaux, d'autres qu'elle tomba au pouvoir de l'ennemi, et qu'elle alla mourir dans le harem du sultan de Mossoul. La plupart des femmes

et des jeunes filles qui suivaient l'armée chrétienne eurent le même sort. Le comte de Vermandois, percé de deux flèches, s'enfuit à travers la Lycanie, et parvint avec une faible escorte jusque dans la ville de Tarse, où il mourut de ses blessures.

Le duc de Bavière et le comte de Poitiers, après avoir erré long-temps dans les déserts et les forêts, arrivèrent presque nus à Antioche. C'est dans cette ville que se réunirent tous les croisés qui avaient pu échapper à leur défaite. Les chefs, en rassemblant les débris de leurs troupes, purent encore former une armée de dix mille hommes, avec laquelle ils marchèrent à Jérusalem. En côtoyant la mer de Syrie, ils prirent Tortose, qu'ils cédèrent à Raymond, accusé quelques jours auparavant d'avoir été la cause de tous leurs revers. Lorsqu'ils arrivèrent dans la Palestine, ils trouvèrent de nouveaux ennemis à combattre. Le duc de Bourgogne (1) et le comte de Blois furent tués dans une bataille livrée près de Ramla. Arpin,

(1) Le corps du duc de Bourgogne fut apporté en France, et inhumé à Citeaux. Urbain Planchet dit dans son histoire qu'on faisait tous les ans à Citeaux un anniversaire pour la mort de ce prince, le vendredi avant le dimanche de la passion. Après la mort de son mari, Mahaut, femme de Eudes, et mère de Florine, se retira dans l'abbaye de Fontevrault.

comte de Berri (1), tomba vivant au pouvoir des Sarrazins, et mourut dans l'esclavage. Le comte de Blandras, le comte de Savoie, Guillaume, comte de Poitiers, le comte de Nevers et le duc de Bavière ne ramenèrent qu'un petit nombre de leurs soldats en Europe (2).

Tels sont les principaux événements de la première croisade, dont le commencement et la fin furent marqués par les plus grands désastres, et qui enleva à l'Europe plus d'un million d'hommes. Lorsqu'on songe aux forces que l'Occident déploya dans cette expédition, on

---

(1) On a dit qu'Arpin, en partant pour la croisade, vendit à Philippe, roi de France, le comté de Berri, pour la somme de 60,000 écus. Voici comment le fait est raconté dans l'histoire de Berry :

« Le roi Philippe retira sa ville de Bourges, que Henri son » père avait engagée pour 60,000 écus, d'Harpin. Ainsi re- » tourna Bourges à son prince naturel. » (*Hist. de Berry*, par Chaumeau, pag. 97.)

(2) Les anciens historiens rapportent sur cette expédition beaucoup d'autres détails que nous avons cru devoir négliger. Cette expédition ne présente que des revers et des scènes de carnage sans gloire et sans résultats. Nous serons d'ailleurs obligés d'y revenir dans le second volume.

s'étonne d'abord qu'elle n'ait pas eu de plus grands résultats.

On a souvent répété en parlant de cette première guerre sainte, où l'Orient vit une armée de six cent mille croisés, qu'Alexandre avait conquis l'Asie avec une armée de trente mille hommes. Il est probable que les Grecs qui ont écrit l'histoire d'Alexandre ont diminué ses forces pour augmenter l'éclat de ses victoires (1); mais, quoi qu'il en soit, il faut convenir que l'expédition du conquérant macédonien ne présentait pas les mêmes dangers et les mêmes écueils que l'entreprise des croisades. Les armées qui partaient de la Grèce pour l'Asie avaient moins à souffrir du changement de climat, de la longueur et de la difficulté des chemins que celles qui partaient des extrémités de l'Occident. Les Macédoniens, dans leur invasion de l'Orient, n'eurent guère à combattre que les Perses, nation efféminée et déjà plusieurs fois vaincue par les Grecs, tandis que les croisés eurent à traverser une foule de peuples inconnus et barbares, et qu'arrivés en Asie ils

(1) Alexandre, disent les historiens grecs, avait trente mille hommes d'infanterie, et cinq mille hommes de cavalerie; en tout trente-cinq mille hommes. Un seul historien, Anaxamène, fait monter l'armée macédonienne à quarante-huit mille hommes.

se trouvèrent aux prises avec plusieurs nations de conquérants.

Les Grecs de l'expédition d'Alexandre ne venaient point en Asie pour y apporter de nouvelles lois et pour changer les mœurs et la religion des peuples ; ils prirent même quelque chose des coutumes et des usages de la Perse, ce qui facilita beaucoup leurs conquêtes. Dans les croisades, au contraire, on voit deux religions armées l'une contre l'autre, qui redoublaient la haine des combattants, et ne leur permettaient point de se rapprocher. Dès que le drapeau de Mahomet flottait sur une ville, on voyait fuir les chrétiens, et l'étendard de la croix faisait fuir à son tour tous les musulmans. Comme la plupart des villes musulmanes qui tombaient au pouvoir des croisés restaient désertes, ceux-ci se trouvaient obligés de peupler les provinces qu'ils avaient envahies, et d'épuiser leurs armées pour fonder en quelque sorte des colonies dans les lieux où triomphaient leurs armes. S'il n'est point de guerres plus meurtrières que les guerres religieuses (1), il n'en est point aussi où il soit plus difficile au

(1) Les Turcs, trente ans avant la prise de Jérusalem par les chrétiens, avaient à peine trouvé quelque résistance dans leur invasion des plus riches provinces de l'Asie, parce que la religion musulmane qu'ils venaient d'embrasser était celle des pays

vainqueur d'étendre et de conserver ses conquêtes. Cette observation est très importante pour apprécier le résultat de cette croisade.

Dans toutes les occasions où il ne fallait que de la bravoure, on ne trouve rien de comparable aux exploits des croisés. Réduits à un petit nombre de combattants, ils ne triomphèrent pas moins de leurs ennemis que lorsqu'ils avaient des armées innombrables. Quarante mille croisés s'emparèrent de Jérusalem défendue par une garnison de soixante mille Sarrazins. Il restait à peine vingt mille hommes sous leurs drapeaux lorsqu'ils eurent à combattre toutes les forces de l'Orient dans les plaines d'Ascalon.

Si Alexandre fit de plus grandes choses, et

---

où ils portaient leurs armes. Si les Tartares, dans des époques différentes, ont envahi plusieurs contrées du globe, et s'y sont maintenus, c'est qu'en sortant de leurs déserts ils ne connaissaient presque aucune religion, et qu'ils se trouvaient ainsi disposés à adopter toutes les croyances qu'ils rencontraient sur leur passage. On m'objectera que les Arabes, dans les premiers siècles de l'hégyre, avaient envahi une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, où ils avaient trouvé d'autres religions que la leur, établies depuis long-temps; mais on peut répondre que ces religions tombaient en décadence. Lorsque les musulmans se sont présentés en Europe, où la religion chrétienne était mieux établie qu'en Orient, cette religion leur a offert une barrière insurmontable.

surtout s'il conquit un plus grand nombre de pays, c'est qu'il commandait une armée disciplinée, et qu'il en était le chef absolu. Toutes ses opérations militaires et politiques étaient dirigées par un même esprit et par une seule volonté. Il n'en était pas ainsi dans l'armée des croisés, qui se trouvait composée de plusieurs nations différentes, et qui, commandée par un grand nombre de chefs, portait avec elle les germes funestes de la licence et du désordre. L'anarchie féodale, dont l'Europe était troublée, avait suivi les défenseurs de la croix en Asie, et cet esprit turbulent des chevaliers, qui leur mettait sans cesse les armes à la main, fut précisément ce qui arrêta et borna leurs conquêtes.

Quand on songe à leurs discordes sans cesse renaissantes, aux calamités qui en furent la suite, à cet excès de bravoure qui leur fit commettre tant de fautes, à cet esprit d'imprévoyance qu'ils montrèrent presque toujours à la veille des plus grands dangers, on ne s'étonne plus que d'une chose, c'est qu'ils n'aient pas succombé dans leur entreprise.

La philosophie peut, avec quelque justice, opposer ses raisonnements au merveilleux de cette guerre; mais elle y trouvera une source féconde d'observations profondes et nouvelles. C'est là qu'elle verra l'homme avec ses inexpli-

cables contrastes; c'est là qu'elle trouvera les passions avec tout ce qui les caractérise, avec tout ce qu'elles ont de plus propre à faire connaître le cœur et l'esprit humain. La raison doit sans doute déplorer les désordres, les excès, le délire des croisés; mais, telle est la faiblesse humaine, que nous nous intéresserons toujours aux grands évènements où l'homme s'est montré tout entier.

L'imagination des hommes les plus indifférents sera toujours frappée des traits d'héroisme que nous présente l'histoire des croisades. Si plusieurs scènes de cette grande époque excitent notre indignation ou notre pitié, combien d'événements nous remplissent d'admiration et de surprise! Que de noms illustrés par cette guerre sont encore aujourd'hui l'orgueil des familles et de la patrie! Ce qu'il y a peut-être de plus positif dans les résultats de la première croisade, c'est la gloire de nos pères, cette gloire qui est aussi un bien réel pour une nation; car les grands souvenirs fondent l'existence des peuples comme celle des familles, et sont la plus noble source du patriotisme.

Dans la plus haute antiquité, une de ces passions qui s'emparent quelquefois de tout un peuple avait précipité la Grèce sur l'Asie. Cette

guerre, fameuse et féconde en exploits, enflamma l'imagination des Grecs, et fut long temps célébrée dans leurs temples et sur leurs théâtres. Si les grands souvenirs de la patrie nous inspiraient le même enthousiasme, si nous avions le même respect que les anciens pour la mémoire des ancêtres, la conquête de la Terre-Sainte serait peut-être pour nous une époque aussi glorieuse et aussi mémorable que la guerre de Troie pour les peuples de la Grèce. Ces deux guerres, différentes par leurs motifs, présentent presque les mêmes résultats à l'observateur éclairé ; l'une et l'autre offrent de grandes leçons à la politique, et d'illustres modèles à la valeur ; l'une et l'autre ont fondé de nouveaux états, de nouvelles colonies, établi des rapports entre des peuples éloignés. Toutes les deux ont eu une influence marquée sur la civilisation des âges qui les ont suivies ; toutes les deux, enfin, ont développé de grandes passions, de beaux caractères, et fourni le plus heureux sujet à la muse épique, qui ne célèbre que des prodiges et des merveilles.

En comparant ces deux guerres mémorables et les chefs-d'œuvre des poètes qui les ont chantées, on doit ajouter que le sujet de la *Jérusalem délivrée* est plus merveilleux que celui de l'*Iliade*. On peut dire encore que les hé-

ros du Tasse sont plus intéressants que ceux d'Homère, et leurs exploits moins fabuleux. La cause qui arma les Grecs avait beaucoup moins d'importance que celle qui fit prendre les armes aux croisés. Ceux-ci s'étaient en quelque sorte armés pour la cause du malheur et de la faiblesse opprimée. Ils allaient défendre une religion qui les rendait sensibles à des maux qu'on souffrait loin d'eux, et leur faisait trouver des frères dans des régions qu'ils ne connaissaient point. Ce caractère de sociabilité ne se trouve dans aucune croyance des anciens.

Les croisés offraient un autre spectacle ignoré de l'antiquité, c'est la réunion de l'humilité religieuse et de l'amour de la gloire. L'histoire nous présente sans cesse ces guerriers si fiers, l'effroi de l'Asie et des musulmans, abaissant leur front victorieux dans la poussière, et marchant de conquête en conquête couverts, du sac de la pénitence. Les prêtres qui les exhortent aux combats ne relèvent leur courage qu'en leur reprochant leurs fautes. Lorsqu'ils éprouvent des revers, mille voix s'élèvent parmi eux pour accuser leur conduite; lorsqu'ils sont victorieux, c'est Dieu seul (1) qui leur a donné

(1) Daimbert, Godefroi de Bouillon et Raymond de St.-Gilles,

la victoire, et la religion leur défend de s'en glorifier.

Il est permis à l'historien de penser que cette différence entre les héros de l'*Iliade* et ceux de la guerre sainte n'est point assez marquée dans le poëme de la *Jérusalem délivrée*. On pourrait adresser un autre reproche au chantre de Renaud et de Godefroi; les idées de magie et de galanterie qu'il a trop prodiguées dans son poëme, ne s'accordent point avec la vérité de l'histoire. La magie, qui n'est, en quelque sorte, qu'une superstition dégénérée, qui ne porte que sur de petites choses, était peu connue des croisés. Leur superstition, quoique grossière, avait quelque chose de noble et de grand qui les rapprochait assez des mœurs de l'épopée, sans que le poète eût rien à y changer; leur caractère et leurs mœurs étaient graves et austères, et convenaient très bien à la dignité

---

en écrivant au pape et aux fidèles de l'Occident, disent que la victoire de Dorylée avait enflé l'orgueil des pèlerins, et que Dieu, pour les punir, leur opposa Antioche, qui les arrêta pendant neuf mois. « Dans notre ingratitude, disent-ils dans la » même lettre, ayant une seconde fois rapporté nos succès à » notre courage et non au Tout-Puissant qui nous les avait fait » obtenir, il permit, pour notre châtiment, qu'une multitude » innombrable de Sarrazins vînt nous assiéger, etc. »

(Voyez les *Pièces justificatives* à la fin du volume.)

d'une épopée religieuse. Ce n'est que longtemps après la première croisade que la magie est venue se mêler à la superstition des Francs, et que leurs mœurs guerrières ont quitté le caractère éminemment épique qui les distinguait pour prendre le caractère romanesque qu'elles ont conservé dans les livres de chevalerie. Il nous semble qu'on retrouve bien plus dans le Tasse les mœurs du temps où il a écrit que celles du douzième siècle, époque des événements qui forment le sujet de son poëme.

Mais il n'entre point dans le plan et dans l'objet de cet ouvrage de pousser plus loin ces sortes d'observations (1). Après avoir parlé des faits héroïques et du merveilleux de la première croisade, je dois me borner à dire quels furent ses effets immédiats sur l'état de

---

(1) M. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, a daigné adopter, en les modifiant, quelques-unes de ces observations, ce qui est le plus digne prix de mon travail et de mes recherches. On m'accusera peut-être de juger le Tasse avec témérité; mais on doit pardonner à un historien de placer la vérité avant toutes choses. Je n'en admire pas moins les grandes beautés de la *Jérusalem délivrée*, et, pour réparer le tort qu'on pourrait me reprocher, je ne puis mieux faire que de renvoyer mes lecteurs à l'ouvrage de M. Ginguené, qui nous fait si bien connaître tout le mérite du Tasse.

l'Europe et de l'Asie. On connaît assez les malheurs dont elle fut suivie. Les grands désastres sont familiers à l'histoire; mais les progrès lents et presque insensibles du bien qui peut résulter d'une grande révolution sont beaucoup moins faciles à apercevoir.

Le premier résultat de cette croisade fut de porter l'effroi parmi les nations musulmanes, et de les mettre pour long-temps dans l'impuissance de faire aucune entreprise sur l'Occident. Grâce aux victoires des croisés, l'empire grec recula ses limites, et Constantinople, qui était le chemin de l'Occident pour les Sarrazins, fut à l'abri de leur attaque. Dans cette expédition lointaine, l'Europe perdit la fleur de sa population; mais elle ne fut point, comme l'Asie, le théâtre d'une guerre sanglante et désastreuse, d'une guerre dans laquelle rien n'était respecté, où les villes et les provinces étaient tour à tour ravagées par les vainqueurs et les vaincus. Tandis que les guerriers sortis de l'Europe versaient leur sang dans les plaines de l'Orient, l'Occident était dans une profonde paix. Parmi tous les peuples chrétiens, on regardait alors comme un crime de porter les armes pour une autre cause que pour celle de Jésus-Christ. Cette opinion contribua beaucoup à arrêter les brigandages

et à faire respecter *la trève de Dieu*, qui fut dans le moyen âge le germe ou le signal des meilleures institutions. Quels que fussent les revers de la croisade, ils étaient moins déplorables que les guerres civiles et les fléaux de l'anarchie féodale qui avaient long-temps ravagé toutes les contrées de l'Occident.

Cette première croisade procura d'autres avantages à l'Europe (1). L'Orient, dans la guerre sainte, fut en quelque sorte révelé à l'Occident qui le connaissait à peine ; la Méditerranée fut plus fréquentée par les vaisseaux européens; la navigation fit quelques progrès, et le commerce, surtout celui des Pisans et des Génois, en profita. Une grande partie, il est vrai, de l'or et de l'argent qui se trouvait en Europe, avait été emportée en Asie par les croisés ; mais ces trésors enfouis par la crainte ou par l'avarice étaient perdus depuis long-temps pour la circulation ; l'or qui ne fut point emporté dans la croisade circula plus librement, et l'Europe, avec une moindre quantité d'argent, parut tout à coup plus riche qu'elle ne l'avait jamais été.

(1) Dans les conclusions générales, nous aurons souvent à citer les ouvrages de M. Heeren et de M. Choiseuil d'Aillecourt sur l'influence des croisades.

On ne voit pas, quoi qu'on en ait dit, que dans la première guerre sainte l'Europe ait reçu de grandes lumières de l'Orient. Pendant le onzième siècle, l'Asie était devenue le théâtre des plus sanglantes révolutions. A cette époque les Sarrazins et surtout les Turcs ne cultivaient point les arts et les sciences. Les croisés n'eurent avec eux d'autres rapports que ceux d'une guerre d'extermination. D'un autre côté, les Francs méprisaient trop les Grecs, chez qui d'ailleurs les sciences et les arts tombaient en décadence, pour en emprunter aucun genre d'instruction; cependant comme les événements de la croisade avaient vivement frappé l'imagination des peuples, ce grand et imposant spectacle suffisait pour donner une espèce d'essor à l'esprit humain dans l'Occident. Plusieurs écrivains entreprirent de tracer l'histoire de cette époque mémorable. Raymond d'Agiles, Robert, moine de St.-Remy, Tudebode, Foulcher de Chartres, l'abbé Guibert, Baudry, évêque de Dol, Albert d'Aix, sont des historiens contemporains, et la plupart témoins oculaires des conquêtes et des exploits qu'ils ont décrits. Les histoires qu'ils nous ont laissées ne sont point dépourvues de quelque mérite, et quelques-unes valent mieux que ce qu'on écrivait alors dans le même genre chez

les Grecs et chez les Arabes. Ces écrivains étaient animés dans leur travail par cet esprit de piété qui conduisait les héros de la croix. Cet esprit de piété leur avait fait prendre la plume, et leur persuadait qu'ils écrivaient pour la cause de Dieu. Ils auraient cru manquer à leurs devoirs de chrétiens, s'ils n'avaient employé leurs lumières à transmettre les événements de la guerre sainte à la postérité. De quelque manière qu'on juge leurs motifs, on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils ont rendu de grands services à l'histoire, et que sans eux les temps héroïques de nos annales seraient restés sans monuments.

Le merveilleux de cette première croisade avait aussi réveillé la muse de l'épopée. Raoul de Caen (1), qui, dans son histoire, embouche quelquefois la trompette épique pour raconter les gestes de Tancrède, ne manque point de chaleur et de verve. La conquête de Jérusalem a été dans le douzième siècle le sujet de plusieurs ouvrages en vers. Un chevalier limousin, Geoffroi de la Tour, dit le prieur ou l'abbé du Vigeois, exposa décemment les faits arrivés dans ces guerres en un gros volume

(1) Les vers de cet écrivain valent mieux que sa prose, qui est très incorrecte et souvent inintelligible.

tout écrit dans sa langue maternelle, et en rhythme vulgaire, afin que le peuple en eût pleine intelligence. Ce poëme, écrit en vers, et qui était le fruit d'un travail de douze années, a été perdu. Beaucoup d'autres ouvrages pareils ont eu sans doute le même sort; mais ce qui nous reste suffit pour prouver que les lumières commençaient à se répandre dès le commencement du douzième siècle.

Avant cette époque, la science de la législation, qui est la première et la plus importante de toutes, n'avait fait que très peu de progrès. Quelques villes d'Italie et les provinces voisines des Pyrénées, où les Goths avaient fait fleurir les lois romaines, voyaient seules renaître quelques lueurs de civilisation. Parmi les réglements et les ordonnances que Gaston de Béarn avait rassemblés avant de partir pour la croisade, on trouve des dispositions qui méritent d'être conservées par l'histoire, parce qu'elles nous présentent les faibles commencements d'une législation que le temps et d'heureuses circonstances devaient perfectionner. *La paix*, dit ce législateur du onzième siècle, *sera gardée en tout temps aux clercs, aux moines, aux voyageurs, aux dames et à leur suite. — Si quelqu'un se réfugie auprès d'une dame, il aura sûreté de sa per-*

sonne en payant le dommage. Que la paix soit avec le rustique : que ses bœufs et ses instruments aratoires ne puissent être saisis (1). Ces dispositions bienfaisantes étaient inspirées par l'esprit de chevalerie, qui avait fait des progrès dans les guerres contre les Sarrazins d'Espagne ; elles étaient surtout l'ouvrage des conciles (2) qui avaient entrepris d'arrêter les guerres entre particuliers et les excès

---

(1) Nous avons tiré ces détails d'une histoire manuscrite du Béarn, qu'a bien voulu nous communiquer un de nos magistrats les plus distingués, qui consacre ses loisirs à la culture des lettres. Cette histoire, remarquable par une sage érudition et une saine critique, doit jeter une grande lumière sur les temps reculés dont nous parlons.

(2) On peut retrouver toutes les ordonnances de Gaston de Béarn, dans les décrets du synode ou concile tenu au diocèse d'Elue en Roussillon, le 16 mai 1027. Ces dispositions avaient pour objet la trève de Dieu. Le concile avait décrété qu'on ne pouvait attaquer un moine ou un clerc sans armes, ni un homme allant à l'église ou qui en revenait, ou qui marchait avec des femmes. Au concile de Bourges, en 1031, et dans plusieurs autres, on renouvela les mêmes réglements ; on mit sous la sauve-garde de la religion les laboureurs, leurs bœufs et les moulins. (Voy. la *Collection des Conciles*, par le P. Labbe.) Il n'est pas inutile de remarquer que ces réglements furent d'abord reçus dans l'Aquitaine. Le concile de Clermont les fit adopter dans la plus grande partie de l'Europe.

de l'anarchie féodale. Les guerres saintes d'outre-mer achevèrent ce que la chevalerie avait commencé ; elles perfectionnèrent la chevalerie elle-même. Le concile de Clermont et la croisade qui le suivit ne firent que développer et consolider tout ce que les conciles précédents, tout ce que les plus sages des seigneurs et des princes avaient fait pour l'humanité.

Plusieurs des princes croisés, tels que le duc de Bretagne, Robert, comte de Flandre, signalèrent leur retour par de sages réglements. Quelques institutions salutaires commencèrent à prendre la place des abus violents de la féodalité, et l'on put voir, au moins dans quelques provinces, ce qu'un régime fondé par le glaive avait de plus modéré dans sa législation.

Ce fut surtout en France qu'on remarqua ces changements, parce que la France avait pris la plus grande part à la croisade. Beaucoup de Seigneurs avaient affranchi leurs serfs qui les suivaient dans la sainte expédition. Giraud et Giraudet Adhémar de Montheil, qui avaient suivi leur frère l'évêque du Puy à la guerre sainte, pour encourager et récompenser quelques-uns de leurs vassaux dont ils étaient accompagnés, leur accordèrent plu-

sieurs fiefs par un acte dressé l'année même de la prise de Jérusalem. On pourrait citer plusieurs actes semblables faits pendant la croisade et dans les premières années qui la suivirent. La liberté attendait dans l'Occident le petit nombre de ceux qui revenaient de la guerre sainte, et qui semblaient n'avoir plus d'autre maître que Jésus-Christ.

Dans cette croisade, la noblesse perdit quelque chose d'un pouvoir dont elle abusait ; mais elle eut plus d'éclat et plus d'illustration. Le roi de France, quoiqu'il eût été long-temps en butte aux censures de l'Eglise, et qu'il ne se distinguât par aucune qualité personnelle, eut un règne plus heureux et plus tranquille que ses prédécesseurs ; il commença à secouer le joug des grands vassaux de la couronne, dont plusieurs s'étaient ruinés ou avaient péri dans la guerre sainte. On a souvent répété que la croisade mit de plus grandes richesses dans les mains du clergé ; mais il faut dire aussi que le clergé était la partie la plus éclairée de la nation, et que cet accroissement de prospérité se trouvait dans la nature des choses. Après la première croisade, on put remarquer ce qui se voit chez tous les peuples qui marchent à la civilisation. La puissance tendit à se centraliser dans les mains de celui qui devait protéger la

liberté. La gloire fut le partage de ceux qui étaient appelés à défendre la patrie; la considération et la richesse se dirigèrent vers la classe par laquelle devaient arriver les lumières.

Il est certain que les lumières sont arrivées en Europe par le clergé, et que lui seul a pu consacrer en quelque sorte plusieurs des résultats salutaires des croisades. Tant que le clergé a servi puissamment aux progrès de la civilisation, il a gardé ses richesses; lorsqu'on a dépassé la civilisation, il les a perdues. Ainsi vont les choses de la terre. Lorsque les institutions sont favorables à la société, la société les révère (1); lorsque sous quelques rapports on les juge moins utiles, elles perdent de leur importance. Sans qu'il soit besoin de déclamer, il faut laisser faire à l'ingratitude naturelle aux peuples, à leur inconstance et au temps, qui ne sont que trop habiles à briser les instruments dont la société s'est servie avec quelque avantage.

Plusieurs villes d'Italie étaient arrivées à un certain degré de civilisation avant la croisade; mais cette civilisation, répandue parmi quel-

(1) Je ne parle du clergé que sous le rapport des lumières. L'opinion que j'exprime ici n'est pas seulement appliquable à la France, mais à tous les états de l'Europe.

ques peuples isolés et divisés entre eux, manquait de base et d'appui, et ne pouvait parvenir à la maturité. Pour que la civilisation produise ses salutaires effets il faut que tout tende à la fois à la même perfection. Les lumières, les lois, les mœurs, la puissance, tout doit marcher ensemble. C'est ce qui est arrivé en France; aussi la France devait-elle un jour devenir le modèle et le centre de la civilisation en Europe. Les guerres saintes contribuèrent beaucoup à cette heureuse révolution, et l'on put s'en apercevoir dès la première croisade.

PIECES JUSTIFICATIVES.

N°. I. (Page 13.)

DANS les troisième et quatrième siècles, les pèlerinages à la Terre-Sainte étaient si fréquents, qu'ils entraînaient déjà beaucoup d'abus. S. Augustin, *Serm.* 3 *de martyr. verb.*, s'exprimait ainsi : *Dominus non dixit, Vade in Orientem et quære justitiam : naviga usque ad Occidentem, ut accipias indulgentiam.* Le même dit ailleurs, *Serm.* 1 *de verb. apost. Petri ad Christum : Noli longa itinera meditari ; ubi credis, ubi venis ; ad eum enim, qui ubique est, amando venitur, non navigando.* S. Grégoire de Nysse, dans une lettre qui a pour titre : *De euntibus Hierosolymam*, s'élève encore avec plus de véhémence contre les pèlerinages ; il pensait que les femmes surtout pouvaient trouver sur leur route plusieurs occasions de pécher ; que Jésus-Christ, le St.-Esprit n'étaient pas dans un lieu plutôt que dans un autre ; il censure avec amertume dans sa lettre les mœurs des habitants de Jérusalem, qui se rendaient coupables des plus grands crimes, quoiqu'ils eussent sans cesse sous les yeux le Calvaire et tous les lieux visités par les pèlerins. S. Jérôme chercha à détourner S. Paulin du pèlerinage à Jérusalem, par une lettre qui a été conservée. *De Hierosolymis*, disait-il, *et de Britanniâ æqualiter patet aula cælestis.* Il ajoutait qu'une foule innombrable de saints et de docteurs

jouissaient de la vie éternelle sans avoir vu Jérusalem; que depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin, une image de Jupiter avait reçu les adorations des païens sur la roche même du Calvaire, et qu'on rendait un culte à Adonis et à Vénus dans les murs de Bethléem.

Nous donnons ici un extrait du pèlerinage de S. Eusèbe de Crémone et de S. Jérôme son ami, tiré de sa vie, écrite par François Ferrarius, tome Ier. des Bollanistes du mois d'avril, page 726.

(390-423.) Selon S. Jérôme, S. Eusèbe naquit à Crémone, de parents distingués, qui n'épargnèrent rien pour son éducation. Ils en furent récompensés par les progrès rapides de leur fils dans les belles-lettres, et surtout par les vertus rares qu'on remarqua en lui dès sa plus tendre enfance. Uniquement occupé d'idées religieuses, Eusèbe, jeune encore, abandonna ses parents, sa patrie, et tous les avantages que sa naissance et ses richesses lui promettaient, pour se rendre à Rome, et y visiter les monuments sacrés que renferme cette ville. Uni bientôt, par les liens d'une étroite amitié, à S. Jérôme qui y demeurait, S. Eusèbe se détermina à l'accompagner dans un voyage que celui-ci avait dessein de faire à Jérusalem. S'étant embarqués tous les deux, ils virent dans leur trajet l'île de Chypre, passèrent à Antioche, où ils furent reçus par S. Paulin qui en était évêque, et arrivèrent sains et saufs à Jérusalem. Après avoir fait leurs dévotions dans les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, ils visitèrent Bethléem, où notre Seigneur vint au monde, le Calvaire, les monts des Oliviers et du Tabor, la vallée de Josaphat, le château d'Emmaüs, et

prolongèrent même leur pèlerinage jusqu'en Égypte, pour être témoins des jeûnes et des austérités auxquels se livraient les pieux solitaires de la Thébaïde. De retour en Judée, la ville de Bethléem fixa plus particulièrement leur attention, et ils résolurent d'y fonder un monastère qui bientôt fut rempli d'hommes religieux disposés à suivre la règle établie par St. Jérôme lui-même. Mais la foule des pèlerins y devenant de jour en jour plus considérable, et ne sachant plus comment les nourrir et les loger, les deux amis se virent obligés de repasser en Italie pour y vendre les biens qu'ils y avaient, et dont ils destinaient le produit à ces œuvres pieuses. S. Jérôme, forcé par ses affaires de passer à Rome, y vit sainte Pauline, issue de l'antique famille des Gracques. Cette dame apprenant le projet qui l'avait amené en Italie, voulut suivre son exemple: elle abandonna sa fortune, sa patrie, ses enfants, et l'accompagna à Bethléem, où elle fonda un monastère de filles qu'elle gouverna jusqu'à sa mort. S. Jérôme, après avoir employé à la construction d'un hôpital pour les pèlerins les sommes considérables qu'il avait rapportées, termina à Bethléem sa pieuse carrière dans un âge avancé. Eusèbe, nommé abbé à la place de son ami, ne lui survécut que de deux ans. Amèrement regretté de ses religieux, dont il avait été constamment le bienfaiteur et le père, il fut enterré, selon ses désirs, avec S. Jérôme, près de l'étable qui avait vu naître le Sauveur. Ainsi furent unis dans la tombe, comme ils l'avaient été durant leur vie, et comme ils le sont sans doute dans le ciel où leurs vertus les ont placés, deux hommes qui renoncèrent à tout ce qu'ils

avaient de plus cher pour raffermir la foi des fidèles, et devenir dans un pays lointain la consolation des infortunés.

N°. II. (Page 14.)

Notice bibliographique, critique, et géographique, sur l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.

De tous les Itinéraires romains qui sont parvenus jusqu'à nous, le plus détaillé et le plus exact est sans contredit l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.* Il a été imprimé pour la première fois en 1588, par les soins du célèbre Pierre Pithou, d'après un manuscrit sur vélin de sa bibliothèque. Cette première édition a sans doute été tirée à petit nombre, et distribuée seulement à des amis (1). André Schott ayant fait réimprimer cet itinéraire dans l'édition qu'il donna en 1600 de l'itinéraire d'Antonin, s'exprime ainsi sur le titre de ce livre : *Itinerarium Antonini Augusti et Burdigalense quorum hoc nunc primùm est editum*, et dans l'intitulé de cet itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, p. 135, il répète encore ces mots, *ex antiquissimo exemplari nunc primùm editum.* Il ne fait nulle part mention de l'édition de 1588, donnée par Pierre Pithou: cependant cette édition n'a pas été entièrement inconnue à Wesseling, qui a réimprimé cet itinéraire,

(1) Elle a été inconnue au P. Niceron et à tous les bibliographes que j'ai consultés. Je possède ce livre, qui est rare ; c'est un très petit in-12 de 38 pages, sans nom de ville ni d'imprimeur ; le nom de Pithou ne s'y trouve pas : on lit cependant en tête la préface qu'il a composée pour cet itinéraire.

avec un excellent commentaire, dans son beau recueil des anciens itinéraires romains, qui parut à Amsterdam en 1735, in-4°.; mais Wesseling dit qu'il n'a pu se procurer cette première édition de Pierre Pithou, ce qui le force à se conformer à celle d'André Schott : *Scilicet vestigiis editionis A. Schotti, primam enim Pithœi videre non licuit, pressius inhæsisse me* (1). Rien ne prouve mieux l'extrême rareté de cette première édition, d'autant plus précieuse à consulter que les manuscrits de cet itinéraire sont très rares, et que toutes les éditions ne sont que des réimpressions de celle-là. En effet Bertius l'avait réimprimée en 1618 dans son tome II du *Theatrum Geographiæ veteris*, d'après André Schott. Si, à ces quatre éditions, vous ajoutez celle qu'a donnée M. de Châteaubriand à la fin du tome III de son voyage à Jérusalem, vous aurez, je crois la liste de toutes les éditions ou réimpressions qui en ont été faites; du moins je n'ai pu en découvrir d'autre.

Cet itinéraire a été composé vers l'an 333 de l'ère chrétienne.

En effet l'auteur nous apprend lui-même qu'il alla de Constantinople à Chalcédoine, et qu'il retourna à Constantinople sous le consulat de Dalmatius et de Xénophilus : *Item ambulavimus Dalmatio et Dalmaticæ Xenophilo cons. III kalendas jun. Chalcedoniam et reversi sumus ad Constantinopolim VII kalend. jan. consule suprascripto.* Or, nous savons par Cassiodore, la chronique d'Alexandrie, celle de Prospère et d'autres mo-

(1) Wesselingii, *Vetera Romanorum Itineraria*, p. 545.

numents (1), que Flavius Valérius Dalmatius ou Delmatius, frère de l'empereur Constantin, et Marcus Aurélius Xénophilus, furent consuls ensemble dans l'année 333.

L'exactitude des mesures données dans cet itinéraire prouve qu'il n'a point été fait par un particulier, mais qu'il a été extrait de ces recueils d'itinéraires dressés par les ordres des empereurs, d'après les arpentages très exacts exécutés dans tout l'empire, pour l'usage des fonctionnaires publics, et pour la marche des troupes.

L'auteur de cet extrait était un chrétien de Bordeaux qui, dans ce travail, eut pour but de faciliter à ses compatriotes le voyage de la Terre-Sainte qu'il avait lui-même achevé.

Ceci se trouve démontré par la direction de cet itinéraire qui conduit de Bordeaux à Jérusalem, et qui indique le retour jusqu'à Milan; enfin par la description minutieuse des lieux saints, et par les autres remarques que notre pèlerin a ajoutées aux routes qu'il avait extraites des itinéraires impériaux, lesquels ne contenaient que des noms et des distances, comme le prouvent les fragments que nous en avons, et qui sont connus sous le nom de l'*Itinéraire d'Antonin*.

L'exemple de l'impératrice Hélène et la magnificence avec laquelle elle avait orné l'humble lieu qui avait donné naissance au Sauveur du monde, excitaient singulièrement à cette époque le zèle et la curiosité des chrétiens pour de semblables voyages. Un passage des psau-

---

(1) Petri Relandi, *Fasti Consulares*, p. 332.

mes mal interprété en grec était regardé comme une prophétie et un commandement à tous les fidèles de visiter les saints lieux. On y lisait : *Adorons le Seigneur dans le lieu où ses pieds se sont posés*, et les saints évêques de ce temps répétaient sans cesse : « Le psalmiste » a prophétisé, et a dit : Adorons le Seigneur dans le » lieu où ses pieds se sont posés (1). »

Il est donc peu étonnant qu'un pèlerin zélé de l'Aquitaine ait voulu faciliter à ses compatriotes les moyens d'obéir aux exhortations des évêques et d'accomplir la prophétie du psalmiste.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* peut être considéré sous deux aspects ; l'un comme le fragment le plus précieux, le plus exact, et le plus détaillé, qui nous reste de ces *Itineraria annotata*, dont parle Végèce, que les empereurs avaient fait dresser, et qui, embrassant toute l'étendue de l'empire romain, fourniraient les moyens de rétablir presque toute la géographie ancienne, si nous les avions tous, et si nous possédions pour toutes ces contrées des cartes modernes assez bien faites et assez détaillées.

Sous un autre point de vue, nous devons considérer cet itinéraire comme le premier voyage à la Terre-Sainte

---

(1) C'est dans le verset 7 du psaume 132. S. Jérôme, *Epist. ad Marcellam*, et Eusèbe, l. 3, *Vita Constant.*, cap. 42, ne l'ont point entendu autrement ; la Vulgate traduit de même *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* ; mais l'hébreu dit seulement : « Nous nous prosternerons devant ton marche-pied, » c'est-à-dire, devant l'arche sainte.

qui nous reste. C'est sous ce dernier rapport que nous allons en présenter l'analyse géographique.

Bordeaux, le lieu de départ de notre pèlerin, était à cette époque une des principales villes des Gaules. Son enceinte, qui avait la forme d'un parallélogramme, s'annonçait de loin par ses hautes tours, et comptait quatorze portes où aboutissaient les chemins qui entrecoupaient son riant territoire, dès lors renommé par l'excellence de ses vignobles. Les arts, les sciences et le christianisme y fleurissaient; et ce siècle y vit briller Exupère, qui fut le maître d'éloquence des neveux de Constantin; Alcime, poète, orateur et historien; Minervius, le Quintilien de son temps, ainsi que d'autres hommes illustres, parmi lesquels on doit surtout nommer Ausone, qui les a célébrés tous, et S. Paulin, son disciple et son ami, aussi distingué par ses talents pour la poésie que par sa vertu et sa piété (1).

En sortant de cette ville célèbre, notre pèlerin se rend à Toulouse en passant par Auch, et suivant le chemin le plus direct; ensuite de Toulouse à Narbonne, en passant par Carcassonne, et de Narbonne à Arles, en passant par Béziers et Nîmes.

Notre pèlerin arrivé à Arles, alors surnommée la

---

(1) Pour la description de Bordeaux, à cette époque, consultez les œuvres d'Ausone, surtout aux pages 223, 133 et 168 de l'édition *in usum Delphini*, Paris, in-4°., 1730; Elie Vinet, *Discours sur l'antiquité de Bourdeaux et de Bourg-sur-mer*, et Venuti *Dissertations sur les antiquités de la ville de Bordeaux*, in-4°., 1754.

petite Rome des Gaules (1), récapitule les nombres de milles parcourus et le nombre des *mutationes* (lieux de relais) et *mansiones* (stations ou lieux de séjour), dont il a donné le détail.

Il continue sa route vers l'Italie, et, après avoir traversé les villes d'Avignon, d'Orange, de Valence, de Die, de Gap, d'Embrun, il arrive au pied des Alpes à Briançon, gravit le mont Genèvre, et se trouve à Suse en Italie. Il entre ensuite à Turin, et, suivant le Pô, et traversant les belles plaines du Piémont qui sont au nord de cette rivière jusqu'à Pavie, il remonte vers le nord, et se trouve enfin rendu à Milan, où tout, dit Ausone, est digne d'admiration (2). Ici le pèlerin fait une nouvelle récapitulation des distances et du nombre des lieux qu'il a traversés.

En continuant sa route vers l'est, le pèlerin passe à Bergame, Bresce, Vérone, Vicence, et arrive à *Aquileia*, ville alors considérable, détruite depuis par Attila, et qui ne présente plus que de faibles vestiges entre Marano et Monfalcone. Ici le voyageur fait encore la récapitulation accoutumée.

Il gravit ensuite les Alpes Juliennes ou les montagnes qui séparent le Frioul de la Carniole. Il arrive à *Æmona*, Laybach, et à vingt-trois milles au-delà il marque les limites de l'Italie et de la Norique (3).

---

(1) *Gallula Roma Arelas* (Auson., *Claræ urbes VIII*, édition *in usum*, in-4°., 1730, p. 216).

(2) *Et Mediolani mira omnia* (Auson, *Claræ urbes*, V, p. 213).

(3) Dans mon ouvrage sur les itinéraires des deux Gaules, qui s'imprime en ce moment, j'ai déterminé sur les cartes de Cassini et

Notre pèlerin passe à Cilley, arrive dans la Styrie moderne, à la ville de Petau qui avait alors un pont sur la Drave : au-delà de cette rivière il entre dans la Pannonie inférieure; mais il continue à suivre les bords septentrionaux de la Drave, ou les frontières méridionales de la Hongrie des modernes, et traversant la Pannonie supérieure dont il indique le commencement à la *Mutatio Serena*, il se dirige au midi, et atteint les bords de la Save à *Cibalis*, ville bien décrite par Zozime (1), et qui occupait le même emplacement que le village moderne de Svilaï, à l'est de Brod. Continuant ensuite vers l'est, il entre enfin dans *Sirmium*, alors une des villes les plus considérables de l'empire d'Orient, située au confluent de la Bozzeut et de la Save, et dont il ne reste aujourd'hui presque plus de vestiges. Ici, nouvelle récapitulation depuis *Aquileia* jusqu'à *Sirmium*. A peu de distance de *Sirmium*, notre pèlerin joint le confluent de la Save et du Danube à *Singidunum*, où est aujourd'hui Belgrade, et il nous apprend qu'à cette ville se terminait la Pannonie supérieure.

---

sur les meilleures cartes topographiques du nord de l'Italie, toutes les positions mentionnées dans cet itinéraire, depuis Bordeaux jusqu'à cette limite de l'Italie et de la Norique. Partout j'ai trouvé les mesures anciennes rigoureusement exactes et conformes à nos cartes modernes, ou ne présentant que quelques légères bévues de copiste qui se rectifient facilement, d'après l'itinéraire d'Antonin, ou la table de Peutinger.

(1) Zozim., lib. 2, cap. 18, nº. 4, pag. 130, édit. Heyni, in-8º., 1794, conférez d'Anville; *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. 28, p. 423, et Riedl, *Carte de la Servie et de la Bosnie*, 4 feuilles.

En passant la Save, il se trouve dans la Mysie supérieure, aujourd'hui la Servie, et il suit la rive du Danube. A *Viminacium*, aujourd'hui en ruines, près de Vi-Palanka et de Ram, notre pèlerin a soin de remarquer que ce fut dans ce lieu que Dioclétien tua Carinus, ce qui s'accorde avec le récit d'Eutrope sur cet événement (1). Notre pèlerin, qui a quitté à *Viminacium* les bords du Danube, se dirige au sud-est, en suivant la voie romaine, qui s'écartait peu des rives de la Morava, et à environ cinquante milles avant *Naissus* ou Nissa moderne, il nous indique à une station nommée *Mansio Oromago*, les limites de la Mysie et de la Dace; mais on doit remarquer que c'est de la Dace d'Aurélien dont il s'agit, et non de celle de Trajan. Après avoir traversé Nissa dans la Servie, il arrive à la ville de *Sardica*, dont les ruines se voyent près de Sophia ou Triaditza. En continuant de suivre toujours la même route, qui est encore celle dont on se sert aujourd'hui pour aller de Belgrade à Constantinople, notre pèlerin remarque au-delà de la *Mutatio Soncio*, la limite de la Dace et de la Thrace. Arrêtons-nous ici pour rectifier une erreur considérable qui se trouve sur la carte de l'empire romain par M. d'Anville, et par conséquent sur toutes les cartes géographie ancienne, qui, pour cette partie, ont été copiées sur celle de ce savant géographe.

Notre Itinéraire place à quarante-deux milles de *Philippopolis*, ou Félibé des modernes, une *Mansio* nom-

(1) Eutropius, lib. IX, cap. 19.

mée *Bana* (1), qu'il indique à six milles de distance de *Ponteucasi*, première *Mansio* que notre pèlerin rencontre en passant de la Dace dans la Thrace. Si sur l'une des deux cartes modernes de Riedl ou de Palma (2) on part de Félibé, et qu'on suive vers l'occident la route tracée, en mesurant avec une ouverture de compas d'un mille romain, ou de la 75me. partie d'un degré, les 42 milles donnés par l'Itinéraire, nous portent jusqu'au village moderne de Bana, que personne jusqu'ici n'a remarqué (3), et qui se trouve situé sur un petit ruisseau qui porte le nom de Yuruk-Bana ; dans l'intervalle est Tatar-Basargik (4), qui répond à la *Mansio Basapare* de notre Itinéraire. Nous sommes donc certains que la *Mansio Ponteucasi* était à six milles romains de Bana moderne, et cette dernière mesure, en faisant remonter la route vers le nord, nous porte au pied de la haute chaîne de l'*Hæmus*, ou du mont Balkan des modernes,

(1) Il faut lire *Bana-Mansio* ou *Banamans*, comme dans la première édition de Pithou, et c'est à tort que Vossius et Wesseling ont voulu corriger *Bona-Mansio*. Voyez Wesseling *Veter. Roman. Itiner.*, pag. 567.

(2) Riedl. *General charte von Rumeli Morea und Bosnia*, Wien, 1812, une feuille. — Palma. *Carte de la plus grande partie de la Turquie*, Trieste, 1812, une feuille.

(3) A un mille au nord-est de Bana se trouve un petit lieu nommé Kostendsché sur la carte de Riedl. Il semble que ce soit le même lieu que M. d'Anville désigne sous le nom de Giustendil, et où il veut mettre *Justiniana prima* ; mais il est mal placé sur sa carte. Voyez *Académie des Inscriptions*, t. 31, hist. p. 287.

(4) Tsapar-Basar, suivant d'Anville, *Académie des Inscriptions*, t. 31, hist. p. 290.

qui forme aujourd'hui la limite de la Bulgarie et de la Romélie, comme elle séparait autrefois la Dace d'Adrien, de la Thrace. La carte de Riedl indique dans cet endroit des monts Balkans, deux étroits défilés traversés par des routes qui toutes deux mènent à Félibé; l'un est le Kupuli-Derbend, l'autre le Sulu-Derbend; le nom latin que porte ce dernier, est, suivant Riedl, *Porta Trajani*. C'est par le Sulu-Derbend que passe la grande route qui conduit à Félibé; c'est aussi ce défilé qui conduit à *Bana*. C'est donc par cet endroit que notre pèlerin a franchi le mont *Hæmus*. Les deux défilés dont nous venons de parler, sont bien évidemment les *Succorum Angustiæ* qu'Ammien Marcellin indique au passage du mont *Hæmus*, et sur les limites de la Dace et de la Thrace (1), et que M. d'Anville a transportés à un degré, ou près de 75 milles romains trop à l'ouest (2). Il en résulte que les limites de la Dace d'Aurélien et de la Thrace sont mal tracées sur la carte de ce savant géographe, et ne s'accordent ni avec notre Itinéraire, ni avec

(1) *Cujus* (Thraciæ) *in summitate occidentali montibus prœruptis densitatœ Succorum patescunt angustiœ*, *Thracias dirimentes et Daciam; partem vero sinistram Æmimontanœ celsitudines claudunt.* — Ammianus Marcellin. — *Rerum gest.*, lib. XXVII, cap. 4, pag. 482, édit. Vales, in-fol.

(2) Sur la carte de M. d'Anville, on trouve *Succorum Augustiæ* au lieu de *Succorum Angustiæ*. C'est une faute du graveur. M. d'Anville place ces défilés près d'un lieu qu'il nomme *Zuccora* dans sa carte d'Europe moderne, et qui est nommé par la carte de Riedl *Schekirkoi*, sur celle de Palma *Sarkiu*, entre Nissa et Sophia.

Ammien Marcellin, ni avec la position immuable de la principale chaîne de montagnes de ce pays.

De *Philippopolis* (1) ou Félibé, notre pèlerin se rend à *Heraclia*, aujourd'hui Erékli sur la côte de la mer de Marmara, et enfin à Constantinople, la capitale de l'empire. Ici, récapitulation particulière des distances et du nombre des villes ou des stations depuis *Sardica*, et récapitulation générale depuis Bordeaux jusqu'à Constantinople. C'est aussi dans cet endroit que notre pèlerin nous donne la date de son voyage selon les termes que j'ai rapportés dans le commencement de cette analyse.

Après Constantinople, dit notre voyageur, « vous traversez le Bosphore, vous arrivez à Chalcédoine, et » vous parcourez la Bithynie. » Ce peu de mots est suivi de l'itinéraire que notre pèlerin continue de transcrire. A *Libyssa*, aujourd'hui Gebyzeh, sur les côtes de la Propontide, notre pèlerin a soin d'observer que dans ce lieu se trouve le tombeau d'Annibal. Pline (2), Plutarque, Eutrope (3), Ammien Marcellin (4) et Aurélius Victor (5) confirment ce fait. Tournefort et Belon (6), parmi les modernes, disent avoir vu ce tombeau dans ce lieu même (7).

---

(1) C'est par erreur que le copiste de l'Itinéraire a écrit *Eilopopuli* au lieu de *Filopopuli* ou mieux *Philippopolis*.

(2) Plin. *Nat. hist.*, lib. 5, cap. 43.

(3) Eutrop., *Hist. Rom.*, lib. 4, cap. 5, édit. Tzschucke, p. 194.

(4) Ammian., lib. XXII, cap. 9, édit. Vales., p. 319.

(5) Aurelius Victor *in Annibale*, v. 1, 42, 6, édit. Arntzen, in-4°., 1733, pag. 188.

(6) Ces voyageurs nomment ce lieu *Diacibize* ou *Diacibiza*, qu'il porta en effet dans le moyen âge. Voyez Wesseling, p. 572.

(7) Wesseling a relevé avec raison l'erreur que ces deux mots

Arrivé à *Nicomedia* (Isnikmid), notre pèlerin fait sa récapitulation accoutumée, et, continuant sa route, il passe à *Nicée* (Isnik), et marque après *Ceratæ* les limites de la Bithynie et de la Galatie. A *Ancyra*, aujourd'hui Angora, nouvelle récapitulation. Après *Andrapa*, qui a dû se trouver dans les environs des confluents des rivières Janngou et Kara-Sou de la carte d'Arrowsmith, notre pèlerin place la limite de la Galatie et de la Cappadoce. Marchant toujours vers le sud-est dans la Karamanie des modernes, avant d'arriver à *Tyana*, notre pèlerin remarque que près d'une *Mansio* qu'il nomme *Andavilis*, il y a une *villa* nommée *Pampali*, « d'où » l'on tire les chevaux curules ; » c'était probablement quelque haras fameux. Arrivé à *Tyana* (Tayana sur la Schoun) (1), le voyageur Aquitain a soin de dire que ce lieu est la patrie du magicien *Apollonius*. A quarante milles de là il marque les limites de la Cappadoce et de la Cilicie à une *Mansio* nommée *Pilas*, ce qui nous indique un détroit dans le mont *Taurus*, qui paraît être le Gulundi Kalah, qui commande les *Piles* ou le détroit de Cilicie marqué sur la carte d'Arrowsmith ; car notre voyageur arrive aussitôt à *Tarsus* (Tarsous) ; là, il fait observer que c'est la patrie de l'apôtre S. Paul, et il donne encore une nouvelle récapitulation.

A neuf milles au-delà d'*Alexandria* (Alexandrette ou Scanderoun), notre pèlerin indique la limite de

---

de l'itinéraire *Annibalianus rex*, ont fait commettre à Pithou dans sa préface.

(1) Voyez la carte de *Constantinople and its environs*, par Arrowsmith, 4 feuilles, 1804.

la Cilicie et de la Syrie, et il arrive enfin à la ville d'Antioche (Antakia), où il fait une nouvelle récapitulation : il remarque que le palais de Daphné est à cinq milles de la ville ; et, en effet, à l'époque où il écrivait, ce palais, construit originairement par les Séleucides, venait d'être agrandi et considérablement embelli par l'empereur Constantin. Notre voyageur continue ensuite sa route le long de la voie romaine qui bordait le rivage de la Syrie, et à *Balnea*, Belnias des modernes, il indique les limites de la Syrie et de la Phénicie : en passant à une simple *Mansio* nommée *Antaradus*, (Contre-Aradus), qui est Tortose moderne, il a bien soin de dire que la ville même d'*Aradus* est à deux milles du rivage. Cette ville puissante était, comme on sait, bâtie dans la petite île nommée *Ruad* par les modernes. Notre voyageur traverse *Tripolis* (Tarabolos), ensuite *Berytus* (Baïrout), et arrive à *Sidona*, (Saide). Un peu au-delà de cette ville, il dit : « Là, le prophète Élie de» manda à une veuve de quoi se nourrir. » Cette remarque et les distances, démontrent que le nom de *Sarepta*, aujourd'hui Sarfand, a été oublié par le copiste dans cet endroit de l'itinéraire (1). A Tyr (aujourd'hui le petit village de Sour), notre voyageur fait encore une nouvelle récapitulation.

Arrivé à *Ptolémaïs*, aujourd'hui St.-Jean-d'Acre, et à la *Mansio* nommée *Sycamenos*, il se trouve au pied du mont Carmel, où « Élie, dit-il, sacrifiait au » Seigneur. » A huit milles de là notre voyageur place

---

(1) Conférez *Les Rois*, liv. I, cap. 17, vers. 10 ; S. Jérôme, *in Epitaphio Paullæ*.

les confins de la Syrie et de la Palestine, et il arrive enfin à *Césarée* de Palestine, ou Qaïsariéh. Les ruines de l'ancienne cité qui existaient encore du temps d'Aboul-Féda, semblent inconnues aux voyageurs modernes. Le nôtre remarque dans cette ville les bains qu'avait fait construire le centurion Cornélius, qui faisait beaucoup d'aumônes, *qui multas eleemosynas faciebat*.

C'est au sortir de Césarée, où il fait une récapitulation de distances, que notre pèlerin quitte enfin la route directe qui conduisait à Jérusalem. Pour mieux remplir le but de son voyage, et visiter la Palestine, il se dirige, à l'orient, vers les eaux révérées du Jourdain. « A trois milles de Césarée, dit-il, est le mont « Syna, où il y a une source qui a la vertu de rendre » enceintes les femmes qui s'y baignent. » Albert d'Aix, un des historiens des croisades, parle aussi de ce mont Syna, près de Césarée (lib. 6, cap. 41).

Notre pèlerin commence à transcrire l'itinéraire; mais il l'interrompt presque aussitôt dans un lieu nommé *Stradela* (l'ancienne *Jezrael*); il nous apprend que là « s'arrêta le roi Achab, et qu'Élie y prophétisa (1); que » tout près est le champ où David tua Goliath. » Notre pèlerin se trouve enfin rendu sur les bords du Jourdain, à *Scythopolis* (2) ou *Bethsan*, nommé par les modernes Bisan; puis se dirigeant ensuite au midi du côté de Jérusalem, il passe à *Aser*, « où était la maison de Job, » et à 15 milles de là, il entre dans *Néapolis* ou *Sichem*, Nabolos des modernes.

---

(1) Voyez *Les Rois*, lib. I, cap. 18, vers 42.

(2) Le copiste de l'itinéraire a écrit par erreur *Civitas Sciopoli*.

Ici il cesse de copier l'itinéraire romain, et même de suivre les routes battues ; il se porte dans tous les lieux que des souvenirs pieux rendaient recommandables, et il les décrit en détail ; c'est le mont Agazar, près de Sichem (nommé par divers auteurs mont *Garizi* ou *Argarizi*) où les Samaritains prétendent que se fit le sacrifice d'Abraham ; c'est l'endroit où Dina a été enlevée par les Amorrhéens. A un mille de là, dans un lieu nommé *Sechar*, notre Seigneur Jésus-Christ s'entretint avec la Samaritaine. Une source voisine est celle où Jacob se baignait, et les platanes qui l'ombragent ont été plantés par lui. Près de la *villa*, qu'on nomme *Béthar*, un bel amandier marque juste le lieu où ce patriarche s'endormit, et où l'ange lui apparut, etc., etc. Toutes ces choses se trouvent sur la route de *Néapolis* à *Jérusalem*, où notre pèlerin arrive enfin.

Après sa récapitulation accoutumée, il commence une longue description de la ville sainte et de ses environs. Les piscines, la caverne où Salomon tourmentait les démons, les vestiges du palais de ce roi et de celui de David, deux statues de l'empereur Adrien, la maison d'Ezéchias, la source de Siloë, la colonne près de laquelle notre Seigneur fut flagellé, et un grand nombre d'autres curiosités du même genre attirent son attention. On doit lire tous ces détails dans l'ouvrage même ; nous citerons seulement un passage pour donner une idée de l'exactitude minutieuse de la description du pèlerin aquitain, et aussi parce qu'il fournit une nouvelle preuve de l'époque où il écrivit son itinéraire : « Lorsque vous » êtes sorti de l'enceinte de l'ancienne Sion, et que vous

» marchez vers la porte de *Néapolis*, sur la droite et
» dans la vallée vous voyez des murailles qui sont les
» restes de la maison de Ponce-Pilate, préfet du pré-
» toire ; c'est là que Notre Seigneur fut interrogé avant
» d'être conduit au supplice ; sur la gauche est le
» monticule Golgotha, où il fut crucifié ; près de là
» est la pierre creuse où fut placé le corps de Jésus-
» Christ, et d'où il ressuscita le troisième jour. C'est
» dans ce lieu qu'on a construit depuis peu, par l'ordre
» de l'empereur Constantin, une basilique (1) ou un
» temple du Seigneur d'une admirable beauté. De cha-
» que côté sont des réservoirs où l'on puise de l'eau, et
» par derrière un bain où l'on baigne les enfants. » Eusèbe, dans la vie de Constantin, lib. 3, cap. 31, fait aussi mention de la construction de ce temple qui fut commencé vers l'an 326, et qui ne fut consacré qu'en 335 ; ainsi il est présumable que cette église s'achevait à l'époque même où notre pèlerin visitait Jérusalem, en 333 ou 334. Notre voyageur sort par la porte orientale, traverse la vallée de Josaphat, plantée de vignes, et gravit sur le mont des Oliviers. Il admire près de là deux magnifiques tombeaux, dont l'un d'une seule pierre, est celui du prophète Isaïe, et l'autre celui du roi Ezéchias. Sur le sommet du mont des Oliviers, il indique encore une autre basilique faite par l'ordre de Constantin, ce qui est de même confirmé par Eusèbe. Notre pèlerin monte

---

(1) *Ibidem* modo *jussu Constantini imperatoris basilica facta est*, *id est Dominicum miræ pulchritudinis*. Wesseling, *Itiner.* pag. 594 ; editio prima 1588, p. 14.

sur la colline où pria Jésus-Christ, et où Moïse et Elie apparurent. De là, tournant à l'est, il se rend à *Béthanie*, où il voit le tombeau de Lazare, que notre Seigneur a ressuscité.

Notre pèlerin se dirigeant, vers le nord de Jérusalem, se rend à *Jéricho*, qu'il décrit de même en rappelant toujours les traits de l'Ancien et du Nouveau-Testament relatifs aux lieux qu'il mentionne. C'est à quinze cents pas romains de Jéricho qu'il trouve la *Fons Elisei*, ou la fontaine d'Élisée, qui donne aux femmes la faculté de produire des enfants mâles. Il examine ensuite la mer Morte, dont l'eau est, dit-il, très amère, ne nourrit aucun poisson, et ne porte point de bateaux. Il arrive à cet endroit du Jourdain où Jésus-Christ fut baptisé par S. Jean; il se rend à *Bethleem*, où naquit notre Seigneur; dans ce lieu l'empereur Constantin a fait construire une basilique. Près de là il contemple les tombeaux d'Ezéchiel, d'Asaph, de Job et de Salomon. Puis marchant au midi de Jérusalem il se rend à *Béthasora*, où est la source avec laquelle l'apôtre Philippe baptisa un eunuque. S. Jérôme et Eusèbe confirment encore ce détail. En continuant au midi, il visite *Terebinthus* et *Hebron*, illustrés par divers ressouvenirs relatifs à Abraham; et, dans le premier de ces lieux, notre pèlerin nous indique encore une basilique bâtie par l'ordre de Constantin. Dans Hébron qu'il nomme *Cebron*, il admire un tombeau construit de pierres d'une rare beauté, qui renferme les cendres d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sarah, de Rebecca et de Lia.

Il retourne à Jérusalem, et se met en route pour reve-

nir en Occident; c'est alors qu'il recommence à transcrire l'itinéraire avec autant de détail et d'exactitude qu'auparavant. Nous y voyons qu'il se rend de nouveau à Césarée, mais par une autre route que celle qu'il avait prise d'abord. Cette dernière traversait *Nicopolis* ou *Emmaüs*, *Lidda* ou *Diospolis* et *Antipatris*, dont les ruines se voyent encore aujourd'hui au sud est de Tir (1); cette route était beaucoup plus méridionale que l'autre.

Après Césarée se trouvent deux récapitulations, l'une des distances entre Constantinople et Jérusalem, l'autre de Jérusalem à Césarée en passant par *Nicopolis*. Ensuite nous nous trouvons transportés tout à coup à Héraclée en Thrace, ce qui a fait croire à quelques critiques qu'il y a une lacune dans l'itinéraire; mais c'est une erreur, et il me paraît évident que le pèlerin aquitain ayant déjà décrit en détail sa route depuis Héraclée jusqu'à Césarée, n'a pas voulu se répéter. Il faut donc nous placer à Erekli, sur les côtes de Marmara, et le suivre dans son retour. Il se dirige au sud du mont Rhodope, le Despoto-dag des modernes, tandis qu'il était venu par la route qui se prolonge au nord de cette chaîne de montagne; il traverse la ville d'*Apris*, qui, après Théodose, avait pris le nom de *Théodosiopolis*. Or, comme ce dernier nom est inconnu à notre voyageur, c'est encore une nouvelle preuve qu'il a écrit avant Théodose. A peu de distance d'*Apris*, notre pèlerin indique la limite de l'Europe et de la *région Rhodopéenne*; il atteint *Trajanopolis*, que les Turcs nomment Ori-

(1) Voyez la *Carte de la Syrie* par Paultre.

chovo, et continuant toujours vers l'ouest dans la Macédoine ou la Romanie des modernes, et le long des rivages septentrionaux des mers de Marmara et de l'Archipel, il indique après une *Mutatio* nommée *Purdis*, la limite de la *région Rhodopéenne* et de la Macédoine : il traverse *Neapolis*, aujourd'hui la Cavale, et *Philippi*, qui est en ruines. Il observe que c'est dans ce lieu que Paul et Silas furent mis en prison. Peu après il visite la célèbre *Amphipolis* sur le Strymon, dont on place les ruines près d'un petit village nommé *Ieni-Keui*. A vingt milles au-delà notre pèlerin contemple le tombeau du poète Euripide, qu'Ammien-Marcellin a aussi décrit et qu'il dit exister à une station nommée *Arethusa*, située dans une vallée de même nom (1). Notre pèlerin passe par *Thessalonique* (Saloniki), qui est encore aujourd'hui une des villes les plus considérables de ces contrées. Il arrive à *Pella*, cette célèbre capitale de la Macédoine, qui ne présente plus aujourd'hui que des ruines connues sous le nom de *Palatia* ou les *Palais*. Notre pèlerin ne manque pas de nous montrer, comme de coutume, son érudition en remarquant qu'Alexandre-le-Grand était de cette ville, *civitas Pelli, unde fuit Alexander magnus Macedo*.

Ici notre pèlerin se dirigeant vers le nord-ouest suit la fameuse voie Egnatienne construite par les Romains à travers la Macédoine, dont il est question dans Polybe cité par Strabon. Cette voie passait à *Édesse*, à *Héraclée* en Macédoine, et là, cessant de se diriger vers

(1) Ammian. Marcellin, lib. 27, cap. 4, édit. Vales, p. 483.

le nord, elle allait droit à l'ouest à *Dyrrachium*; mais une branche de cette voie, avant d'arriver à *Dyrrachium*, aujourd'hui Durazzo, redescendait vers le midi à *Apollonia*, maintenant en ruines sous le nom de *Polina*, c'est ce dernier chemin que prit notre pèlerin. A 33 milles d'Héraclée, après une *Mutatio* nommée *Brucida*, il indique les limites de la Macédoine et de l'Épire. A vingt-quatre milles d'*Appollonia* il atteint le rivage à *Aulona* (Valona), dans l'endroit où l'Épire, ou la côte de l'Albanie des modernes, se rapproche le plus de l'Italie. Ici notre pèlerin récapitule les nombres des milles qu'il a parcourus et des lieux qu'il a rencontrés depuis Héraclée en Thrace, jusqu'à *Aulona*, et il traverse ensuite le détroit entre *Aulona* ou Valone et *Hydruntum*. Ce dernier nom a été défiguré par le copiste de l'itinéraire du pèlerin dans celui d'*Otronto*: c'est aujourd'hui Otranto.

Arrivé en Italie, notre pèlerin va à *Brindusium* Brindes, et prend ensuite la voie Appienne, de toutes la plus belle et la plus fréquentée; elle le conduit d'abord à Capoue, *Capua*, où il fait sa récapitulation depuis *Aulona*. Entre Brindes et Capoue, il a soin d'indiquer la limite précise de l'Apulie et de la Campanie, passé la *Mutatio Aquilonis*, et près de Castel-Franco des modernes. De Capoue il continue par la même voie à Rome, en traversant les marais Pontins. A Rome, le pèlerin fait sa récapitulation, non seulement de Capoue à Rome, mais même d'Héraclée à Rome. Il quitte Rome, et suit la voie Flaminienne, qui traversait les Appennins, et qui aboutissait à *Ariminium*, Rimini, par Spoleto, Fano et Pesaro.

De Rimini notre pèlerin prend la voie Émilienne, qui traçait et qui trace encore aujourd'hui une ligne droite; et traversant Bologne, Modène, Parme et Plaisance, il arrive enfin à *Mediolanum*, Milan, qui semble avoir été le terme de son voyage (1), à en juger d'après le titre même de son itinéraire qui est ainsi conçu : ITINÉRAIRE DE BORDEAUX A JÉRUSALEM, ET D'HÉRACLÉE A MILAN, EN PASSANT PAR AULONA ET LA VILLE DE ROME. *Itinerarium à Burdigala Hierusalem usque, et ab Heraclea per Aulonam, et per urbem Romam Mediolanum usque.*

Mais en y réfléchissant, on aperçoit bientôt que l'auteur en a agi ici de même que pour la route du retour de Césarée à Héraclée, et qu'il n'a pas terminé son voyage par l'Itinéraire de Milan à Bordeaux, parce qu'il aurait fallu répéter, en sens inverse, les mêmes noms, les mêmes mesures et les mêmes détails, qu'il avait donnés en commençant. On ne doit donc pas douter que notre pèlerin ne soit retourné de Milan à Bordeaux par la route qu'il a décrite, et que ce ne soit dans cette dernière ville, et principalement pour l'usage de ses concitoyens, qu'il n'ait composé cet Itinéraire.

C. A. WALCKENAER.

---

(1) Dans mon ouvrage sur les itinéraires anciens de la Gaule cisalpine, et dans mes recherches sur le mille romain, j'ai présenté le tableau de toutes les distances de l'itinéraire de Bordeaux, relatives aux voies Flaminienne et Émilienne, ainsi que celles de la voie Appienne, entre Terracine et Rome, et l'on verra qu'elles sont d'une admirable exactitude, et conformes à nos meilleures cartes.

N°. III. (Page 34.)

Nous donnons ici la relation de l'expédition des Grecs, sous le commandement de Zimiscès. C'est une lettre écrite par Zimiscès lui-même au roi de la grande Arménie. Cette pièce curieuse, conservée par l'historien arménien Mathieu d'Édesse, a été traduite par M. Chahan de Cirbied.

A Achod Chahin, roi des rois de la grande Arménie, notre allié fidèle et chéri.

« Roi des rois, cette lettre va vous apprendre les grandes merveilles que Dieu a daigné opérer en notre faveur. Les victoires que nous avons remportées sont étonnantes et presque incroyables. Le Dieu de miséricorde agit pour ses enfants dans le courant de cette année, par l'instrument de notre puissance. Nous avons voulu faire part de ces heureuses nouvelles à V. M. notre fils chéri Achod Pacratide, parce que nous savons que vous partagerez notre joie, comme chrétien et comme ami de notre empire. Vous serez charmé d'apprendre les salutaires effets de la protection de J.-C., et de vous convaincre que Dieu est toujours venu au secours des chrétiens. C'est lui qui a rendu les Persans tributaires de notre empire. Vous saurez que nous avons arraché de la main des Turcs les reliques de S. Jacques de Nisibe qui se trouvaient dans cette ville, que nous les avons mis à contribution, et leur avons emmené beaucoup de prisonniers.

» L'émir Ali Moumni, prince des Africains appelés

Makrs Arabes, eut l'audace de venir au-devant de nous, à la tête d'une armée nombreuse. Les deux armées en présence, on se battit aussitôt avec tant de bravoure et d'opiniâtreté, que l'affaire devenait très incertaine, et que nous nous vîmes un moment en grand danger; mais enfin nous avons vaincu par l'assistance divine, et nous les avons obligés de prendre, comme les autres, ignominieusement la fuite. Nous avons pénétré dans leurs pays, nous avons pris plusieurs cantons, et passé les habitants au fil de l'épée, après quoi nous sommes entrés en quartiers d'hiver.

» Au commencement du mois d'avril, notre armée, ayant la cavalerie en tête, est entrée dans le pays des Phéniciens, dans la Palestine et dans les terres Cananéennes. Nous n'avons fait grâce à aucun des Africains qui s'étaient rassemblés dans les environs de Damas.

» Partis de là avec notre armée, nous avons marché du côté d'Antioche, parcourant les divers cantons de notre royaume que nous avons reconquis, et où nous avons fait quantité de prisonniers. Nous avons ensuite dirigé nos pas vers la ville de Hès. Ses habitants, nos tributaires, nous ont bien reçus. De là quelques paysans de ces cantons nous ont conduits jusqu'à la ville de Vadelvocka (*Baalbek*), qui s'appelle aussi Héliopolis ou ville du Soleil. Cette cité, très renommée et fort riche, n'était point disposée à nous recevoir. Sa garnison sortit pour nous attaquer. Nos troupes l'eurent bientôt repoussée, et leur tuèrent beaucoup de monde. Après quelques jours de siége, la ville s'est rendue. Nous avons fait prisonniers quantité d'habitants, hommes, femmes et enfants, que

nous avons emmenés avec un butin considérable et beaucoup de bétail. Nous avons continué notre marche vers la ville de Damas que nous avions l'intention d'assiéger. Mais son gouverneur, vieillard expérimenté et prudent, nous envoya une députation chargée de nous offrir de riches présents, et de nous prier de ne point leur faire subir le sort de Vadelvocka, de ne point les emmener en captivité, et d'empêcher qu'on ne dévastât leurs campagnes. Ils nous firent présent d'un grand nombre de mulets choisis et de superbes chevaux richement enharnachés en or et en argent. Après avoir levé sur eux une contribution de 4,000 *tahégans*, en or arabe, nous leur accordâmes un détachement de nos troupes pour garder leur ville; et ils contractèrent par écrit l'engagement de demeurer toujours soumis à notre empire. Nous confiâmes le commandement de cette ville à un nommé *Tourq*, natif de Bagdad, homme de grand mérite, qui, accompagné de 500 cavaliers, était passé à notre service, et avait embrassé la religion chrétienne. Il nous avait déjà servi utilement en diverses circonstances.

» Dans leur transaction, les habitants de Damas s'engagèrent aussi de nous payer exactement un tribut annuel. Flattés de faire partie de notre empire, ils promirent de se battre contre nos ennemis. En récompense de cette bonne conduite, nous n'avons pas laissé plus longtemps leur ville en état de guerre. Nous partîmes donc pour Tibériade, lieu où Notre S. J.-C. opéra le miracle des 153 poissons. Lorsque nous nous disposions d'assiéger cette ville, les habitants imitèrent ceux de Damas; ils se soumirent, nous apportèrent de riches présents et

nous payèrent 30,000 tahégans. Ils nous demandèrent également de nos troupes pour former la garnison de leur ville, et promirent de rester constamment soumis à notre empire, et de nous payer le tribut annuel. En conséquence, nous ne fîmes point de prisonniers chez eux; nous avons quitté ce canton sans y commettre le moindre dégât, parce que c'est la patrie de plusieurs des saints Apôtres. Nous avons tenu la même conduite envers la ville de Nazareth, où la Sainte-Vierge Marie, mère de Dieu, reçut l'annonce de la part de l'Ange.

» Ensuite nous fûmes sur le mont Tabor dans l'endroit même où J. C. notre Dieu fut transfiguré. Pendant que nous étions là, des députations de Remla et de Jérusalem vinrent implorer notre clémence, nous demander d'être gardés par nos troupes, et se donner entièrement à nous. Nous leur avons accordé l'objet de leurs demandes; mais nous avons voulu que le Saint-Sépulcre fût délivré de la main profane des Turcs, et nous avons mis des garnisons dans tous les cantons nouvellement soumis à notre domination. Nous avons agi de même avec les habitants de Béniata qui s'appelle aussi Décapolis, avec ceux de Génesareth et d'Iracé qui se nomme encore Ptolémaïs. Ils s'engagèrent, par un acte solennel, à nous rester soumis et tributaires.

» Nous fûmes à Césarée, qui est sur le bord de la mer; ses habitants se donnèrent entièrement à nous. Si les Africains, dans la consternation où ils étaient, et pour échapper à notre poursuite, ne se fussent retirés dans des forteresses sur le bord de la mer, nous serions entrés dans la sainte ville de Jérusalem, et nous aurions

fait à Dieu nos prières sur les Saints-Lieux mêmes; mais, comme ils s'étaient sauvés vers les côtes de la mer, nous avons gagné la partie supérieure du pays, dont nous nous sommes emparés, et où nous avons mis des garnisons de troupes grecques. Nous avons pris d'assaut toutes les villes qui refusaient de se soumettre.

» En avançant vers les côtes jusqu'à la ville de Wridon, cité fameuse et très fortifiée qui s'appelle aujourd'hui Béruth, nous avons rencontré l'armée des Africains. Nous leur avons livré combat, nous en avons fait un carnage affreux, et mille d'entre eux ont été faits prisonniers. Ils ne furent pas plus épargnés que Mousni Emir Ali Moumni. Nous avons mis des troupes dans Wridon, puis nous avons pris la route de Sidon. Les Sidoniens, informés de nos victoires, ont envoyé au devant de nous les personnes les plus âgées de la ville pour nous offrir leur soumission, une forte contribution, et nous promettre fidélité. Nous avons accepté le tribut et leur soumission. Nous avons mis garnison impériale chez eux, et nous sommes allés pour réduire la forteresse de Biblos, place ancienne et bien fortifiée. Nous l'avons prise après quelques heures de combat. Ses habitants ont été faits prisonniers, et nous en avons enlevé un riche butin.

» Nous avons traversé plusieurs villes maritimes, en passant par un défilé si étroit que jamais cavalerie n'avait encore osé s'y engager; car ce chemin est si tortueux, et si difficile qu'on en trouverait difficilement un plus mauvais. Là nous avons trouvé plusieurs belles villes et grands châteaux dont la garde avait été confiée à des

Africains. Nous avons pris d'assaut toutes ces villes et forteresses, et nous avons fait prisonniers tous les habitants. Avant d'arriver à la ville de Tripoli, nous avons envoyé un corps de cavalerie composé de Tymatzy et de Dochkhamadatzy, pour s'emparer du défilé qui s'appelle Karered, où nous savions que s'étaient retirés ces scélérats d'Africains. J'avais fait placer de côté et d'autre des troupes en embuscades pour s'emparer d'eux. Mes ordres furent bien exécutés. Dès qu'ils aperçurent notre avant-garde, 2000 Africains vinrent l'attaquer; mais bientôt mes troupes en firent une horrible boucherie, et le reste fut fait prisonnier. Nous en agissions ainsi partout où nous passions. Nous ne saurions dissimuler que nous avons presque entièrement détruit les environs de Tripoli, tué les bestiaux, dévasté les vignes, et coupé les arbres. D'autres Africains eurent encore l'audace de venir nous attaquer; mais ils ne tardèrent pas à éprouver le sort de leurs compatriotes; ils furent tous taillés en pièces.

» Nous prîmes ensuite la ville de Djovel, qu'on nomme Gabaon, et celle de Palana, de Séon, et même la ville célèbre d'Oursav, de sorte que depuis Remla et Césarée, il ne restait plus rien à conquérir. La mer et la terre se soumirent également à nous, par l'assistance divine. Jusqu'à Babylone même tous les peuples sont nos sujets et nos tributaires. Nous avons employé sept mois à parcourir ces contrées avec nos troupes. Nous avons ruiné quantité de villes et de villages qui s'étaient montrés rebelles.

» L'émir Ali Moumni, enfermé dans Babylone, n'a

plus osé en sortir pour lever de nouvelles troupes contre nous. Si nous n'eussions pas éprouvé des vents trop violents, si nous n'eussions pas rencontré des terres stériles et sans eau, comme V. M. sait qu'il s'en trouve aux environs de Babylone, nous eussions conduit jusqu'à cette ville nos armées victorieuses.

» Du côté de l'Égypte, nous n'avons laissé aucun ennemi. Par la grâce de Dieu, tous ces peuples nous sont fidèles et soumis. A présent toute la Phénicie, la Palestine et la Syrie font partie de notre empire, et ne gémissent plus sous la servitude des Turcs. Les habitants du mont Liban sont sous notre obéissance. Nous avons fait prisonniers quantité de Turcs que nous y avons trouvés, et nous les avons incorporés dans nos troupes. Nous avons traité avec beaucoup d'humanité et de douceur les habitants d'Assyrie. Nous en avons emmené environ 20,000 hommes que nous avons transportés à Gabaon.

» Voilà les victoires que le Dieu des chrétiens nous a fait remporter: bienfait signalé qu'il accorde à notre empire, et qu'il refuse à d'autres. Nous avons trouvé dans la ville de Gabaon les saintes chaussures avec lesquelles J.-C. voyagea sur la terre.

» Dans le courant du mois de septembre, nous avons retiré nos troupes dans la ville d'Antioche, et puis nous avons voulu donner à V. M. ces détails qui l'étonneront sans doute, et l'engageront à rendre des actions de grâces à la Divinité. Vous connaîtrez, par cette lettre, les faveurs signalées que Dieu nous a accordées, et l'étendue du pouvoir qu'il a mis entre nos mains, par la vertu de

la sainte croix. A présent le nom de Dieu est loué partout, et notre royaume devient florissant par l'assistance divine. Nous ne cessons de l'en remercier et de le louer. C'est par lui seul que nous avons pu soumettre tant de pays, et c'est à lui que nous adresserons toujours nos louanges. »

N°. IV. (Page 52.)

Les relations des pèlerinages à la Terre-Sainte sont très nombreuses; nous nous sommes bornés à parler dans ce volume des pèlerinages ou pérégrinations qui ont été faites avant le douzième siècle, et qui ont précédé la première croisade. Nous avons déjà fait connaître le pèlerinage de S. Eusèbe de Crémone et de S. Jérôme; nous avons cité aussi une lettre de S. Grégoire de Nysse, qui avait écrit son voyage à la Terre-Sainte, *Iter Hierosolymæ*. Eusèbe de Césarée, S. Jérôme et quelques autres, dans les quatrième et cinquième siècles, avaient donné une description étendue des stations des pèlerins et des lieux consacrés par quelques souvenirs religieux. Comme leurs relations sont connues, nous nous contenterons de parler de celles qui ont été faites depuis, et qui sont plus rarement citées.

Dans le sixième siècle, S. Sylvain, d'une famille illustre de Toulouse, et qui avait consacré sa jeunesse à l'état militaire, résolut de visiter la Terre-Sainte, et, s'étant revêtu d'un cilice, ayant pris la panetière et le bourdon, il se mit en route pour Jérusalem. Revenu en France, il fonda plusieurs monastères, et vécut dans

l'humilité et la pénitence. La relation du pèlerinage de S. Sylvain a été écrite par Antenor, son contemporain, et se trouve au tome III du mois de février du recueil des Bollandistes.

On trouve dans le tome II, mois de juin du même recueil, le pèlerinage de S. Wilphlage (Wilphlagius.) Ce Wilphlage était natif du diocèse d'Amiens. Ayant été ordonné prêtre, il ne laissa pas de se marier. Lorsqu'il fut nommé curé d'une paroisse dans le même diocèse, il s'éleva contre lui des murmures ; le peuple qu'il était appelé à gouverner voulut qu'il se séparât de sa femme. Après avoir résisté long-temps aux plaintes faites contre lui, il s'accusa lui-même d'avoir manqué aux devoirs de sa profession, et, pour faire pénitence, il partit pour Jérusalem. A son retour en France, il refusa de rentrer dans sa cure, et se retira au milieu d'une forêt, où il mourut au bout de quelques années en odeur de sainteté. S. Wilphlage vécut dans la première moitié du septième siècle.

Dans le même siècle, S. Grégoire de Tours parle des pèlerinages à Jérusalem. Un de ses diacres était parti pour la Terre-Sainte, accompagné de quatre autres pèlerins. Dans le siècle suivant, vivait S. Antonin, qui fit aussi le pèlerinage de Jérusalem. Il partit de Plaisance, sa patrie, pour se rendre en Orient. Il se rendit à Constantinople, s'embarqua pour l'île de Chypre, et arriva sur les côtes de Phénicie. La relation du voyage d'Antonin parle des différents lieux que les pèlerins avaient coutume de parcourir et des reliques qui étaient offertes à leur vénération. On y trouve aussi quelques dé-

tails curieux sur les mœurs des habitants de la Syrie et sur les productions de quelques contrées de l'Asie. Après avoir visité les solitaires du mont Oreb et du mont Sinaï, S. Antonin revint à Plaisance. Il y a eu plusieurs S. Antonin, et la seule ville de Plaisance en a fourni deux. Il est difficile de savoir précisément quel est celui qui fit le voyage à la Terre-Sainte. C'est par erreur qu'à la page 22 nous avons dit que la relation du voyage d'Antonin se trouvait dans *la Bibl. manuscript. libr. nova*; elle a été imprimée séparément sous ce titre : *Itinerarium B. Antonini martyris; Juliomagi Andium*, 1640. Il en existe trois copies manuscrites à la bibliothèque impériale. Un des pèlerinages les plus connus du même siècle est celui de S. Arculfe, rédigé par Adaman, abbé d'un couvent fondé dans les îles Hébrides. S. Arculfe avait fait le voyage de la Terre-Sainte. A son retour, il fit naufrage sur les côtes d'Angleterre. Accueilli dans le monastère d'Adaman, il raconta à ce dernier tout ce qu'il avait vu dans son pèlerinage d'outre-mer. Adaman rédigea cette relation en un petit volume qui a été presque tout entier répété par le vénérable Bède dans son Histoire ecclésiastique. Cette relation est une description assez étendue des lieux que visitaient les pèlerins. Adaman, et Bède après lui, parlent de la foire qui se tenait sur le Calvaire le 15 septembre. Une foule de marchands et de pèlerins y arrivaient de toutes les contrées. Dans cette foire se trouvaient des chameaux, des bœufs, des ânes et plusieurs autres animaux qui remplissaient la ville d'immondices. Le lendemain de la foire, dit Adaman, il tombait comme par

miracle une pluie qui nettoyait les rues. La relation du voyage d'Arculfe contient plusieurs particularités curieuses; elle a été imprimée sous le titre *De situ Terræ Sanctæ*, etc. Ingolstad, 1619, in-4°.

Dans le siècle suivant, nous avons encore plusieurs pèlerinages, parmi lesquels on doit remarquer celui de S. Guillebaud. Il était issu d'une famille illustre du comté de Southampton, et évêque d'Eichstædt. Dès l'âge le plus tendre, consacré par ses parents à la vie monastique, il reçut une pieuse éducation. Parvenu à l'âge viril, il quitta sa patrie, et entreprit le pèlerinage de Jérusalem. Il partit avec son père, son frère Wunebald et sa sœur Walpurga. Un grand nombre de ses parents et de ses compatriotes se joignirent à lui, et le suivirent dans son voyage. Guillebaud perdit son père à Lucques, et se sépara en Italie de son frère et de sa sœur, qui revinrent en Angleterre. S'étant embarqué, il parcourut les côtes de la Grèce et plusieurs îles de l'Archipel, arriva dans l'île de Chypre, se rendit ensuite à Édesse, de là à Damas, et enfin à Jérusalem. Le pèlerinage de S. Guillebaud a été rédigé par une religieuse de Heidenheim sa parente, et se trouve dans les actes des saints de l'ordre de S. Benoît, troisième siècle, deuxième partie.

On trouve dans le même recueil la relation du voyage fait par le moine Bernard en 870, et décrit par lui-même, siècle 3, deuxième partie. Cette relation est une de celles qui donnent le plus de notions sur les lieux saints, et que nous avons consultées avec plus de fruit. Le moine Bernard s'embarqua à Bari, vis-

ta l'Égypte, se rendit dans la Palestine, et revint à Rome.

Frotmunde, dont nous avons déjà annoncé le pèlerinage dans le premier livre, partit à peu près dans le même temps que le moine Bernard. Quoique nous ayons donné les principaux traits de ce pèlerinage, on ne sera peut-être pas fâché d'en trouver ici une relation plus détaillée. Frotmunde, dit le moine de Rhédon qui a écrit sa vie, était issu d'une des plus illustres familles de France, et dont les membres avaient toujours occupé à la cour les plus hautes dignités. La mort de son père fut la source indirecte de son malheur. Lorsqu'il procédait avec ses frères au partage de la succession, leur grand-oncle paternel, ecclésiastique considéré, leur suscita quelques contestations sur ce partage. Cette contrariété les mit dans une telle fureur qu'ils se jetèrent sur lui les armes à la main, et le massacrèrent, ainsi que leur frère cadet. Dès qu'il eut repris son sang-froid, Frotmunde se repentit d'une action si atroce. Déchiré par les remords de sa conscience, il se rendit, avec ses complices, au palais du roi Lothaire pour invoquer les conseils des évêques. Un concile fut convoqué à cet effet. Les coupables furent placés au milieu de l'assemblée des prélats, qui ordonnèrent qu'on leur liât les bras et qu'on leur serrât étroitement les reins avec des chaînes, et leur imposèrent pour pénitence de parcourir dans cet état les lieux saints, couverts de cendres et d'un cilice. Ils quittèrent ainsi la France, se dirigèrent vers Rome, pour y visiter les lieux sanctifiés par S. Pierre et S. Paul et par les tombeaux

de tant de martyrs. Après avoir reçu la bénédiction et une lettre du pape Benoît III, ils traversèrent la Méditerranée, et arrivèrent heureusement à Jérusalem, où ils demeurèrent très long-temps, pleurant chaque jour sur leur crime auprès du saint tombeau; mais, ne croyant pas ce qu'ils avaient fait suffisant pour l'expier, ils partirent pour l'Égypte, y visitèrent tous les monastères et les couvents et les pieuses retraites des solitaires qui y vivaient détachés du monde. Après deux ans de séjour, ils passèrent en Afrique pour se prosterner devant le tombeau de S. Cyprien, archevêque et martyr, à deux lieues de Carthage et sur le bord de la mer. Ayant terminé leur pèlerinage en quatre années, Frotmunde revint à Rome avec ses pieds meurtris et couverts de plaies. Le peuple romain, touché de leur piété, de leur humilité et de leurs souffrances, s'empressa de leur procurer tout ce dont ils avaient besoin; mais le pardon de leur crime était ce qu'ils désiraient par-dessus tout, et le pape ne jugea pas encore à propos de le leur accorder. Ils repassèrent la mer, se rendirent de nouveau à Jérusalem, de là à Cana en Galilée, où Jésus-Christ avait changé l'eau en vin, se dirigèrent ensuite vers la mer Rouge, et de là revinrent vers les montagnes d'Arménie où s'arrêta l'arche de Noé. Ils eurent dans ces contrées le sort de presque tous les voyageurs. Les infidèles, après les avoir mis à nu, les fouettèrent cruellement, et ne leur laissèrent que la vie. Les pèlerins parcoururent dans cet état de misère et de souffrance tout le pays oriental, et, changeant alors de direction, se rendirent au mont Sinaï, où ils séjournèrent trois ans. Vers

la quatrième année ils retournèrent à Rome, vinrent se prosterner au tombeau de S. Pierre, et implorèrent la clémence du pape, en rappelant les paroles adressées autrefois par Jésus-Christ à S. Pierre lui-même: *Quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* C'est après tant de fatigues qu'ils repassèrent en France. Arrivés à Rennes en Bretagne, ils furent reçus dans l'hospice par le vénérable évêque Electramnus. Le frère aîné de Frotmunde mourut peu de temps après, et fut enterré au monastère de St. Mélanius, par l'évêque lui-même, avec les plus grands honneurs. Frotmunde se rendit ensuite au monastère de Rhédon, où il visita le tombeau de S. Marcellin, pape et martyr. Il y passa sept jours, ne cessant d'implorer la clémence des saints, et se mit de nouveau en route pour aller à Rome. Ce fut sur cette route qu'un vieillard, dont le visage rayonnait d'un éclat céleste, lui apparut pendant la nuit, et lui dit: « O homme de Dieu, retourne dans le sanctuaire que tu » viens de quitter; je te l'ordonne au nom de Notre- » Seigneur; car c'est là qu'il faut te dégager de tes » liens, et te faire absoudre par la miséricorde de » Dieu. » Frotmunde se leva, retourna au monastère, où les religieux le reçurent avec joie, et implorèrent pour lui la miséricorde de Dieu. Les chaînes qu'il portait pénétraient presque dans ses entrailles, et le sang et la sueur coulaient de ses plaies. Il ne pouvait plus se tenir debout; heureusement l'heure de sa *délivrance* était proche. La nuit suivante, s'étant abandonné au sommeil, le vieillard lui apparut revêtu des habits sacerdotaux, tenant un livre à la main; et, précédé de

deux beaux adolescents portant des flambeaux, se plaça devant le lit du pénitent. L'un des adolescents dit au vieillard : « Mon saint maître, il est temps de rendre la » santé à ce pèlerin. » Le vieillard répondit : « Mon » fils, ce n'est point à cette heure qu'il doit guérir ; c'est » lorsque les solitaires se lèveront pour chanter les Vi- » giles. » Il ouvrit alors son livre, et fit des prières. Le pèlerin s'étant réveillé, et entendant sonner la cloche, se leva, et se rendit avec tout le monde à l'église, où, assis sur un banc, il fut saisi d'un sommeil profond, malgré le bruit des prières et des chants des religieux. Le vieillard apparut au pèlerin, détacha les chaînes de son corps, et les jeta sur le pavé de l'église, qui retentit de leur bruit. Le pèlerin poussa un grand cri, et tomba à terre. Les religieux, après l'avoir conduit dans leur retraite, pansèrent ses plaies, et le laissèrent reposer sur sa couche pendant trois jours. Quelque temps après, étant parfaitement guéri, mais sa conscience n'étant pas entièrement satisfaite, il résolut de faire un nouveau pèlerinage, et se mit en route, malgré les instances des solitaires, qui n'obtinrent de lui que la promesse de revenir se fixer parmi eux après avoir terminé son voyage ; mais Dieu en disposa autrement, et le jour même de son départ son ame quitta pour toujours le séjour de la terre. »

(Le récit dont ce qui précède est extrait est inséré dans les *Acta Sanctorum ord. S. Bened* (*sæculi IV, part.* 2).

Il nous reste un grand nombre de voyages à la Terre-Sainte faits dans les dixième et onzième siècles.

Le premier de ceux dont nous avons la relation authentique est celui de S. Poppo, d'une famille noble de Flandre. Il avait embrassé l'état militaire, et s'était distingué par ses exploits. Il partit vers la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième, accompagné de deux de ses compatriotes, Robert et Lause. Ces trois pèlerins eurent beaucoup d'obstacles à vaincre dans leur voyage, et revinrent en Europe chargés de reliques. Poppo, après avoir fait le voyage de Jérusalem, fit celui de Rome pour visiter les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul. Après avoir terminé ses pèlerinages, il résolut de passer le reste de sa vie dans un monastère. Il devint successivement abbé de St.-Théodoric et de St.-Maximin à Trèves. La relation de ce pèlerinage se trouve dans les Actes des saints de l'ordre de S. Benoît, sixième siècle, première partie.

On peut lire aussi dans le même recueil, sixième siècle, première partie, le pèlerinage de S. Bononius, abbé du monastère de Lucques. Ayant pris la résolution de visiter la Palestine, S. Bononius se rendit d'abord en Égypte, afin d'y prêcher la foi. Arrivé à Babylone (le vieux Caire), il se fixa dans une solitude où bientôt la réputation de ses vertus attira l'attention des grands et du peuple. Les princes égyptiens l'autorisèrent à en agir avec la plus grande liberté. Pour profiter de cette faveur, il commença par faire réparer les églises que les infidèles avaient dévastées, établit plusieurs monastères, parcourut différentes villes, prêchant partout l'Évangile et la paix, et se faisant chérir partout. En traversant la mer pour aller à Alexandrie, une tempête furieuse

assaillit le vaisseau qu'il montait; l'équipage consterné se recommanda à ses prières, et lui promit, si elles étaient exaucées, d'embrasser la foi chrétienne. S. Bononius invoqua la clémence du ciel; la tempête s'apaisa, et le vaisseau arriva heureusement au port, où tout l'équipage fut baptisé.

Craignant que les honneurs et les succès ne lui donnassent quelque mouvement d'orgueil, il revint à Babylone dans sa première solitude, et se dévoua à la vie la plus austère, ne couchant que sur la terre, couvert seulement de son cilice. Le sort des chrétiens captifs fixa surtout son intérêt. Il forma le projet de l'adoucir par ses prières et par son crédit à la cour de Babylone. Le roi se promenant un jour dans ses jardins, où l'on était occupé à recueillir le baume qui coulait des arbres, ses serviteurs voyant qu'il était de bonne humeur se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent d'accorder, aux sollicitations de S. Bononius, la liberté de tous les prisonniers chrétiens. La reine se joignait à eux, et bientôt les malheureux captifs virent tomber leurs fers. Bononius s'embarqua ensuite pour Jérusalem, et se choisit une habitation solitaire sur le mont Sinaï, et, après un assez long séjour, vint à Constantinople, suivi d'un grand nombre des chrétiens qu'il avait délivrés de l'esclavage. Leur nombre ayant d'abord inspiré quelque méfiance, ils furent tous arrêtés et jetés dans des cachots; mais les chrétiens qui habitaient la ville ayant rassuré l'empereur sur leur compte, ils furent mis en liberté, et reçurent même de l'argent du trésor impérial pour continuer leur voyage. Ils arrivèrent enfin dans leur patrie. L'évêque

de Verceil, qui était au nombre de ces pèlerins, revint dans son diocèse; mais S. Bononius retourna à Jérusalem, et vint habiter de nouveau son ancienne retraite du mont Sinaï, jusqu'à la mort de l'abbé du monastère de Lucques qu'il fut appelé à remplacer. Il mourut au mois de septembre 1026.

Nous ne parlerons point en détail du pèlerinage de S. Théodoric, fait en 1057, ni de celui de S. Uldaric, moine de Cluni en Bourgogne, fait de 1040 à 1060, ni celui de S. Géraud, premier fondateur de l'abbaye de Hautbois. Ces trois pèlerinages se trouvent décrits dans les Actes des saints de l'ordre de S. Benoît, deuxième partie. Dans la première partie, même siècle, on peut lire le voyage de S. Simon, moine et ermite, d'un autre S. Simon, religieux et recollet au monastère de Trèves. Nous ne rapporterons point non plus en détail d'autres pèlerinages décrits dans le recueil des Bollandistes, tel que celui de S. Gauthier, abbé et chanoine de Limoges, qui se trouve au tome II du mois de mai, ni de celui de S. Hélène de Suède, dont nous avons parlé dans le premier livre, et qui est décrit dans le septième volume du mois de juillet. Pour faire connaître aux lecteurs les mœurs des pèlerins et de ces temps reculés, il suffira de rapporter ici quelques-unes de ces relations qui offrent le plus d'intérêt.

Pèlerinage de S. Raymond du Palmier et de sa mère à la Terre-Sainte, par Ruffin, inséré dans le sixième volume du mois de juillet, pag. 646-648, *des Bollandistes.*

(1040-1060.) Raymond, né à Plaisance de parents peu fortunés, fut d'abord destiné au commerce ; mais ayant perdu son père, et ne se trouvant aucun goût pour l'état qu'on lui avait fait embrasser, il le quitta, et revint auprès de sa mère.

Ce jeune homme, entraîné vers la piété par un penchant irrésistible, entendant sans cesse parler de la Terre-Sainte et des pèlerins qui s'y rendaient pour adorer Jésus-Christ, conçut un vif désir de partir avec eux. Craignant cependant que la tendresse de sa mère ne s'y opposât, il tomba dans une profonde mélancolie qui le conduisait insensiblement aux portes du tombeau. Longtemps il cacha la cause de son mal ; vaincu enfin par les larmes et les prières de sa mère, Raymond lui découvrit l'état de son cœur. Celle-ci, qui était loin de soupçonner un pareil motif aux chagrins de son fils, resta quelques instants muette de joie et de surprise. Raymond craignit d'abord de l'avoir offensée ; mais sa mère le pressant tendrement sur son sein, le tira bientôt de cette inquiétude en lui promettant de l'accompagner dans son pieux voyage. En effet, le jour suivant, après avoir entendu une messe solennelle, et reçu de la main du prêtre le bourdon et la panetière, nos pèlerins sortirent de la ville accompagnés de leurs

amis et de leurs parents, qui faisaient des vœux pour leur retour.

Le voyage, quoique long et fatigant, fut cependant heureux. Ils arrivèrent sans accident à Jérusalem. A la vue de cette sainte cité, objet de leurs désirs, ils pleurèrent sur l'étrange aveuglement des juifs qui avaient osé livrer à la mort l'auteur de la vie. La majesté sombre et lugubre du saint Sépulcre produisit une telle impression sur leurs ames que, s'étant prosternés devant la croix, ce signe révéré des chrétiens, et l'ayant arrosé de leurs larmes, ils en vinrent jusqu'à désirer, dans l'enthousiasme qui les animait, d'expirer à la même place où jadis le Sauveur avait rendu le dernier soupir. Ils se rendirent ensuite à Bethléem, et se prosternèrent dans l'étable où Jésus vint au monde; de là ils visitèrent le tombeau de la sainte Vierge, situé dans la vallée de Josaphat, et, remplis de joie d'avoir accompli leur vœu, ils se rembarquèrent pour retourner dans leur pays.

A peine étaient-ils en mer que Raymond tomba dangereusement malade par suite des fatigues qu'il avait essuyées. Le mauvais air du vaisseau augmenta son mal, et bientôt il fut sans espoir de guérison. Les matelots, livrés à la plus absurde comme à la plus cruelle superstition, craignant, selon les préjugés d'alors, qu'un malade à bord du navire ne le fît périr, voulurent jeter Raymond à la mer, quoiqu'il respirât encore. Il ne fallut pas moins que les vives instances et les prières réitérées de sa mère pour faire abandonner ce projet funeste, à ces hommes grossiers et ignorants. Heureusement pour lui, sa jeunesse et la force de son tempérament produi-

saient une crise heureuse, et, en peu de jours, il recouvra sa santé première.

La Providence le destinait à rendre bientôt les derniers devoirs à l'auteur de ses jours : en effet, après une heureuse navigation, nos deux pèlerins se disposaient à continuer leur route par terre, lorsqu'une maladie subite vint frapper la mère de Raymond. Cet événement malheureux était une rude épreuve pour le cœur d'un fils aussi tendre. Cette femme pieuse ne devait plus revoir sa patrie. Voyant sa fin approcher, elle consola son fils, l'exhorta à persévérer dans le chemin de la vertu, et à ne point lui envier par sa tristesse et par ses larmes la félicité éternelle qui l'attendait. Elle lui donna sa bénédiction, et expira dans ses bras. Le désespoir de Raymond fut extrême ; néanmoins, après avoir rendu à cette mère chérie les derniers devoirs, et livré à la terre ses restes inanimés, Raymond, seul et délaissé, se remit en chemin; et étant arrivé à Plaisance, il déposa sur l'autel de l'église une palme qu'il avait rapportée du saint tombeau, ce qui lui fit donner le surnom de *Palmarius*.

Ce pieux pèlerin, cédant aux conseils de ses parents, reprit son premier état, et se maria même par la suite. Ayant atteint un âge fort avancé, il mourut regretté des pauvres, des orphelins et des captifs, dont il fut toute sa vie le soutien et le père.

Pèlerinage du bienheureux Richard, abbé de St.-Viton (St.-Veit), à Verdun, tiré de sa Veit, rédigée par un moine de cette abbaye, insérée dans les Acta sanctorum ord. sancti Benedicti, *sixième siècle, deuxième partie.*

(1040-1046). Richard avait formé depuis long-temps le projet d'un pèlerinage à Jérusalem. Avant de se mettre en route, il choisit parmi les religieux des monastères qu'il dirigeait ceux qu'il jugeait les plus propres à le remplacer. Après avoir obtenu la bénédiction du pontife suprême, il partit (à ce qu'on présume, entre 1040 et 1046), à la tête de sept cents pèlerins, parmi lesquels on distinguait Richard, comte de Normandie, et Ervin, abbé de Trèves. Arrivés à Constantinople, ils visitèrent tous les lieux saints que cette capitale renferme, et se disposaient à en partir, lorsque l'empereur et le patriarche, touchés de ce qu'ils avaient entendu dire de la piété de Richard, l'invitèrent à se rendre auprès d'eux, l'accueillirent avec de grandes marques de distinction, lui firent des présents, entre autres deux morceaux de la sainte croix et d'autres reliques qu'il rapporta dans son monastère après son pèlerinage. Richard se rendit ensuite avec ses compagnons de voyage dans les lieux consacrés par le passage douloureux de Jésus-Christ sur la terre; il vit la colonne élevée sur la place qu'occupait le palais de Pilate, et à laquelle Jésus fut attaché, et se représenta, en pleurant, toutes ses souffrances. Parvenu sur les bords du Jourdain, il se lava dans le fleuve, où il eut la douleur de laisser tomber

la croix qu'il portait à son cou. Ce ne fut que lorsqu'il se fut remis en route qu'il s'aperçut de cette perte qui l'affligea beaucoup. Il retourna à l'endroit où il s'était baigné. Quelle fut sa joie et son admiration lorsqu'il vit cette sainte relique surnager et s'approcher de lui ! Il alla ensuite en Béthanie, et de-là à Antioche, ville également remarquable par la beauté de ses édifices et par le nombre des saintes reliques qu'elle possèdait, et, après s'y être abandonné à la dévotion avec sa ferveur ordinaire, retourna dans sa patrie, accompagné de ses fidèles pèlerins. Il fut reçu en triomphe par ses religieux, et déposa dans le trésor de son monastère les reliques qu'il avait rapportées.

Pèlerinage de S. Gervin, abbé de St.-Riquier, en Picardie, tiré de sa Vie, écrite par Hariulf, rédacteur de la chronique de S. Riquier.

(1040-1046). S. Gervin naquit aux environs de Reims; ses parents, qui avaient de la noblesse et de la fortune, lui donnèrent une éducation distinguée. Il se laissa entraîner quelque temps dans le libertinage par la fréquentation de jeunes gens corrompus, mais il eut bientôt le bonheur de reconnaître ses égarements. Il se consacra alors tout entier à l'expiation de ses fautes, et, devenu maître de la fortune de ses parents, l'abandonna à sa sœur aînée, pour aller prendre l'habit religieux au monastère de St.-Viton, gouverné par le saint abbé Richard. Sa piété, sa douceur, sa sévérité pour lui seul, lui gagnèrent l'estime de tous les religieux, et l'affection de son abbé, qui, occupé alors du projet de son pèlerinage

à Jérusalem, l'admit au nombre des sept cents fidèles qui devaient l'accompagner, parmi lesquels on comptait Richard de Normandie, Humbert et Godefroi son fils, deux riches habitants de Bayeux. Humbert, malade, languissait depuis long-temps dans son lit, et avait perdu tout espoir de guérison, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit: « Prépare-toi à partir pour Jérusalem. » Humbert répondit: « Comment puis-je le faire, si » je ne peux pas même me lever. — Prépare-toi pour ce » voyage, répliqua l'ange, et pars, puisque Dieu le veut. » Humbert ordonna à son fils de faire les préparatifs nécessaires, et, tout étant prêt, se mit en chemin, aidé par quatre personnes jusqu'au pont du monastère de Ste.-Marie-Madeleine; là, étant monté à cheval, il se sentit entièrement guéri. Il se rendit d'abord à Verdun, où il se joignit aux sept cents pèlerins qui accompagnaient l'abbé Richard. Ils entrèrent à Jérusalem en chantant: *Ingrediente domino in sanctam civitatem*. Richard célébra l'office divin sur le mont de Sion, en présence du patriarche de Jérusalem et de tout son clergé. Il lava les pieds aux pauvres, leur distribua la nourriture et les vêtements dont ils avaient besoin, et fit tout ce que Jésus-Christ avait fait lui-même avec ses disciples. Le jour du samedi saint arriva, ce jour où le feu du Seigneur doit allumer les lampes du saint tombeau. Nos pèlerins attendaient ce miracle en priant dans le sanctuaire, tranquilles au milieu des infidèles qui, le sabre nu, se préparaient à massacrer tous les chrétiens, si le feu sacré ne descendait pas; mais le miracle eut lieu, et sauva les pèlerins de la mort. Richard et Gervin revinrent dans leur patrie,

où ils furent comblés de biens, et moururent en odeur de sainteté.

Nous avons parlé, dans le premier livre de cette histoire, du pèlerinage de plusieurs princes et grands seigneurs; il nous reste peu de détails sur le voyage à la Terre-Sainte de Baudouin le Frison, comte de Flandre. La relation du voyage de Frédéric, comte de Verdun, nous apprend qu'il fut assailli avec sa suite par des brigands, lorsqu'il traversait le territoire de Laodicée en Syrie. Il fut dépouillé des trésors qu'il emportait avec lui, et laissé pour mort sur le champ de bataille. Ayant été secouru par l'évêque de Laodicée et par quelques chrétiens du pays, il poursuivit sa route vers Jérusalem, après avoir perdu presque tous ses serviteurs. On peut lire l'histoire de ce pèlerinage dans l'*Histoire civile de Lorraine*, par Dom Calmet, et dans l'*Histoire des évêques de Lorraine*.

Quoique nous ayons déjà parlé fort au long du pèlerinage de Foulque Nerra, nous croyons devoir citer ici quelques passages de la chronique des comtes d'Anjou. Dans son premier pèlerinage, le comte d'Anjou prit la mer pour se rendre à Constantinople, et, dans une tempête, fit le serment de bâtir une église *en l'honneur de monseigneur St. Nicolas*; lorsqu'il arriva à Jérusalem, il employa un moyen étrange et singulier pour être admis à l'église du saint tombeau, dont les musulmans lui refusaient l'entrée. Nous allons transcrire le récit de cette aventure, tel qu'il est dans la vieille chronique, avec ce titre naïf : *Sainte et benigne astuce du comte d'Anjou.*

« Lors offrit le comte grant somme d'or pour le lais-

ser entrer, mais ne voulurent consentir, sinon que le comte feist ce qu'ils disoient faire faire aux autres princes chrestiens. Le comte pour le desir qu'il avoit de y entrer, leur promist qu'il feroit tout ce qu'ils voudroient. Lors lui dirent les Sarrazins que jamais ne souffreroient qu'il y entrast, s'il ne juroit de pisser et faire son urine sur le sépulcre de son Dieu. Le comte, qui eust mieux aimé mourir de mille morts (si possible lui fust) que l'avoir feist, voyant touttefois que autrement ne lui seroit permis de entrer a veoir le sainçt lieu, auquel il avoit si charitable affection; pour la visitation duquel il estoit par tant de perils et travaux de lointain pays là arrivé, leur accorda ce faire; et fut convenu par entr'eux qu'il y entreroit le lendemain. Le soir se reposa le comte d'Anjou en son logis, et au lendemain matin print une petite fiole de verre assez platte, laquelle il remplit de pure nette et redolente eaue rose (ou vin blanc selon l'opinion d'auscuns), et la mit en la braye de ses chausses, et vint vers ceux qui l'enstrée lui avoient promise; et après avoir payé telles sommes que les pervers infidelles lui demanderent, fut mis au vénérable de lui tant désiré lieu du Sainct Sépulcre, auquel notre Seigneur après sa triumphante passion reposa, et lui fut dist que accomplist sa prommesse, ou que on le mestroit dehors. Alors le comte, soy disant prêt de ce faire, destacha une esguillette de sa braye, et feignant pisser épandit de cette claire et pure eaue rose sur le sainct sépulcre; de quoi les payens cuidant pour vrai qu'il eut pissé dessus, se prinrent à rire et à moquer, disant l'avoir trompé et abusé; mais le dévot comte d'Anjou ne songeoit en leurs mo-

queries, estant en grands pleurs et larmes prosterné sur le Sainct Sépulcre. »

La même chronique raconte un autre trait non moins remarquable, et qui achève de peindre l'esprit et les mœurs du temps.

« Adonc s'approche le comte pour ce Saint Sepulcre » baiser, et lors la clemence divine montra bien qu'elle » avoit le bon zele du comte pour agréable, car la pierre » du Sépulcre qui dure et solide estoit, au baiser du comte » devint molle et flexible comme cyre chauffée au feu. Si » mordit le comte dedans et en apporta une grande piece » à la bouche, sans que les infidelles s'en apperçussent, et » puis après tout à son aise visita les autres saincts lieux. »

Robert, duc de Normandie, fit son pèlerinage à Jérusalem dans le même temps que Foulque Nerra. Robert mourut à Nicée avec Drogon, comte de Pontoise. On croit qu'ils furent empoisonnés par quelques-uns de leurs serviteurs. Déjà un duc de Normandie, Richard, avait fait le pèlerinage de Jérusalem. Les ducs normands avaient de fréquentes relations avec la Terre-Sainte, et chaque année y envoyaient de l'argent pour l'entretien des monastères et des hospices.

Tous les pèlerinages dont nous venons de parler ont été faits avant la première croisade. Pendant et après les croisades, depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, ils n'ont pas été moins fréquents. Dans la suite de cet ouvrage, nous parlerons encore des pèlerinages dont nous avons des relations authentiques, et qui se lient à l'histoire des événements que nous devons raconter.

N°. V. (Page 78.)

Sur la croisade des Génois et des Pisans en Afrique.

His temporibus (1088) *Pisani et Genuenses et alii multi ex Italiâ Africanum regem paganum hostiliter invaserunt et deprædatâ ejus terrâ ipsum in quamdam munitionem compulerunt et eum deinceps apostolicæ sedi tributarium effecerunt.* (*Bertholdi Constantiensis chronicon, seu Hermanni contracti continuatio*, tom. II, pag. 136, édit. San-Blas., 1792, in-4°.

Baronius (édit. du P. Pagi, Lucques, 1745), rapporte cette expédition à l'an 1087, et la raconte ainsi d'après Léo Ostiens (*loc. cit.* liv. III, chap. 70): « *Æstuabat autem idem apostolicus Victor Saracenorum in Africa morantium superbiam frangere... consilio itaque cum episcopis et cardinalibus habito, ex omnibus ferè Italiæ populis exercitum congregans, illisque vexillum B. Petri apostoli tradens, sub remissione peccatorum omnium contra infideles impiosque in Africam dirigit. Christo itaque duce ingressi Africam, centum millia pugnatorum occiderunt, urbe illorum præcipuâ captâ et excisâ. Porrò ne quis ambigat hoc Dei nutu contigisse, quo die christiani victores evasere, eo etiam Italiæ nunciata victoria est.* »

Fiorentini (*Comment. de rebus ad Mathildem comitissam spectantibus, lib. II*), cite un ancien martyrologe manuscrit de l'église de Lucques, où se trouvent les détails suivants: *Ad ann.* 1089, *fecerunt Pisani et Genuenses, stolum in Africam et ceperunt duas mu-*

nitissimas civitates, Almadiam et Sibiliam, in die S. Xisti.... ex quibus civitatibus Saracenis ferè omnibus interfectis maximam prædam auri et argenti.... Abstraxerunt de quâ prædâ Pisanam ecclesiam mirabiliter in diversis ornamentis amplificavere, et ecclesiam B. Sixti in curte veteri ædificaverunt. » (Pagi, dans Baronius, t. XVII, pag. 581.)

N°. VI. (Page 247.)

La pièce qu'on va lire est tirée de Langebeck, *Scriptores rerum Danicarum medii ævi*, etc. tom. III.

Infelix Suenonis Danici expeditio adversus Turcos, an. 1097.

Initia profectionum ex terris septentrionalibus ad Terram Sanctam et præcipue ad bella sacra adversus fidei christianæ hostes gerenda, ad seculum XI recte referuntur. Exempla plura ut transeam, satis conspicua sese offerunt Haraldi severi post regis Norvegiæ, qui ex itinere Hierosolymitano et præliis suis adversus Saracenos aliosque in Oriente gestis circa an. 1040 *admodum clarus evasit* (1), *et Suenonis Norici Episcopi Roschildensis, qui sola devotione motus anno* 1088 *Terram*

(1) *Egregium Adami Brem., lib. III, cap.* 13, *hoc extat testimonium : « Haraldus quidam, frater Olaphi regis et martyris, » vivente adhuc germano suo, patriam egressus, Constantinopo- » lim exul abierat, ubi miles imperatoris effectus, multa contra » Saracenos in mari et Scythas in terrâ, prælia gessit, fortitu- » dine clarus, et divitiis auctus vehementer. » (Conf. Snor. Sturl., t. II, p. 59-68.)*

Sanctam petens, in insula Rhodus mortem oppetiit (1). *Postquam autem, in concilio Claromontano ab Urbano II, anno* 1095 *in dictâ sanctæ Crucis prædicatione, omnes christianorum principes ad militiam sacram excitati, Crucis signationem susceperant, inter plures, qui turmatim ex oris borealibus egressi sunt, princeps quidam Danorum regius, nomine Sueno, legionem delectæ juventutis mille quingentorum hominum conscriptam anno* 1097 *ex patria in Græciam eduxit, ubi in Sylvâ ad Nicæam à Turcis circumventus, cum suis miserè interfectus est. Infelicem hanc Suenonis expeditionem, adversùs Christiani nominis hostes fidenter et gloriosè magis quàm provide tentatam, tacentibus historicis nostris, commemorant bellorum sacrorum Scriptores, videl: Albertus Aquensis* (2), *et Wilhelmus Tyrius* (3).

---

(1) Vid. *Anonym. Roschild. supra* tom. I, pag. 379; *Alnoth. Mon. ibid.*, tom. III, pag. 338, not. (*k*), et pag. 378, not. (*b*); *Conf. Saxo Gr.*, pag. 223.

(2) *Albertus Aquensis id. est, cujus gram. chronicon Hierosolymitanum sine auctoris nomine primùm edidit Reineccius, Helmstadii*, 1584, 4. *Postea, detecto auctoris nomine, sub vero suo titulo Alberti Aquensis Historia Hierosolymitana edita est in Bongarsii Gestis Dei per Francos*, pag. 184, sq. *Relatio de Suenone Dano legitur ibi*, lib. III, cap. 54, edit. Reinecc., fol. 676; edit. Bongars., pag. 233. *Albertus ille Aquensis canonicus circa an.* 1120, *floruit. Sed cave ne duos testes ex Alberto Aquensi et auctore Chronici Hierosolymitani facias.*

(3) *In primâ Poyssenoti editione Basil.*, 1549, *dicitur Gulielmus Tyrius; editio Bongarsii in Gestis Dei per Francos*, pag. 625, sq., *eum Willermum Tyrensem archiepiscopum vocat. Ille ante et post annum* 1180, *floruit; scripsit et ad annum* 1184 *perduxit Historiam rerum in partibus transmarinis gestarum. Ibi edit. Bon-*

Suenonem principem fuisse regium et quidem ex Daniâ nostrâ oriendum, consentiunt omnes. Quis verò et cujus filius fuerit, et silent veteres et dissentiunt recentiores historici. Id igitur sola probabilior conjectura conficiet. Reineccius in notis ad lib. III, c. 54. Chronici Hierosol. conjectat, fuisse hunc Suenonem filium regis Erici boni, à Saxone et Crantzio prætermissum. Idem posteà Reineccius in Append. ad Albertum Stad. fol. 3. b. sententiam mutavit, motus auctoritate Nicolai Kaas cancellarii, cui persuasum fuerat, Suenonem hunc filium fuisse ipsius Suenonis Estrithii, fratrem vero Erici Boni, turpiterque Hallucinatos Saxonem et Crantzium, qui Suenonem hunc in Daniâ defunctum memoriæ prodiderunt. Cui Kaasianæ sententiæ subscribit perillustr. Suhmius (1) *statuens, duos, Svenones nomine, filios regi Suenoni Estrithio fuisse, quorum alter an.* 1097, *in bello sacro periit, alter post mortem Erici Boni regni sceptrum ambivit. Grammius in Not. ad Meurs. p.* 212, *sententiam Kaasii non approbans, unum (nepotem) nepotum potius, quam filiorum regis Suenonis Estrithii intelligendum censet, quonam vero patre genitus sit, in medio relinquit. Ego, ut calculum meum addam, fidem habeo Saxoni p.* 229, *narranti, Suenoni Estrithio fuisse filium filium, ab Erico secundum* (2), *nomine Sueno-*

---

gars., lib. IV, cap. 20, pag. 694. *Narrationem de Suenonis Dani expeditione habes. Est et alia Wilhelmi Tyrii Historiæ Belli sacri editio, Basileæ*, 1564, *in-fol. impressa, in quâ eadem narratio pag.* 74, *legitur.*

(1) Vid. *Forbedringer i den gamle D. og N. Hist.*. p. 137.

(2) *Auctor Historiæ Knytl.*, pag. 42. *Suenonem Erico præponit,*

nem, qui, mortuo Erico, circa annum 1104. *Regnum ætatis fiduciâ affectabat. Hic ergo esse nequivit, qui an.* 1097, *in bello sacro cæsus est. Concedere quidem possem, licet dubie id Knytlinga Saga p.* 42 *dicat, alterum adhuc ejusdem nominis, ex legitimo thoro natum, filium Suenoni Estrithio fuisse, sed si vel ita, eum infantem occubuisse* (1) *credo; si enim ad maturam ætatem pervenisset, illum, plurimis fratrum ætate priorem, mortuo patre, in tot electionibus nullo modo Dani præteriissent. Is ergo nec esse potuit, qui an.* 1097, *occubuit. Neque credo, Ericum Bonum habuisse filium hoc anno bello maturum, quem, tam memorabilem, Saxo p.* 225. *Erici tres filios, filiasque complures recensent, vix omisisset. Cum itaque Sueno nec Suenonis regis filius, neque ejus ex Erico nepos fuerit, ad conjecturam supra p.* 336. *propositam recurro, nempè Suenonem, in bello sacro cæsum, fuisse nepotem regis Suenonis Estrithii*

Saxoni autem credendum puto, eum ab Erico secundum fuisse, alias enim post mortem Olavi ex constitutione receptâ in regnum successisset: statim vero, mortuo Erico, senium suum Sueno observavit.

(1) *Huic opinioni ansam dat Knytl. Sag. l. c. dicendo, Suenonem habuisse quatuordecim filios, ætatem puerilem egressos, inter quos unicus Sueno numeratur; alter ergo Sueno, aut non extiterit, aut in infantiâ obierit. Si autem unum solum filium, Suenonem nomine, habuerit Sueno rex, qui inter filios ejus ordine sextus fuit, illē idēm sit, qui legitimo conjugio prognatus est, idemque, qui junioris hujus Suenonis pater extitit, quique regnum post Erici mortem ætate proximus affectavit. Saxo quoque*, pag. 208, *non nisi unum Suenonem inter filios Suenonis recenset.*

et filio Suenone, qui, ut dictum est, regnum post Ericum fratrem appetivit, quique pater etiam fuit famosi illius Henrici Skateleri (1). *Idem procul dubio Sueno fuit, qui St. Canutum regem, cum ceteris fratribus Erico et Benedicto, an.* 1086. *Othiniam comitatus, tradente Almotho Mon. supra p.* 363, *sed inter plures ex periculo mortis evadens. Suenonem illum, qui inter filios Suenonis Estrithii sextus numeratur, circa annum* 1050, *natum conjicio, mature enim et minimum ab anno* 1040, *liberos generasse rex Sueno creditur. Huic Suenoni circa annum* 1070, *filius nasci potuit, etiam Sueno, nomine avi regis, nominatus, qui anno* 1097, *juvenis septendecim annorum ad bellum sacrum profectus est, de quo nobis hic sermo.*

Nous ne donnerons point ici les récits d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr, commentés et discutés par le savant Danois; nous renvoyons le lecteur au recueil des historiens de Dannemark, où l'on trouvera aussi les vers latins écrits sous le portrait de Suenon, dons nous avons parlé. Il résulte de toutes ces pièces, qu'on ne peut guère révoquer en doute l'expédition et la mort de Suenon, ainsi que les circonstances de cet événement racontées par Albert d'Aix et Guillaume de Tyr. . . .

N°. VII. (Page 369, 411 et 443.)

Nous donnons ici les différents passages des histo-

(1) Vid. *Snorr. Sturl. ed. Suec.*, tom. II, pag. 393; *Knytl. Saga*, p. 188; *Saxo Gr.*, p. 235.

riens qui peignent l'enthousiasme des croisés à l'aspect de Jérusalem :

Jerusalem verò nominari audientes, omnes præ lætitiâ in fletum lacrymarum fluxerunt : eo quod tam vicini essent loco sancto desideratæ urbis, pro quo tot labores, tot pericula, tot mortis genera perpessi sunt. Mox pro auditæ urbis desiderio et amore videndi sanctam civitatem, obliti laborem suamque fatigationem, amplius quam solebant, iter maturant.

(Alb. Aq., lib. V, cap. 45.)

Christianus verò exercitus videns civitatem Dei, quam diù optaverat vidisse ; locaque sancta, in quibus mundi salvator pro redemptione gentis humanæ mortem pertulerat, lætatus est valde, et procidentes omnes in terram proni, adoraverunt viventem in sæcula sæculorum. Amen.

(*Gesta Francor.*, ap. Bongars, pag. 573.)

Bone Jesu, ut castra tua viderunt, hujus terrenæ Jerusalem muros, quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt, et mox terræ procumbentia sonitu oris et nutu inclinati corporis sanctum sepulcrum salutaverunt : et te qui in eo jacuisti, ut sedentem ad dexteram patris, ut venturum judicem omnium, adoraverunt. Verè tunc ab omnibus cor lapideum abstulisti, et cor carneum contulisti, spiritumque tuum sanctum in medio eorum posuisti, etc.

(Rob. Mon., lib. IX, ap. Bong., pag. 74.)

Omnes visâ Jerusalem subsisterunt et adoraverunt ;

et flexo poplite terram sanctam deosculati sunt : omnes nudis pedibus ambularent, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant et flebant, et qui orandi gratiâ convenerant, pugnaturi prius properis arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fleverat, et mirum in modum illam super quam flebant, feriâ tertiâ octavo idus junii obsederunt, obsederunt, in quam, non tanquam novercam privigni, sed quasi matrem filii.

(Bald., cap. IV, ap. Bong., pag. 131.)

« Le nom de la sainte cité pour laquelle ils avoient supporté tant de fatigues les fit plorer à chaudes larmes, et tomber à deux genoux en terre, la baisant et adorant, en glorifiant le bon Dieu de sa bonté, et le remerciant humblement d'avoir exaucé les vœux de son peuple, et l'amener aux lieux tant désirés. . . . La plus grande part de ceux de cheval mirent pied à terre, et se déchaussèrent, pour, en l'honneur de celui qui pour leur rédemption y avoit marché, aller jusque-là pieds nus, et en cette fervente dévotion marchant plus roides qu'ils ne souloient furent tous esbahis qu'ils se trouvèrent devant la ville. »

(*Traduct. de Guillaume de Tyr*, liv. VII, chap. 25.)

N°. VIII. (Page 415.)

On croit devoir donner ici en entier le passage d'Albert d'Aix, qui renferme les motifs de la sentence de mort portée par les chefs de l'armée chrétienne contre les musulmans qui se trouvaient dans Jérusalem. On

pourra lire à la suite la description des massacres qui suivirent la prise de la ville. Cette narration est très importante pour apprécier l'esprit du temps.

Jerusalem civitas Dei excelsi, ut universi nostis, magnâ difficultate, et non sine damno nostrorum, recuperata, propriis filiis hodie restituta est, et liberata de manu regis Babyloniæ jugoque Turcorum. Sed modo cavendum est, ne avaritiâ aut pigritiâ vel misericordiâ erga inimicos habitâ, hanc amittamus, captivis et adhuc residuis in urbe gentilibus, parcentes. Nam si forte à rege Babyloniæ in multitudine gravi occupati fuimus, subito ab intus et extra impugnabimur; sicque in perpetuum exilium transportabimur. Unde primum et fidele nobis videtur consilium, quatenus universi Saraceni et gentiles, qui captivi tenentur, pecuniâ redimendi, aut redempti, sine dilatione in gladio corruant, ne fraude aut ingenio illorum nobis aliqua occurrant adversa. Consilio hoc accepto, tertio die post victoriam egressa est sententia à majoribus; et ecce universi arma rapiunt, et miserabili cæde in omne vulgus gentilium, quod adhuc erat residuum, exurgunt, alios producentes à vinculis, et decollantes; alios per vicos et plateas civitatis inventos trucidantes, quibus antea pæcuniæ causâ, aut humanâ pietate pepercerant. Puellas vero, mulieres, matronas nobiles ac fœtas, cum puellis tenellis detruncabant, aut lapidibus obruebant, in nullis aliquam considerantes ætatem. E contra puellæ, mulieres, matronæ, metu momentaneæ mortis angustiatæ et horrore gravissimæ necis concussæ, christianos, in jugulum utriusque sexûs debacchantes ac sæ-

vientes, medios pro liberanda vita amplexabantur, quædam pedibus eorum advolvebantur, de vitâ et salute suâ illos nimium miserando fletu et ejulatu sollicitantes. Pueri vero quinquennes aut triennes matrum patrumque crudelem casum intuentes, unà miserum clamorem et fletum multiplicabant. Sed frustra hæc pietatis et misericordiæ signa fiebant. Nam christiani sic neci totum laxaverant animum, ut non sugens masculus aut fœmina, nedum infans unius anni vivens manum percussoris evaderet. Unde plateæ totius civitatis Jerusalem, corporibus extinctis virorum, mulierum, lacerisque membris infantium adeo stratæ et opertæ fuisse referuntur, ut non solum in vicis, soliis et palatiis, sed etiam in locis desertæ solitudinis copia occisorum reperiebatur innumerabilis. (ALB. AQ., lib. VI, cap. 30, ap. Bong., pag. 282 et 283.)

N°. IX. (Page 325.)

Nous avons cru devoir recueillir ici quelques morceaux qu'on peut regarder comme les pièces officielles de la première croisade.

Traduction de la lettre du patriarche d'Antioche et des autres évêques aux fidèles d'Occident. (Novus Thesaurus anecd. de DOM MARTENNEI, *t.* 1er., *pag.* 272.)

Ils annoncent la victoire remportée sur les infidèles, et demandent de nouveaux renforts.

(*Anno* 1098, *ex manuscript. S. Ebrulfi*). Le patriarche d'Antioche, les évêques, tant grecs que la-

tins; et toute la milice du Seigneur, à leurs frères d'Occident.

Sachant combien vous vous réjouissez des accroissements que prend l'Église, et quel intérêt vous mettez à apprendre les événements heureux ou malheureux qui peuvent nous survenir, nous nous empressons de vous annoncer la continuation de nos succès. Apprenez donc, nos très chers frères, que Dieu a fait triompher son église de quarante grandes villes et de deux cents armées, tant en Romanie, qu'en Syrie, et que nous avons encore plus de cent mille hommes sous les armes, quoique nous ayons beaucoup perdu de monde dans les premiers combats. Mais la perte de l'ennemi a été mille fois plus considérable. Là, où nous avons perdu un comte, il a perdu quarante rois; où nous avons perdu une poignée d'hommes, il a perdu une légion entière; où nous avons laissé un soldat, il a laissé un chef; où nous avons laissé un fantassin, il a laissé un comte; enfin, où nous avons perdu un camp, il a perdu un royaume.

Quant à nous, mettant moins notre confiance dans nos forces, dans la multitude de nos troupes, ou dans un secours humain quelconque, que dans le bouclier du Christ, dans sa justice, et dans la protection de Georges, de Théodore et de Démétrius, soldats du Seigneur qui nous accompagnaient, nous avons enfoncé et nous enfonçons sans rien craindre les bataillons de l'ennemi, et avec le secours de Dieu nous l'avons vaincu dans cinq grands combats; mais ce n'est pas tout: de la part de Dieu et de la nôtre, patriarche et évêques, nous vous prions et nous vous ordonnons, et votre mère spirituelle

vous crie : venez, mes fils chéris, venez à moi ; prenez en mon nom la couronne portée par les fils de l'idolâtre, cette couronne qui vous est destinée depuis le commencement du monde. Venez donc, nous vous en prions, combattre dans la milice du Seigneur, dans les mêmes lieux où il a combattu, dans ces lieux où il a souffert pour vous, vous laissant cet exemple, afin que vous suiviez ses traces. Est-ce qu'un Dieu innocent n'est pas mort pour vos péchés? Mourons donc, non pour lui, mais pour nous-mêmes, afin qu'en mourant au monde, nous vivions pour Dieu. Que dis-je, mourir? Il n'est plus besoin de mourir, ni même de combattre; le plus difficile est fait ; mais le besoin de garder nos camps et nos villes a considérablement affaibli notre armée. Venez donc prendre part à la récompense qui doit être accordée même sans avoir participé aux travaux de la croisade. Les chemins sont marqués par notre sang; que les hommes seuls viennent, que les femmes restent encore. Dans la maison où il y a deux hommes, que le plus propre à la guerre prenne les armes, surtout ceux qui ont fait des vœux; car s'ils ne se rendent ici pour les accomplir, nous les excommunions et nous les éloignons de la société des fidèles. Patriarche apostolique et évêques, faites en sorte qu'ils soyent même privés de la sépulture après leur mort, s'ils n'ont une cause valable pour rester.

Salut et bénédiction.

Lettre de Bohémond fils de Guiscard, de Raymond comte de St.-Gilles, du duc Godefroi et de Hugues le grand, à tous leurs frères en Jésus-Christ.

Sur la paix conclue avec l'empereur, et sur la victoire remportée sur les infidèles.

(*Anno* 1097, *ex manuscript. S. Albini*). Bohémond, fils de Guiscard; Raymond, comte de St.-Gilles; le duc Godefroy, et Hugues le grand, à tous les sectateurs de la foi catholique: puissent-ils parvenir à la félicité éternelle que nous leur souhaitons!

Afin que la paix conclue entre nous et l'empereur, ainsi que les événements qui nous sont survenus depuis que nous sommes sur les terres des Sarrazins soient connus de tout le monde, nous vous dépêchons, très chers frères, un envoyé qui vous instruira de tout ce qu'il peut vous intéresser de savoir. Nous devons d'abord dire qu'au milieu du mois de mai l'empereur nous a promis que désormais les pèlerins venus pour visiter le Saint Sépulcre, seraient à l'abri de toute insulte sur les terres de son obéissance, prononçant peine de mort contre quiconque enfreindrait ses ordres, et nous donnant même en otage son gendre et son neveu pour garants de sa parole. Mais revenons aux événements plus capables de vous intéresser. A la fin du même mois de mai, nous avons livré bataille aux Turcs, et, par la grâce de Dieu, nous les avons vaincus. Trente mille sont restés sur le champ de bataille. Notre perte se réduit à trois mille hommes, qui, par cette mort glorieuse, ont acquis une félicité sans fin. Il est impossible d'apprécier au juste l'immense quantité

d'or et d'argent, ainsi que les vêtements précieux et les armes qui sont demeurés en notre pouvoir; Nicée, ville importante, les forts et les châteaux qui l'environnent, se sont empressés de se rendre. Nous avons également livré un combat sanglant dans Antioche; soixante-neuf mille infidèles sont demeurés sur la place; dix mille des nôtres seulement ont eu le bonheur de conquérir à cette occasion la vie éternelle. Jamais on ne vit une joie pareille à celle qui nous anime; car, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. A ce sujet, apprenez que le roi de Perse nous a envoyé un message par lequel il nous prévient de l'intention où il est de nous livrer bataille vers la fête de la Toussaint. S'il est vainqueur, son dessein, dit-il, est, avec l'aide du roi de Babylone et de plusieurs autres princes infidèles, de faire une guerre sans relâche aux chrétiens; mais s'il est battu, il veut se faire baptiser avec tous ceux que pourra entraîner son exemple. Nous vous prions donc, très chers frères, de redoubler vos jeûnes, vos aumônes, surtout le troisième jour avant la fête, qui se trouve être un vendredi, jour du triomphe de Jésus-Christ, dans lequel nous combattrons avec bien plus d'espoir de succès en nous y préparant par des prières et par les autres actes de dévotion.

P. S. Moi, évêque de Grenoble (1), j'envoie ces lettres,

(1) C'était S. Hugues, sacré dans l'année 1081, par le pape Grégoire VII, le même qui peu de temps après accueillit S. Bruno et ses compagnons, et leur donna la solitude de la Chartreuse pour y fonder un nouvel ordre. L'église de Tours était alors gouvernée par Radulphe II.

qui m'ont été apportées, à vous archevêques et chanoines de l'église de Tours, afin qu'elles soient connues de tous ceux qui se rendront à la fête, et, par eux, aux différentes parties de la terre dans lesquelles ils retourneront, et pour que les uns favorisent cette sainte entreprise par des aumônes et des prières, tandis que les autres, prenant les armes, accourront pour y avoir part.

Lettre de Daimbert, archevêque de Pise; de Godefroi de Bouillon, et de Raymond, comte de St.-Gilles.

Ils annoncent les victoires remportées par l'armée Chrétienne dans la Terre-Sainte.

(*Anno* 1100, *ex manuscript. signiensis Monasterii.*) Moi, archevêque de Pise et les autres évêques, Godefroi par la grâce de Dieu, maintenant défenseur du Saint Sépulcre, et toute l'armée du Seigneur qui se trouve dans la terre d'Israël, à notre Saint Père le pape, à l'Église romaine, à tous les évêques et à tous les chrétiens, salut et bénédiction en notre Seigneur Jésus-Christ.

Dieu nous a manifesté sa miséricorde en accomplissant à notre égard ce qu'il avait promis dans les temps anciens. Après la prise de Nicée, notre armée, forte de plus de trois cent mille hommes, couvrait la Romanie entière. Les princes et les rois sarrazins s'étant levés contre nous, avec le secours de Dieu furent facilement vaincus et anéantis; mais comme quelques-uns des nôtres avaient tiré vanité de ces avantages, le Seigneur, pour nous éprouver, nous opposa Antioche, ville sur laquelle les efforts humains ne pouvaient rien, qui nous arrêta pendant neuf mois, et dont la résistance humilia tellement notre or-

gueil, qu'elle nous fit recourir à la pénitence. Dieu, touché de notre repentir, fit luire sur nous un rayon de sa miséricorde divine, nous introduisit dans la ville, et nous livra les Turcs avec toutes leurs possessions.

Dans notre ingratitude, ayant rapporté une seconde fois ces succès à notre courage et non au Tout-Puissant qui nous les avait fait obtenir, il permit pour notre châtiment qu'une multitude innombrable de Sarrazins vînt nous assiéger, de manière que personne n'osait sortir de la ville; nous fûmes bientôt livrés à une famine si cruelle, que quelques-uns des nôtres, dans leur désespoir, ne paraissaient pas éloignés de se nourrir de chair humaine. Il serait trop long de faire le récit de tout ce que nous souffrîmes à ce sujet. Enfin, la colère du Seigneur s'apaisa, et il enflamma tellement le courage de nos guerriers, que ceux même qui étaient affaiblis par les maladies ou par la famine, prirent les armes et combattirent courageusement. L'ennemi fut vaincu; et comme notre armée se consumait sans fruit dans les murs d'Antioche, nous entrâmes en Syrie, et prîmes sur les Sarrazins les villes de Barra et de Marra, ainsi que plusieurs châteaux et places fortes. Une famine horrible qui y assaillit l'armée, la mit dans la cruelle nécessité de se nourrir des cadavres des Sarrazins, déjà en putréfaction. Heureusement la main du Seigneur nous secourut encore, et nous ouvrit les portes des villes et des forteresses des pays que nous traversions. A notre approche, on s'empressait de nous envoyer des députés chargés de vivres et de présents: on offrait de se rendre et de recevoir les lois qu'il nous plairait de dicter; mais comme nous étions

en petit nombre, et que le désir unanime de l'armée était de marcher sur Jérusalem, nous continuâmes notre route après avoir exigé des otages de ces villes, dont la moindre renfermait plus d'habitants que nous n'avions de soldats.

La nouvelle de ces avantages engagea un assez grand nombre des nôtres, qui étaient demeurés à Antioche et à Laodicée, à nous rejoindre à Tyr, de sorte que sous l'égide toute-puissante du Seigneur, nous parvînmes à Jérusalem.

Nos troupes eurent beaucoup à souffrir dans le siége de cette place, par la disette d'eau. Le conseil de guerre s'étant assemblé, les évêques et les principaux chefs ordonnèrent que l'armée ferait pieds nus une procession autour de la ville, afin que celui qui s'était jadis humilié pour nous, touché de notre humilité, nous en ouvrît les portes, et abandonnât ses ennemis à notre colère. Le Seigneur, apaisé par notre action, nous livra Jérusalem huit jours après, précisément à l'époque où les apôtres composant la primitive Église se séparèrent pour se répandre dans les différentes parties de la terre, époque qui est célébrée comme une fête par un grand nombre de fidèles. Si vous désirez connaître ce que nous fîmes des ennemis que nous trouvâmes dans la ville, vous saurez que dans le portique de Salomon, et dans le temple, nos chevaux marchaient jusqu'aux genoux dans le sang impur des Sarrazins. On désigna ensuite ceux qui devaient garder la place, et on avait déjà accordé à ceux que rappelaient en Europe l'amour de la patrie ou le désir de revoir leurs familles, la permission de s'en retourner, lorsqu'on vint nous apprendre que le roi de Baby-

lone était à Ascalon avec une armée innombrable, annonçant hautement le projet de conduire en captivité les Français qui gardaient Jérusalem, et ensuite de se rendre maître d'Antioche. C'est ainsi qu'il parlait; mais le Dieu du ciel en avait ordonné autrement. Cette nouvelle nous ayant été confirmée, nous marchâmes au-devant des Babyloniens, après avoir laissé dans la ville nos blessés et nos bagages avec une garnison suffisante. Les deux armées étant en présence, nous fléchîmes le genou, et invoquâmes en notre faveur le Dieu des armées, pour qu'il lui plût dans sa justice d'anéantir par nos bras la puissance des Sarrazins et celle du démon, et par-là d'étendre son église et la connaissance de l'Évangile d'une mer jusqu'à l'autre. Dieu exauça nos prières, et nous donna une telle audace que ceux qui nous auraient vu courir à l'ennemi, nous eussent pris pour une troupe de cerfs altérés qui vont étancher la soif qui les dévore dans une claire fontaine qu'ils aperçoivent. Notre armée ne comptait guère plus de cinq mille cavaliers, et de quinze mille fantassins; l'ennemi au contraire avait plus de cent mille chevaux et quarante mille hommes de pied. Mais Dieu manifesta sa puissance en faveur de ses serviteurs. Notre seul choc mit en fuite, même avant d'avoir combattu, cette immense multitude. On eût dit qu'ils craignaient d'opposer la moindre résistance, et qu'ils n'avaient point d'armes sur lesquelles ils pussent compter pour se défendre. Tous les trésors du roi de Babylone demeurèrent en notre pouvoir. Plus de cent mille Sarrazins tombèrent sous nos coups; un grand nombre se noya dans la mer, et la frayeur fut si vive parmi eux,

que deux mille furent étouffés aux portes d'Ascalon, en se pressant pour y entrer.

Si nos soldats ne se fussent occupés à piller le camp des ennemis, à peine, dans un si grand nombre, en fût-il resté un pour annoncer leur défaite. Nous ne pouvons non plus passer sous silence un événement assez extraordinaire. La veille du combat, nous nous étions emparé de plusieurs milliers de chameaux, de bœufs et de brebis. Les chefs ordonnèrent aux soldats de les abandonner pour aller à l'ennemi. Chose admirable! ces animaux nous accompagnèrent constamment, s'arrêtant avec nous, s'avançant avec nous, courant avec nous; les nuées même nous garantissaient des ardeurs du soleil, et les zéphirs soufflaient pour nous rafraîchir. Nous rendîmes des actions de grâces au Seigneur pour la victoire signalée qu'il venait de nous faire remporter, et nous retournâmes à Jérusalem. Le comte de St.-Gilles; Robert, comte de Normandie, et Robert, comte de Flandre, y laissèrent le duc Godefroi, et revinrent à Laodicée. Une concorde parfaite ayant été rétablie entre Bohémond et nos chefs par l'archevêque de Pise, le comte Raymond se disposa à retourner à Jérusalem pour le service de Dieu et de ses frères. En conséquence, nous souhaitons à vous, chefs de l'Église catholique de Jésus-Christ, et premiers du peuple latin; à vous tous, évêques, clercs, moines et laïques, qu'en faveur du courage et de la piété admirable de vos frères, il plaise au Seigneur de répandre sur vous ses grâces, de vous accorder la rémission entière de vos péchés, et de vous faire asseoir à la droite du Dieu qui vit et règne avec le père dans l'unité du Saint-Esprit de toute éternité. Ainsi soit-il.

Nous vous prions et nous vous supplions par notre Seigneur Jésus-Christ, qui fut toujours avec nous, et qui nous a sauvés de toutes nos tribulations, de vous montrer reconnaissants à l'égard de vos frères qui retournent vers vous, de leur faire du bien, et de leur payer ce que vous leur devez, afin de vous rendre par-là agréables au Seigneur, et d'obtenir une part dans les grâces qu'ils ont pu mériter de la bonté divine.

Lettre des principaux croisés au pape Urbain (Voy. Foulcher de Chartres, pag. 394 et 395 *du Recueil de Bongars.*)

Nous désirons tous que vous sachiez combien la miséricorde de Dieu a été grande envers nous, et par quel secours tout puissant nous avons pris Antioche; comment les Turcs qui avaient accablé d'outrages Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été vaincus et mis à mort, et comment nous avons vengé les injures faites à notre Dieu, comment nous avons été ensuite assiégés par les Turcs venus du Coraçan, de Jérusalem, de Damas et de plusieurs autres pays, et comment enfin, par la protection du ciel, nous avons été délivrés d'un grand danger.

Lorsque nous eûmes pris Nicée, nous mîmes en déroute, comme vous l'avez su, une grande multitude de Turcs qui étaient venus à notre rencontre. Nous battîmes le grand Soliman (Kilidge-Arslan); nous fîmes un butin considérable; et, maîtres de toute la Romanie, nous vînmes assiéger Antioche. Nous eûmes beaucoup à souffrir dans ce siége, soit de la part des Turcs enfer-

més dans la ville, soit de la part de ceux qui venaient secourir les assiégés. Enfin, les Turcs ayant été vaincus dans tous les combats, la cause de la religion chrétienne triompha enfin de cette manière. Moi Bohémond (*ego Bohemundus*), après avoir fait une convention avec un certain Sarrazin qui me livrait la ville, j'appliquai des échelles aux murailles vers la fin de la nuit, et nous fûmes ainsi les maîtres de la place qui avait si long-temps résisté à Jésus-Christ. Nous tuâmes Accien, gouverneur d'Antioche, avec un grand nombre des siens, et nous eûmes en notre pouvoir leurs femmes, leurs enfants, leurs familles et tout ce qu'ils possédaient. Nous ne pûmes point cependant nous emparer de la citadelle; et, lorsque nous voulûmes l'attaquer, nous vîmes arriver une multitude infinie de Turcs, dont on nous avait annoncé l'approche depuis quelque temps; nous les vîmes se répandre dans les campagnes, et couvrir toute la plaine. Ils nous assiégèrent le troisième jour; plus de cent d'entre eux pénétrèrent dans la citadelle, et menaçaient d'envahir la ville, qui se trouvait dominée par le fort.

Comme nous étions placés sur une colline opposée à celle sur laquelle s'élevait le fort, nous gardâmes le chemin qui conduisait dans la ville, et nous forçâmes les infidèles, après plusieurs combats, à rentrer dans la citadelle. Comme ils virent qu'ils ne pouvaient pas exécuter leur projet, ils entourèrent la place de telle manière que toute communication était interrompue, de quoi nous fûmes vivement affligés et désolés. Pressés par la faim et par toutes sortes de misères, plusieurs d'entre nous

tuèrent leurs chevaux et leurs ânes qu'ils menaient avec eux, et les mangèrent; mais à la fin la miséricorde de Dieu vint à notre secours; l'apôtre André révéla à un serviteur de Dieu le lieu où était la lance avec laquelle Longin perça le flanc du Sauveur. Nous trouvâmes cette sainte lance dans l'église de l'apôtre Pierre. Cette découverte et plusieurs autres divines révélations nous rendirent la force et le courage, tellement que ceux qui étaient pleins de désespoir et d'effroi étaient pleins d'ardeur et d'audace, et s'exhortaient les uns les autres au combat. Après avoir été assiégés pendant trois semaines et quatre jours, le jour de la fête de S. Pierre et de S. Paul, pleins de confiance en Dieu, nous étant confessés de tous nos péchés, nous sortîmes de la ville en ordre de bataille. Nous étions en si petit nombre, en comparaison de l'armée des Sarrazins, que ceux-ci purent croire que nous cherchions à prendre la fuite, au lieu de les provoquer au combat. Ayant pris nos dispositions, nous attaquâmes l'ennemi partout où il paraissait en force. Aidés de la lance divine, nous le mîmes d'abord en fuite. Les Sarrazins, selon leur coutume, commencèrent à se disperser de tous les côtés, occupant les collines et les chemins dans le dessein de nous envelopper et de détruire toute l'armée chrétienne; mais nous avions appris à connaître leur tactique. Par la grâce et la miséricorde de Dieu, nous parvînmes à les faire réunir sur un point; et lorsqu'ils furent réunis, la droite de Dieu combattant avec nous, nous les forçâmes de fuir et d'abandonner leur camp avec tous ceux qui s'y trouvaient. Après les avoir vaincus et les avoir

poursuivis toute la journée, nous rentrâmes pleins de joie dans la ville d'Antioche. La citadelle se rendit à nous. Le commandant et la plupart des siens se convertirent à la foi chrétienne. Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ vit toute la ville d'Antioche rendue à sa loi et à sa religion; mais comme toujours quelque chose de triste se mêle aux joies de la terre, l'évêque du Puy, que vous nous aviez donné pour votre vicaire apostolique, est mort après la conquête de la ville, et après une guerre où il avait acquis beaucoup de gloire. Maintenant vos enfants, privés du père que vous leur aviez donné, s'adressent à vous qui êtes leur père spirituel. Nous vous prions, vous qui avez ouvert la voie que nous suivons, vous qui, par vos discours, nous avez fait quitter nos foyers et ce que nous avions de plus cher dans notre pays, qui nous avez fait prendre la croix pour suivre Jésus-Christ et glorifier son nom, nous vous conjurons d'achever votre ouvrage en venant au milieu de nous et en amenant avec vous tous ceux que vous pourrez amener. C'est dans la ville d'Antioche que le nom de chrétien a pris son origine; car lorsque S. Pierre fut installé dans cette église que nous voyons tous les jours, ceux qui s'appelaient galiléens se nommèrent chrétiens. Qu'y a-t-il de plus juste et de plus convenable que de voir celui qui est le père et le chef de l'Église venir dans cette ville qu'on peut regarder comme la capitale de la chrétienté? Venez donc nous aider à finir une guerre qui est la vôtre. Nous avons vaincu les Turcs et les païens; nous ne pouvons de même combattre les hérétiques, les Grecs, les Arméniens, les Syriens, les Jacobites;

nous vous en conjurons donc, très saint Père, nous vous en conjurons avec instance. Vous qui êtes le père des fidèles, venez au milieu de vos enfants; vous qui êtes le vicaire de Pierre, venez siéger dans son église; venez former nos cœurs à la soumission et à l'obéissance; venez détruire par votre autorité suprême et unique toutes les espèces d'hérésies; venez nous conduire dans le chemin que vous nous avez tracé, et nous ouvrir les portes de l'une et l'autre Jérusalem; venez délivrer avec nous le tombeau de Jésus-Christ, et faire prévaloir le nom de chrétien sur tous les autres noms. Si vous vous rendez à nos vœux, si vous arrivez au milieu de nous, tout le monde vous obéira. Que celui qui règne dans tous les siècles vous amène parmi nous, et vous rende sensible à nos prières. Amen.

N°. X. (Page 428.)

Nous avons été embarrassés pour trouver le lieu où le soldat Hezelon avait eu une vision annonçant l'élévation de Godefroi au trône de Jérusalem. Albert d'Aix appelle ce lieu *Kinwilre villa in rubuario*. Il n'est pas douteux que ce lieu ne soit *Kintzweiler*, dans le département de la Roër, canton d'Escheweiler, à deux lieues et demie au nord-est d'Aix-la-Chapelle. La forêt dans laquelle s'était endormi le soldat Hezelon est appelée par Albert d'Aix *Ketenna sylva*; elle existe encore au midi d'Aix-la-Chapelle, et porte le nom de bois de *Ketennis* (Ketenich bosch). Voyez les feuilles X et XIV de la carte de la Belgique, par Ferrari. Le canton qu'Albert d'Aix appelle *Rubuarium* est le même

que celui qu'on trouve indiqué dans plusieurs auteurs du moyen âge, sous le nom de *Pagus ripariensis* ou *ribariensis*. Ce canton, où habitaient principalement les Francs ripuaires, s'étendait entre le Rhin et la Meuse; mais le centre était dans les environs de la Roër. Nithard, et Hodrard, dans sa chronique, disent également *Pagus ribuarius super fluvium Ruram*. Il est parlé de ce district dans un grand nombre de nos anciens historiens, et Valois nous dit que les habitants de ces lieux en ont conservé jusqu'à nos jours le nom de Ribarolles ou Riberols (*Hadriani Valesii, Notitia Galliarum*, pag. 474.) Nous devons cette note précieuse à M. Valkenaer.

N°. XI. (Page 372.)

Analyse des Cartes et Plans dressés pour l'histoire des Croisades, par C. M. P.

Ces cartes et plans ont été réduits à une dimension uniforme, pour la commodité des amateurs, qui jugeront convenable de les réunir en un petit atlas séparé; on a choisi pour cela le format qui a paru le plus portatif, en conservant cependant tout le détail nécessaire. Pour que les cartes fussent toutes comparables entre elles, on a suivi le système progressif des échelles décimales, tel qu'il est adopté depuis quelques années par le dépôt général de la guerre.

Carte de l'Asie mineure. Échelle d'un cinq millionième.

Aucun point de géographie n'offre peut-être autant

de difficulté que la construction d'une carte de l'Asie mineure pour l'histoire du moyen âge. Le manque absolu de monuments géographiques à cette époque, l'incertitude que la géographie ancienne laisse encore sur cette contrée, et la difficulté que les voyageurs modernes éprouvent à faire des observations dans un pays sou mis à la soupçonneuse ignorance des Ottomans, tout semblait concourir à augmenter la difficulté. Le célèbre d'Anville, dont l'étonnante sagacité pénétrait avec tant de succès dans les points les plus obscurs de la géographie ancienne, avoue que l'Asie mineure lui a donné plus de peine que tout le reste, et ne donne le résultat de son travail en ce genre que comme un *faute de mieux*. Sa carte, publiée en 1764, porte sur le titre : *Tabula geographica, quantùm per subsidia licuit elaborata, opere, si quod aliud in antiquâ geographiâ, arduo.*

Quoique dans toutes les cartes qu'il a publiées depuis 1740 jusqu'à 1764, ce savant géographe n'ait point varié sur la position astronomique qu'il donnait aux côtes méridionales de la mer Noire, et qu'il ait même composé un mémoire pour les justifier, on peut croire qu'il avait conservé quelques doutes à cet égard, puisqu'il n'a jamais fait imprimer ce mémoire, qui n'a été publié qu'en 1808 dans le numéro premier des *Annales des voyages*. En effet, les observations astronomiques de M. Beauchamp ont fait reconnaître sur quelques-uns des points de cette côte une erreur de plus d'un degré en latitude, et l'on paraît fondé à croire que le texte de Strabon, sur lequel d'Anville établissait son opinion, avait souffert une altération dans les manuscrits.

J'ai suivi, pour cette côte, les observations astronomiques les plus récentes, et surtout celles que M. Malte-Brun rapporte dans son *Précis de géographie* (tom. III, pag. 182), en observant cependant que la latitude de 42° 5′ 30″ attribuée au cap Kerempé paraît devoir convenir plutôt à la ville de ce nom, et que le cap doit être un peu plus septentrional, sans être pourtant aussi avancé vers le nord que M. de Zach l'a mis dans sa carte de la mer Noire, dressée sur les observations de Beauchamp, et insérée dans le cahier de juillet 1798 des *Éphémérides géographiques*. Quant aux autres déterminations astronomiques indiquées dans le *Précis de géographie* cité plus haut, celle de la longitude de Rhodes, fixée à 26° 52′ 15″, porte évidemment une erreur dans les chiffres, ayant mis 26 pour 25; d'autres (celles de Malatiah et de Mérasche) sont absolument inadmissibles, et M. Malte-Brun l'a bien reconnu, puisqu'il les accompagne d'un point d'interrogation; il est probable que M. Schillinger, qui les lui a fournies, a mis par mégarde la longitude à la place de la latitude.

Le canevas de la carte une fois arrêté d'après les déterminations astronomiques les plus authentiques, j'ai suivi généralement la carte de d'Anville pour les positions qui tiennent à la géographie ancienne, et j'ai mis entre des crochets les noms qui ne sont connus que postérieurement à l'époque des croisades; on y verra, par exemple, les villes, aujourd'hui considérables, de *Kirk-Agasch* et de *Djeuz Gatt*, quoiqu'on ne les trouve que sur les cartes les plus récentes.

Il y a plusieurs noms de lieux qui ne sont cités que

par les historiens des croisades, et dont la position ne se rattache à aucune localité connue de la géographie ancienne ni de la carte moderne. Ces historiens indiquant rarement les distances itinéraires, et n'étant pas toujours bien d'accord entre eux, quelques-uns de ces lieux ont dû être placés par conjecture, et pour ainsi dire au hasard. A défaut de preuves plus positives, j'ai suivi quelquefois la carte du théâtre de la première croisade, publiée par J. C. L. Haken dans le tome Ier. de son *Tableau des croisades* (Francfort-sur-Oder, 1808, in-8°., en allemand). Cette carte m'a fourni les positions de *Pelecane*, *Drago*, *Xerigord*, *Kibot*, *Stancon*, et quelques autres.

Le lac de Nicée a long-temps offert un vaste champ aux conjectures des géographes. Les cartes qui accompagnent les diverses éditions de la Géographie de Ptolémée lui supposent un écoulement dans la Propontide, et ce systême a été suivi par Sanson et Delille. Dans la carte de l'Asie mineure, dressée en 1740 pour l'*Histoire ancienne* de Rollin, d'Anville suit un système différent; il place Nicée à l'extrémité occidentale du lac, et lui donne à l'est un écoulement dans la mer Noire par le fleuve Sangari; mais en 1751, dans la première feuille de sa carte d'Asie, il a mis ce lac dans un bassin isolé, et placé la ville à l'extrémité orientale du lac: toutes les cartes qu'il a données depuis ont suivi le même systême. Le dégorgement dans la Propontide se retrouve dans la carte de la partie septentrionale de l'empire ottoman, par Rizzi-Zannoni, publiée en 1774, et dans la première carte particulière de l'atlas qui accompagne le

voyage de M. Olivier; mais dans la carte générale du même voyage on revient au système du bassin isolé, et c'est en effet le véritable, suivant le détail qu'a bien voulu me communiquer M. Allier, ancien vice-consul de France à Héraclée, qui connaît parfaitement tout ce pays, ayant parcouru à cheval toutes les côtes de la Propontide. Je dois au même savant la rectification des positions d'Héraclée et d'Amisus, placés très incorrectement dans les cartes de d'Anville, et la détermination plus curieuse encore de la ville de Saricha en Cappadoce, sur les frontières de la Galatie, ville indiquée par Étienne de Byzance, mais dont la position était inconnue jusqu'à ce jour. Une médaille de bronze que M. Allier a reçue du Levant depuis peu d'années, et qui est décrite dans l'ouvrage de M. Mionnet, tome IV, pag. 438, nous fait voir que cette ville était dans la contrée appelée *Morimena*, et dans le milieu des terres; car si elle eût été sur quelque rivière, on en trouverait quelque indication sur le type de la médaille : ce n'est pas la première fois que la numismatique a servi à éclaircir la géographie.

La carte anglaise des environs de Constantinople, publiée par Arrowsmith en quatre feuilles, et qui s'étend jusqu'à l'Euphrate, fournit, pour la connaissance du local actuel, plus de détail qu'aucune des précédentes; et quoiqu'il faille en général la consulter avec précaution, les routes de caravanes qui y sont tracées peuvent fournir quelques lumières sur la marche des croisés : c'est d'après les détails qu'elle fournit, et les savantes recherches de M. Walckenaer, qu'on a déterminé la

position de la vallée de *Gorgoni*, où se livra la bataille de Dorylée.

La même carte m'a servi à rectifier la position de Cocson, l'ancienne Cucuse, célèbre dans l'histoire ecclésiastique par l'exil de S. Jean Chrysostôme. Cette ville était trop à l'est dans les cartes de d'Anville, au lieu que dans la carte d'Arrowsmith on reconnaît parfaitement le *mons Diabolicus* des croisés, et leur route par Cocson et Marash, pour éviter les défilés du mont Amanus, où les Sarrazins les attendaient probablement avec de plus grandes forces.

On a cru devoir suivre d'Anville pour les positions d'Antiochette, de Philomélie, etc. Mannert présente un systême un peu différent, appuyé de raisons assez spécieuses; mais le local est encore trop mal connu pour que l'on se détermine à s'écarter de l'opinion du premier de nos géographes, à moins d'avoir les preuves les plus convaincantes.

Environs d'Antioche. Échelle d'un deux millionième.

Cette carte étant de peu d'étendue, on n'a pas cru devoir y tracer de graduation de longitude ni de latitude : l'incertitude qui règne sur la vraie latitude d'Alep y offrait d'ailleurs un obstacle. D'Anville, dans sa dissertation sur l'Euphrate et le Tigre, publiée en 1779, démontre d'une manière assez plausible que cette ville, la *Chalybon* des Orientaux, n'est autre que la *Béræa* des Séleucides. Ptolémée, en distinguant ces deux villes, lui paraît avoir commis une erreur inconcevable, qui a

cependant été suivie par quelques géographes modernes. Appuyé sur trois ou quatre déterminations astronomiques et sur une combinaison itinéraire d'un grand poids, d'Anville en fixe la latitude par 35° 46'; d'autre part, la *Connaissance des temps* l'établit à 36° 11' 25", et même on cite une observation de M. Niébuhr, qui la reculerait au nord jusqu'à 36° 11' 33", détermination qui confirme la précédente, loin de la contredire, puisque une différence de huit secondes n'est que la distance d'une rue à une autre dans l'intérieur d'une grande ville; elle se rapporte encore avec une autre *observation* faite par un Français en 1755, et qui donnait 36° 22' (1); mais il faut que d'Anville ne l'ait pas jugée digne de confiance, puisqu'il ne la cite seulement pas, et il ne peut l'avoir ignorée, n'ayant écrit son mémoire sur l'Euphrate et le Tigre que plus de vingt-cinq ans après. Dans cette incertitude, j'ai cru devoir suivre la carte de Syrie de M. Paultre, dessinée par M. Lapie, et publiée en 1803 : cette carte m'a fourni la plupart des autres détails.

Le voyage de Drummond, consul anglais à Alep (2), donne des environs d'Antioche une grande carte très circonstanciée qui m'a fourni plusieurs détails, tels que le vieux château, nommé encore aujourd'hui château de *Godefroi de Bouillon*, les environs du lac Blanc ou

---

(1) *Buschings Erdbeschreibung*, *Vte.-Theil*, pag. 289, édit. de 1781.

(2) *Travels trough different cities.... and several parts of Asia*, Londres, 1754, in-fol.

Aggi degniz, et ceux de Souveidieh, l'ancienne Seleucia Pieria, appelée dans le moyen âge *Port St.-Siméon*, à cause du monastère et de la colonne de S. Siméon Stylite construits au sommet de la colline qui domine l'embouchure de l'Oronte (1), et qui fait l'extrémité d'une des branches du mont Mauregard, le *mons Pierius* des anciens, qui n'était lui même qu'une branche du mont Amanus. On trouve sur ce monastère de St.-Siméon des détails fort curieux, mais probablement exagérés, dans l'ouvrage de Jean Phocas le crétois, qui visita cette contrée en 1185, et en fit une description abrégée qui se trouve en grec et en latin au commencement des *Symmikta* de Léo Allatius, Cologne, 1653, in-8°.

Plan d'Antioche. Échelle d'un cent millième.

Outre les détails fournis par Drummond, j'en ai trouvé de plus satisfaisants dans Pococke, qui dans son *Voyage au Levant* (Londres, 1743, 3 vol. in-fol.), a fait graver un plan d'Antioche, avec l'enceinte de ses anciennes murailles, dont les ruines sont encore apparentes, malgré les tremblements de terre qui ont détruit cette ville à plusieurs reprises. L'échelle du plan de Pococke est divisée en pas, sans autre explication; mais il paraît évident que ce sont des pas géométriques, ou de cinq pieds anglais, ce qui donnera quatre lieues d'une

(1) Les Arabes appellent ce fleuve *El-Aasy* (le rebelle), parce que son cours étant du sud au nord, est en sens contraire de celui de l'Euphrate et du Tigre.

heure de chemin pour la circonférence totale de la *Tetrapolis*, ou des quatre villes réunies, ce qui est conforme au rapport des historiens, au lieu qu'en ne comptant ces pas qu'à raison de deux pieds chacun, comme ceux que Thévenot emploie dans la mesure de la ville de Damas, on ne trouverait pour cette circonférence qu'environ quatre milles anglais, ce qui serait évidemment trop peu pour la capitale de l'Orient.

C'est contre le témoignage unanime des historiens et des voyageurs que, dans la *carte particulière de la Syrie*, publiée en 1764, par Joseph-Nicolas Delisle, on trouve une enceinte de ville sur la droite de l'Oronte, avec l'indication des ruines d'Antioche sur la rive gauche: ce ne peut être que la suite d'une méprise. Cette carte, dressée par Guillaume Delisle, en 1725, n'était qu'un essai informe que son auteur avait condamné à ne jamais voir le jour, et l'on ne doit la consulter qu'avec circonspection.

Plan de Jérusalem. Échelle du vingt-millième.

On trouve pour cet objet des matériaux tout préparés dans la savante *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, que d'Anville publia en 1747, accompagnée d'un plan dont on trouve une réduction dans l'*Histoire de Saladin*, publiée, en 1763, par Mr. Marin; cette réduction comprend un léger détail des rues principales et un figuré du terrain du mont Olivet, qui ne se trouvent pas dans le grand plan. Dans sa carte de la Palestine, publiée en 1767, d'Anville en donne une autre réduction plus petite, à laquelle le graveur n'a pas donné toute la

précision que comportait son échelle; cette réduction se rapporte uniquement à l'époque de Vespasien.

Le plan joint à la dissertation de 1747 n'est lui-même qu'une copie de celui que Deshayes a joint à son *Voyage au Levant*, publié en 1624; d'Anville prouve fort bien que ce plan, dont il discute l'échelle avec la sagacité qui le distingue, est le seul qui porte un caractère d'authenticité; tous ceux qui accompagnent la plupart des relations de voyages à la Terre-Sainte, ou les descriptions des agiographes, sont remplis de détails faits à plaisir, ou, du moins, manquent absolument de critique; je n'en excepte pas même le plan de Jérusalem et des environs, gravé par Jefferys, et inséré en 1745 dans le tome II du voyage de Pococke: l'ensemble de la forme de la ville y diffère tellement de celle du plan de Deshayes, qui est confirmée par les meilleures relations, les quatre échelles de Jefferys sont si peu d'accord entre elles, que d'Anville n'a pas cru devoir faire mention de ce morceau, dont il n'a pu ignorer l'existence, n'ayant publié sa dissertation que quatre ans après.

Il ne me restait donc qu'à discuter les plans faits ou publiés depuis 1763: je n'en ai pu découvrir qu'un seul, publié par Mariti (1). Ce voyageur, aussi exact que judicieux, visitait les lieux saints en 1767, et sa relation m'a fourni des notes précieuses; mais la simple inspection du plan suffit pour faire naître de justes soupçons. La forme de la ville, sensiblement différente de celles de Deshayes

---

(1) *Istoria dello stato presente della città di Gerusalemme*, Livourne, 1790, 2 vol. in-8°.

et de Pococke, la régularité des lignes et des angles droits, le château accompagné de bastions réguliers, tout y décèle un plan dessiné dans le cabinet, et dont les détails sont faits à plaisir; l'échelle en brasses que porte ce plan, se contredit elle-même; tout prouve enfin que ce n'est qu'un croquis informe: il est gravé par Demetrio Dragon, sans date ni indication d'auteur; et, dans sa relation, Mariti n'indique ni par qui ni à quelle époque il a été levé; il ne le cite même pas.

Tout cela m'a fait soupçonner que ce plan pourrait bien n'être qu'une copie d'un travail plus ancien, que le libraire aurait ajouté par spéculation pour augmenter le prix d'un ouvrage nouveau. En effet, à force de recherches, j'ai reconnu que ce plan n'était autre chose qu'une copie de celui qui avait été publié dans le 2e. volume du Voyage de Shaw, la Haye, 1743, 2 vol. in-4°., par une spéculation mercantile du même genre; car dans le texte de Shaw il n'est pas question de plan. Il ne paraît pas même que ce savant voyageur ait été lui-même à Jérusalem, et il est encore possible que le libraire de la Haye ait pris ce plan d'un voyageur plus ancien. Dans tous les cas, le libraire de Livourne, en le reproduisant en 1790, n'y a fait d'autre changement que de substituer une échelle en brasses d'Italie, à l'échelle en verges du plan de 1743.

D'après cela, j'ai dû me borner à réduire le plan de Deshayes, avec tous les détails de l'intérieur, et les différentes portes que d'Anville n'avait pas exprimées dans son plan, parce que sa dissertation n'était relative qu'à l'étendue de la surface de Jérusalem. J'y ai dessiné avec

plus de précision la forme de l'église du Saint-Sépulcre, qui n'est qu'ébauchée dans le plan de Deshayes, sur lequel j'ai dû rectifier aussi la position des portes de Sion et des Turcomans. Je me suis servi pour cet objet de la mesure donnée par Maundrell, dont d'Anville reconnaît l'exactitude.

Un changement plus considérable, et dont aucun des plans que j'ai vus ne fait mention, m'a été indiqué par Mariti. Il s'agit d'une étendue assez considérable de terrain qui fait l'extrémité nord-est du quartier nommé *Bezetha* par les Romains, étendue qui ne fut réunie à la ville que par Soliman Ier., l'an 941 de l'hégire (1534), et qui était par conséquent hors de la ville du temps des croisades. Faute d'avoir connu cette circonstance, plusieurs passages des historiens et des voyageurs antérieurs au seizième siècle sont devenus inintelligibles.

Esdras fait le dénombrement des huit portes que contenait l'enceinte bâtie par Néhémie: la place qu'elles occupaient ne peut plus être déterminée au bout de plus de deux mille ans, après une subversion totale et un grand nombre de destructions et de reconstructions partielles. Nous allons reconnaître les sept portes de l'enceinte de Soliman, en indiquant en même temps celles d'une époque antérieure, dont il subsiste encore des vestiges, ou dont l'emplacement paraît bien constant.

J. Porte de Iafa, ou de Bethléem, appelée par les Arabes *Bab-el-Khâlil* (porte d'Hébron ou d'Abraham), et quelquefois *Bab-el-Mihrab*.

K. Porte de Sion, ou de David, ou des juifs (*Bab-Sehiôun*, ou *Bab-sìdi-Dahoud*); le plan de Deshayes la met un peu trop à l'ouest.

L. Porte des Maugrabins, ou Barbaresques (*Bab-el-Megarabé*). Quelques-uns l'appellent *porta Sterquilinia*, comme si elle appartenait à l'enceinte de Néhémie, où il y avait une porte de ce nom. Il paraît au contraire que la porte des Maugrabins ne fut construite que sous les rois latins de jérusalem : Arculfe, qui visitait Jérusalem au huitième siècle (1), dit positivement qu'il n'y avait point de porte entre celle de David et la pente orientale du rocher escarpé qui dominait la vallée de Cédron, vallée que personne avant lui n'a désignée sous le nom de vallée de Josaphat.

M. Porte d'Or, ou porte Dorée, anciennement porte *des Tribus*; c'était probablement la plus ancienne des portes de Jérusalem, l'escarpement du terrain n'ayant jamais permis d'élever des machines pour battre le côté de la muraille où elle était située. Cette porte était double, suivant l'usage de la plus haute antiquité, et comme les portes Scées de l'ancienne Troie; c'est-à-dire qu'il y avait deux portes ou baies à côté l'une de l'autre, pour prévenir la confusion : l'une servait pour entrer dans la ville, et l'autre pour en sortir. Sous les rois latins, cette porte ne s'ouvrait que pour la procession du dimanche des Rameaux : les musulmans, par une crainte superstitieuse, firent murer la porte, et depuis lors la procession entrait par la porte des Maugrabins, ce qui a duré jusques vers 1650.

N. Porte d'Or, indiquée par Guillaume de Tyr, en arabe *Essaheré*, suivant l'Énisol-Djelil, et confondue

(1) *Adamanni, de situ Terræ Sanctæ*, Ingolstadt, 1619, in-4°, pag. 3 et 4

avec la précédente par la plupart des historiens : l'Édrisi les distingue formellement, désignant la première, qui était double, par le nom d'*Alasbat* (porte des Tribus), et l'autre par celui de *Bab Arrahmé* (porte de Clémence); celle-ci paraît être l'ancienne *porte de la Vallée* de l'enceinte de Néhémie. L'Edrisi rapporte aussi qu'elle ne s'ouvrait que pour la procession des Rameaux, ce qui doit s'entendre de l'intervalle qui s'est écoulé depuis l'époque où les Turcs murèrent la porte des Tribus, jusqu'au temps de la reconstruction de l'enceinte faite par Soliman en 1534. Alors cette porte n'ayant pas été conservée, il est aisé de concevoir que tous les voyageurs qui la trouvaient indiquée par les historiens l'aient confondue avec la précédente, qui est encore reconnaissable, quoique murée.

O. Porte de Cedar (*Bab-Heutta*, ou *Eddas[illegible]* des Arabes); elle est ancienne et paraît être la *porte du Troupeau* de l'enceinte de Néhémie; les modernes l'appellent quelquefois porte de la Vallée ou de Josaphat, mais plus souvent porte de la Sainte-Vierge ou porte de Saint-Étienne, à cause des deux tombeaux de ce nom, qui sont presque vis-à-vis. On ne la trouve désignée sous le nom de porte de Saint-Étienne que depuis la construction de l'enceinte de Soliman.

P. Ancienne porte de St.-Étienne. Les historiens des croisades disent positivement qu'elle était tournée au nord, et la placent à peu de distance de la porte de Cedar. Soliman ayant augmenté l'enceinte de la ville de ce côté-là, cette porte est détruite au point qu'il n'en reste pas de vestige; mais son nom, qui était très connu, a été transporté à la porte la plus voisine. Ce nom de *porte de*

St.-Étienne, donné à deux portes différentes, dans le moyen âge et chez les modernes, a été une source d'erreurs pour ceux qui ont voulu décrire les opérations du siége de Jérusalem.

Q. Porte d'Hérode, ou des Turcomans (porte de *Serb* des Arabes). Deshayes l'appelle porte d'Éphraïm; mais ce nom semble plutôt devoir appartenir à la porte de Damas. Le plan de Deshayes met cette porte beaucoup trop à l'est, comme on peut le vérifier par les mesures données par Maundrell.

R. Porte de Damas, ou d'Ephraïm; en arabe *Bâb-el-Ammoud* (porte de la Colonne). L'Edrisi l'appelle *Bab-Ammoud-el-Gorab*. La porte d'Éphraïm appartenait à l'enceinte de Néhémie, et regardait l'Occident: l'emplacement qu'elle occupait ayant été compris dans l'intérieur de la ville d'Ælia ou de la construction faite par Adrien, on en a transporté le nom à la porte la plus voisine, qui est évidemment celle de Damas.

Un Historien arabe, qui écrivait vers l'an 900 *de l'hégyre* (1495), et dont l'ouvrage (1) a été traduit en partie et publié par le savant M. de Hammer, distingue formellement ces neuf portes, et nomme celle-ci « *porte de David*, près de l'autel (c'est-à-dire de l'église du St.-Sépulcre), désignée sous le nom de *Led*, et aussi *Rhabé*. »

Ce même historien fait mention d'une dixième porte qui existait encore de son temps, et qui a été supprimée lors de la reconstruction de Soliman; elle répondait près

(1) Extrait du livre *Enisol-Djelil fit-tarikhi kouds vel-khalil*, chap. XXI, par M. de Hammer, inséré dans les *Mines de l'Orient*, tom. II, pag. 118-142, Vienne, 1812, in-fol.

de la lettre H du plan, et il la désigne ainsi: *A l'Occident, une petite porte contigüe au quartier des Arméniens.* Cette porte n'existait pas encore au temps des croisades; car se trouvant en face du quartier des Provençaux, les historiens n'auraient pas manqué d'en faire mention; au surplus ce n'était qu'une petite porte, espèce de poterne.

On a cru devoir marquer sur le plan la grotte de Jérémie, le lieu du Cénacle, les tombeaux de Josaphat, d'Absalom, de Zacharie, celui de la Sainte-Vierge et autres lieux dont la tradition a conservé la position, parce qu'ils sont fréquemment cités par les historiens des croisades, et que l'accord unanime des pèlerins et voyageurs plus modernes prouve que cette tradition n'a pas varié depuis. Sans entrer dans la discussion de l'origine et de l'authenticité de chacune de ses traditions, la concordance des témoignages successifs prouve que le local qui porte aujourd'hui le nom de Sépulcre de la Sainte-Vierge, par exemple, le portait déjà du temps des croisades. On n'a cependant mis qu'un petit nombre de ces lieux indiqués par la tradition, n'ayant eu en vue de tracer sur ce plan que les objets les plus indispensables pour suivre l'histoire des croisades.

P. S. On trouvera, peut-être, quelque obscurité dans le plan, en n'y voyant qu'une enceinte, tandis que la note des *renvois* en indique trois. L'enceinte de Jérusalem au temps des croisades est la seule qui soit tracée dans son entier; les deux autres n'y sont que pour la partie qui s'écarte de l'enceinte du temps des croisades.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 27, à la fin de la nóte, au lieu de *en Bénévent*, lisez : *dans le duché de Benévent.*

Page 22, ligne 19, au lieu de *des îles Orcades*, lisez : *des îles Hébrides.*

Page 89, ligne 5, au lieu de *les anathèmes contre les empereurs*, lisez : *les anathèmes lancés contre les empereurs.*

Page 135, ligne 3, *ignorant les peuples et les contrées*, lisez : *sans connaître les peuples et les contrées*, etc.

Page 148, ligne 3 du 2e. alinéa, au lieu de *vint présenter à l'Allemagne*, lisez : *présenta à l'Allemagne.*

Même page, au lieu de *Dudonde Conti*, lisez : *Dudon de Contz.*

Page 159, ligne 6 et 7 du 2e. alinéa, au lieu de *surpassait les plus grands de son armée*, lisez : *surpassait les plus grands d'une coudée.*

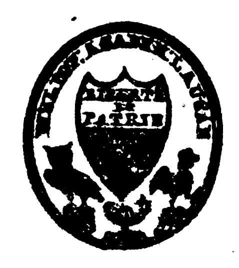
Page 204, 2e. alinéa, ligne 10, au lieu de *du côté de l'occident*, lisez : *du côté du midi et de l'orient.*

Page 311, ligne 9, *le seul de tous les chefs*, lisez : *seul de tous les chefs.*

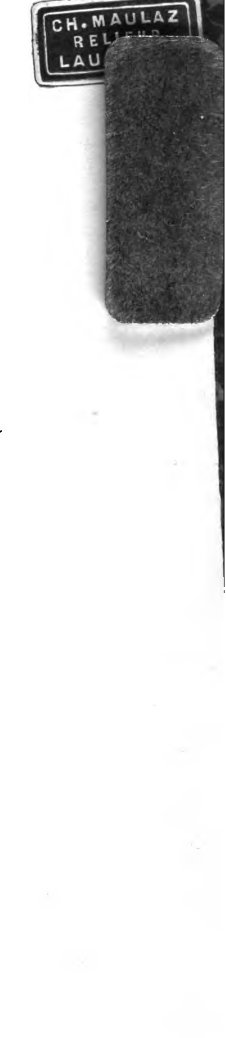
Page 313, note, *Pierre Angelli*, lisez : *Pierre Angelio.*

Page 505, ligne 7, *de Tir*, lisez : *de Tiret.*

P. S. Je prie les familles qui auraient quelque intérêt à voir leurs noms rapportés dans cette Histoire, de me faire passer les notes nécessaires pour rectifier les erreurs et les inexactitudes échappées aux historiens qui les ont cités dans le moyen âge.






CH. MAULAZ



